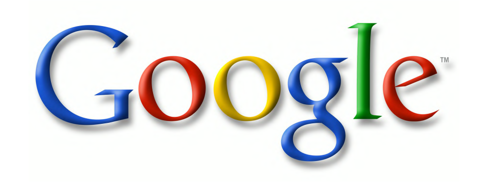





VE
RI
TAS

Lt-COLONEL ROULIN

LE 125^e

RÉGIMENT D'INFANTERIE

Origines, Campagnes, Uniformes, Drapeaux, Personnel, etc.



[illegible]

HISTORIQUE

DU

125e RÉGIMENT D'INFANTERIE



125[e] RÉGIMENT

D'INFANTERIE

HISTORIQUE

DES

CORPS D'INFANTERIE AYANT PORTÉ LE N° 125

PAR

Le Lieutenant-Colonel ROULIN

DU SERVICE D'ÉTAT-MAJOR
ANCIEN LIEUTENANT-COLONEL DU 125°
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE



ORLÉANS
IMPRIMERIE DE GEORGES JACOB
8, RUE SAINT-ÉTIENNE, 8

—

1890

INTRODUCTION

Si l'antique usage, dont parle Tacite, de transmettre à la postérité les hauts faits des hommes illustres, a été avec raison conservé parmi nous ; s'il s'est même développé par les progrès de l'instruction, et aussi, sans doute, parce que le nombre des grands hommes s'est beaucoup accru de nos jours, c'est avec bien plus de raison encore qu'on s'est efforcé de rechercher dans le passé et de transcrire ceux de cette réunion d'hommes qu'on appelle un régiment.

Les grands hommes sont à une hauteur où ne peuvent atteindre qu'un petit nombre de privilégiés, mais ici les exemples s'adressent directement à tous.

C'est aussi un hommage aux héros inconnus, dont l'obscur dévouement est nécessaire, comme le génie des chefs, à la grandeur d'un pays.

Comme les armées elles-mêmes, la gloire militaire

ne s'improvise pas; avant d'arriver à ces grands faits qui étonnent le monde et décident du sort des empires, il faut suivre toute une série de luttes et de longs efforts, qui en sont comme le prélude et la préparation. L'histoire de ces faits d'armes est l'héritage du régiment; ce sont ses titres de noblesse, qui font son orgueil dans le présent et qui l'obligent pour l'avenir.

Je suis heureux de pouvoir donner d'une manière complète la généalogie du 125e; je le dois à l'obligeance de M. le baron Snouckaert van Schauburg, major de hussards, chambellan et écuyer de S. M. le roi des Pays-Bas, qui a bien voulu me fournir des notes complètes et lumineuses sur les bataillons hollandais qui, en 1810, formèrent le 125e régiment d'infanterie. La deuxième partie de cet ouvrage n'est souvent que la reproduction de ces notes.

J'ai pu ainsi, selon les instructions du général de Cissey, rétablir pour le régiment toute la chaîne des traditions.

Je me suis servi aussi des notes recueillies au Ministère par M. le capitaine de la Jallet; et, pour la campagne de Tunisie, j'ai reproduit *in extenso* le journal de marche du 1er bataillon.

Le no 125 attribué à un corps de troupe apparaît pour la première fois le 1er prairial an III (20 mai 1795)

dans l'histoire de notre pays ; c'est à cette date que la 125e demi-brigade de bataille fut créée, sous le commandement du chef de demi-brigade Houpert.

Mais cette formation ne fut jamais complète ; ce fut en 1810 seulement que le 125e régiment d'infanterie fut constitué, lors du passage dans l'armée française des régiments hollandais, depuis un grand nombre d'années déjà, associés à la fortune de nos armes. Le régiment qui reçut le n° 125, ainsi que les bataillons dont il avait été formé, avait pris part d'une manière brillante à toutes les campagnes de l'Empire ; il devait avoir une fin plus grande, plus glorieuse encore : sous le commandement du colonel Wagner, il fit la campagne de Russie en 1812, et périt, victime de son dévouement, s'ensevelissant tout entier dans les neiges de la Bérézina.

Plus d'un demi-siècle après, le 125e reparaît en 1870, sous le commandement du colonel Jourdain, et soutient avec honneur le siège de Paris contre les Prussiens. A la fin de cette triste, mais héroïque campagne, il disparaît de l'armée pour la seconde fois.

Mais bientôt la formidable et criminelle insurrection parisienne force à créer de nouveaux régiments ; parmi eux se trouve le 1[?]e provisoire, qui, après avoir pris part au second siège de Paris sous le

commandement du colonel Lebrun, reçoit le n° 125, et devient le régiment actuel.

Le régiment hollandais, et les bataillons dont il fut composé, tiennent une place très grande dans cet historique; je me suis cependant efforcé d'être aussi bref que possible, afin de me tenir dans les limites restreintes qui m'étaient imposées; mais cette place, si les évènements l'ont préparée, ce sont ces bataillons eux-mêmes qui l'ont faite grande; il m'a paru équitable de la leur conserver, et de rendre cet hommage mérité à notre fidèle allié, qui a combattu à nos côtés toutes les nations de l'Europe, a partagé nos deuils comme nos triomphes, et s'est dévoué jusqu'au sacrifice.

J'aurais voulu en parler d'une façon plus brillante et plus étendue; et dans ce récit, comme témoignage de reconnaissance et de sympathie, je lui aurais élevé, si je l'avais pu, un monument plus durable que l'airain.

Quel tableau, d'ailleurs, que ce combat homérique d'une poignée d'hommes contre trois armées, qui termine, en 1812, d'une façon si grandiose, l'histoire de cet héroïque régiment! Qui en peindra jamais toute la grandeur?

Si le régiment actuel a relevé le drapeau du 125°

de son linceul de neige, ce qu'on peut lui souhaiter de mieux, c'est, quand viendront les jours d'épreuve, de se montrer digne de son aîné!

Enfin, je n'ai pas pensé que l'historique du régiment pût être une simple liste chronologique, une nomenclature aride des faits ; le lecteur, obligé d'avoir constamment recours à sa mémoire ou aux auteurs, serait bien vite rebuté. J'ai donc cru devoir rappeler rapidement les faits généraux qui servent comme de cadre au récit concernant le régiment, et raconter en détail ceux auxquels il a pris part.

L. ROULIN.

Poitiers, le 14 juin 1890.

LE REFRAIN DU RÉGIMENT

All° 120 = ♩

1890

HISTORIQUE

DU

125e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Corps d'infanterie qui ont porté le n° 125

Le n° 125 a été attribué à diverses époques à quatre corps d'infanterie.

Ce sont :

1° La 125e demi-brigade de bataille, créée le 25 mai 1795, mais dont la formation ne fut jamais complète ;

2° Le 4e régiment hollandais, organisé le 11 juin 1805 sous le n° 3, qui prit le n° 4 le 17 septembre 1806, et devint le 125e régiment d'infanterie, par décret impérial du 18 août 1810; ce régiment, détruit presque en entier à Borizow, ne fut pas reformé ;

3° Le 25e régiment de marche formé par décret du 13 août 1870, devenu le 125e régiment d'infanterie le 1er novembre 1870, et licencié le 13 mars 1871 ;

4° Le 14e régiment provisoire, créé le 16 avril 1871, et devenu le 125e régiment d'infanterie actuel le 1er mai 1872.

PREMIÈRE PARTIE

125e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE

Créée le 1er prairial an III (20 mai 1795)

Chef de demi-brigade :

HOUPERT; 1er PRAIRIAL AN III (20 MAI 1795)

PREMIÈRE PARTIE

125e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE

Le numéro 125, attribué à un cors de troupes d'infanterie, apparaît pour la première fois le 1er prairial an III (20 mai 1795) lors de la création des demi-brigades de bataille.

La 125e demi-brigade devait être formée du 1er bataillon du 67e régiment (régiment de Languedoc) et de deux bataillons de volontaires, les 11e et 12e bataillons d'Orléans, sous les ordres du chef de demi-brigade Houpert.

Ce bataillon du 67e appartenait alors à l'armée des Côtes de Brest, commandée par Hoche ; il y fit sous les ordres du chef de demi-brigade Houpert une partie des campagnes de l'an III et de l'an IV, et l'amalgalme n'ayant pu avoir lieu, il fut versé, le 19 février 1796, dans la 34e demi-brigade de ligne.

DEUXIÈME PARTIE

4e RÉGIMENT HOLLANDAIS

Organisé le 11 juin 1805 sous le no 3, devenu le 4e le 17 septembre 1806,

et le

125e RÉGIMENT D'INFANTERIE

le 22 septembre 1810. (Décret impérial du 18 août 1810.)

Colonels :

NICOLSON (colonel du 18 juillet 1803).	11 juin 1805
ANTHING.	21 octobre 1806
BRUCE.	15 novembre 1808
BRENNO	8 août 1809
WAGNER.	10 juin 1810

DEUXIÈME PARTIE

I

GÉNÉALOGIE DU 125e RÉGIMENT D'INFANTERIE

(Ancien 4e régiment hollandais).

	Des débris des régiments		
Au 1er janvier 1795,	Margrave de Bade,	Van Wilcke et Hesse-Darmstadt,	Bentinck et 1er bataillon d'Orange Stad et Lande (Groningue),
	furent formés		
le 8 juillet 1795,	le 2e bataillon de la 2e demi-brigade,	le 1er bataillon de la 3e demi-brigade,	le 2e bataillon de la 6e demi-brigade,
	qui devinrent		
le 20 octobre 1803,	le 5e bataillon d'infanterie,	le 7e bataillon d'infanterie,	le 17e bataillon d'infanterie,
	et plus tard		
le 11 juin 1805,	le 1er bataillon	le 2e bataillon	le 2e bataillon du 6e régiment.
	du 3e régiment d'infanterie, qui reçut en outre un bataillon de nouvelle formation.		
Le 18 juillet 1806,	on y ajoute le 6e bataillon de chasseurs.		
Le 17 sept. 1806,	le 3e régiment reçoit le no 4.		Le 6e régiment prend le no 7.
Le 15 nov. 1807,	les régiments sont réduits de trois à deux bataillons.		
Le 1er sept. 1809,	le 9e régiment est supprimé ; on en forme des dépôts.		
Le 7 sept. 1809,	le 9e régiment est reformé.		
Le 10 juin 1810,	ce régiment est incorporé tout entier dans le 4e régiment.		
Le 18 août 1810,	le 4e régiment, auquel est ajouté le 2e bataillon du 7e régiment, reçoit le nom de 125e régiment d'infanterie.		

Les régiments existant le 1er janvier 1795 sont dissous et remplacés par 7 demi-brigades à 3 bataillons. Cette réorganisation est approuvée le 8 juillet 1795 par les États-Généraux.

Le 20 octobre 1803, le groupement par demi-brigades est supprimé; les 21 bataillons forment des bataillons séparés, numérotés de 1 à 21.

Le 11 juin 1805 les bataillons sont réunis par régiments à 3 bataillons dont 2 de guerre et 1 de dépôt ; le nombre des régiments ayant été fixé à 8, on dut en créer 3 nouveaux bataillons.

Le 18 juillet 1806, le 6e bataillon de chasseurs est incorporé dans le 3e régiment. Les bataillons de chasseurs avaient été créés en 1802 pour les colonies ; les 6e et 7e de ces bataillons furent envoyés en Amérique. Leurs débris revinrent en Hollande au commencement de 1806 ; le 7e fut versé dans le 6e et celui-ci dans le 3e régiment d'infanterie.

Le 17 septembre 1806, le roi de Hollande donna aux régiments de sa garde le 1er numéro dans chaque arme, de sorte que les autres régiments durent prendre un numéro après celui qu'ils portaient à cette époque. Le 3e régiment prit le no 4, et le 6e le no 7.

Les bataillons comptaient 9 compagnies dont 1 de grenadiers et 1 de voltigeurs portant les nos 1 et 2.

Par décret du 15 novembre 1807, les régiments furent réduits de 3 à 2 bataillons.

Le 1er septembre 1809 on supprima le 9e régiment et on en forme des dépôts pour les autres régiments, la garde comprise ; ce régiment est reformé le 7 sep-

tembre de la même année, et il est incorporé dans le 4e régiment, le 10 juin 1810.

Il a paru intéressant de suivre l'histoire des éléments principaux dont fut formé le 125e ; deux motifs surtout y ont conduit : ces bataillons étant de nationalité étrangère, bien que combattant pour la France, les faits qui les intéressent ne figurent pas dans les historiques des autres corps ; d'un autre côté, si le personnel de ces bataillons s'est modifié de 1797 à 1812, on peut dire cependant que les hommes qui se sont fait tuer à la Bérézina étaient les mêmes qui avaient pris part aux campagnes précédentes de l'Empire, que beaucoup pouvaient y être depuis l'origine, et que tous y avaient conservé les traditions du courage et du dévouement, qui les animaient dès les premières campagnes.

On suivra donc, dans la partie de l'historique concernant le 4e régiment hollandais, les campagnes auxquelles ont pris part :

Du 8 juillet 1795 au 20 octobre 1803 : le 2e bataillon de la 2e demi-brigade, le 1er bataillon de la 3e demi-brigade, le 2e bataillon de la 6e demi-brigade ;

Du 20 octobre 1803 au 11 juin 1805 : les 5e, 7e et 17e bataillons d'infanterie ;

Du 11 juin 1805 au 18 juillet 1806 : les 1er et 2e bataillons du 3e régiment, le 2e bataillon du 6e régiment ;

Du 18 juillet 1806 au 18 août 1810 : les 1er et 2e bataillons du 4e régiment, le 2e bataillon du 7e régiment.

Le 9e régiment, de nouvelle formation, incorporé le 10 juin 1810, n'a pas d'histoire.

II

4e RÉGIMENT HOLLANDAIS

(Ci-devant 3e régiment).

La création de la 125e demi-brigade de bataille, du 1er prairial an III, n'est citée que pour mémoire, cette formation n'ayant jamais été complète.

Le 1er corps qui porta réellement le no 125, fut formé en 1810, lors du passage dans l'armée française des régiments hollandais, par suite de la réunion de la Hollande à l'empire français.

Le 125e fut composé des 2 bataillons du 4e régiment hollandais et du 2e bataillon du 7e régiment.

Depuis longtemps déjà ces troupes combattaient brillamment dans les armées françaises, et l'élévation du frère de Napoléon, le roi Louis, au trône de Hollande, le 5 juin 1806, n'avait fait que rendre plus étroits les liens qui unissaient les deux pays.

1795. Formation des demi-brigades. — Au commencement de 1795, les régiments dont se composait l'armée hollandaise furent dissous et fondus pour former des demi-brigades ; ce plan de réorganisation fut confirmé le 8 juillet 1795 par les États-Généraux.

L'armée fut composée de sept demi-brigades, dont une légère et six de bataille, chacune à trois bataillons.

Ceux qui devaient entrer plus tard dans la formation du 125e furent :

1° Le 2e bataillon de la 2e demi-brigade formé des débris du régiment Margrave de Bade ;

2° Le 1er bataillon de la 3e demi-brigade, formé des régiments van Wilcke et Hesse-Darmstadt ;

3° Le 2e bataillon de la 6e brigade formé avec le régiment de Bentinck et le 1er bataillon d'Orange Stad et Lande (Groningue).

Avant cette formation, le régiment Margrave de Bade avait son 1er bataillon en garnison à Delft et Rotterdam, son 2e bataillon à Leyde ; le régiment van Wilcke était à Maëstricht ; le régiment Hesse-Darmstadt à Groningue ; le 1er bataillon du régiment de Bentinck était à Kampen et Zwolle ; le 2e à Deventer et Zwolle ; le régiment d'Orange Stad et Lande tenait garnison à Berg-op-Zoom.

1797. Préparatifs d'expédition en Irlande. — L'assemblée nationale de la République batave avait décrété, le 21 mars 1797, que la République mettrait des troupes à la disposition de la République française pour seconder l'expédition projetée de Hoche en Irlande.

Ce corps fut placé sous le commandement du lieutenant-général Daendels, puis du lieutenant-général Dumonceau ; il comprenait presque toute l'armée batave. Le 2e bataillon de la 2e demi-brigade et le 2e bataillon de la 6e en faisaient partie.

Les troupes furent transportées par eau jusqu'au Helder les 4 et 5 juillet, et embarquées le 17 sur la flotte batave commandée par le vice-amiral de Winter.

Le projet de Hoche, conduit dans le plus grand secret, aurait vraisemblablement réussi, si la flotte française, qui avait échappé à la surveillance des Anglais, n'eût été dispersée par la tempête.

L'expédition n'ayant pas de suite, les troupes bataves furent rappelées et leur débarquement fut terminé le 9 septembre 1797.

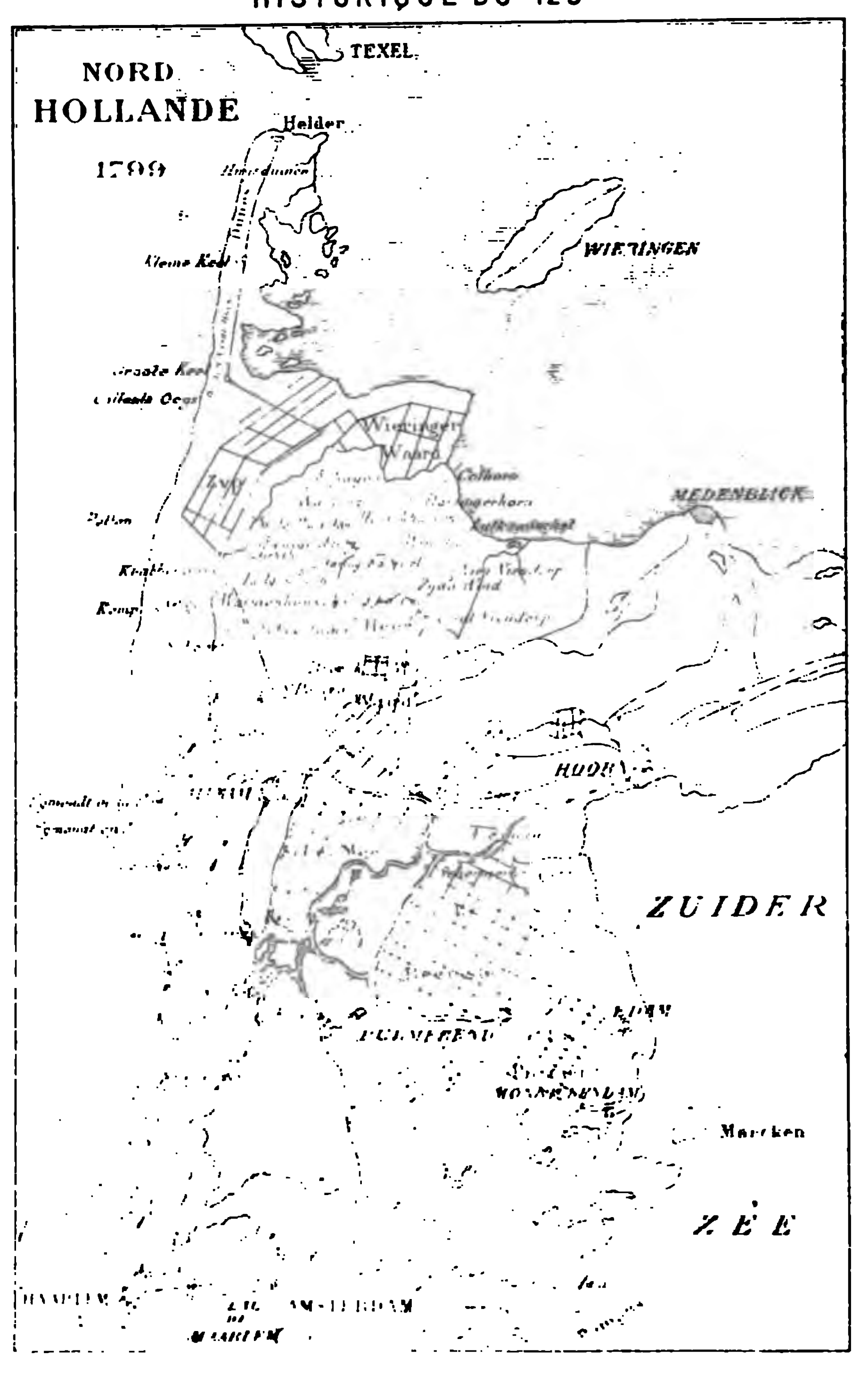
1799. Campagne de Hollande (1). — L'Angleterre avait entraîné la Russie à faire, de concert avec elle, une expédition en Hollande. 30,000 Anglais et 20,000 Russes réunis d'après la convention arrêtée entre les deux cours, sous le commandement du duc d'Yorck, devaient composer l'armée expéditionnaire.

Le transport était divisé en deux divisions. La première, sous les ordres du général Abercromby, appareilla le 13 août 1799, et se dirigea sur le Helder, qui avait été choisi comme point de débarquement ; mais retenu par des vents contraires, le gros du convoi ne parut en vue des côtes de la Nord-Hollande que le 20. Le 21 le débarquement allait commencer, quand une tempête violente força la flotte à s'éloigner de la côte.

Ces contre-temps donnèrent au gouvernement batave le temps de se reconnaître, et de prendre des mesures pour résister à l'invasion.

L'armée gallo-batave, sous les ordres du général

(1) La carte de la Nord-Hollande a été faite d'après une carte du temps prise dans l'ouvrage du général Krayenhoff ; elle renferme quelques noms portés avec l'ancienne orthographe hollandaise, qui diffère peu, d'ailleurs, du texte.

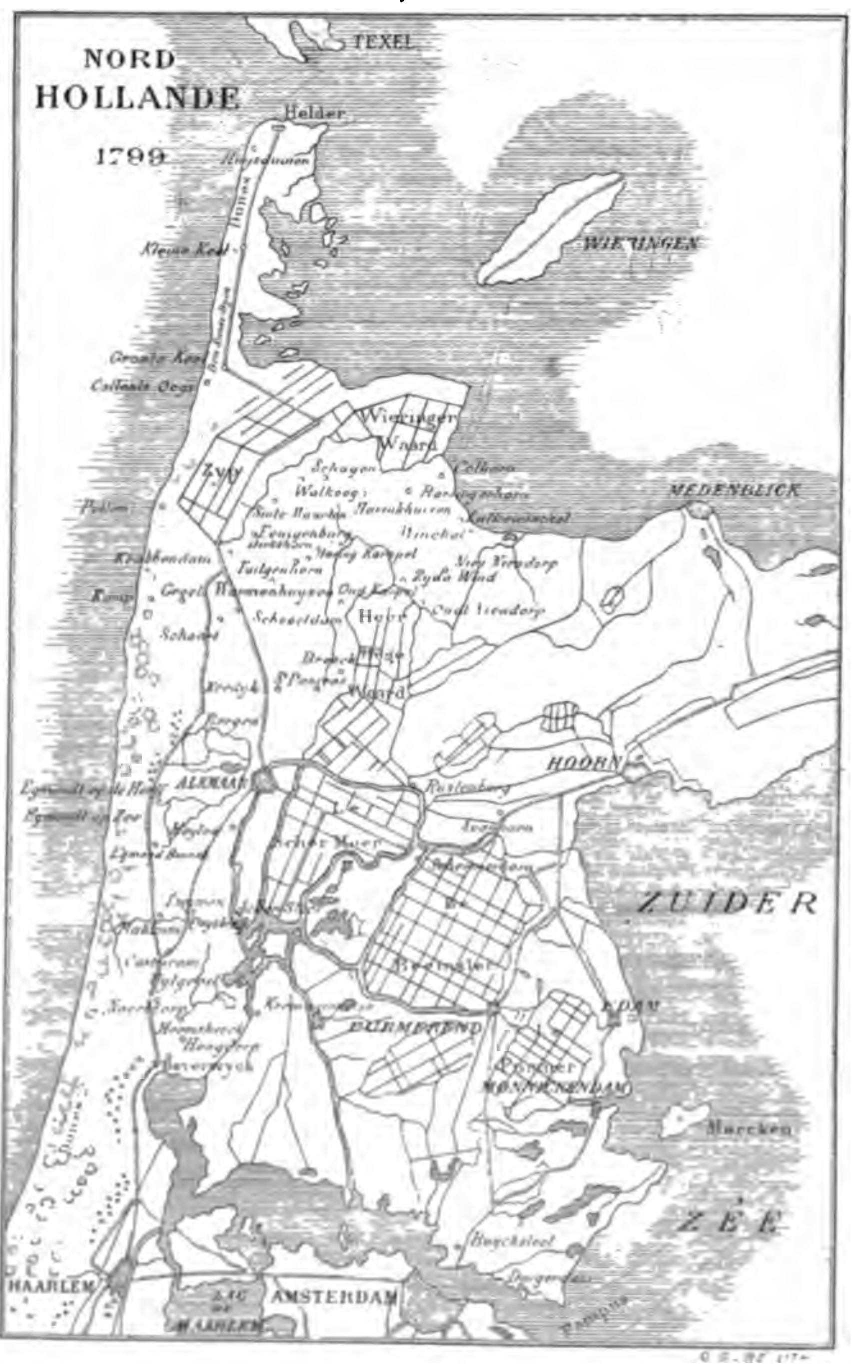

NORD
HOLLANDE
1799
TEXEL
Helder
WIERINGEN
Wieringer
Waard
Zyp
Colhorn
MEDENBLICK
HOORN
ZUIDER
Marcken
ZÉE

Brune, comptait à peine 20,000 hommes, dont 8 à 10,000 Français. Le général Brune était avec les Français en Zélande ; les généraux Daendels et Dumonceau, qui commandaient les divisions bataves, se trouvaient, le premier dans la Nord-Hollande, le second dans les provinces de l'Est.

Dès qu'il fut informé du point choisi par les Anglais pour le débarquement, le général Brune prescrivit au général Daendels de réunir sa division, de prendre position près des côtes, de s'opposer au débarquement et de retenir l'ennemi assez longtemps pour permettre au reste de l'armée de se concentrer.

La brigade du général-major van Guericke, qui comptait environ 5,000 hommes, se trouvait à Schagen ; Daendels dirigea sur ce point la brigade du général-major van Zuylen van Nyevelt qui était à Utrecht ; les troupes de la garnison de La Haye reçurent, dans la nuit du 22 au 23 août, l'ordre de se rendre à Haarlem où elles devaient rester en réserve. Le général Daendels se rendit lui-même à Schagen le 23 août.

La brigade du général van Zuylen arriva le 24 et le 25 août ; les troupes furent réparties de la manière suivante : le quartier-général du général van Guericke fut placé au Helder, où commandait le colonel Gilquin de la 7e demi-brigade ; ses troupes formant la droite de la ligne occupèrent le Helder, Huysduinen, le Wieringer-Waard, Groote et Kleine-Keet, Schagen et ses environs ; la brigade van Zuylen, à gauche, occupa Calandsoog et Kamp, et, en seconde ligne, Schagen Warmenhuizen, Groet, Schoorl, Bergen, Kardyk et Oud-Karspel. Le général Daendels occupait ainsi une

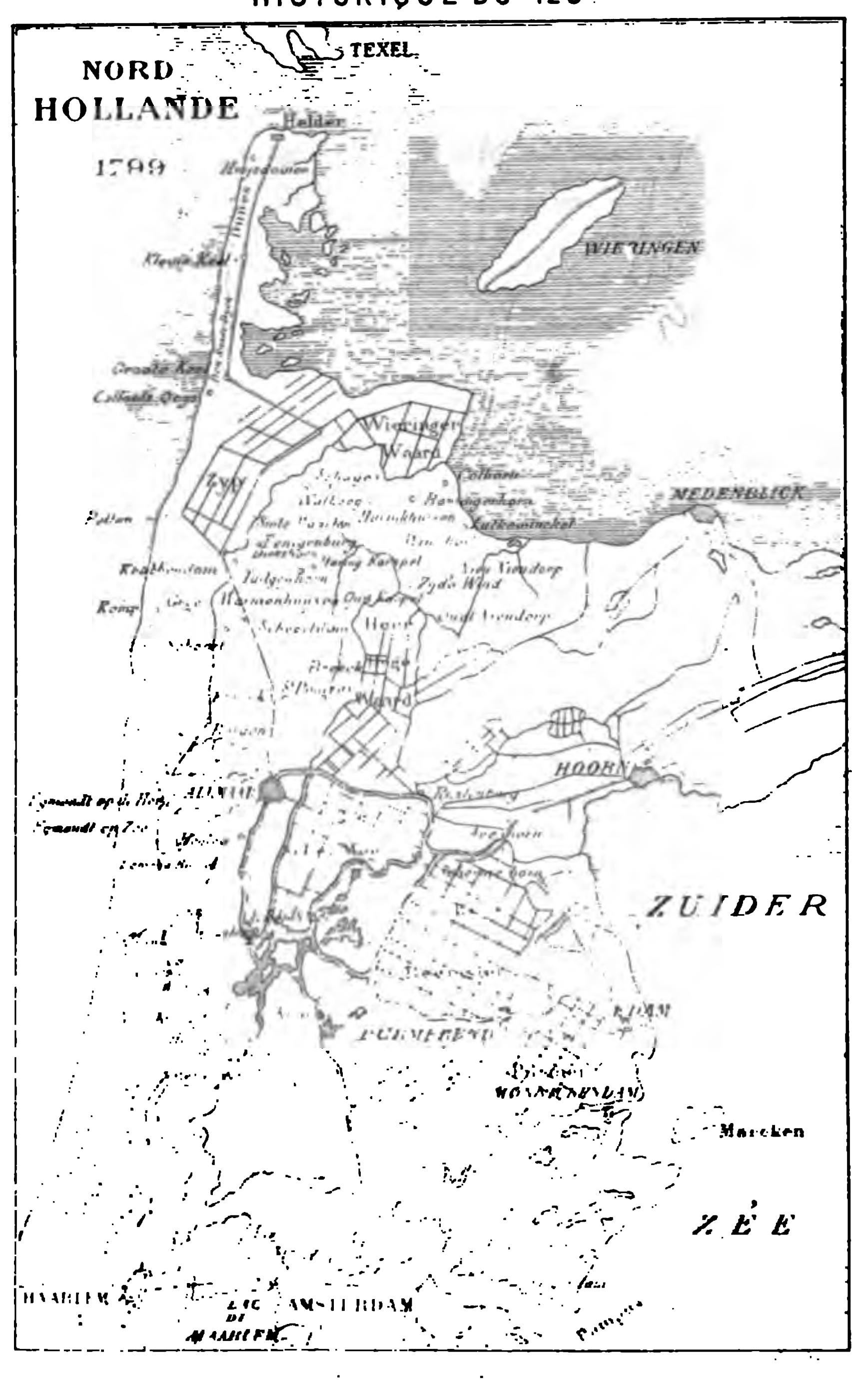

NORD
HOLLANDE
1799
TEXEL
Helder
WIERINGEN
MEDENBLICK
ALKMAAR
HOORN
ZUIDER
ZÉE
EDAM
PURMEREND
MONNICKENDAM
Marcken
HAARLEM
AMSTERDAM
Kilom

Brune, comptait à peine 20,000 hommes, dont 8 à 10,000 Français. Le général Brune était avec les Français en Zélande; les généraux Daendels et Dumonceau, qui commandaient les divisions bataves, se trouvaient, le premier dans la Nord-Hollande, le second dans les provinces de l'Est.

Dès qu'il fut informé du point choisi par les Anglais pour le débarquement, le général Brune prescrivit au général Daendels de réunir sa division, de prendre position près des côtes, de s'opposer au débarquement et de retenir l'ennemi assez longtemps pour permettre au reste de l'armée de se concentrer.

La brigade du général-major van Guericke, qui comptait environ 5,900 hommes, se trouvait à Schagen; Daendels dirigea sur ce point la brigade du général-major van Zuylen van Nyevelt qui était à Utrecht; les troupes de la garnison de La Haye reçurent, dans la nuit du 22 au 23 août, l'ordre de se rendre à Haarlem où elles devaient rester en réserve. Le général Daendels se rendit lui-même à Schagen le 23 août.

La brigade du général van Zuylen arriva le 24 et le 25 août; les troupes furent réparties de la manière suivante: le quartier-général du général van Guericke fut placé au Helder, où commandait le colonel Gilquin de la 7e demi-brigade; ses troupes formant la droite de la ligne occupèrent le Helder, Huysduinen, le Wieringer-Waard, Groote et Kleine-Keet, Schagen et ses environs; la brigade van Zuylen, à gauche, occupa Calandsoog et Kamp, et, en seconde ligne, Schagen Warmenhuizen, Groet, Schoorl, Bergen, Kardyk et Oud-Karspel. Le général Daendels occupait ainsi une


NORD
HOLLANDE
1799
TEXEL
WIERINGEN
MEDENBLICK
HOORN
ZUIDER
ZÉE
Marcken
PURMEREND
AMSTERDAM

Brune, comptait à peine 20,000 hommes, dont 8 à 10,000 Français. Le général Brune était avec les Français en Zélande ; les généraux Daendels et Dumonceau, qui commandaient les divisions bataves, se trouvaient, le premier dans la Nord-Hollande, le second dans les provinces de l'Est.

Dès qu'il fut informé du point choisi par les Anglais pour le débarquement, le général Brune prescrivit au général Daendels de réunir sa division, de prendre position près des côtes, de s'opposer au débarquement et de retenir l'ennemi assez longtemps pour permettre au reste de l'armée de se concentrer.

La brigade du général-major van Guericke, qui comptait environ 5,000 hommes, se trouvait à Schagen ; Daendels dirigea sur ce point la brigade du général-major van Zuylen van Nyevelt qui était à Utrecht ; les troupes de la garnison de La Haye reçurent, dans la nuit du 22 au 23 août, l'ordre de se rendre à Haarlem où elles devaient rester en réserve. Le général Daendels se rendit lui-même à Schagen le 23 août.

La brigade du général van Zuylen arriva le 24 et le 25 août ; les troupes furent réparties de la manière suivante : le quartier-général du général van Guericke fut placé au Helder, où commandait le colonel Gilquin de la 7ᵉ demi-brigade ; ses troupes formant la droite de la ligne occupèrent le Helder, Huysduinen, le Wieringer-Waard, Groote et Kleine-Keet, Schagen et ses environs ; la brigade van Zuylen, à gauche, occupa Calandsoog et Kamp, et, en seconde ligne, Schagen Warmenhuizen, Groet, Schoorl, Bergen, Kudyk et Oud-Karspel. Le général Daendels occupait ainsi une

ligne de près de douze lieues d'étendue, du Helder à Haarlem, où se trouvaient trois bataillons de réserve ; deux escadrons avaient été placés à Alkmaar.

A l'aile gauche (général van Zuylen) se trouvait le 1er bataillon de la 3e demi-brigade, à Kamp, Petten, Schoorl et Groet.

Les Anglais purent s'approcher des côtes le 26 août, et le même jour leur flotte vint mouiller le long du rivage, du pas du Texel jusqu'auprès de Calandsoog.

Le débarquement commença le 27 au matin, sous la protection d'un feu violent de l'artillerie de la flotte.

Combat des Dunes (27 août 1799). — Après un combat acharné, qui dura de quatre heures du matin à six heures du soir, les Anglais restèrent maîtres de la plage, mais sans oser déboucher des dunes, bien qu'ils fussent très supérieurs en nombre.

Le général Daendels porte ses pertes dans cette journée à 1,400 hommes, dont 57 officiers tués, blessés ou faits prisonniers ; celles des Anglais, qui avaient combattu sous la protection d'une nombreuse artillerie, et avec l'avantage du terrain, furent un peu moins fortes, mais elles furent évaluées à 1,000 hommes hors de combat.

Daendels, se trouvant trop inférieur en nombre, fit replier ses troupes et vint occuper, à la tombée de la nuit, la position avantageuse de Zyp ; il envoya au colonel Gilquin l'ordre d'enclouer ses pièces et de rejoindre la droite de la division avant que les Anglais ne se fussent emparés de la seule route restée libre, la digue de Koegras.

Les Anglais achevèrent leur débarquement les 28 et 29 août.

Pendant ce temps, le général Daendels jugea prudent de concentrer sa division et de prendre une position plus en arrière. Le 30 au matin, sa droite s'établit à Avenhorn, le centre, avec le quartier-général, à Schermerhorn, et sa gauche entre Alkmaar et Petten.

Les troupes se fortifièrent dans cette position, pendant que la division Dumonceau et les troupes françaises s'avançaient à marches forcées vers la Nord-Hollande. Le général Brune arriva lui-même le 2 septembre à Alkmaar.

La division Dumonceau, forte d'environ 6,000 hommes, passa le 7 à Amsterdam et arriva le 8 septembre à Alkmaar, avec le reste des troupes françaises.

Le général Brune plaça la division Daendels à l'aile droite, la division Dumonceau au centre, et les Français formèrent l'aile gauche ; chacune de ces divisions avait une avant-garde composée de 2 bataillons et 2 compagnies de grenadiers.

Le général Daendels eut son quartier-général à Saint-Pancras, et son avant-garde, sous les ordres du colonel Crass, à Oud-Karspel ; la 1re brigade était sous les ordres du colonel Rietveld ; la 2e, commandée par le général major van Zuylen, comprenait le 1er bataillon de la 3e demi-brigade ; ce bataillon était placé à Ouddorp.

Le général Dumonceau occupait la position du Koedyk, avec son quartier-général à Alkmaar, et son

avant-garde à Schoorldam, commandée par le colonel Gilquin; il avait sous ses ordres le général-major Bonhomme, commandant la 1re brigade, et le colonel Bruce, commandant la 2e brigade, dans laquelle se trouvait le 2e bataillon de la 6e demi-brigade, occupant le Koedyk.

Les troupes françaises, sous les ordres du général Vandamme, avaient pris position à Bergen, Schoorl et Groet.

Les Anglais avaient occupé le Zyp, et s'y étaient fortement retranchés; leurs postes avancés étaient à Petten, Kenigenburg, S.-Maarten, Valkoog, Schagen et Harinkhuysen. Dans cette position très forte, ils attendaient l'arrivée du reste du corps expéditionnaire. Le général Brune résolut de les attaquer avant l'arrivée de ces renforts.

Le 9 septembre, Oud-Karspel est attaqué par l'ennemi qui est repoussé par les chasseurs bataves du chef de brigade Crass.

Le 10 au matin, toute l'armée gallo-batave est portée en avant; elle enlève avec vigueur les premiers postes de l'ennemi, mais elle ne peut franchir les défenses de Zyp et est obligée de se retirer avec des pertes sérieuses.

L'armée rentre dans ses positions, que le général Brune fait fortifier.

Dans la nuit du 14 au 15 septembre, le général Dumonceau est chargé de chasser les Anglais de Warmenhuizen qu'ils venaient d'occuper. Ce poste, situé entre les deux lignes, est vivement disputé, mais les Bataves finissent par en rester maîtres.

La division russe, qu'attendait le duc d'York, étant débarquée au Helder le 15, les Anglo-Russes décidèrent une attaque générale pour le 19. Le corps expéditionnaire comptait alors 44,000 hommes.

Bataille de Bergen (19 septembre 1799). — Avec leur supériorité numérique écrasante, les Anglo-Russes remportent d'abord quelques avantages.

Sur notre gauche, les Russes repoussent nos avant-postes de Kamp et Groet; Vandamme est obligé de céder Schoorl et Bergen. Un combat sanglant et opiniâtre s'engage en arrière de ce village. Le général Brune renforce sa gauche par un détachement pris dans la division Dumonceau et fait avancer sa réserve. Les Russes sont attaqués dans Bergen à la baïonnette, et, après une défense acharnée, sont rejetés par Schrool et Groet sur le Zyp.

Au centre, le duc d'Yorck repousse d'abord la division Dumonceau de Tuitgenhorn et Schoorldam; mais déjà la division russe était en déroute et poursuivie par les Français; le duc d'Yorck, au lieu d'attaquer vigoureusement, s'étend sur sa droite, découverte par la retraite des Russes, et occupe Schoorl que les Français venaient de dépasser dans leur poursuite. Le général Dumonceau reprend l'offensive, attaque avec vigueur le village de Schoorldam et en chasse les Anglais qui se retirent par Warmenhuizen et Krabbendam.

Pendant ce temps, la colonne de gauche de l'ennemi avait attaqué vivement les troupes du général

Daendels dans leurs retranchements de Dirkshorn et d'Oud-Karspel. Trois fois les Anglais furent repoussés avec des pertes considérables, mais ils emportèrent enfin les retranchements. Le général Daendels fut obligé de battre en retraite par l'étroit défilé du Langen-Dyk, où il subit des pertes sensibles, et prit position à Saint-Pancras. A ce moment, le général Pulteney, apprenant l'insuccès des deux autres colonnes, se replia lui-même sur le Zyp, poursuivi vivement par le général Daendels.

Dans cette journée qui reçut le nom de bataille de Bergen, l'armée gallo-batave avait perdu près de 4,000 hommes, mais les pertes des Anglo-Russes étaient plus considérables, et ils étaient obligés de reculer jusqu'à leurs retranchements du Zyp.

Sept drapeaux, 20 pièces de canon, 6 obusiers, 18 caissons, 24 voitures d'équipages, environ 200 chevaux d'artillerie et plus de 4,000 fusils furent les trophées de cette victoire.

Malgré ce succès, le général Brune ne pouvait songer à attaquer l'armée anglo-russe dans ses formidables retranchements, et il attendait pour agir l'arrivée d'une division française réunie en Belgique par Kellermann, et des bataillons bataves qui s'organisaient avec activité.

Il se fortifia dans sa position ; inonda les trois grands polders, le Purmer, le Beemster et le Schermer, pour pouvoir dégarnir son centre et sa droite, et fit fortifier avec soin Bergen pour appuyer sa gauche.

Pendant ce temps, le duc d'Yorck, qui venait de

recevoir des renforts, prit ses dispositions pour une nouvelle attaque. Après une démonstration le 29 septembre, il mit ses troupes en marche le 2 octobre.

Bataille d'Alkmaar (2 octobre 1799). — Le duc d'Yorck dirige le gros de ses forces sur la gauche de l'armée gallo-batave, se contentant d'une démonstration sur la droite.

Les avant-postes établis à Kamp et Groet se replient sur la ligne Schoorl-Schoorldam, dont les Anglo-Russes réussissent à s'emparer. L'armée gallo-batave se retire sur le Koedyk et Bergen.

Les Français, établis sur les hauteurs de Bergen, essaient de reprendre l'offensive; mais, menacés d'être enveloppés, ils sont forcés de revenir sur leur position.

Pendant ce temps, le général anglais Abercromby s'était avancé le long du rivage de la mer, refoulant les avant-postes français; Vandamme, qui occupait les dunes dans le voisinage d'Eymond-aan-Zee, l'attaque avec résolution, mais, craignant d'être coupé, il se replie sur ce village.

La fausse attaque du général Pulteney sur la droite avait été à peu près sans résultat. Le général Daendels, ne gardant avec lui que peu de monde, dirigea le reste sur la gauche.

La nuit était arrivée, et le combat restait indécis; les pertes, environ 3,000 hommes, étaient à peu près les mêmes de chaque côté; les troupes bivouaquaient sur le champ de bataille. Mais le général Brune, voyant sa gauche débordée par les Anglais établis dans les dunes et son centre entamé, pensa qu'il

valait mieux rétrograder pour prendre une position moins étendue, et, par conséquent, plus forte. Il fit allumer de grands feux sur son front pour masquer son mouvement et mit son armée en marche après minuit.

La droite, de Broek, Saint-Pancras et Oud-Karspel, fut placée à Monnikendam et Purmerend, derrière le Schermer et le Beemster; le centre fut établi à Krommenie-Dyk, Uitgest et Castricum, et la gauche à Wyk-aan-Zee; le général Brune porta son quartier-général à Beverwyk, et ses avant-postes à Limmen, Bakkum et Akersloot.

Le 3 au matin, le duc d'Yorck, trouvant les positions gallo-bataves abandonnées, les fit occuper par ses troupes; sa droite, division Abercromby, à Egmond-aan-Zee, la division russe du général Essen à Egmond-op-de-Hoef et Egmond-Binnen; son centre, général Dundas, à Alkmaar; sa gauche, général Pulteney, entre Alkmaar et Schermerhorn. Une brigade, à l'extrême-gauche, occupait la ville de Horn.

Bataille de Castricum (6 octobre 1799). — Le duc d'Yorck se décida à attaquer le 6 octobre; comme le 2 octobre, l'attaque principale a lieu sur la gauche de l'armée gallo-batave.

Les Anglais s'emparent d'abord de Limmen et d'Akersloot, dont les défenseurs se retirent sur Uitgest. La brigade du général Bonhomme, de la division Dumonceau, occupait ce point, et arrêta de ce côté les progrès de l'ennemi.

Les Russes s'emparent de Bakkum et rejettent les

Français sur Castricum, puis s'établissent sur les dunes qui dominent Bakkum ; les Anglais occupaient déjà celles qui s'étendent d'Egmond à Wyk-aan-Zee.

Le général Pacthod, qui défendait Castricum, craignant d'être tourné, évacue cette ville et se retire dans les dunes.

Le général Brune fait avancer ses réserves et charger l'ennemi à la baïonnette; après un long et sanglant combat, Castricum est repris, et les Russes se retirent sur Limmen et Bakkum.

Le général Pacthod, en poursuivant l'ennemi sur Limmen, est arrêté au bord du Schilp-Water, devant le pont de Vloysbrug, démoli par l'ennemi et défendu par son artillerie. Cependant les Anglais, qui avaient été jusque-là contenus dans les dunes par le général Gouvion, se portent au secours des Russes et s'avancent sur Castricum ; les Russes, de leur côté, rétablissent le pont et reprennent l'offensive.

La nuit arrivait, et la victoire était encore indécise, quand le général Brune se mit à la tête des hussards bataves que commandait le colonel de Gunita ; la cavalerie ennemie est enfoncée et culbutée ; le général Vandamme s'avance alors avec ses troupes ralliées et rejette l'ennemi sur Bakkum.

A l'aile droite, le général Daendels, placé dans une position avantageuse, ne fut pas attaqué.

Telle fut cette bataille célèbre à juste titre par l'acharnement que montrèrent les deux partis, et par les résultats qu'elle entraîna.

La perte des Gallo-Bataves fut évaluée à 2,000 hommes, celle des Anglo-Russes à 4,000; l'attaque de

ceux-ci avait complètement échoué, et l'expédition était définitivement compromise.

Dès le lendemain, 7 octobre, le duc d'York donna l'ordre à son armée de battre en retraite, pour reprendre la position du Zyp, et le mouvement commença le jour même.

Le général Brune poursuivit les Anglo-Russes sans les atteindre, tant leur retraite se fit avec précipitation; le 8, il occupe Petten, le Slaperdyk et Krabbendam; sa marche en avant continue les jours suivants, et, du 12 au 13, il reprend ses anciennes positions devant le Zyp. Il établit son quartier-général à Alkmaar, sa gauche devant Petten, son centre à Warmenhuizen et Dirkshorn, et sa droite en avant de Winkel, où se trouve le 1er bataillon de la 3e demi-brigade.

Le 13 octobre, le duc d'Yorck fit connaître qu'il désirait obtenir un armistice, afin de négocier une capitulation pour le rembarquement de son armée. Cet avis secret ayant reçu un accueil favorable, il envoya le 15 le général Knox en parlementaire au général Brune, pour le demander officiellement; l'armistice fut accordé le même jour, et les termes de la capitulation furent arrêtés le 18 octobre.

L'armée combinée devait avoir évacué le territoire batave à la date du 30 novembre. Le 19 novembre, les troupes étaient rembarquées et les Gallo-Bataves reprennent possession du Helder. Le 18, le lieutenant-colonel Abbéma, avec un bataillon de la 6e demi-brigade, avait occupé Huysduinen.

Au commencement de novembre, la plupart des

troupes bataves avaient quitté la Nord-Hollande pour rejoindre leurs garnisons.

En 1800, le 2e bataillon de la 2e demi-brigade est en garnison à Doesburg ; le 1er bataillon de la 3e demi-brigade est à La Haye, puis à Alkmaar; le 2e bataillon de la 6e demi-brigade, en Frise.

1800. Campagne d'Allemagne. — Pendant qu'il exécutait sa merveilleuse campagne de Marengo, le premier consul demandait à la République batave d'appuyer la gauche de l'armée française opérant en Allemagne.

Sur cette demande, parvenue le 13 juin au gouvernement batave, celui-ci arrêta, à la date des 14, 17 et 20 juin, la composition des troupes d'opération.

Ce corps, qui comptait d'abord 5,217 hommes sous les ordres du général-major Bonhomme, fut porté, le 9 juillet, à 9,543 hommes, et placé sous le commandement du lieutenant-général Dumonceau.

Les 2e, 5e et 6e demi-brigades furent désignées; elles se réunirent au camp de Eindhoven, dans le Brabant septentrional, et formèrent, avec les divisions Barbou et Duhesme, une armée placée sous les ordres du général Augereau.

Cette armée est mise en marche le 18 juillet. Le 22 juillet, les Bataves sont à Cologne et se portent le 26 sur la Lahn.

Le 7 août, le quartier-général est à Hombourg; les troupes prennent position sur la Nidda.

Quelques jours avant l'expiration de l'armistice de Pasdorf, le général Augereau se porte en avant pour

repousser les levées mayençaises du baron d'Albini; celui-ci est forcé d'évacuer Aschaffenburg, où l'armée gallo-batave entre le 11 septembre.

Augereau porte son avant-garde à Lohr, Trieffenstein et Miltenberg, sa cavalerie à Gelnhausen, sur la route de Fulda. Il allait commencer les hostilités, quand la convention de Hohenlinden, prolongeant l'armistice de Parsdorf, lui est notifiée.

En exécution de cette convention, l'armée gallo-batave reprend ses cantonnements; les deux divisions Barbou et Dumonceau sont échelonnées entre Offenbach et Aschaffenburg, la division Duhesme est placée à Stockstadt.

Le baron d'Albini occupait Aschaffenburg qu'il devait évacuer, lorsque l'armistice serait dénoncé; mais le jour même où l'évacuation devait avoir lieu, il crut devoir attaquer, le 24 novembre, un avant-poste batave qui soutint bravement cette attaque, malgré une grande infériorité numérique. Le colonel Collaert, avec son régiment de hussards, charge les Mayençais et les rejette dans la ville.

Aschaffenburg est occupé le 25 par les Gallo-Bataves; le baron d'Albini se retire sur Fulda par Bruckenau et ne prend plus part à la campagne. Le corps autrichien du général Simbschen se replie par Schweinfurt et se concentre entre le Mein et la Rednitz.

Augereau se porte alors sur Würtzburg et Schweinfurt.

Le 26 novembre, le général Dumonceau est à Klein-Kybach, près de Miltenberg, sur le Mein,

puis à Zell. Le 29, il passe le Mein et arrive devant Wüstzburg.

Le 30, le général qui y commandait capitule, et se retire dans le château de Marienberg, la citadelle de la place.

Augereau charge la division Dumonceau de bloquer cette forteresse; trois bataillons de cette division avaient été laissés, l'un à Ehrenbreitstein et deux à Mayence.

L'aile droite des troupes assiégeantes était sous les ordres du général-major Bruce, qui comptait parmi ses troupes le 2e bataillon de la 2e demi-brigade; le centre était commandé par le colonel Gelderman et la gauche par le colonel Crass.

On établit des postes retranchés et des batteries sur les crêtes Saint-Nicolas et d'Hexemburg, ce qui permit de repousser avec succès les sorties de la garnison. Le 5 décembre, les Bataves furent cependant délogés du cloître de Himmelpoort, mais ils le reprirent peu après.

La défense du château fut opiniâtre, et tout le mois de décembre se passa sans qu'il se rendît.

Pendant ce temps, la division Barbou occupait Schweinfurt le 26 novembre, et Augereau se portait sur Burg-Eberach, où Simbschen s'était concentré.

Le chef de brigade Wathiez, chasse de Keil, le 2 décembre, un détachement autrichien, et pénètre jusqu'à Kloster-Eberach. Le 3 décembre, Simbschen, battu à Burg-Eberach, se retire sur la Pegnitz, et Augereau prend position sur la Rednitz. La plus grande partie de ses troupes est placée entre Forc-

kheim et Nuremberg, avec son quartier-général à Hertzogenaurach; la division Duhesme, à gauche, avec une garnison à Bamberg, et la division Barbou, à l'aile droite, à Nuremberg.

Les troupes du général Klenau étant venues se joindre à celles de Simbschen, Augereau ne laissa devant Marienberg que les troupes strictement nécessaires et renforça ses divisions. De brillants combats se livrèrent autour de Nuremberg le 18 décembre; à Neukirchen, le 21; à Forckheim, le 23.

Augereau, tout en se maintenant sur la Rednitz, dut passer sur la rive gauche et évacuer Nuremberg; mais les événements qui se déroulaient en ce moment sur l'Inn et la Salza rappelèrent le général Klenau sur le Danube, et Simbschen recula sur la Pegnitz. Augereau repassa aussitôt sur la rive droite de la Rednitz et reprit les positions qu'il occupait avant les combats de Nuremberg.

C'est dans cette situation qu'il reçut la nouvelle de l'armistice conclu à Steyer.

Le jour même du combat de Burg-Eberach, le 3 décembre, Moreau avait remporté une brillante victoire sur les Autrichiens à Hohenlinden; six jours après, il avait franchi l'Inn, puis la Salza, la Traun, et s'était emparé de Lintz sur le Danube, et de Steyer sur l'Ens : l'Autriche l'avait arrêté en promettant d'accepter les conditions de la France (25 décembre).

A l'armée gallo-batave, l'ordre du jour du 11 nivôse an IX (31 décembre 1800) annonça la fin de la campagne sur le Mein.

La ligne des cantonnements de cette armée fut dé-

terminée par une convention spéciale, et arrêtée entre les généraux Augereau et Simbschen; elle passait par Nuremberg, Forckheim, Bamberg, Gosbach et Lichtenfeld.

Le 25 mars 1801, le quartier-général français envoya au général Dumonceau les feuilles de route destinées aux troupes bataves qui furent dirigées sur Nimègue.

1803. Suppression des demi-brigades. — Une nouvelle organisation de l'armée intervient à la date du 20 octobre 1803. Les demi-brigades sont supprimées; les bataillons, dont elles se composaient, sont numérotés de 1 à 21, en suivant l'ordre des bataillons et des demi-brigades.

Le 2e bataillon de la 2e demi-brigade devient le 5e bataillon, le 1er bataillon de la 3e demi-brigade devient le 7e bataillon, et le 2e bataillon de la 6e demi-brigade devient le 17e bataillon.

Cette organisation fut maintenue jusqu'au 11 juin 1805, époque à laquelle les bataillons furent groupés par régiments.

1803-1805. Préparatifs contre l'Angleterre. — L'Angleterre avait rompu la paix d'Amiens en faisant saisir, sur toutes les mers, sans déclaration de guerre, le 13 mai 1803, 1,200 navires français et bataves.

Le premier consul reprit le projet de passer la Manche et d'aller conquérir la paix dans Londres

même. 150,000 hommes sont réunis sur les côtes, prêts à passer le détroit.

Le gouvernement batave, par décret du 25 novembre 1803, fixe la composition d'un corps batave destiné à prendre part à cette expédition. Ces troupes, formant une division à l'effectif de 9,000 hommes, sous les ordres du général Dumonceau, avec les généraux-majors Crass et de Guaita, les colonels d'infanterie von Hadel, Carteret et von Hasselt, sont réunies au camp de Zeist, près d'Utrecht.

Elles comprenaient 12 bataillons d'infanterie, 2 bataillons de chasseurs, 6 compagnies de grenadiers, 4 escadrons de cavalerie, 4 compagnies d'artillerie, 1 compagnie d'artillerie à cheval. Les chasseurs étaient sous le commandement du colonel Chassé, la cavalerie sous les ordres du colonel de hussards Collaert, et l'artillerie sous ceux du lieutenant-colonel ten Cate.

Parmi ces troupes se trouvaient :

Le 5e bataillon d'infanterie, commandé par le major Arensma (le major Arensma, étant tombé malade, est remplacé par le capitaine van der Hucht).

Et le 17e bataillon d'infanterie commandé par le lieutenant-colonel Anthing.

La division batave fait partie du 2e corps d'armée, sous les ordres du général Marmont. Elle quitte le camp de Zeist le 30 et le 31 juillet 1805, pour se rendre au Helder, afin d'y être embarquée.

L'embarquement se fit le 7 août.

Cependant le plan de l'empereur échouait par la faute de l'amiral Villeneuve, et l'Angleterre avait

réussi à faire entrer l'Autriche (9 août 1805), la Russie et la Suède, dans une coalition contre la France. Napoléon dut abandonner ses projets pour faire face à cette coalition.

Le 23 août, le général Marmont reçut l'ordre de se tenir prêt à débarquer ses troupes pour les diriger sur Mayence.

1805. Formation des régiments. — Le 11 juin 1805, l'armée batave avait été réorganisée; à cette date, les 21 bataillons d'infanterie qu'elle comprenait furent réunis par régiments à 3 bataillons, dont 2 de guerre et 1 de dépôt: 3 nouveaux bataillons furent créés pour compléter les régiments dont le nombre fut fixé à 8.

Les 5e et 7e bataillons, avec un bataillon de nouvelle formation composèrent le 3e régiment; le 17e bataillon entra dans la composition du 6e régiment (2e bataillon).

Campagne de 1805. — Par suite de la réorganisation du 11 juin 1805, quelques changements avaient eu lieu parmi les troupes réunies au camp de Zeist. L'effectif de ces troupes fut porté à 9.421 hommes; le 3e régiment n'y fut pas compris, mais le 6e régiment s'y trouvait sous les ordres du colonel Carteret et des lieutenants-colonels Lycklama à Nyeholt et Anthing.

Les deux brigades étaient commandées par les généraux von Heldring et von Hadel.

Les troupes furent débarquées le 2 septembre et se

mirent en route le 4 ; le 5, elles arrivèrent à Alkmaar, le 6 à Haarlem, le 8 à Zeist, le 10 à Wageningen, le 11 à Nimègue, le 12 à Clèves, le 16 à Cologne, le 18 à Bonn, le 20 à Coblentz, le 25 à Mayence, le 26 à Francfort, le 30 à Wertheim, où elles restèrent jusqu'au 12 octobre, époque à laquelle elles furent dirigées sur Augsbourg.

A la date du 30 septembre, la division batave comptait : 305 officiers, 6,690 sous officiers et soldats et 1,012 chevaux.

Une proclamation de l'empereur datée d'Augsbourg, le 1er octobre, annonce le commencement des hostilités.

Le 2e corps passe le Danube à Neubourg le 9 octobre, et la division batave arrive à Augsbourg le 12.

Le général Mack est rejeté sur Ulm, et, enveloppé par la grande armée, il capitule le 19 octobre.

De son armée de 80,000 hommes, 60,000 étaient tués ou prisonniers. Quelques corps détachés fuyaient vers le Tyrol ou la Bohême. La division Dumonceau est envoyée d'Augsbourg à leur poursuite ; elle passe le Danube le 19 octobre à Donauwerth, mais les Autrichiens avaient déjà passé l'Altmuhl à Dilfurth, et la division est ramenée à Ingolstadt, où elle arrive le 21.

Le 29 octobre, le 2e corps (Marmont) est disloqué, et l'infanterie de la division Dumonceau est envoyée à Passau, où elle est placée sous les ordres du maréchal Mortier, qui organise un corps d'armée (le 5e), chargé de s'opposer à une attaque éventuelle des Prussiens par la Bohême et d'observer la rive gauche du Danube.

Ce corps comprend les divisions Gazan, Dupont et Dumonceau. La cavalerie de cette dernière division et son artillerie à cheval sont laissées sous les ordres de Marmont.

Le 6 novembre, le maréchal Mortier commence à envoyer des reconnaissances qui lui signalent bientôt la présence des Russes.

Le 9, l'armée russe prenait position sur les hauteurs de Krems; le 10, le maréchal Mortier, laissant à une marche en arrière les divisions Dupont et Dumonceau, s'avance avec la seule division Gazan; son avant-garde rencontre les avant-postes russes entre Weissenkirch et Dierstein; elle les rejette sur Stein.

Le maréchal, croyant que les Russes n'occupaient leur position que pour couvrir leur retraite sur la Moravie, les attaque vivement le 11 au matin, et s'empare des hauteurs de Stein. S'apercevant alors qu'il est en présence de toute l'armée russe, il se replie sur Dierstein, pour se rapprocher des divisions Dupont et Dumonceau.

Mais il se trouve enveloppé par les Russes en nombre dix fois supérieur, et ce n'est qu'au prix d'efforts héroïques, qu'il peut se frayer un passage pour rejoindre la division Dupont, qui venait de reprendre Dierstein.

L'armée russe reprend son mouvement sur la Moravie. Le maréchal Mortier passe sur la rive droite du Danube pour le descendre jusqu'à Krems, où il repasse sur la rive gauche, le 13 novembre. Le même jour l'empereur entrait à Vienne.

Le 17 novembre, la division Dumonceau occupe Stein et Mantern. Elle est ensuite dirigée sur Vienne, où le corps de Mortier est chargé de couvrir la droite de l'armée pendant les opérations, qui se terminent par la brillante victoire d'Austerlitz (2 décembre).

La division Dumonceau arrive à Vienne le 1er décembre et y reste jusqu'au 20.

L'armistice signé le 5 décembre, et le traité de Presbourg conclu le 26 décembre, terminent cette brillante et rapide campagne.

En quittant Vienne le 20 décembre, la division Dumonceau est dirigée sur Neustadt. Le 29 décembre, elle reçoit l'ordre de se mettre en route pour rentrer en Hollande, en passant par Ingolstadt, où elle arrive le 18 janvier 1806.

Son mouvement continue jusqu'au 29 janvier, époque où elle reçut de nouveaux ordres. Les troupes bataves sont placées sous les ordres du maréchal Augereau. Elles occupent différentes positions jusqu'au 8 février; à cette date, elles arrivent sur le Lahn, à Dietz, où elles sont cantonnées.

Le 12 février, la cavalerie et l'artillerie, qui étaient restées détachées depuis la fin d'octobre, rejoignent la division, avec le 8e régiment d'infanterie.

De la Lahn, les Bataves sont mis en route en quatre colonnes; la 2e, sous les ordres du général-major von Hadel, comprenait le 6e régiment d'infanterie.

Ces quatre colonnes arrivèrent à destination à la fin du mois de mars 1806. Le grand pensionnaire Schimmelpenninck exprima, le 21 mars, à ces braves troupes, la satisfaction du gouvernement pour leur

excellente conduite pendant cette rude campagne d'hiver.

Campagnes de 1806 et 1807. — Au mois de juin 1806, les troupes françaises cantonnées en Hollande étaient placées sous les ordres du général Michaud, et sous le commandement en chef du prince Louis, qui venait d'être élevé au trône de Hollande (5 juin 1806).

Depuis la campagne de 1805, la Prusse s'inquiétait de la grandeur de Napoléon, et le roi de Prusse, entraîné à la guerre par les conseils de la reine et les intrigues des factions anglaise et russe, qui dominaient dans le gouvernement, entra dans une nouvelle coalition, la quatrième, contre la France. Dans cette coalition, outre la Prusse, se trouvaient la Russie, l'Angleterre et la Suède.

Pendant qu'une armée considérable, sous les ordres du vieux duc de Brunswick, s'avançait en Saxe, les troupes prussiennes, cantonnées en Poméranie et en Hanovre, étaient concentrées dans ce dernier pays et menaçaient les frontières de la Hollande.

Des mesures furent prises pour parer à ce danger. Le 17 août, le roi donne des ordres pour la mobilisation de l'armée, et au commencement de septembre, il indique la composition des troupes qui devaient se réunir au camp de Zeist ; le 6e régiment en fait partie.

Ces troupes comprenaient 2 régiments français (le 65e et le 72e) et le reste hollandais : 3 régiments à 2 bataillons, 2 bataillons d'infanterie légère, 4 escadrons de dragons, 2 escadrons de hussards, 2 bat-

teries d'artillerie à pied à 8 pièces ; puis 2 batteries d'artillerie à cheval à 6 pièces et une batterie à pied de la garde royale.

Elles formèrent 2 divisions sous les ordres des lieutenants-généraux Dumonceau et van Boecop ; la 1re brigade de la 1re division était commandée par le général français Boivin, les autres brigades par des généraux hollandais.

Le 18 septembre, presque toutes ces troupes étaient réunies au camp de Zeist.

La veille, le 6e régiment avait pris le n° 7, comme le 3e avait pris le n° 4 ; le nom d'infanterie légère fut remplacé par celui de chasseurs.

Le 25 septembre, l'armée quitte Zeist pour se diriger sur Wesel.

A l'arrivée à Nimègue, le général Michaud prend le commandement de ce corps d'armée ; le général Dumonceau est chargé de réunir à Zeist de nouvelles troupes, parmi lesquelles se trouve un bataillon du 4e régiment (ci-devant 3e).

Le 5 octobre, le roi part pour Wesel, comme commandant en chef de l'armée du Nord, dont les troupes du général Michaud doivent former l'avant-garde.

Ces troupes sont complétées à Wesel, et à la fin d'octobre, leur effectif s'élève à 12,000 hommes. Elles sont rattachées au 8e corps de la grande armée, sous le commandement du maréchal Mortier, dont le quartier-général est à Mayence.

Le 19 octobre, le général Michaud se met en marche pour entrer en Westphalie, et le même jour les troupes réunies à Zeist partent pour Wesel.

Le corps du roi de Hollande fut formé de 2 divisions, commandées par les généraux Michaud et Gobert; les brigades étaient sous les ordres des généraux Boivin, Ruby et von Heldring; le général Ruby avait remplacé le général von Hadel, laissé comme commandant à Nimègue; la cavalerie était commandée par le général Muscheck.

Le 25 octobre, le roi part pour Munster; le 27 il y organise un gouvernement et nomme le général Daendels gouverneur.

Le maréchal Mortier ayant reçu l'ordre d'occuper la Hesse, demande le concours des troupes du roi, qui sont dirigées sur Cassel. Cette ville ne fait pas de résistance et est occupée le 1er novembre; le roi y établit son quartier-général. Le général Lagrange est nommé gouverneur du pays.

La Hesse étant ainsi soumise sans combat, l'armée gallo-batave est dirigée sur le Hanovre et Hambourg.

Sièges de Hameln et de Nienburg. — Le Hanovre contenait quelques troupes prussiennes renfermées dans les places de Hameln et de Nienburg; ces troupes avaient été grossies par les débris de l'armée prussienne, qui avait été dispersée le 14 octobre à Iéna et Auerstædt.

Les Hollandais furent dirigés à marches forcées sur ces places. Ils étaient, le 3 novembre, à Warburg, passèrent par Paderborn et Blumenberg, et le 7 novembre, le quartier-général du roi et la division Gobert étaient établis à Artzen, sur la rive gauche du Wéser et à proximité de Hameln.

L'avant-garde du roi rencontra les avant-postes de

l'ennemi au village de Gross-Barckel ; les Prussiens furent poursuivis jusque sur les glacis de la place, en laissant une centaine de prisonniers entre les mains des Hollandais. Le colonel français Loyer, adjudant du palais du roi de Hollande, périt dans cette rencontre.

La division Michaud arriva devant Hameln le 8 novembre.

Cette place contenait une garnison de 9,000 hommes et le corps assiégeant en comptait 4,000 à peine. On fit autour de la place des marches et contremarches pour tromper les assiégés sur l'effectif de ces troupes et masquer leur infériorité numérique. Le capitaine Benthien établit un pont de bateaux sur le Wéser près d'Ohr, au-dessus de Hameln, ce qui permit de compléter l'investissement de la place.

Cependant un dissentiment entre le roi et l'empereur, au sujet du gouvernement de Munster, occasionna le départ du roi, qui quitta l'armée le 13 novembre. Il emmena avec lui la garde royale, qui arriva le 24 à La Haye.

Avant son départ de l'armée, le roi Louis avait donné des ordres pour le départ des troupes de réserve qui se trouvaient encore en Hollande. Le général Dumonceau avait quitté le camp de Zeist le 26 octobre ; le général-major Crass, qui était à Arnheim, avec une partie des réserves, le rejoignit en route.

Cette réserve se composait de 4 bataillons ; 2 bataillons de chasseurs, 1 bataillon du 4e régiment et 1 du 8e, avec une batterie à cheval. Elle arrive à



Neuhaus, près de Paderborn, le 3 novembre, reçoit la dénomination de 3e division et part le 9 pour Hameln.

A cette époque, le 1er bataillon du 4e régiment, commandé par le colonel Anthing, faisait partie de la brigade du général-major von Heldring, et les deux bataillons du 6e, colonel van den Berg, appartenaient à la brigade du général-major von Hasselt. Après le départ du roi, le général Dumonceau prend le commandement en chef des troupes hollandaises, sous les ordres du maréchal Mortier.

Napoléon, qui attachait un grand prix à la possession de Hameln, envoya son aide-de-camp Savary pour pousser le siège. Un armistice avait été conclu avec l'armée prussienne à Charlottembourg, le 16 novembre; Savary arriva à Ebersdoff le 19, et eut, le lendemain, une conférence avec les généraux prussiens qui défendaient la place.

Elle capitula le 21 novembre; 9,000 prisonniers, parmi lesquels 6 généraux, 195 pièces d'artillerie avec tous leurs accessoires; 300 chevaux de cavalerie; des approvisionnements pour nourrir 10,000 hommes pendant six mois; des munitions de toute espèce dans la même proportion, furent laissés avec la place. Savary en prit possession au nom de l'empereur.

Le général Dumonceau réclama, mais en vain, les drapeaux pris à Hameln; les Hollandais avaient été seuls à faire ce siège, et les drapeaux auraient pu leur être donnés pour prix de leur valeur et comme témoignage des privations et des fatigues qu'ils venaient de supporter; ils furent envoyés à l'empereur.

4

Le 13 novembre, le corps hollandais est dirigé sur Nienburg, en laissant à Hameln une faible garnison du 1er régiment; le bataillon du 8e est chargé de conduire les prisonniers à Munster, pour revenir ensuite compléter la garnison de la place, dont le général Chassé prend le commandement.

Nienburg, défendue par une garnison de 3,000 hommes, se rend aux Hollandais le 25 novembre.

Le 26 novembre, le général Dumonceau se rend à Verden et Brême; ses troupes occupent les deux rives du Wéser jusqu'à la mer.

Le 29 décembre, elles sont placées plus spécialement sous les ordres du général Michaud, gouverneur des villes hanséatiques.

1807. — Le 22 février 1807, le 1er bataillon du 4e régiment est à Hameln, à l'effectif de 565 hommes, 17 chevaux; les deux bataillons du 7e régiment sont à Bergerdorf, avec un effectif de 1,359 hommes, 22 chevaux.

Le 9 mars, les deux bataillons du 7e sont placés dans le 8e corps; le 30 du même mois, le 1er bataillon du 4e reçoit la même affectation.

Sièges de Stralsund et de Colberg. — Pendant que les Hollandais faisaient le siège de Hameln, le maréchal Mortier se dirigeait sur Hambourg, qu'il occupait, puis sur Schwérin, Rostock et Anklam.

Il formait ainsi l'extrême gauche de la grande armée, menaçant la Poméranie suédoise, dont les défenseurs s'étaient retirés dans Stralsund.

Au mois de janvier 1807, la division Grandjean, à l'aile droite, occupait Anklam, et la division Depas

PLAN
DE
STRALSUND
1807-1809

Franken

Teich

était à Demmin. Ces divisions étaient composées d'infanterie française, mais la cavalerie et l'artillerie à cheval étaient hollandaises.

Pendant le mois de janvier, les hostilités se bornèrent à des escarmouches à l'aile droite contre des sorties et des excursions de la garnison de Colberg.

Le 28 janvier, le maréchal passe la Peene, repousse les Suédois à Volgast, Greifswald et Grimmen, et les rejette dans Stralsund; il arrive devant cette place le 30 janvier.

Stralsund, en communication avec la mer, était défendue par le général Essen, qui avait sous ses ordres 12,000 hommes, plus les compagnies de milices, composées d'habitants du pays. Le maréchal Mortier fit commencer les travaux de siège, mais les moyens très limités dont il disposait ne lui permirent pas de les mener activement; ils étaient contrariés, d'ailleurs, par des sorties fréquentes de la garnison.

Au commencement de mars, le maréchal dut envoyer à la grande armée plusieurs régiments français qui furent remplacés par des régiments hollandais, d'un effectif de 4,000 hommes environ, parmi lesquels se trouvaient les deux bataillons du 7e régiment et le 1er bataillon du 4e. Ces troupes étaient sous les ordres du lieutenant-général Gratien et du général-major van Hasselt.

A la fin du même mois, le lieutenant-général Bruce arriva en Allemagne avec 7 bataillons d'infanterie, parmi lesquels se trouvait le 2e bataillon du 4e.

Le maréchal Mortier, ne laissant devant Stralsund qu'un rideau de troupes, sous les ordres du général

Grandjean, partit lui-même avec le reste de son corps d'armée pour activer le siège de Colberg, dont il devait prendre la direction. Le général Essen, qui venait de recevoir des renforts, informé de ce mouvement, voulut en profiter pour attaquer les assiégeants.

Le général Grandjean, ayant à peine 6,000 hommes à opposer aux 15,000 Suédois d'Essen, après s'être battu vaillamment devant la place, menacé d'être tourné sur ses ailes, est obligé de reculer jusqu'à Stettin. Grâce à la bravoure de ses troupes françaises et hollandaises, il le fit presque sans perte, et dans le plus grand ordre. Il s'arrête à Stettin le 7 avril.

Le maréchal Mortier, à cette nouvelle, dirige de Colberg sur Stettin toutes les troupes disponibles. Avec ces renforts, le général Grandjean, à la tête de deux divisions, occupe Passewalk, et reprend l'offensive le 16 avril; les Suédois sont rejetés au delà de la Peene, repoussés de position en position jusqu'à Stralsund (17 avril). Le 18 avril, les Suédois demandent un armistice, qui est conclu le même jour à Schlaktow, entre le maréchal Mortier et le général baron d'Essen.

Dans ces opérations, qui avaient, au début, causé une certaine émotion sur les derrières de l'armée, les Hollandais montrèrent la plus grande valeur.

Suivant les conditions de l'armistice, les assiégeants se retirèrent derrière la Peene; les régiments français furent dirigés sur Dantzig et la grande armée. Les autres troupes restèrent dans la Poméranie prussienne, y occupant des cantonnements.

Au mois de mai, la division Dumonceau comprenait trois bataillons de chasseurs, les 3e, 4e, 6e et 9e régiments d'infanterie, 2 escadrons de hussards, 2 batteries d'artillerie à pied, un détachement du génie et un détachement de pontonniers. Cette division est rattachée au corps d'observation sous les ordres du maréchal Brune.

A la date du 26 avril, le 4e régiment occupait Hambourg et Lubeck; par ordre du 27 mai, il est porté à Rostock (1er bataillon) et Schwérin (2e).

Étaient attachés au 8e corps, les 2e, 7e et 8e régiments d'infanterie, la 1re batterie d'artillerie à cheval et un détachement du génie. Le 1er bataillon du 4e avait rejoint au commencement de mai le 2e qui appartenait à la division Dumonceau, et avait été remplacé au 8e corps par le second bataillon du 8e régiment.

Le 17 juin, le général-major van Hasselt, laissé depuis le mois de mai en réserve, est dirigé sur Colberg avec le 7e et le 8e régiment, et prend part au siége de cette place.

L'armistice du 21 juin fit cesser les hostilités. Les rapports officiels constatent que les troupes hollandaises soutinrent dignement pendant ce siége la gloire de leur nation.

Pendant ce temps, le maréchal Mortier, avec l'infanterie française du 8e corps, la cavalerie et l'artillerie hollandaises, avait rallié la grande armée; il était le 9 juin à Mohrangen, le 10 à Gutstadt, le 11 à Altkirch, le 12 à Heilberg et le 14 à Friedland, où une éclatante victoire termina la campagne.

Un armistice est signé le 21 juin, et, après l'entrevue des deux empereurs, le 25 juin, la paix est signée, le 7 juillet, avec la Russie, le 12 avec la Prusse.

Reprise du siège de Stralsund. — Cédant aux intrigues de l'Angleterre, le roi de Suède, Gustave IV, qui était venu prendre le commandement de ses troupes en Poméranie, dénonça l'armistice le 3 juillet, annonçant la reprise des hostilités pour le 13 du même mois.

Les troupes du corps d'observation se mirent en mouvement le 11 juillet. Le général Grandjean passa la Peene le 12 juillet à Anklam; les Suédois sont repoussés dans Stralsund qui est investie le 15. Les troupes hollandaises du général Gratien, les 2e, 7e et 8e régiments prirent part à ces opérations.

Les Hollandais occupèrent l'île d'Usedom. On attendit alors l'artillerie nécessaire pour faire le siège; ce ne fut que dans la nuit du 14 au 15 août que la tranchée fut ouverte.

Le cinquième jour, les batteries de siège étaient achevées et prêtes à ouvrir le feu. Le roi, après des démarches repoussées par le maréchal Brune, craignant, pour la ville, les résultats d'une attaque de vive force, se retira, dans la nuit du 19 au 20, avec toutes ses troupes, dans l'île de Rugen. Le maréchal fait son entrée dans la ville le 20 août. L'île de Danholm est occupée le 21. Le débarquement dans l'île de Rugen était préparé, quand le baron de Toll, commandant en chef des troupes suédoises après le départ du roi, obtint du maréchal Brune une capitu-

lation, en exécution de laquelle les Suédois évacuèrent l'île de Rugen, le 7 septembre, pour rentrer à Stockholm.

Après un mouvement, qui eut lieu pendant l'été, sur la Frise orientale, la division hollandaise, comprenant les 3e, 4e, 6e et 9e régiments d'infanterie, sous les ordres du général Bruce, revint prendre ses cantonnements sur l'Elbe.

Au commencement de septembre, le général Dumonceau fit une nouvelle répartition des troupes sous ses ordres; le 4e régiment vint à Elsfleth et le 7e à Aurich. Le corps du général Dumonceau fait partie des troupes composant le 5e commandement, constitué au mois d'août et placé sous les ordres de Bernadotte, prince de Ponte-Corvo.

Ce corps était formé de deux divisions. La première, sous les ordres du général Bruce, et comprenant le 4e régiment d'infanterie, rentra en Hollande le 25 mai 1808. La seconde, sous le commandement du lieutenant-général Gratien et des généraux-majors von Hasselt et Nicolson, et dans laquelle se trouvait le 7e régiment, resta cantonnée sur l'Elbe et le Wéser.

Dépôts. — Le dépôt du 4e régiment, qui, en 1807, était à Brielle, est tranféré en 1808 à La Haye, où il resta pendant l'année 1809.

Celui du 7e régiment, de 1807 à 1809, est à Berg-op-Zoom.

Campagne de 1809. — Dans les derniers mois de 1808, Napoléon avait dû envoyer en Espagne

une grande partie de ses forces, et s'y était rendu lui-même pour réparer les désastres de ses lieutenants.

L'Autriche crut l'occasion favorable pour déchirer le traité de Presbourg. Les hostilités commencèrent le 10 avril 1809; les batailles d'Abersberg et d'Ekmühl (21 et 22 avril 1809), d'Essling (21 et 22 mai) et de Wagram (6 juillet), amenèrent l'armistice de Znaïm, signé le 11 juillet, et le traité de Vienne qui le fut le 14 octobre.

Les troupes hollandaises ne prirent pas directement part à cette campagne; celles qui n'étaient pas en Espagne furent retenues dans le nord de l'Europe par l'incursion du major Schill, et l'expédition anglaise à l'embouchure de l'Escaut et dans l'île de Walcheren.

Le 30 mars, des ordres sont donnés pour constituer, sous le commandement du roi Jérôme, un corps d'armée, le dixième, qui devait être composé de la division hollandaise en garnison dans les villes hanséatiques et de deux divisions de Westphalie.

Le 26 avril, le général Gratien transporte son quartier-général de Brême à Hambourg. Le 8e régiment d'infanterie est détaché dans la division westphalienne du général d'Albignac, et arrive le 30 à Hanovre; le 7e régiment, de la division Gratien, devait rester à Hambourg; le colonel van den Berg commandait alors ce régiment.

Incursion du major Schill (28 avril-31 mai 1809). — A cette époque, un partisan prussien, désavoué, d'ailleurs, *officiellement* par son

gouvernement, faisait une sorte d'expédition dans le but probable de décider un mouvement en Westphalie.

Le 28 avril, le major Schill, du régiment de hussards de Brandebourg, quitta Berlin, où il était en garnison, emmenant avec lui 400 hommes de son régiment et quelques officiers déterminés.

Il grossit sa troupe de déserteurs de tous les pays, Prussiens, Autrichiens, Suédois, et de vagabonds de diverses contrées de l'Allemagne. Il se rendit par Bruck et Niémech à Wittenberg, Dessau et Bernbourg, menaçant Magdebourg. La garnison de cette ville, dont le général Michaud était gouverneur, est renforcée en toute hâte par un régiment westphalien envoyé de Cassel.

Entre Magdebourg et Dodendorf, Schill rencontra une reconnaissance envoyée par le général Michaud. L'énergie du colonel Wauthier, malgré la conduite équivoque du général Uslar, aide-de-camp du roi Jérôme, qui commandait la reconnaissance, arrêta le mouvement de Schill sur Magdebourg. Contournant cette place, il se dirigea vers le Nord par Haldensleben et Stendhal, et arriva le 8 à Arnebourg.

Passant ensuite par Gastow, il s'empara, le 15 mai, du fort mecklembourgeois de Domitz. Il y laissa une faible garnison, pendant qu'il se dirigeait vers la Baltique, dans l'espoir, le but de son expédition n'étant pas atteint, de se sauver sur des navires anglais. Il passe par Wismar le 20, arrive le 22 à Rostock, le 24 à Damgarten, où il défait les Mecklembourgeois, et s'empare le 25 mai de Stralsund, qui était déman-

telée et défendue seulement par 150 artilleurs français.

Dès les premiers jours de mai, les troupes hollandaises s'étaient concentrées à Hanovre et en partaient le 5 mai ; elles arrivèrent à Lunebourg le 18.

La division d'Albignac s'était mise en mouvement, de son côté, avec le 8e régiment d'infanterie hollandais ; ce régiment, formant l'avant-garde de la division, arrive devant Domitz le 20 mai. Le fort se rend et est occupé le 24 par le 8e régiment ; la division retourne à Halberstadt.

A cette époque, le 7e régiment quittait Hambourg, et allait occuper Magdebourg.

Le général Gratien quitte Lunebourg le 23 mai, passe l'Elbe, et se dirige sur Stralsund par Ratzebourg, Wismar, Rostock, Damgarten et Richtenberg. Pendant cette marche, il est rejoint par les troupes du général danois Ewald, qui comptaient 1,500 hommes environ et 10 pièces d'artillerie.

Le 31 mai, le général Gratien arrivait devant Stralsund, où Schill avait fait de sérieux préparatifs de défense, en élevant des redoutes sur les ruines des anciennes fortifications que Brune avait fait démolir.

Le général Gratien prend ses dispositions pour l'attaque de vive force ; il fait avancer ses troupes jusque devant la porte dite Knieperthor. Après une courte canonnade, les redoutes sont enlevées à la baïonnette ; le général Carteret pénètre dans la ville avec le 9e régiment. La bande de Schill défend le terrain pied à pied ; mais Schill ayant été tué, les

cavaliers qui l'avaient suivi se frayent un passage à travers la ville et sortent par la porte dite Frankethor, poursuivis par le colonel Stedman et la cavalerie hollandaise qui les forcent à se rendre.

Vers deux heures, la ville de Stralsund était entièrement au pouvoir des Hollandais, et les troupes de Schill dispersées ou prisonnières. Les cavaliers, appartenant à l'armée régulière prussienne, au nombre d'environ 200, demandèrent à être ramenés en Prusse ; le général Gratien ne crut pas devoir repousser cette demande, et ils furent conduits à Demmin par les aides-de-camp Fjassens et de Stuers, qui les remirent aux autorités prussiennes. Des autres prisonniers, appartenant à diverses nationalités, 25 furent fusillés, et 557 furent envoyés au bagne de Toulon, d'où ils sortirent en 1814.

Les Hollandais perdirent dans cette affaire le lieutenant-général Carteret, les lieutenants-colonels Batenberg et Dolleman, 2 capitaines, 1 lieutenant et 30 soldats tués, 2 capitaines, 6 lieutenants et 133 hommes blessés. Les Danois eurent 2 officiers et 3 soldats tués, 17 hommes blessés.

Les 9 et 10 juin, la division hollandaise quitte Stralsund, vient passer l'Elbe à Domitz et reprend les cantonnements assignés par le roi Jérôme. Le 8ᵉ rejoint la division le 21 à Blankenburg, le 7ᵉ régiment et l'artillerie à pied se rendent le 15 juillet à Erfurt.

Après la poursuite du major Schill, la division hollandaise tout entière fut employée contre le corps franc du jeune duc de Brunswick, qui, poursuivi jusqu'à la mer, s'embarqua le 7 août à Delmenhorst.

Au commencement de ce mois, le général Gratien reçut l'ordre de revenir en Hollande, avec ses troupes, pour être opposé aux entreprises des Anglais.

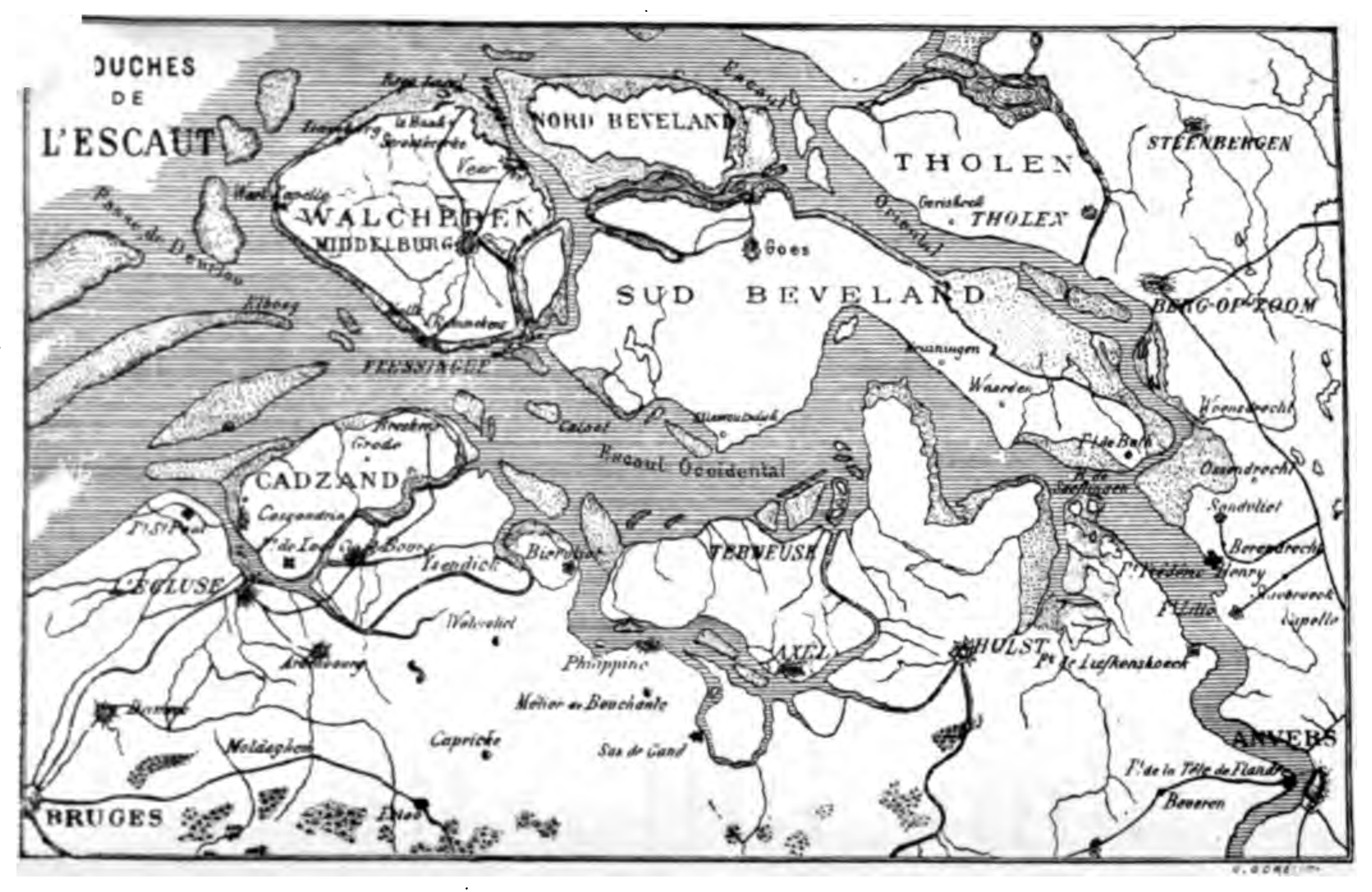
Le général Gratien, ayant quitté le service de la Hollande, fut remplacé par le général-major van Hasselt. Celui-ci annonça l'arrivée de la 1re brigade à Helden le 29 août, et de la 2e brigade le 30. Deux heures après son arrivée, l'infanterie fut transportée au moyen de voitures vers le Brabant, où il était urgent d'envoyer des renforts ; la cavalerie et l'artillerie furent dirigées sur Bréda.

Expédition des Anglais dans l'île de Walcheren (juillet-décembre 1809). — Dès le mois de mai, les Anglais préparaient une importante expédition sur les côtes de Hollande, vers l'embouchure de l'Escaut; 22 vaisseaux de ligne, 120 autres bâtiments de guerre de diverses grandeurs, et plus de 400 transports furent destinés à cette expédition, qui comptait 35,000 hommes sous les ordres de lord Chatam, fils aîné du ministre William Pitt.

L'expédition, dont le but principal était de détruire le port d'Anvers, était prête à la fin de juillet. A ce moment, les provinces voisines de l'Escaut étaient presque entièrement dégarnies de troupes ; une partie de l'armée hollandaise était en Allemagne, une autre en Espagne ; le reste était éparpillé dans ses garnisons.

Le 1e régiment avait alors son 1er bataillon dans l'île de Voorne, et le 2e en Espagne ; le dépôt était à La Haye.

Une partie des troupes disponibles fut réunie au



BOUCHES DE L'ESCAUT
WALCHEREN
MIDDELBURG
Veer
FLESSINGUE
NORD BEVELAND
Escaut
THOLEN
STEENBERGEN
Goes
SUD BEVELAND
Escaut Oriental
BERG-OP-ZOOM
Escaut Occidental
CADZAND
L'ECLUSE
TERNEUSE
AXEL
HULST
ANVERS
BRUGES
Philippine
Sas de Gand
Woensdrecht
Ossendrecht
Sandvliet
Berendrecht
Waarde
Kilom

camp de Overveen près Haarlem, une autre partie au camp de Narden. Dans la première moitié d'août, on ne put réunir que 6,000 hommes en Zélande.

Dans ces conditions, une campagne menée hardiment et avec vigueur eût sans doute réussi ; mais les Anglais ne surent pas, heureusement, profiter de la situation.

Par le traité de Fontainebleau, du 11 novembre 1807, Napoléon, qui voulait rester maître des bouches de l'Escaut, s'était fait céder, par le roi Louis, le port de Flessingue, avec une zône de 1,800 mètres autour de la place.

Au moment de l'arrivée de la flotte anglaise, le général Monnet y commandait. Avec les renforts envoyés par le général Rousseau, commandant supérieur du pays de Cadzand, situé sur la rive gauche de l'Escaut, en face de Flessingue, le général Monnet put réunir 6,000 hommes de différentes nationalités.

En sus de ces troupes, il n'y avait dans l'île de Walcheren que 1,200 gardes nationaux des villes de Middelburg, Veere et Flessingue ; le lieutenant-général hollandais Bruce, commandant les troupes de l'île en dehors de Flessingue, n'avait à sa disposition que le 1er bataillon du 5e régiment de ligne de la légion zélandaise, fort de 855 hommes, dont 300 seulement étaient présents. L'artillerie de cette légion était à Flessingue, avec un effectif de 180 hommes.

Les Anglais, signalés le 29 juillet, effectuèrent leur débarquement le 30, au nord de l'île de Walcheren, au Breezand. Le brave général Osten avec 3 bataillons forts d'environ 1,200 hommes, fit de brillants efforts

pour s'opposer au débarquement, qu'il ne put empêcher ; il est obligé de reculer d'abord sur Middelburg, et le lendemain, 31 juillet, jusque sous le canon de Flessingue.

Dans la journée du 30, le général Bruce occupait, avec presque tous les Hollandais présents dans l'île, les batteries du Haak situées à un quart d'heure du point de débarquement. Il quitte cette position, après après avoir détruit les pièces qu'il ne pouvait emmener et se rend à Veere, qu'il abandonne le 31, en y laissant 5 compagnies et l'artillerie du Haak sous les ordres du lieutenant-colonel Bogaert.

Celui-ci refusa de se rendre aux Anglais qui bombardèrent la ville ; en une nuit, elle fut presque entièrement détruite ou incendiée. Le lieutenant-colonel Bogaert, qui n'avait plus que 400 hommes et ne pouvait attendre aucun secours, se rendit le 1er août.

Le général Bruce passe le Sloe, et se retire au fort de Bath ; il n'avait que 400 hommes, dont 100 artilleurs. Apprenant que les Anglais venaient de passer dans le Sud-Beveland, et d'occuper Goes, il abandonne précipitammment le fort, le 2 août, sans avoir subi aucune attaque, et sans prendre même le soin d'enclouer ou de détruire les pièces. Une patrouille de 30 hommes de l'armée ennemie prit position du fort abandonné.

Par cette occupation, la sureté de la flotte française était compromise, et Anvers sérieusement menacé ; mais les Anglais n'en profitèrent pas. Ils perdirent leur temps à faire des sondages, afin de chercher un passage pour leur flotte ; c'est dans cette opération

qu'ils furent surpris par le lieutenant de Vree du 7e régiment avec 50 hommes à Gorishoeh, et à Dintel par un caporal et 4 soldats du 4e régiment.

Capitulation de Flessingue (16 août 1809). — Cependant les Anglais avaient commencé le 2 août à établir des batteries contre Flessingue. Cette place était dans d'assez mauvaises conditions de défense, sans ouvrages extérieurs et sans chemins couverts. Le général Monnet employa surtout la défense extérieure, dans laquelle il sacrifia beaucoup de monde sans résultat. Le 8, il fit faire une sortie, que le général Osten mena brillamment contre un ennemi dix fois supérieur en nombre. Après des prodiges de valeur, les troupes rentrèrent avec 800 hommes hors de combat; les Anglais, de leur côté, devaient en avoir perdu 1,500.

Mais l'établissement des batteries ne fut pas retardé. Le 13, le bombardement commença, et 1,100 pièces tirèrent pendant trois jours sur la ville, dont toutes les maisons, sauf une vingtaine, furent démolies. Le 16, après avoir repoussé une première sommation dans la nuit du 14 au 15, le général Monnet, voyant toute résistance inutile, et croyant avoir assez fait pour la défense, consentit à signer une capitulation qui porte la date du 15. La garnison, réduite à 4,000 hommes, fut déclarée prisonnière de guerre et emmenée en Angleterre.

Napoléon éprouva un vif mécontentement de la reddition de Flessingue ; le général Monnet fut traduit devant un conseil de guerre, qui le condamna à mort par coutumace.

Après la prise de Flessingue, qu'ils démolirent entièrement, les Anglais passèrent dans l'île de Sud-Beveland, en arrière du fort de Bath, et leur flotte vint mouiller dans le canal de Berg-op-Zoom à hauteur d'Ossendreck. Dans la soirée du 26 août, tout semblait disposé pour un débarquement, mais il n'eut pas lieu.

Les préparatifs nécessaires pour défendre Anvers avaient été faits avec la plus grande activité. La flotte française, appuyée, d'un côté, au fort du Lillo, de l'autre au fort de Liefkenshoeck, en rendait l'approche impossible par l'Escaut ; toutes les troupes disponibles furent mises en mouvement pour la défendre du côté du continent. 6,000 Hollandais furent dirigés sur Berg-op-Zoom. Le roi établit, le 8 août, son quartier-général à Rozendaal. Ses troupes comprenaient deux divisions : la 1re sous les ordres du lieutenant-général Tarrayre et la 2e sous le commandement du lieutenant-général A. Bruno.

Bernadotte, prince de Porte-Corvo, désigné par l'empereur pour prendre le commandement de la défense, arriva à Anvers le 15 août ; le jour même, accompagné du roi, il passa la revue des troupes réunies à cet effet à Sandvliet ; le roi lui remit le commandement et rentra le 16 à Amsterdam, laissant les Hollandais sous les ordres du maréchal Dumonceau.

Le 18 août, l'armée avait à peu près 12,000 hommes, en état de combattre ; des troupes françaises, des gardes nationales et des recrues nouvelles arrivaient chaque jour, et leur organisation était activement poussée.



[illegible] ABBEMA

[illegible]

Ces mouvements de troupes incessants sur toutes les routes avoisinant Anvers, donnèrent sans doute à réfléchir à la prudence anglaise. Peu à peu tous les bâtiments anglais quittèrent la rade de Saeftigen ; le 4 septembre, il n'en restait plus un seul.

Comme les Hollandais craignaient que, à cause des désastres subis en Zélande, l'empereur, qui s'en était montré fort mécontent, ne réunit cette province à l'Empire, et qu'ils voyaient les Français préparer l'occupation des îles, ils voulurent prendre les devants.

Reprise du fort de Bath (4 septembre 1809). — Le dernier navire anglais avait à peine disparu, que le général Cort Heyligers résolut de reprendre le fort de Bath. Le 4 septembre, il se met à la tête de la compagnie de carabiniers du 3e régiment de chasseurs, capitaine Schuurman, pour traverser à gué le bras de l'Escaut qui le séparait du fort.

Cette expédition faillit échouer, à cause de la marée qui la surprit ; le sol inondé se mouvait sous les pieds des soldats, et l'eau leur montait aux épaules ; une brume épaisse les empêchait de voir le but à atteindre ; un orage violent, dont les coups de tonnerre semblaient être les détonations d'une artillerie dont on ne pouvait comprendre la direction, tout contribuait à les désorienter.

Le maréchal Dumonceau, les voyant dans ce péril extrême, envoya son aide-de-camp le capitaine Tabor pour les rappeler ; le général Cort Heyligers ne voulut pas l'écouter, et le capitaine Tabor se joignit lui-même à l'expédition. La troupe égarée et ne pouvant

rien distinguer autour d'elle, se dirigeait trop au sud, vers les eaux profondes de l'Escaut occidental, et la marée montait toujours.

Après avoir changé de direction au hasard, les carabiniers se trouvèrent tout-à-coup devant la digue de Sud-Beveland. Ils se précipitent sur le fort qu'ils trouvent évacué par les Anglais. A sept heures du soir, le drapeau hollandais est déployé sur le fort, aux acclamations des troupes restées sur l'autre rive. Peu après apparait une chaloupe française envoyée en reconnaissance.

La nouvelle de la reprise du fort de Bath fut expédiée immédiatement à Anvers au prince de Ponte-Corvo ; il la reçut au théâtre, où il la fit communiquer à l'auditoire : c'était un commencement d'évacuation.

Le jour suivant, 5 septembre, le général Cort Heyligers se rendit à Goes, qui fut occupé par les troupes de sa brigade ; il s'avança jusqu'au Sloe, canal qui sépare l'île de Sud-Beveland de l'île de Walcheren, et se rendit maître d'Ellewoutsdyk. Le 6, la rive orientale du Sloe fut occupée ; les Anglais s'étaient retirés sur l'autre rive, et se trouvaient confinés dans l'île de Walcheren.

Évacuation de l'île de Walcheren par les Anglais (26 décembre 1809). — Une maladie endémique, la fièvre des polders, faisait de grands ravages dans leurs rangs ; au commencement de septembre, le nombre des fiévreux s'élevait à plus de dix mille. Le gouvernement anglais trouva que les avantages que lui procurait l'occupation de Walche-

ren ne compensaient pas d'aussi grands sacrifices, et rappela ses troupes.

Avant de se rembarquer, les Anglais détruisirent entièrement le port de Flessingue, bien faible résultat pour un aussi grand déploiement de forces. Ainsi se termina honteusement pour l'Angleterre, et avec de grandes pertes, presque sans combat, cette formidable expédition.

L'armée anglaise reçut l'ordre de se rembarquer le 23 novembre ; l'évacuation ne fut complète que le 26 décembre.

Comme pour le fort de Bath, les Hollandais se hâtèrent de reprendre possession de l'île de Walcheren. Le général Cort Heyligers se rendit par l'île de Nord-Beveland à Veere, évacuée par les Anglais ; puis, avec 14 carabiniers de chasseurs, il occupa la position du Haak.

L'occupation de Middelburg compléta la reprise de possession de l'île de Walcheren au nom du roi de Hollande.

Deux jours plus tard le maréchal Bessières, duc d'Istrie, qui avait remplacé Bernadotte, envoya le général Cort Heyligers dans le Sud-Beveland, et la Zélande, ainsi que le Brabant septentrional furent occupés par les troupes françaises.

Campagnes d'Espagne de 1808 à 1810. — Situation de l'Espagne en août 1808. — A la fin d'août 1808, l'insurrection populaire, avec l'aide des Anglais, était triomphante en Espagne, et le roi Joseph ne possédait plus que les provinces du nord de

l'Èbre. Napoléon se décida à aller lui-même, avec des renforts tirés de la grande armée, réparer les revers de ses lieutenants.

Voulant faire concourir ses alliés à cette guerre, il demanda 3,000 Hollandais au roi Louis, 7,000 Allemands aux princes de la Confédération du Rhin, et au roi de Saxe 7,000 Polonais.

Composition de la brigade hollandaise de l'armée d'Espagne. — Le roi de Hollande mit à sa disposition une brigade que le maréchal Dumonceau fut chargé d'organiser, le 21 août 1808.

Le général-major Chassé fut nommé commandant de cette brigade, qui fut composée de la manière suivante :

Le colonel A. Lycklama à Nyeholt, du 2e régiment, commandant l'infanterie, forte de deux bataillons : le 1er bataillon du 2e régiment, lieutenant-colonel A. W. Storm de Grave, et le 2e bataillon du 4e régiment, lieutenant-colonel C. L. von Pfaffenrath ; le 3e régiment de hussards, colonel O. F. van Goes ; commandant de l'artillerie et du train le major F.-F.-C. Steinmetz ; la 3e compagnie d'artillerie à cheval, 6 pièces, capitaine H.-R. Trip, et une compagnie du train ; une compagnie de sapeurs-mineurs, capitaine G. Lambert.

Route suivie par la brigade. — Le 4 septembre, la brigade fut prête à marcher. Elle passa par Gand, Courtray, Lille, Arras, Amiens et Saint-Denis, où elle défila, sur la route de Neuilly, devant la reine de Hollande, le 20 septembre.

Le jour suivant, se rendant de Saint-Denis à

Sèvres, la brigade est passée en revue par l'empereur, dans la plaine des Sablons. A la suite de cette revue, la composition des bataillons fut modifiée ; ils furent formés à 6 compagnies, dont une de grenadiers, une de voltigeurs et 4 de fusiliers ; un dépôt fut établi à Saint-Denis pour l'infanterie, et à Versailles pour les hussards.

La brigade fut ensuite mise en route par le Mans, Niort et Bordeaux, arriva le 24 à Bayonne, le 25 à Saint-Jean-de-Luz, le 26 à Irun, le 27 à Tolosa, d'où l'artillerie à cheval et les mineurs furent envoyés à Mondragon, le 28 à Bergara et le 29 à Durango, où elle rallia le corps auquel elle devait être attachée.

4e corps, 2e division, 3e brigade. — L'infanterie forma la 3e brigade de la 2e division, général Leval, du 4e corps d'armée, commandé par le maréchal Lefebvre, duc de Dantzig. Les deux premières brigades de cette division étaient formées des troupes de la Confédération, ce qui lui fit donner le nom de *division allemande* : c'est sous ce nom qu'elle est fréquemment citée dans les relations de cette campagne.

Le 30 octobre, ces troupes furent passées en revue par le maréchal. Dès le lendemain, elles étaient appelées à combattre.

Combat de Durango (31 octobre 1808). — Le général Blacke, avec l'armée de Galice, forte de 20.000 hommes, s'était avancé jusque sur les hauteurs en face de Durango, et inquiétait la droite de l'armée française. Du haut de leurs positions, ses hommes poussaient des cris, insultant et menaçant les Français.

Malgré les ordres de l'empereur, qui avait prescrit de ne rien entreprendre avant son arrivée, le maréchal Lefebvre ne put résister au désir de châtier ces troupes qui le bravaient. Il fit distribuer 60 cartouches par homme, plus un mulet par bataillon pour porter des munitions, et il donna des ordres pour commencer l'attaque le 31 octobre au matin.

Le maréchal divise ses troupes en trois colonnes : Sébastiani au centre, Leval à droite, et Vilatte, auquel il adjoint les Hollandais, à gauche.

Ce dernier est chargé de l'attaque principale. Il répartit ses troupes en deux colonnes : les Hollandais marchent en tête de la seconde.

Dès le point du jour, au milieu d'un brouillard épais, le général Vilatte commence l'action, en se jetant vigoureusement sur la position ennemie. Les 2 bataillons hollandais, sous les ordres du lieutenant-colonel Storm de Grave, repoussent l'aile droite des Espagnols. Malgré les difficultés d'un terrain presque impraticable, le lieutenant-colonel Storm de Grave attaque de front, à la baïonnette, les hauteurs rocheuses où les Espagnols avaient pris position, pendant que le colonel Pfaffenrath contournait ces hauteurs avec 4 compagnies ; les Espagnols se retirent sur une autre position, poursuivis par Storm de Grave qui les culbute de nouveau, aux acclamations enthousiastes du reste de l'armée, criant : « Vivent les Hollandais ! »

Les Espagnols sont rejetés dans la vallée.

Le centre et la droite attaquent à leur tour et repoussent tout ce qu'ils ont devant eux ; la droite seule

éprouve quelque résistance. Les Espagnols fuient en désordre, essuyant une perte de 15 à 1,800 hommes, pour 200 mis hors de combat de notre côté.

Dans la brigade hollandaise, 2 sous-officiers et 6 soldats furent tués, 34 soldats blessés, ainsi que 2 capitaines du 2e régiment et le lieutenant Clarion, du 6e régiment hollandais, aide-de-camp du général commandant la brigade.

Le général Chassé poursuivit les Espagnols jusqu'à Zernosa, où il reçut les éloges que méritait la belle conduite des Hollandais Il passa la nuit sur la route de Bilbao.

C'était le premier engagement des Hollandais dans cette campagne, et ils avaient fait preuve d'une grande valeur. Le maréchal Lefebvre se plut à le constater dans son rapport, et, sur sa demande, la croix de la Légion-d'Honneur fut accordée au général Chassé, au colonel Lycklama, au lieutenant-colonel Storm de Grave et aux deux capitaines du 2e régiment qui avaient été blessés. Le roi de Hollande accorda, de son côté, à ces deux capitaines et au lieutenant Clarion la décoration de l'ordre de l'Union. Le lieutenant-colonel Storm de Grave fut nommé colonel, tout en conservant le commandement de son bataillon.

Occupation de Bilbao. — Le lendemain, 1er novembre, le corps d'armée se porte sur Bilbao; il trouve cette ville évacuée par les Espagnols, qui l'avaient quittée en y abandonnant une partie de leurs magasins et une grande quantité de fusils anglais nouvellement débarqués. Les Hollandais occupent la ville.

Le 5 novembre, la division Vilatte est attaquée vivement à Balmaseda, et ne se maintient dans ses positions qu'au prix de grands efforts. Napoléon, arrivé la veille en Espagne, prescrit, le 6 novembre, au maréchal Lefebvre d'appuyer la division Vilatte, pour rejeter l'armée de Blacke dans les Asturies. Cet ordre est exécuté le 8 novembre; les Espagnols sont repoussés avec des pertes sérieuses. Dans cette journée, les Hollandais, placés au centre, eurent peu de part au combat.

L'armée de Galice, qui s'était reformée et avait pris position à Espinosa de los Monteros, est battue et dispersée, le 10 novembre, par le maréchal Victor, duc de Bellune; Soult, de son côté, après la prise de Burgos, est dirigé par Reynosa sur Santander, qui est occupé le 16 novembre.

Le général Chassé, pendant ces opérations, est chargé d'observer les côtes et de couvrir l'armée de ce côté; il reçoit à cet effet le commandement de la garnison de Bilbao et des troupes opérant dans les environs.

Il est ensuite chargé de parcourir le pays entre Bilbao et Santander, pour le purger des soldats débandés de l'armée de Galice et contenir les paysans insurgés; il part pour cette mission le 27 novembre avec 500 hommes.

En revenant de cette expédition, il reçoit à Ampuero, le 25 décembre, l'ordre de se rendre à Madrid pour rallier le reste de la division. Après une marche pénible à travers un pays dévasté, il arrive dans la capitale le 2 janvier 1809.

1809. La brigade est attachée au 1er corps. — A Madrid, la brigade hollandaise est augmentée d'un bataillon de Hesse-Darmstadt et d'un bataillon du prince Primat; les hussards en avaient été détachés depuis quelque temps déjà pour être placés dans une division française.

La brigade ainsi formée est attachée au 1er corps d'armée, commandé par le maréchal Victor, qui est appelé à marcher contre l'armée espagnole, que le duc de l'Infantado avait organisée avec les débris de l'armée d'Andalousie ; cette armée, s'avançant par la province de Cuenca, paraissait menacer la capitale.

Opérations dans la vallée du Tage (du 8 janvier au 21 février 1809). — Les Hollandais quittent Madrid le 8 janvier, et se rendent par Alcala et Arganda à Aranjuez, où ils arrivent le 10. On confie à la brigade la mission de défendre le pont et les bacs, de sorte qu'elle ne put prendre part à la victoire d'Uclès, le 13 janvier.

Le 9, la division Leval avait reçu l'ordre de se rendre à Talavera de la Reyna pour surveiller le cours du Tage et garder les ponts ; le général y arrive le 17 avec le gros de la division ; les Hollandais quittent Aranjuez et rallient la division le 18.

Les troupes du général Leval occupent les ponts du Tage, de Talavera de la Reyna à Almaraz : la défense de celui de Talavera est confiée à la brigade hollandaise.

Le pont d'Almaraz, attaqué par plus de 20,000 hommes, est abandonné dans la nuit du 26 au 27 janvier, après plusieurs combats des plus acharnés ; la bri-

garde hollandaise est rappelée de Talavera à Arzobispo, où elle arrive le même jour.

Le général Chassé reçoit la mission d'en défendre le pont, menacé aussi par les Espagnols, pendant que le reste de la division Leval est chargé de reprendre celui d'Almaraz, afin d'empêcher les Espagnols de se fortifier sur ce point, qui commande la route principale de l'Estramadure.

Le maréchal Victor arrive en face d'Almaraz le 6 février pour soutenir le général Leval; après plusieurs démonstrations, l'attaque est préparée pour le 16; mais les Espagnols font sauter le pont.

Pendant ce temps, le général Chassé avait pris toutes ses dispositions pour défendre d'une manière efficace le pont de l'Arzobispo. Une haute barricade est établie sur le pont, et des batteries, placées à droite et à gauche, le rendaient difficilement abordable. La division Ruffin fut envoyée pour servir de soutien ; mais le maréchal Victor dut rappeler cette division, et, craignant que le pont ne fût enlevé par les Espagnols, il donna l'ordre de le démolir. Le général Chassé ayant déclaré qu'il pouvait le défendre avec ses seules forces, qui montaient à 6 ou 700 hommes, cet ordre fut retiré, heureusement pour la facilité des opérations ultérieures.

Le 14 février, à deux heures du matin, le général Chassé reçut l'ordre de déblayer le pont pour livrer passage au corps d'armée : en six heures le pont était libre, et, après une reconnaissance envoyée par le général Chassé, le corps du maréchal Victor put commencer le passage du Tage à neuf heures.

Le 17, le général Leval, qui se trouvait à Almaraz, reçoit l'ordre de venir passer le fleuve à Arzobispo, pour attaquer les Espagnols sur la rive gauche. La division arrive à Arzobispo le 18, après avoir marché le jour et la nuit, et se porte sur Mohedas, où se trouvaient déjà les divisions Lassalle, Ruffin et Vilatte.

Les Espagnols étaient en position derrière la Gallega ; toutes les dispositions étaient prises pour l'attaque, et le mouvement du général Leval était commencé, le 20, quand il reçut l'ordre de revenir sur Mohedas. Une dépêche du roi Joseph, généralissime depuis le départ de Napoléon (7 janvier), prévenait le maréchal Victor que l'armée du Centre marchait sur Tolède et menaçait ses communications.

Le lendemain, 21 février, la retraite s'effectue, et la division Leval vient bivouaquer sur les hauteurs en avant d'Arzobispo.

Opérations sur le Tiétar (23 au 26 février 1809). — Dans la journée du 23, un ordre prescrit au général Leval de partir avec sa division pour appuyer une colonne de dragons français chargée d'aller châtier la ville d'Arénas, où 25 chevau-légers ont été assassinés. Du reste, l'insurrection augmente sur les rives du Tiétar, et un exemple est nécessaire, car tous les isolés sont égorgés. Le général a donc l'ordre de balayer les rives du Tiétar, et de tirer une vengeance terrible de tous les meurtres qui ont été commis.

La division se met en marche le 24 février, et arrive, le 25, à neuf heures du matin, en face du pont du

Tiétar, où elle est rejointe par un régiment de dragons venant de Madrid. La rivière n'est pas guéable, et le pont a été coupé par des paysans sur une longueur de douze pieds; en peu de temps, les paysans sont mis en fuite, le pont est réparé, et la colonne effectue son passage.

Au delà de la rivière, s'étendait une plaine à l'extrémité de laquelle la route, qui s'élevait en pente rapide, était coupée par des épaulements et défendue par trois redoutes. Ces ouvrages ne renfermaient que de l'infanterie; mais l'ennemi y avait mis en batterie des pièces de fer simulant des canons, pour en rendre l'aspect plus formidable.

Le général Leval déploie ses bataillons sur un rang et traverse ainsi la plaine jusqu'au pied des hauteurs; là, il reforme ses troupes en deux colonnes et les lance sur la montagne qu'elles gravissent sans tirer un coup de fusil. Les insurgés sont effrayés, malgré leur nombre, et prennent la fuite,

Les habitants qui furent pris, furent massacrés, la ville détruite, et le lendemain, 26 février, l'avis suivant fut affiché sur les arbres et sur les portes: « La ville d'Arénas a été châtiée pour avoir assassiné des cavaliers français. »

Le même soir, la division rentrait à Talavera; les troupes, harassées de fatigue, furent réparties entre Talavera, Arzobispo et Cebolla, où quelques jours de repos leur furent accordés.

Opérations en Estramadure (du 15 mars au 17 juin 1809). — Après la chute de Saragosse (20 février), un mouvement en avant ayant été dé-

cidé, le général Sébastiani, qui avait succédé au maréchal Lefebvre dans le commandement du 4e corps, fut opposé dans la Manche au général Cartojal; et, pendant que le maréchal Soult opérait en Portugal, le maréchal Victor, avec les divisions Vilatte et Ruffin, auxquelles était jointe la division Leval, devait faire un mouvement parallèle dans l'Estramadure.

Le général Gregorio de la Cuesta était toujours en position en face d'Almaraz, occupant la seule route qui fût praticable aux voitures; c'eût été une opération difficile et périlleuse que de rétablir le pont sous le feu de l'ennemi. Le maréchal Victor fait passer le Tage par le général Leval, avec la cavalerie de Lasalle, sur le pont de Talavera, et par les généraux Vilatte et Ruffin sur celui de l'Arzobispo. Les divisions devaient ensuite se réunir et se rabattre à droite pour chasser les Espagnols de leurs positions, afin de pouvoir rétablir le pont d'Almaraz, et permettre à l'artillerie, aux dragons et aux bagages de franchir le fleuve sur ce point.

Le mouvement commença le 15 mars par un temps affreux. La division Leval, laissant 200 hommes à Arzobispo, se porte sur Aldeanueva; le 16, elle prend position à Peralda del Garbin.

Les Espagnols étaient établis, au nombre de 10,000 environ, derrière la Ibor; ils gardaient les débouchés de Fresnedoso et de la Mesa de Ibor; le quartier-général de Gregorio de la Cuesta était à Deleytosa, le reste de son armée était devant Almaraz et à Jaraicejo.



Combat de la Mesa de Ibor (17 mars 1809). — Les positions occupées par les troupes ennemies étaient retranchées et présentaient un aspect formidable; le terrain qu'il fallait parcourir était des plus difficiles, coupé par une suite ininterrompue de ravins et de précipices.

Le 17 mars, le maréchal Victor donne l'ordre au général Leval de se porter sur la Mesa de Ibor par Bohomal, pendant que le général Vilatte est dirigé sur Fresnedoso.

Après deux heures de marche, le général Leval tombe sur les avant-postes ennemis qui se replient sur Bohomal, où 6,000 hommes occupaient une forte position; la division Leval comptait à peine 3,000 hommes, y compris les Hollandais et les Badois placés en réserve. L'ennemi tient bon ; mais le lieutenant de Boer, du 2e régiment hollandais, ayant passé la Ibor avec 25 voltigeurs, se dirige sur le flanc des Espagnols; ceux-ci, craignant d'être tournés, abandonnent leur position. Le lieutenant de Boer fut blessé dans cette affaire.

La division poursuit l'ennemi vers la Mesa de Ibor; elle le trouve établi dans une position naturellement très-forte, et renforcée par des retranchements, armés de six pièces d'artillerie. Les troupes de Nassau attaquèrent d'abord; mais leur courage ne put suppléer à l'insuffisance du nombre. Alors les troupes du prince Primat, avec celles de Hesse-Darmstadt, reçoivent l'ordre de tourner l'aile droite de l'ennemi, et celles de Bade l'aile gauche, pendant que les Hollandais, remplaçant les troupes de Nassau, attaqueraient de front.

La brigade hollandaise, forte d'environ 700 hommes, se porte en avant ; le général Chassé et tous les officiers de l'état-major mettent pied à terre, et la brigade s'élance au pas de course vers les hauteurs. Les difficultés du terrain retardaient la marche, et l'on dut s'avancer pendant une demi-heure sous le feu nourri des Espagnols. Le général Chassé déploie ses troupes sans s'arrêter, et arrive à cinquante pas des retranchements sans avoir tiré un coup de fusil. Le lieutenant Aberson, dirigeant une colonne d'attaque, lui fait prendre une direction oblique qui la soustrait en partie au feu de l'ennemi.

On parvient à atteindre un point dominant la position des Espagnols ; ceux-ci, effrayés, quittent leur position, après avoir encloué leurs canons, et laissent sur le terrain 1,000 hommes tués ou blessés. Les Hollandais se précipitent dans les retranchements abandonnés.

Les pertes de la division dans cette affaire furent de 1 officier et 70 hommes tués, 26 officiers et 479 hommes blessés. La brigade hollandaise ne comptait que 10 tués et 50 blessés ; parmi ces derniers, le capitaine Klapp, qui mourut des suites de ses blessures à Talavera.

Le maréchal Victor fit au général Chassé les éloges qu'il méritait : « Général, lui dit-il, je vous fais compliment sur la conduite de vos troupes, elles se sont supérieurement conduites. » Dans son ordre du jour, il cita le général Chassé, le colonel Storm de Grave et toute la brigade hollandaise :

« Les troupes... hollandaises prouvèrent dans cette

circonstance qu'elles étaient dignes de rivaliser avec les meilleures troupes françaises. »

Le colonel Lycklama signala, pour s'être particulièrement distingués, le capitaine Klapp, le lieutenant Brender à Brandis, l'adjudant-major Schœnstædt, l'adjudant sous-officier van Wessem, etc., du 2e régiment ; du 2e bataillon du 4e régiment, le premier lieutenant F. Stoecker, l'adjudant-major Vogel, le sergent B. Leers ; et, des voltigeurs du régiment, les sergents W. Weinerts, A. Kissener et H. Becker.

Ce fait d'armes important, qui ouvrait aux Français la route de l'Estramadure, avait été accompli par la seule division Leval, et la brigade hollandaise avait décidé du combat.

Le 18 mars, la division Leval poursuivit l'ennemi, l'atteignit à Val-de-Cañas et le repoussa jusqu'au col de Miravete. Le maréchal Victor préparait une attaque générale pour le lendemain ; mais les Espagnols l'évitèrent en disparaissant dans la nuit du 18 au 19 pour se retirer sur Truxillo et Medellin.

Lorsque l'artillerie, et la cavalerie de Latour-Maubourg, eurent effectué leur passage à Almaraz, le corps d'armée se porta en avant et arriva le 20 à Truxillo ; la brigade hollandaise y fut chargée de couvrir le quartier-général du duc de Bellune.

La construction d'ouvrages fut décidée à Almaraz, pour défendre le pont, et à Truxillo, où furent créés des magasins.

Le 22 mars, la garde de ces deux points est confiée



au général Chassé, qui est nommé commandant de Truxillo et du pays entre Miajadas et Almaraz. Les instructions qui lui sont données se terminent par ces mots : « Son Excellence se repose entièrement sur votre capacité, votre zèle et votre activité. »

La confiance du maréchal ne fut point trompée ; le général Chassé fit travailler ses troupes sans relâche pour se fortifier dans leurs positions, et les tint constamment en haleine pour faire face aux dangers qui pouvaient se présenter.

Le 9 mai, le 4e régiment perdit le lieutenant P.-G. Viétor ; cet officier, devant passer la nuit avec 20 hommes à Villa-Mesia, y fut surpris et fait prisonnier avec le tambour et un voltigeur ; le sergent Veltman put sauver le reste de cette petite troupe.

De Truxillo, le maréchal Victor avait continué sa route en avant, et, après la victoire de Medellin, il avait fait cantonner ses troupes sur la Guadiana, de Medellin à Mérida.

Défense de Mérida (du 14 mai au 13 juin 1809). — A la fin du mois d'avril, le maréchal Victor, qui avait reçu l'ordre de se porter vers Abrantès, prescrivit au général Chassé, établi à Truxillo avec le gros de la brigade, d'envoyer à Mérida un détachement de 150 hommes sous les ordres d'un chef expérimenté. Le général choisit le colonel Storm de Grave, qui arriva à destination le 25 avril, avec un effectif d'environ 100 officiers et soldats, tant du 2e que du 4e régiment.

Mérida possédait sur la rive droite du fleuve, à

l'entrée d'un pont construit par les Romains, un vieux château, en assez bon état encore pour présenter une bonne défense, et armé de 6 bouches à feu ; il portait le nom de Cloître Santiago, et on y avait mis un millier de malades.

Le commandement de ce château est confié au colonel Storm de Grave. Les instructions données au colonel renfermaient les passages suivants: « Je crois devoir vous parler de l'importance du poste que vous occupez : Truxillo et Mérida sont les deux pivots sur lesquels le corps d'armée doit manœuvrer, quelle que soit la direction qu'il prenne, soit en marchant en avant, soit en manœuvrant entre le Tage et la Guadiana, etc. » Et plus loin :

« Son Excellence M. le maréchal duc de Bellune est persuadée qu'elle ne pouvait mieux faire qu'en vous confiant la défense de Mérida, à vous et aux braves troupes que vous commandez. Elle compte sur une défense digne de la réputation que vos troupes se sont acquises dans les différentes batailles. »

Le maréchal Victor se mettant en route le 13 mai, les commandants de Truxillo et de Mérida furent prévenus qu'ils allaient être livrés à leurs propres forces.

Un renfort de 200 hommes ayant été donné au colonel Storm de Grave, la garnison eut la composition suivante :

Hollandais : Du 2e régiment, le colonel Storm de Grave, l'adjudant-major W. Schoenstædt, les lieutenants F.-A.-W. Herkenrath et J.-M.-L. de Mohr ;

Du 4e régiment, les capitaines C.-F. van Nyvenheim et J.-W. van Liebergen; plus un chirurgien de 3e classe et un sous-lieutenant dont les noms sont inconnus, soit	8 off.	80 h.
Du régiment d'infanterie légère de Nassau-Usingen .	2 —	71 —
— — de ligne de Bade	3 —	77 —
— — — de Hesse-Darmstadt.	1 —	31 —
— — — du prince Primat. .	2 —	32 —
Artillerie française (capitaine Hugon), 6 pièces. . .	1 —	16 —
	17 off.	307 h.

Dès le lendemain du départ du corps d'armée, le 14 mai, le général Josef de Zayas se présenta devant Mérida avec environ 10,000 hommes.

L'ennemi passa le fleuve au moyen de bateaux ; le 14 au soir, le fort fut entièrement cerné et sommé de se rendre.

A cette sommation, le colonel fit cette fière réponse : « Monsieur, je serais indigne d'être soldat, indigne de la confiance de Mgr le duc de Bellune, qui m'a donné ce commandement, si je me rendais lâchement ; mes braves frères d'armes et moi, avons juré de nous défendre jusqu'à la dernière extrémité. Recevez l'assurance de ma parfaite considération. »

Le 16 mai, le fort essuya pendant trois heures une violente canonnade, à la suite de laquelle il fut une seconde fois sommé de se rendre, mais aussi inutilement que la première.

Les Espagnols établissent une batterie sur une position dominante, ouvrent de nouveau le feu, et font dans le mur d'enceinte une brèche suffisante pour laisser passer 12 hommes de front ; mais les défenseurs ayant réussi à démonter 2 pièces de l'ennemi,

le feu cessa. On avait commencé aussi, du côté de la ville, à tirer sur le fort. Le colonel Storm de Grave profita de la nuit pour réparer la brèche et consolider les murs.

Le 18, le feu des assiégeants recommença, ainsi que du côté de la ville; des hommes postés sur la tour de l'église et dans les hautes maisons du voisinage faisaient un feu plongeant sur les défenseurs ; l'artillerie du fort le fit promptement cesser.

Le 19, 10 pièces d'artillerie tirèrent sur le château de six heures du matin à trois heures de l'après-midi ; puis une colonne de 5,000 hommes tenta une attaque de vive force, mais sans succès, et, une batterie des assiégeants ayant pris feu, les Espagnols parurent avoir acquis la conviction qu'ils ne pourraient ni détruire le fort, ni le forcer à se rendre. Ils se retirèrent et se contentèrent de le bloquer.

Le 22, un détachement de 50 dragons français put pénétrer dans le château ; il apprit au colonel Storm de Grave que le maréchal Victor, revenant d'Alcantara, se rapprochait de Mérida et que le fort serait bientôt secouru.

Le 30, les Espagnols mirent 8 pièces en batterie devant le fort. Après une décharge de ces pièces, l'infanterie fit deux feux de bataillon, et poussa de grands cris, mais elle ne fit aucune tentative d'assaut.

Le 7 juin, une colonne d'infanterie, se postant du côté de la ville, se mit à tirer sur le château ; le capitaine van Liebergen, du 4e régiment, reçut une blessure grave dont il mourut à Tolède le 12 juillet suivant.

Enfin, le 12 juin au soir, le colonel reçut l'ordre de détruire tout ce qui n'était pas transportable, et de quitter le fort le lendemain ; le général Latour-Maubourg s'avançait avec quatre régiments de dragons et un régiment d'infanterie légère, pour l'escorter jusqu'à Truxillo.

Le 13, à 4 heures du matin, le fort fut abandonné, et la petite garnison rencontra bientôt les dragons, qui durent charger l'ennemi pour protéger sa marche.

Les Hollandais se rendirent par Albala à Truxillo, où ils rentrèrent dans leur brigade ; le général Leval présenta le colonel Storm de Grave au maréchal Victor, en lui disant simplement : « Voilà le défenseur de Mérida. »

Le général Chassé écrivit au ministre de la guerre de Hollande : « Si le colonel Storm de Grave, dans sa carrière militaire, n'avait fait rien d'autre que cette défense, elle suffirait pour fixer à jamais sa réputation. Le duc de Bellune, le général Leval et le corps d'armée tout entier lui ont donné des louanges bien méritées. Cette défense lui a valu une grande renommée. »

L'évacuation de Mérida avait été la conséquence du mouvement de retraite du maréchal Victor, retraite nécessitée par l'état du pays.

Malgré les victoires remportées sur les Espagnols, l'insurrection s'étendait de toutes parts, inondant de guérillas les rives du Tage et du Tiétar. La division Leval avait reçu le 23 mai la mission d'assurer les communications dans la vallée du Tage. Après avoir balayé les insurgés, elle s'était établie à Navalmoral,

pendant que les Hollandais occupaient Truxillo et Mérida. Le 10 juin, le maréchal Victor avait reçu l'ordre de faire évacuer les deux châteaux, et de diriger la division Leval, y compris les Hollandais, sur Tolède.

Cet ordre d'évacuation avait été exécuté le 13 juin à Mérida ; il le fut le 17 à Truxillo.

Peu de jours auparavant, le lieutenant H. Holtius-Lans, du 4e régiment, tomba avec 17 hommes, dans une embuscade de 200 paysans qui le massacrèrent ainsi que 13 de ses soldats ; quatre hommes seulement purent s'échapper.

Les Hollandais sont placés dans le 4e corps (17 juin 1809). — Le 17 juin, les Hollandais furent placés dans le 4e corps d'armée sous les ordres du général Sébastiani.

Ils partirent le même jour pour Almaraz et se rendirent le 18 à Navalmoral, où ils rejoignirent la division Leval ; le 19, ils passèrent le Tiétar pour aller à Jaraiz disperser et désarmer les rassemblements de paysans insurgés ; la division se rend le 20 à Jarandilla, le 21 à Villanueva ; le 22, elle repasse le Tiétar et arrive à la Galtera, le 24 à Talavera, le 25 à Carmena et le 26 à Tolède.

Opérations dans la Manche (du 27 juin au 5 juillet 1809). — Le lendemain, 27 juin, la division suit le mouvement du 4e corps qui s'est porté au-devant de Vénégas ; elle parvient le même jour, à Mora ; le 28 à Consuegra, le 29 à Villa-Rubia de los Ojos, et le 30 à Almagro. Vénégas se retire sur la Sierra Morena.

Le 1er juillet, le roi Joseph passe la division en revue et lui fait compliment sur sa belle tenue après les dures fatigues qu'elle vient de supporter.

Le général Leval est alors chargé de la liaison entre le 1er et le 4e corps d'armée ; dans ce but, sa division est portée à Tolède. Elle se rend le 2 juillet à Villa-Rubia de los Ojos, le 3 à Madridejos, le 4 à Mora, et arrive à Tolède le 5 juillet. Elle y reste jusqu'au 18, ce qui lui permet de se reposer un peu de cette rude campagne.

Le 19 juillet, la brigade hollandaise repart de Tolède pour rejoindre le 4e corps chargé de couvrir Madrid contre Vénégas, qui débouchait de la Sierra Morena, après avoir reformé son armée ; elle se rend le 19 à Mora, le 20 à Consuegra, où elle est passée en revue par le général Sébastiani, le 21, et arrive le 22 à Hérencia.

Bataille de Talavera de la Reyna (28 juillet 1809). — Cependant sir Arthur Wellesley avait fait sa jonction avec le général de la Cuesta, entre le Tage et le Tiétar, et se disposait à marcher sur Madrid, pendant que Wilson s'avançait sur sa gauche avec 10,000 hommes, en remontant la rive droite de l'Alberche, et que Vénégas, à sa droite, menaçait Tolède.

Des ordres sont envoyés au général Sébastiani pour revenir à marches forcées sur la rive droite du Tage, afin de soutenir le 1er corps (maréchal Victor), qui se repliait devant l'armée anglo-espagnole ; la brigade hollandaise revient sur ses pas, se porte avec le 4e corps, le 23 à Orgaz, et rentre le 25 à Tolède.

Le 26, le 4e corps se met en marche, en laissant 8,000 hommes à Tolède pour arrêter Vénégas ; il est réuni au 1er corps. Le roi Joseph, qui avait amené de Madrid sa garde et la division Dessolle, prend le commandement en chef, assisté du maréchal Jourdan comme major-général. L'armée franchit la Guadarrama et marche sur Torrijos ; la brigade hollandaise, avec un effectif de 1,032 hommes, est placée à l'arrière-garde avec le reste de la division Leval. Les postes avancés des Anglais, qui occupaient Talavera depuis la mi-juillet, sont repoussés, et l'armée bivouaque en avant de Santa Olalla.

Le lendemain, 27 juillet, elle se porte en avant, passe la petite rivière de l'Alberche, culbute les avant-postes anglo-espagnols, et parvient sur une sorte de plateau d'où l'on pouvait découvrir la position occupée par l'ennemi.

« C'était, dit M. Thiers, une suite de mamelons dont le plus élevé se montrait à notre droite couvert de troupes anglaises et d'artillerie, dont les autres, en s'abaissant vers Talavera, se voyaient à notre gauche, couvertes également de troupes et d'artillerie, celles-ci appartenant à l'armée espagnole. Au centre de cette position était une grosse redoute, hérissée de canons, gardée en commun par les troupes des deux nations. Plus loin, à notre gauche, des bouquets de chênes et d'oliviers, des abatis, des clôtures s'étendaient jusqu'à Talavera et au bord du Tage, et servaient d'appui au courage de l'armée espagnole. »

Le maréchal Victor crut pouvoir enlever par un coup de main le mamelon situé à notre droite et

qu'il considérait comme la clef de la position ; il le fait attaquer le soir même, entre neuf et dix heures, par la division Ruffin. Cette attaque insuffisamment soutenue ne réussit pas.

Le 28 au matin, une seconde attaque, faite prématurément contre le même point, échoue également. Le roi se décide alors à tenter une attaque générale : le 1er corps attaquera le mamelon ; le 4e marchera à sa gauche, sur le centre de la position ennemie ; la division Leval sur le flanc gauche, et un peu en arrière de la ligne principale. Les Hollandais, au centre de cette partie de la ligne, avaient à leur gauche les Badois et à leur droite les troupes de Nassau.

Le 4e corps commence son mouvement avec vigueur; l'ennemi dirige sur lui une canonnade des plus violentes, qui ne parvient pas à l'arrêter.

La division Leval, qui devait se tenir un peu en arrière de la ligne, pour protéger le corps Sébastiani contre une attaque des Espagnols, trompée par les dispositions du terrain coupé et couvert de bois qu'elle avait à traverser, se porte, au contraire en avant de la ligne. Elle se trouve tout à coup sous le feu de la redoute du centre, attaquée à droite par les Anglais, qui veulent profiter de son erreur, et, à gauche par la cavalerie espagnole. La division est assaillie par 15,000 hommes.

Les Badois, qui se trouvaient le plus en avant, se retirent précipitamment, entraînant les Hollandais. Le colonel Storm de Grave et le lieutenant-colonel von Pfaffenrath, assistés du lieutenant F. Stoecker réussissent à rétablir l'ordre dans leur troupe et à tenir

pendant que la division se reformait en arrière. 60 à 70 Hollandais entretiennent contre les Anglais un feu nourri et meurtrier, mais ils reçoivent l'ordre de se retirer pour ne pas être cernés. Revenu auprès des autres troupes, le lieutenant Aberson, s'aperçoit que le peloton de garde des deux drapeaux n'y est pas ; aussitôt les tambours battent la charge pour aller au secours de ce peloton ; on le trouve sur le point d'être cerné dans un bosquet, on le dégage et on revient avec les drapeaux. Le sergent-major G. Vos, porte-drapeau, fut tué dans cette circonstance.

Le général Leval, qui montre un admirable sang-froid, forme en carré ses bataillons de gauche, et reçoit la cavalerie ennemie par un feu à bout portant ; l'ennemi, déconcerté, se retire en désordre, en laissant derrière lui un grand nombre de morts, de blessés et de prisonniers.

Pendant ce temps, l'attaque du mamelon ne réussissait pas ; le roi Joseph, voyant la division Leval trop engagée, lui fait donner l'ordre de rétrograder jusqu'à hauteur de la ligne qu'elle devait occuper. Le général Leval, sous les yeux du général Sébastiani, exécute un passage de lignes en retraite dans un ordre admirable ; mais une partie de son artillerie, dont les attelages ont été tués, ne peut-être ramenée, et huit pièces sont abandonnées dans un bois.

La ligne étant ainsi reformée, l'attaque recommence et se poursuit avec acharnement. Vers six heures, la situation du 4e corps était excellente pour vaincre la résistance de l'ennemi de son côté ; le maréchal Victor avait pris ses dispositions pour tourner le

mamelon qu'il n'avait pu enlever de front; la réserve n'avait pas encore été engagée, et il suffisait peut-être de donner un dernier coup de vigueur pour remporter une victoire complète. Malheureusement, le roi, malgré les instances du maréchal Victor, fait suspendre l'action, sauf à recommencer le lendemain; puis, inquiété par des rapports alarmants venus de Madrid, il donne l'ordre de battre en retraite. Par suite de cet ordre, le 1er corps se retire pendant la nuit derrière l'Alberche, et entraîne le reste de l'armée dans son mouvement rétrograde.

A la fin de la journée, bien que les forces des Anglo-Espagnols fussent doubles des nôtres, aucun des deux partis n'avait obtenu un avantage marqué, et chacun d'eux restait maître de son champ de bataille; l'ennemi, loin de songer à prendre l'offensive, passa la nuit à se fortifier dans sa position.

Nous n'étions donc pas battus, comme le disent les rapports de Sir Arthur Wellesley, mais la bataille restait indécise.

La division Leval avait perdu 8 officiers tués, et 30 blessés, 249 hommes tués et 720 blessés. Les pertes des Hollandais étaient de 29 tués et 131 blessés. Les capitaines Steins-Bisschop et van Nyvenheim et le lieutenant Arensma, tous les trois du 1er régiment, ainsi que l'adjudant-major Schœnstædt, du 2e régiment, et le lieutenant Boelen, du 3e régiment, furent blessés. Le lieutenant B.-C. Meyer fut tué. Cet officier, ayant reçu la permission de partir le lendemain pour aller se marier, refusa l'offre qui lui était faite de rester en arrière avec les bagages, et prit sa place

de bataille, où il reçut une balle à la tête, qui le tua sur le coup.

Le général Leval, dans son rapport, cita des actes de bravoure accomplis par plusieurs officiers hollandais : le colonel Storm de Grave et son fils A.-J.-P.-Storm de Grave, le lieutenant-colonel von Pfaffenrath, les lieutenants en 1er de Fremery et Sprenger du 2e régiment ; les adjudants-majors B.-C Vogel, du 4e régiment, et W. Schœnstædt, du 2e régiment ; les lieutenants en second van Wintershoven, du 2e régiment, Boelen, du 3e régiment, et Stephenson, du 2e régiment, officier d'ordonnance du général Leval pendant la bataille.

Le général Chassé cita en outre les capitaines Noguès, détaché des grenadiers de la garde, et Bellangé, du 2e ; les lieutenants en premier Aberson, des grenadiers de la garde, et Schindler, du 2e régiment, et le lieutenant en second L. Schmid, du 4e régiment.

Reconnaissance sur Valdemoro (11 août 1809). — Le jour de la bataille de Talavera, le 28 juillet, il se trouvait à Madrid 300 hommes de la brigade hollandaise, appartenant à toutes les armes, les uns dans les hôpitaux, mais la plus grande partie en convalescence dans le Retiro. Le 29, 105 de ces Hollandais avec 2 officiers, les lieutenants A.-M.-J.-W. Coenen, du 4e régiment, et L.-A.-C. de Bruin, du 2e régiment, chevalier de l'ordre de l'Union, reçurent l'ordre du commandant de Madrid d'aller en reconnaissance avec quelques cavaliers à Valdemoro. Le capitaine de hussards van Zuylen van Nyevelt, chef d'état-major de la brigade hollandaise, réunit ces hommes sous les

ordres du capitaine van Stapelen, du 4e régiment, et un lieutenant-colonel français les conduisit le soir sur la route d'Aranjuez. Près de cette ville, ils furent surpris par l'ennemi ; le lieutenant Coenon fut tué d'un coup de feu à la poitrine et l'autre disparut sans qu'on ait pu jamais retrouver ses traces. 15 soldats seulement purent s'échapper.

Bataille d'Almonacid (11 août 1809). — Bien que la bataille de Talavera fût restée indécise, et que l'armée française se fût retirée, elle arrêta le mouvement de l'armée anglo-espagnole. Le 1er corps fut laissé devant elle, et le reste de l'armée fut dirigé sur Tolède pour dégager cette ville et couvrir Madrid que menaçait Vénégas.

Le 30 juillet, l'armée vint bivouaquer près de Vargas, le 31 à Olias, le 1er août à Illescas ; le 2 fut un jour de repos ; le 3, on se rendit à Yuncas, et le 5, on arriva près d'Aranjuez. Le 6 août, le 4e corps repousse l'avant-garde de Vénégas, qui se retire sur la rive gauche en détruisant les ponts.

Les troupes reviennent alors sur Tolède, où elles arrivent le 8, après avoir bivouaqué la veille à Pantoja.

Le 9 août, la division Leval est chargée de faire une reconnaissance sur la rive gauche ; elle est formée en deux colonnes, sortant, l'une par la porte San-Martino, l'autre par la porte d'Alcantara. Le général Chassé sort par la porte San-Martino, surprend les avant-postes espagnols et fait une trentaine de prisonniers. Il se joint à Burgillos à la reconnaissance sortie par l'autre porte.

A la suite de cette reconnaissance, le 4e corps est

porté vers Almonacid, où se concentrait l'armée de Vénégas. Il arrive le 10 en vue de l'ennemi.

L'armée espagnole, forte de 23,000 fantassins, 2,000 cavaliers et 40 pièces d'artillerie, était en position, sa gauche couvrant la route de Consuegra et s'appuyant à un mamelon élevé, détaché de la chaîne de montagnes qui court entre le Tage et la Guadiana; son centre sur un plateau en avant d'Almonacid ; sa droite s'étendant au delà du village sur des hauteurs, et couvrant la route de Tembleque. La réserve couronnait sur plusieurs lignes une montagne très-élevée et très-escarpée, où se trouve situé le château d'Almonacid, et sur laquelle étaient en batterie 40 pièces de canon. La cavalerie était répartie sur les ailes.

Le général Sébastiani n'avait que 17,000 hommes et 1,400 cavaliers, avec une artillerie moins nombreuse que celle de l'ennemi, à opposer aux 25 ou 30,000 hommes de Vénégas établis dans cette forte position ; la division Dessolle, restée à Tolède, n'était pas arrivée ; il résolut néanmoins d'attaquer dès le lendemain matin.

Il décida de porter son effort principal sur le mamelon où s'appuyait la gauche de l'ennemi, qu'il considérait comme la clef de la position, et dont l'occupation lui permettrait de couper aux Espagnols la route de Mora. Il chargea, en conséquence, une division française d'attaquer le centre et la division polonaise l'aile gauche, pendant que la division allemande, avec les Hollandais, contournerait le mamelon pour attaquer de flanc.

L'action commence à quatre heures du matin. Pen-

dant que les hauteurs devant Almonacid sont facilement enlevées, les Polonais éprouvent une vive résistance sur le mamelon dont ils ne parviennent à s'emparer, malgré leur bravoure, que lorsque la division allemande eut réussi dans son attaque de flanc. Les Espagnols sont alors culbutés et mis en fuite. Le général Vénégas essaie de rétablir le combat en portant toute sa cavalerie sur l'extrême droite du général Sébastiani, qui est surprise un instant ; deux pièces d'artillerie sont en danger. Le général Chassé, qui commandait la réserve de la division Leval, reçoit alors l'ordre de se porter en ligne avec les Hollandais et un régiment de Hesse-Darmstadt. La cavalerie espagnole est mise en déroute, poursuivie par la cavalerie française, avec les hussards hollandais.

Cependant les Espagnols s'étaient retirés sur la montagne en arrière, où se tenait leur réserve, et cherchaient à s'y maintenir ; le général Sébastiani, qui avait été joint par la réserve à la tête de laquelle se trouvaient le roi Joseph et le maréchal Jourdan, ordonne une nouvelle attaque : le général Leval, avec les divisions allemande et polonaise, doit attaquer sur le flanc gauche, pendant que les troupes françaises se portent sur le centre et le flanc droit.

La hauteur et le château sont rapidement enlevés ; les Espagnols sont repoussés dans la plaine, où ils essaient de se rallier. Après une vive canonnade, à laquelle prit part le capitaine Trip, qui, avec deux pièces, fit sauter deux caissons de l'ennemi, une charge des dragons français et des hussards hollandais met l'armée espagnole dans une déroute complète.

Dans cette journée, si bien conduite par le général Sébastiani, et où les troupes qu'il commandait se couvrirent de gloire, les Espagnols eurent 3,000 tués et un plus grand nombre de blessés; 4,000 prisonniers, 35 pièces de canon, plusieurs drapeaux, 100 caissons, 200 voitures à bagages restèrent aux mains des vainqueurs, qui ne perdirent que 500 hommes tués et 7 à 800 blessés. La division Leval comptait 36 morts et 170 blessés.

Les Hollandais perdirent, tant à Tolède, le 9 août, qu'à Almonacid, 7 tués et 37 blessés, parmi lesquels le lieutenant Prins, du 4e régiment, et le lieutenant Clarion, aide-de-camp du général commandant la brigade hollandaise.

Le général Sébastiani dit dans son rapport que «le général Chassé contribua puissamment avec sa brigade à cette brillante journée ».

Ce fut la première fois que les différentes parties de la brigade hollandaise se trouvèrent réunies.

Cantonnements et opérations du 12 août au 9 novembre 1809. — A cette époque, le roi de Hollande réclama ses troupes, à cause du débarquement des Anglais en Zélande; l'empereur répondit qu'elles rendaient en Espagne des services trop signalés pour que l'on pût s'en priver.

Le lendemain de la bataille d'Almonacid, le 12 août, la division se rend à Madridejos, et le 16, elle prend ses cantonnements, la droite à Chinchon, la gauche à a Tujuna, gardant Aranjuez par un détachement.

Le 11 septembre, le roi de Hollande décréta que les d'Espagne compteraient double.




RÉPUBLIQUE BATAVE
1795
Demi Brigade 1799
2 BATTAILLON
1HALVE BRIGADE
Demi Brigades 1795
VADERLAND
1802
1802-1806

L'insurrection paraissait complètement vaincue; trois mois se passent dans un repos relatif. Les Hollandais n'eurent pendant ce temps que quelques marches et quelques escarmouches avec des partisans; ils se rendirent le 14 septembre à Arganda, pour rentrer le lendemain dans leurs cantonnements. Le 17, ils se remirent en marche pour arriver le 18 à Tolède, où ils restèrent jusqu'au 30 septembre. A cette date, ils vont s'établir à Yepes. Le 30 octobre, la division rentre à Tolède et y cantonne.

Bataille d'Ocaña (19 novembre 1809). — Cependant la junte centrale avait organisé une nouvelle armée en Andalousie. Cette armée, sous les ordres de don Juan d'Areizaga, avait un effectif de 50,000 fantassins, avec 80 bouches à feu et 7 à 8,000 cavaliers parfaitement équipés et armés, grâce au concours de l'Angleterre. C'était une des meilleures armées que l'insurrection eût mises en ligne; elle osa se flatter d'arriver à s'emparer de Madrid, et, traversant rapidement la Sierra Morena, elle marcha sur Aranjuez.

Bien que ce mouvement eût été préparé avec tout le secret possible, il fut connu assez à temps à Madrid pour que le maréchal Soult, qui avait remplacé le maréchal Jourdan comme major-général, pût prendre ses mesures en conséquence.

Par suite de ces dispositions, la division de dragons du général Milhaud et la division polonaise quittent Aranjuez le 8 novembre pour aller occuper Ocaña, avec une batterie d'artillerie de 6 pièces, dont 2 hollandaises, sous les ordres du capitaine Trip, qui venait

d'être nommé lieutenant-colonel. Le lendemain eut lieu un engagement assez vif à Dos-Barrios.

Le 9 au soir, le général Chassé, qui commandait la division allemande en remplacement du général Leval indisposé, reçut à Tolède, l'ordre d'aller rejoindre le général Sébastiani à Aranjuez. Il y arrive le 10 novembre, et trouve les postes français repoussés par les Espagnols jusque près du Tage. Le général Chassé envoie 300 hommes, sous les ordres du lieutenant-colonel Groenia, du 2e régiment, pour couvrir les ponts à La Reyna et Limbockao.

Le 14 et le 15, l'avant-garde espagnole est rejetée sur Ocaña ; mais comme le gros de l'armée d'Areizaga approchait, il parut prudent d'évacuer Aranjuez et de détruire le pont. Le maréchal Soult fit renforcer le 4e corps par une partie de celui du maréchal Mortier, le 5e, et de la division Dessolle, et fit avancer le maréchal Victor avec le 1er corps, sur Aranjuez.

Le 18 novembre, le général Sébastiani, voulant passer le Tage à La Reyna, chargea le général Chassé, avec la brigade hollandaise, 500 Polonais et un escadron de dragons, d'observer Aranjuez, et d'inquiéter l'ennemi, pendant qu'il effectuerait le passage avec un régiment de dragons et 50 hommes du détachement du lieutenant-colonel Groenia, sous les ordres du capitaine Bellangé, du 2e régiment, hollandais. L'infanterie hollandaise passa le fleuve en croupe des dragons ; elle prit position à La Reyna pendant que les dragons se dirigeaient sur Aranjuez, qu'ils occupèrent. Le capitaine Bellangé fit rétablir le

pont de la Reyna, de sorte que, le même jour, le 4e corps et une division du 5e purent passer le Tage. La cavalerie et l'artillerie passèrent à gué.

Les troupes se dirigèrent immédiatement à la rencontre de l'ennemi, qui avait pris position à Ocaña.

Le général Chassé suivit le mouvement, bivouaqua sur une hauteur en avant du village d'Ortigola, et rejoignit sa division le 19 à la pointe du jour.

La petite ville d'Ocaña est située dans une vaste plaine entièrement découverte, avec des bois d'oliviers, surtout en arrière ; un ravin, assez profond, forme devant la ville une sorte de fortication naturelle, derrière laquelle les Espagnols s'étaient établis, avec leur réserve près du village de Dos Barrios.

Leur force était d'environ 45,000 fantassins, 7,000 cavaliers, 60 pièces d'artillerie. Le maréchal Mortier, qui avait pris le commandement des troupes réunies des 4e et 5e corps d'armée, donne des ordres pour attaquer sans attendre le 1er corps. Le maréchal Soult, à son arrivée sur le terrain, approuve les dispositions prises. Le maréchal Mortier conserve le commandement de l'infanterie des 4e et 5e corps, environ 24,000 hommes ; toute la cavalerie, 5,000 hommes, est placée sous les ordres directs du général Sébastiani, et l'artillerie, comprenant 50 bouches à feu, sous ceux du général Sénarmont.

Le maréchal Mortier avait décidé que l'attaque aurait lieu par la gauche, où le ravin est le plus abordable; il la confie au général Leval, qui a sous ses ordres la division allemande et la division polonaise. Derrière le général Leval est placé, pour le soutenir,

le général Girard, commandant la 1re division du 5e corps. La cavalerie est réunie à l'extrême gauche.

A huit heures du matin, le lieutenant-colonel Trip ouvre le feu avec son artillerie placée sur le flanc droit du général Leval. Ce général met ses troupes en marche en colonnes serrées par bataillon ; les tirailleurs espagnols sont débusqués des bois qu'ils occupaient. Le général Leval forme sa ligne, chaque bataillon en colonne serrée par division, et la lance sur l'ennemi.

Le général Areizaga, voyant l'attaque se dessiner, sur ce point, y porte toute son artillerie et ses meilleures troupes. Une grêle de projectiles couvre les deux divisions, qui, sans s'émouvoir, continuent leur mouvement. Mais, profitant de l'avantage de leur position, les Espagnols, sous la protection de leur artillerie, dirigent sur l'assaillant des feux nourris de mousqueterie. Le général Leval est blessé grièvement, deux de ses aides-de-camp sont tués, deux pièces sont démontées ; malgré leur bravoure et l'intrépidité de leurs chefs, les assaillants, décimés, sont ébranlés, et leur élan rompu.

La division Girard est alors portée en avant ; elle exécute un passage de lignes et contient l'ennemi. Le général Chassé remplace le général Leval, les divisions allemande et polonaise se reforment rapidement, reprennent vigoureusement le combat et pénètrent dans le flanc droit des Espagnols, battu par les feux concentrés de 40 bouches à feu. Pendant ce temps, le général Dessolle, avec les régiments français du 4e corps, franchit le ravin et débouche sur Ocaña. La cavalerie de Sébastiani se porte sur les derrières de

l'ennemi, qui est mis dans une déroute complète, et s'enfuit, laissant sur le champ de bataille 40,000 fusils. Dans leur fuite, les Espagnols rencontrèrent à Villa Manrique, près d'Aranjuez, le 1er corps d'armée, qui s'avançait sur l'ordre du maréchal Soult, et qui leur coupa leur retraite.

Trente-deux drapeaux, 50 canons et 22,000 prisonniers furent les trophées de cette brillante victoire. L'armée d'Areizaga était anéantie.

Après la bataille, le général Sébastiani dit au général Chassé : « La division allemande a tenu la meilleure contenance et s'est conduite parfaitement ; elle a mérité tous les éloges possibles. « Le maréchal Mortier, duc de Tréviso, dit dans son rapport : « Les divisions allemande et polonaise engagèrent le combat et montrèrent une grande valeur. Les régiments de la division allemande ont tous rivalisé d'ardeur et de dévouement. » Il disait dans son ordre du jour à l'armée : « Citer tous ceux qui se sont distingués dans cette glorieuse affaire serait trop long, il faudrait citer chacun de vous. »

Les actes de bravoure accomplis par les Hollandais furent nombreux dans cette journée ; furent cités comme s'étant particulièrement distingués : les lieutenants-colonels Groenia, Aberson et Steins-Bisschop ; l'adjudant-major Vogel ; le lieutenant Brender à Brandis ; l'adjudant sous-officier Hess et le sergent Leers ; puis les sergents-majors Brumstede, Snoek et Guyn ; les sergents Menning, Dievenbach, et Scheer ; les caporaux Aalders et van Linen, et les fifres Langueneckor et Kuyper. Les caporaux de Jong

et Camps, les grenadiers Gabert et Kynders, le voltigeur Ariaans, et le fusilier Schlink, quoique blessés, ne voulurent pas quitter les rangs des combattants. Le peloton des drapeaux fut anéanti deux fois, et chaque fois immédiatement remplacé. Le chirurgien Jacobsen fut tué en soignant les blessés, et le chirurgien Dieudonné, bien qu'ayant reçu une grave contusion, continua son service sous le feu de l'ennemi.

La brigade hollandaise avait le plus souffert dans cette bataille. Depuis son arrivée en Espagne, elle avait perdu 1,000 hommes tués à l'ennemi ou morts aux hôpitaux, et 500 chevaux; elle eut à Ocaña 82 tués, parmi lesquels le lieutenant Schindler, et 89 blessés, dans lesquels se trouvaient les lieutenants Piper, du 2e régiment, et Overveldt, du 3e régiment.

Le lieutenant-colonel Trip, commandant l'artillerie fut décoré de la Légion-d'Honneur.

Conduite des prisonniers en France (fin de 1809). — La bataille d'Ocaña fut le dernier combat général de la brigade hollandaise en Espagne. La division allemande-hollandaise, fort affaiblie, vint s'établir à Aranjuez, où elle ne resta d'ailleurs que trois jours. Le 22 novembre, le général Chassé reçoit l'ordre de laisser 500 hommes à Aranjuez et de conduire les prisonniers de guerre à Bayonne. La division exécute cette mission, continuellement harcelée par des paysans armés.

Le 15 décembre, les 500 hommes laissés à Aranjuez et les petits dépôts constitués à Madrid se mettent en marche pour se rendre à Palencia.

Opérations pendant l'année 1810 en Castille et dans la Manche. — Au commencement de janvier 1810, la division rentre en Espagne et est placée en garnison à Burgos. A partir de cette époque, les Hollandais furent éparpillés et la brigade ne fut plus réunie.

Le gouverneur français de Burgos envoya dans les montagnes voisines l'un des bataillons hollandais pour les purger des rebelles ; l'autre fut envoyé dans la direction de Valladolid pour assurer la sécurité des routes.

Le 24 janvier, le capitaine Sprenger du 2e régiment avec 100 fantassins, fut attaqué à l'improviste par 900 cavaliers espagnols, et, dans ce combat, bien qu'il eût reçu deux coups de feu au cou, il continua à commander et repoussa l'ennemi.

Le général Chassé resta chargé du commandement de la division allemande, avec son quartier-général à Palencia. Il se rendit ensuite avec une partie de la division dans la Manche et établit son quartier-général à Almagro, près de Ciudad-Réal, pour combattre les guérillas, se procurer des vivres, faire des réquisitions d'argent pour le roi Joseph et escorter des troupeaux de mérinos ; le 23 avril, après avoir dépassé Almadovaz-del-Campo, il enleva 15,000 de ces animaux aux guérillas qui voulaient les conduire en Portugal.

Le 19 septembre, le capitaine de Jongh, du 2e régiment, avec une centaine de soldats, fut envoyé pour secourir une petite colonne de cavalerie partie d'Almagro pour faire des réquisitions à Puertollano et Argamasilla. Arrivé près de la Calzada, il fut attaqué par

un nombre considérable de paysans armés. Il se fraya un chemin à la baïonnette, arriva à la Calzada et se jeta dans un cloître, où il fut assailli de toutes parts. Heureusement le major von Reineck, des troupes de Nassau, vint à son secours avec quelques cavaliers; leurs forces réunies mirent en fuite les Espagnols, et la colonne put arriver le 20 septembre à Almagro avec son convoi de vivres.

Le 25 septembre, l'adjudant sous-officier Hess, dans une sortie faite de Ciudad-Réal, fut cerné, avec six soldats, par le chef de guérillas Léon et 200 cavaliers. Celui-ci lui cria de se rendre, s'il ne voulait être tué; Hess lui répondit : « Défendez-vous ! » le blessa mortellement, et tua raide son lieutenant. Ces sept braves payèrent de leur vie cet acte de téméraire bravoure.

Mais ces derniers faits se passaient à une époque où il n'y avait plus d'armée hollandaise. La Hollande avait été réunie à l'Empire français le 9 juillet 1810. Un décret impérial du 18 août de la même année régla l'organisation nouvelle des régiments appartenant à l'armée hollandaise.

Le 4e régiment, avec un bataillon du 7e devint le 125e régiment d'infanterie, et le 2e devint le 123e. Les deux bataillons hollandais qui étaient en Espagne avaient à ce moment des effectifs très réduits ; presque tous les hommes présents furent incorporés au 123e et versés plus tard au 130e, à Burgos. Le général Chassé servit en Espagne jusqu'à la fin de la guerre, pendant trois ans encore, maintenant comme général

français la gloire qu'il avait acquise comme général hollandais. Il avait une telle prédilection pour les attaques à la baïonnette, qui lui réussissaient presque toujours, que ses soldats l'appelaient « le général Baïonnette ».

Les Hollandais qui restèrent en Espagne furent presque constamment employés en colonnes mobiles. La valeur individuelle qu'ils avaient montrée leur fit confier les missions les plus difficiles et les plus périlleuses. Ils accomplirent dans cette dernière période si pénible de la guerre d'Espagne un grand nombre d'actions d'éclat qui ajoutèrent encore à cette réputation de bravoure, de courage et de fermeté qu'ils avaient méritée en toutes circonstances.

Réorganisation du 4e régiment en Hollande (juillet 1810). — Au mois de juillet 1810, le 2e bataillon du 4e régiment est reconstitué en Hollande avec les officiers et les hommes, qui, pour des causes diverses, avaient été rapatriés.

Le régiment, placé à cette époque sous le commandement du colonel Wagner, occupe les emplacements suivants :

1er bataillon, îles de Voorne et d'Over Flakkee, à l'effectif de 22 officiers et 561 hommes ;

2e bataillon, au Helder, comptant 43 officiers et 912 hommes ;

Le dépôt, à La Haye, sous les ordres du major d'Aubremé.

Le régiment fait partie, à cette date, de la brigade du général Storm de Grave, le défenseur de Mérida,

un nombre considérable de paysans armés. Il se fraya un chemin à la baïonnette, arriva à la Calzada et se jeta dans un cloître, où il fut assailli de toutes parts. Heureusement le major von Reineck, des troupes de Nassau, vint à son secours avec quelques cavaliers; leurs forces réunies mirent en fuite les Espagnols, et la colonne put arriver le 20 septembre à Almagro avec son convoi de vivres.

Le 25 septembre, l'adjudant sous-officier Hess, dans une sortie faite de Ciudad-Réal, fut cerné, avec six soldats, par le chef de guérillas Léon et 200 cavaliers. Celui-ci lui cria de se rendre, s'il ne voulait être tué; Hess lui répondit : « Défendez-vous ! » le blessa mortellement, et tua raide son lieutenant. Ces sept braves payèrent de leur vie cet acte de téméraire bravoure.

Mais ces derniers faits se passaient à une époque où il n'y avait plus d'armée hollandaise. La Hollande avait été réunie à l'Empire français le 9 juillet 1810. Un décret impérial du 18 août de la même année régla l'organisation nouvelle des régiments appartenant à l'armée hollandaise.

Le 4e régiment, avec un bataillon du 7e devint le 125e régiment d'infanterie, et le 2e devint le 123e. Les deux bataillons hollandais qui étaient en Espagne avaient à ce moment des effectifs très réduits ; presque tous les hommes présents furent incorporés au 123e et versés plus tard au 130e, à Burgos. Le général Chassé servit en Espagne jusqu'à la fin de la guerre, pendant trois ans encore, maintenant comme général

français la gloire qu'il avait acquise comme général hollandais. Il avait une telle prédilection pour les attaques à la baïonnette, qui lui réussissaient presque toujours, que ses soldats l'appelaient « le général Baïonnette ».

Les Hollandais qui restèrent en Espagne furent presque constamment employés en colonnes mobiles. La valeur individuelle qu'ils avaient montrée leur fit confier les missions les plus difficiles et les plus périlleuses. Ils accomplirent dans cette dernière période si pénible de la guerre d'Espagne un grand nombre d'actions d'éclat qui ajoutèrent encore à cette réputation de bravoure, de courage et de fermeté qu'ils avaient méritée en toutes circonstances.

Réorganisation du 4e régiment en Hollande (juillet 1810). — Au mois de juillet 1810, le 2e bataillon du 4e régiment est reconstitué en Hollande avec les officiers et les hommes, qui, pour des causes diverses, avaient été rapatriés.

Le régiment, placé à cette époque sous le commandement du colonel Wagner, occupe les emplacements suivants :

1er bataillon, îles de Voorne et d'Over Flakkee, à l'effectif de 22 officiers et 561 hommes ;

2e bataillon, au Helder, comptant 43 officiers et 912 hommes ;

Le dépôt, à La Haye, sous les ordres du major d'Aubremé.

Le régiment fait partie, à cette date, de la brigade du général Storm de Grave, le défenseur de Mérida,

de la division Dumonceau, du corps d'occupation de la Hollande.

Au mois d'août, le régiment est à Alkmaar et au Helder, le dépôt à La Haye.

Au mois de septembre, il occupe les emplacements suivants :

Colonel Wagner et état-major au Texel ; 1er bataillon, commandant Debetz, au Helder ; 2e bataillon commandant de Wilde, au Texel ; dépôt, major d'Aubremé, à La Haye.

Le 22 septembre, le régiment se réunit au Helder pour former le 125e régiment d'infanterie, avec le 2e bataillon du 7e régiment.

III

125e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

Formation du 125e (22 septembre 1810). — Le 4e régiment hollandais reçoit, le 22 septembre, l'ordre de se réunir au Helder pour former le 125e régiment d'infanterie de l'armée française sous les ordres du colonel Wagner.

Emplacements occupés par le régiment (du 22 septembre 1810 au 31 mai 1812). — Le 1er octobre, le régiment occupe les emplacements suivants : 1er bataillon, commandant Debetz, au Helder, à l'effectif de 28 officiers, 865 hommes ; 2e bataillon, commandant de Favauge, à Huysduinen, 24 officiers, 857 hommes ; 3e bataillon, commandant Caron, au Texel, 23 officiers, 876 hommes ; 4e bataillon commandant de Wilde, à Medenblick, avec 26 officiers et 880 hommes ; le dépôt, major d'Aubremé, à La Haye.

Le 25 novembre, le 1er bataillon est à Amsterdam, le 2e et le 3e à Haarlem, le 4e à La Haye.

Dans le courant de décembre, le 5e bataillon est créé à La Haye, où il se trouve sous les ordres du capitaine van Groin.

A la fin de décembre, le régiment va occuper les emplacements suivants : le 1er bataillon, à Dordrecht ; le 2e et le 3e, Goerée et île d'Over Flakkee, sous le

commandement du général baron Albert ; le 4e et le 5e bataillon restent à La Haye ; le quartier militaire et le dépôt à Leyde. Ces garnisons étaient comprises dans la 17e division militaire, dont le quartier-général était à Amsterdam, sous le commandement du général comte Molitor, duc de Plaisance, architrésorier de l'Empire, gouverneur général des départements de la Hollande.

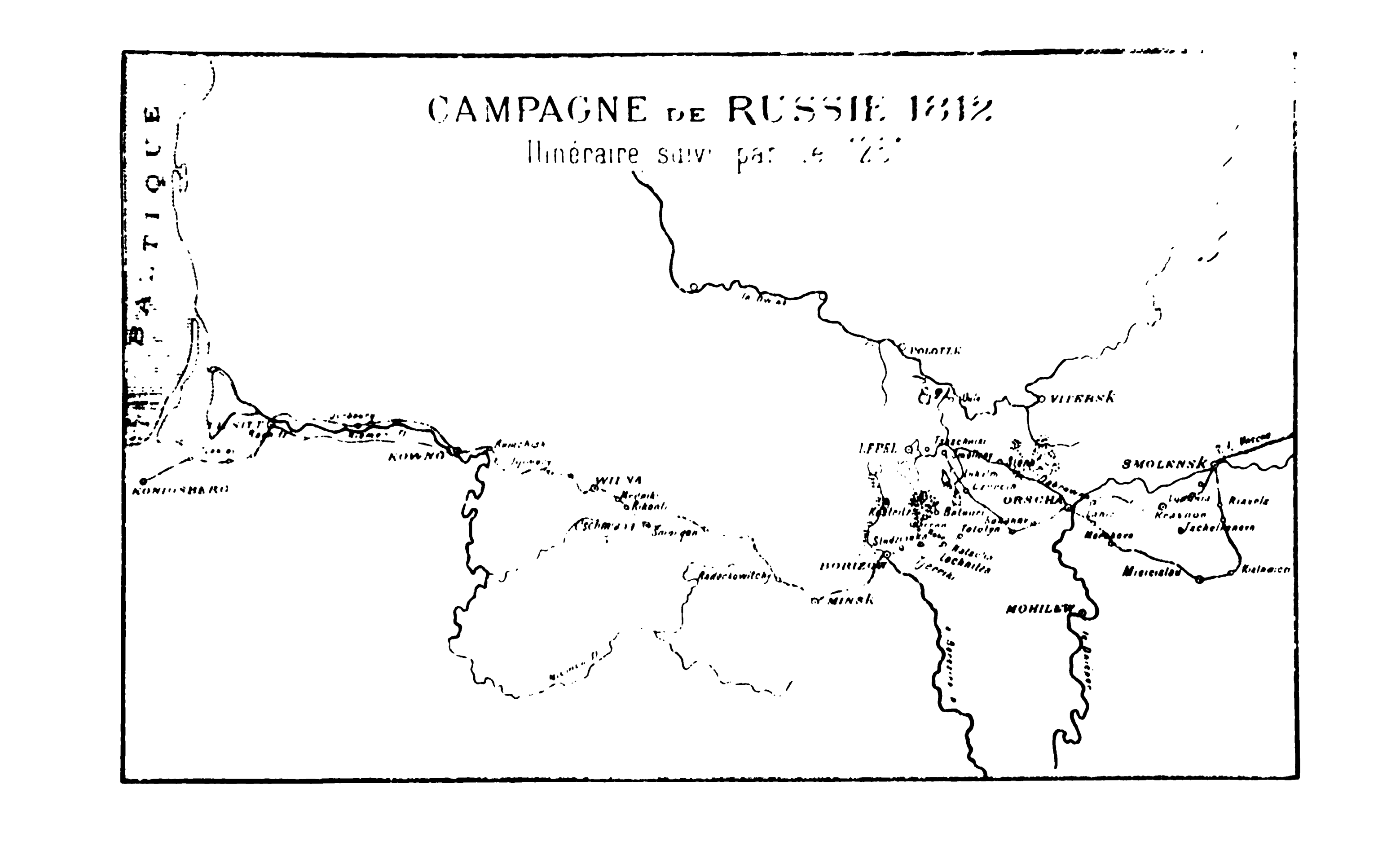
Au 1er mars 1811, le 1er bataillon est à Dordrecht, le 2e à La Haye, le 3e à Goerée, le 4e à La Haye, l'artillerie, pièces réglementaires, à La Haye, le 5e bataillon et le dépôt à Leyde.

Le 10 mars, un ordre de l'empereur prescrit de faire partir pour Paris un détachement du régiment avec le drapeau pour recevoir l'Aigle.

Au 1er juillet, appartenant toujours à la même division militaire, le 125e occupe les garnisons suivantes : 1er bataillon, commandant Debetz, à Goerée ; 2e bataillon, commandant Caron, à Brielle ; 3e bataillon, commandant de Favauge, à Goerée ; 4e bataillon à Hellevoetluis ; le 5e bataillon à Leyde, avec le quartier militaire et le dépôt. Le régiment reçoit les conscrits du département des Bouches-de-la-Meuse.

Le 29 juillet, les trois premiers bataillons et l'artillerie vont camper sur la position de Zuidlaren. Un ordre du même jour porte le 4e bataillon à Groningue, et le 14 août, le dépôt part pour Amiens.

Conformément aux ordres de l'empereur, une série de camps avait été établie dans tout l'Empire, le long des côtes. Dans une lettre adressée le 30 mars 1811, au général Clarke, duc de Feltre, ministre de la


CAMPAGNE DE RUSSIE 1812
Itinéraire suivi par le
BALTIQUE
KOWNO
WILNA
MINSK
BORIZOW
LEPEL
ORSCHA
VITEBSK
SMOLENSK
MOHILEW
POLOTZK
Krasnoi

guerre, l'empereur désigne Utrecht pour l'établissement de l'un de ces camps. Au 1er octobre 1811, le 125e fait partie des troupes qui y sont rassemblées, et y a ses quatre premiers bataillons : le 1er, sous les ordres du commandant Debelz ; le 2e, commandant Caron ; le 3e, commandant de Favauge, le 4e, commandant de Dahlen. Le camp est sous le commandement du maréchal Oudinot, duc de Reggio. Le 5e bataillon, avec le quartier militaire et le dépôt sont à Amiens, sous les ordres du commandant Zencker, dans la 15e division militaire, commandée par le général Lamorlière, dont le quartier-général est au Havre.

Le 10 janvier 1812, le régiment appartient à la 12e division, général Partouneaux. Cette division fait partie du corps chargé, sous les ordres du maréchal Ney, duc d'Elchingen, d'observer les côtes de l'Océan.

Campagne de Russie (1812). Préparatifs de la campagne. Formation du 9e corps. — Depuis le commencement de l'année 1812, Napoléon se préparait à l'éventualité prochaine d'une guerre contre la Russie. Le 22 avril, il donne l'ordre de former le 9e corps de la Grande-Armée avec les divisions Partouneaux, Girard et Daendels. Ce corps est destiné au maréchal Victor, duc de Bellune, et doit être réuni sur la Vistule à la fin de juillet.

Le 31 mai, les trois premiers bataillons du 125e et l'artillerie reçoivent l'ordre de se réunir à Groningue ; tous les petits détachements de la côte et des îles de

[illegible] le

[illegible] 1er et

[illegible] passe ensuite

[illegible] pour arriver à Preus-

[illegible] passe par Tuchel,

[illegible] Marienwerder, où il passe

[illegible] 10 août

Il se rend ensuite par Marienberg, Elbing, Frauenburg et Hoppenbrook à Kœnigsberg, où il arrive le 15 août, et passe une revue en l'honneur de la fête de l'empereur.

Le lendemain, 16 août, il va en une seule étape (50 kilomètres) à Labiau, sur la mer Baltique, où le commandant de la flotte française offre une fête aux officiers du régiment. De Labiau, le 125e se rend par Milauken à Tilsitt, où un ordre du jour fait connaître que le régiment fait partie du 9e corps, commandé par le maréchal Victor; 12e division, général Partouneaux; 2e brigade, général Blamont.

Le 125e est cantonné dans les villages aux environs de Tilsitt où il reste jusqu'au 30 août, mettant à profit ce séjour pour perfectionner son instruction militaire.

Marche sur Wilna et Smolensk (du 30 août au 29 septembre). — Napoléon avait franchi le Niémen le 24 juin, et, refoulant les Russes devant lui, il entrait à Wilna le 28 juin, à Witebsk le 28 juillet, à Smolensk le 17 août, et faisait, le 15 septembre, son entrée à Moscou, qui devait être le terme fatal de cette funeste campagne.

Le 26 août, l'empereur envoie au duc de Bellune, l'ordre de se rapprocher de Wilna, afin d'être à même, suivant les circonstances, de soutenir Smolensk, Witebsk, Mohilew et Minsk. Le mouvement commence le 30 août; le 9e corps marche sur quatre colonnes se suivant à un jour d'intervalle, et suit la route de Wilna par Kowno.

Le 125e quitte ses cantonnements le 30 août;

il se rend le même jour à Ragnitz et le 31 à Neu-Lobenen. Le régiment, qui, jusqu'alors, avait été cantonné, doit bivouaquer toutes les nuits, et la campagne commence à devenir pénible.

Le 4 septembre, il passe le Niémen à Kowno; le 7 il bivouaque dans une grande forêt près de Wilna; il y séjourne le 8, mais le lendemain, 9 septembre, il reprend sa marche et se dirige sur Smolensk. En quittant Wilna, le régiment y laissa tous ses bagages, qu'il ne revit plus.

Le 16 et le 17 septembre, la division bivouaque près de Minsk, le 20 à Borizow, et le 22 à Tolotyn; à partir de ce moment, on éprouve les plus grandes difficultés à se procurer des vivres dans ce pays complètement épuisé par le passage des deux armées.

Le 25 septembre, le régiment arrive à Orscha, le 27 à Dobrowna, et le 29 à Smolensk, où le 9e corps est entièrement réuni.

Séjour à Smolensk (du 29 septembre au 12 octobre). — La ville avait été incendiée et était complètement en ruines, à l'exception de quelques églises, où les troupes pouvaient s'abriter pêle-mêle avec leurs chevaux; les vivres manquaient presque totalement et il fallait aller les chercher à six ou huit heures de distance. En même temps, par suite du mauvais temps, des fatigues et des privations, une affreuse maladie, la dyssenterie, éclata parmi les troupes, et fit de nombreuses victimes. Les ambulances, les hôpitaux, qui renfermaient déjà beaucoup de blessés, furent encombrés de malades. Le colonel Wagner lui-même devait être atteint; mais,



[illegible] WAGNER

doué d'une indomptable énergie, il exerça jusqu'au dernier jour le commandement du régiment.

Le corps d'armée resta à Smolensk jusqu'au 12 octobre.

Marche au sud de Smolensk (du 12 au 22 octobre). — Pendant que Napoléon tentait de négocier dans Moscou incendié, les Russes avaient reformé leurs armées. A l'est, Kutusof se portait sur la route de Kalouga ; au nord, Wittgenstein, auquel était opposé le maréchal Gouvion Saint-Cyr, s'avançait sur la Dwina, et au sud, l'amiral Tchitchakoff, grâce à une retraite de l'autrichien Schwartzenberg, qui était déjà une trahison, se dirigeait sur Minsk avec une armée venant des frontières de la Turquie.

Le 12 octobre, le 9e corps quitte Smolensk pour se porter au devant de cette dernière armée ; il arrive le 14 octobre à Micicislaw. Il y séjourne le 16 et on en profite pour réparer les effets et les armes ; la marche avait été extrêmement pénible dans ces plaines marécageuses, beaucoup d'hommes y avaient perdu leurs chaussures.

Opérations contre l'armée de Wittgenstein (du 22 octobre au 25 novembre). — Le 22 octobre le 9e corps abandonne la direction du sud, pour se porter vers le nord, afin de soutenir le 2e corps.

Le 18 octobre, le maréchal Gouvion Saint-Cyr, commandant le 2e corps et les Bavarois, bien que victorieux à Polotsk, avait été obligé de reculer devant les armées de Wittgenstein et de Steinghel, et se repliait derrière l'Oula. Il devenait urgent

d'arrêter les Russes qui menaçaient le flanc droit de la Grande Armée.

En se décidant à quitter Moscou, le 19 octobre, Napoléon avait conçu le projet de rapprocher le duc de Bellune jusqu'à Jelnia, pendant qu'il s'établirait dans la riche province de Kalouga, en laissant une garnison au Kremlin. Mais ce plan ne fut pas exécuté, et, suivant l'avis de ses lieutenants, il dirigea, après la sanglante bataille de Malo-Jarolawetz, la retraite de l'armée sur Smolensk, par la route qu'il avait déjà suivie, qui était la meilleure et la plus directe, mais qui était complètement ruinée.

Wittgenstein, que Saint-Cyr était impuissant à arrêter, s'avançait sur le flanc de cette ligne de retraite.

Le maréchal Victor passe le Dniéper, près d'Orscha, le 26 octobre, et arrive à Siéno le 28. Toutes les dispositions sont prises pour le combat, que la proximité de l'ennemi rendait possible dès ce moment ; les soldats reçoivent deux jours de vivres et 60 cartouches.

Le corps d'armée se remet en marche le lendemain 29, et arrive le 30 à Smoliany. La réunion avec le 2e corps a lieu en avant de ce village à Tsaschniki.

Wittgenstein, qui ignorait l'arrivée du duc de Bellune, et se fiait à sa supériorité, traverse la rivière de Lukolm, s'adossant imprudemment à des défilés, et attaque nos avant-postes le 31 octobre de grand matin. L'engagement fut de courte durée, et les armées restèrent en présence, bivouaquant en vue l'une de l'autre. « Il ne fallait, dit le général comte de Ségur, qu'un effort simultané des deux corps français

pour détruire l'armée de Wittgenstein. Les soldats, les généraux, brûlaient d'ardeur. Mais quand la victoire était dans leurs cœurs, et que, la croyant devant leurs yeux, ils demandaient le signal du combat, Victor donna celui de la retraite. »

Cette prudence, qui n'était pas dans les habitudes du maréchal, vint sans doute de ce qu'il ne crut pas devoir risquer une bataille dont la perte eût entraîné celle de la Grande Armée et de son chef.

Le 1er novembre, il prit une position plus en arrière, et le 2, il recula jusque vers Siéno, pensant être attaqué par les Russes ; mais Wittgenstein, s'apercevant du danger de sa position, ne profita de notre retraite que pour se retirer lui-même derrière l'Oula.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr, blessé le 28 octobre, avait laissé le commandement du 2e corps au maréchal Oudinot, mal guéri lui-même d'une blessure récente.

Combats de Lukolm (11 novembre) et de Smoliany (13 et 14 novembre). — Napoléon apprit à Mikalewska, le 6 novembre, la jonction des 2e et 9e corps, et en même temps le combat de Tsaschniki et le mouvement de retraite de Victor. Il en fut très irrité et fit donner l'ordre au duc de Bellune de rejeter sur-le-champ Wittgenstein derrière la Dwina : le salut de l'armée en dépendait. Il ne dissimula pas au maréchal qu'il arrivait à Smolensk avec une armée harassée ; il ne voulut pas dire ruinée.

Les deux maréchaux avaient en tout à peu près 32 à 33,000 combattants contre les 40,000 de Wittgenstein ;

ils étaient accoutumés à vaincre facilement dans ces conditions ; mais les Russes s'étaient placés dans une position très-forte derrière l'Oula, ou rivière de Lukolm, qui forme la jonction de la Dwina avec le Dniéper par le canal de Lepel et la Bérézina.

Jusqu'au 11 novembre, les maréchaux avaient manœuvré devant l'armée russe, sans en venir aux mains ; mais ce jour-là, à la reception des ordres de l'empereur, ils se portent en avant.

La division Partouneaux est à l'avant-garde ; elle s'avance jusqu'en vue de l'ennemi.

Pendant la nuit, elle surprend les Russes à Lukolm et les en chasse après un combat acharné dans une obscurité complète ; le 125e, qui avait pris part à cette action, les poursuit en dehors du village, et passe le reste de la nuit sur le champ de bataille.

Le 13 novembre, le corps d'armée reprend sa marche en avant ; la division attaque les avant-postes ennemis, placés vers Smoliany, sous les ordres du général Jachwill.

Le combat s'engage près du village de Lukarki et dure quatre à cinq heures ; le village est pris et repris plusieurs fois et complétement incendié. Les Russes durent enfin céder après des pertes sérieuses ; la division avait, de son côté, un millier d'hommes hors de combat.

Le 14, tout le corps d'armée se déploie, et un violent combat s'engage sur toute la ligne ; les Russes sont repoussés de leurs positions avancées. Ils avaient perdu 7,000 hommes, dont 3,000 prisonniers, les

pertes du 9e corps pour ces deux journées étaient en tout de 1,500 hommes environ. Parmi les morts, se trouvait le lieutenant Ondorp, du 125e.

La division Partouneaux et en particulier le général Blamont et le 125e furent cités pour leur brillante conduite.

L'artillerie avait beaucoup souffert ; aussi l'ordre fut-il donné, le 14 au soir, de brûler toutes les voitures dont on n'avait pas un besoin urgent, pour donner les chevaux à l'artillerie. Les voitures des vivandières furent comprises dans cette destruction, et ces femmes durent suivre à pied les colonnes.

Les deux armées bivouaquaient en face l'une de l'autre ; Wittgenstein occupait une hauteur qui commandait toute cette contrée marécageuse, traversée par une seule route praticable. Les deux maréchaux voulaient faire une attaque générale le lendemain ; mais ils ne purent s'entendre sur les dispositions à prendre pour cette attaque. Victor fut avisé pendant la nuit que le duc de Reggio se retirait sur Czéréia ; le 15 au matin le 9e corps dut se retirer de son côté. Les Russes avaient été si maltraités la veille qu'ils ne cherchèrent pas à entraver ce mouvement.

Le 9e corps se dirige d'abord sur Siéno, puis, sur les instances du général Dode, il se porte sur Czeréia, où les deux corps d'armée se trouvent de nouveau réunis le 21 novembre.

Le général Dode de la Brunerie s'était rendu le 20 novembre à Orscha, pour rendre compte à l'empereur de ces événements et prendre ses ordres. La situation de Napoléon devenait très grave. Tchit-

chakoff, que le prince de Scwartzenberg n'avait pas arrêté, s'était emparé de Minsk, où l'empereur avait fait réunir des approvisionnements, et menaçait le pont de Borizow, gardé seulement par 4 ou 5,000 Polonais ; Wittgenstein, que les deux maréchaux n'avaient pu repousser, restait sur le flanc droit, pendant que Kutusof, battu mais non détruit à Malo-Jaroslawetz, suivait l'armée française, la harcelait dans sa retraite, et se tenait prêt à profiter de toute occasion favorable. Le 2e et le 9e corps étaient la dernière ressource de l'empereur.

Il charge le général Dode de prescrire à Oudinot de se porter sur le champ de Czéréia sur Borizow afin de soutenir les Polonais, et à Victor de rester sur la rive droite en face de Wittgenstein pour le contenir, tout en se rapprochant de la route suivie par la Grande Armée.

Le 22, la division Partouneaux est échelonnée dans la direction de Kolopeniczi, pour couvrir le corps d'armée ; le 24, elle soutient entre ce point et Batouri un violent combat contre le corps du général Wlastow. Le soir, elle se rapprochait de Natscha.

Dans la nuit du 24 au 25, le maréchal Victor, avec les divisions Girard et Daendels, se porte sur Kostritza pour refouler les Russes ; le 25 au soir, il revient vers la route, et le 26 au matin le 9e corps assistait, près de Lochnitza, au lugubre défilé de ce qui restait de la Grande Armée.

Depuis quelques jours seulement, en se rapprochant de la grande route, il avait appris tous les malheurs de cette désastreuse retraite ; il se trouvait assailli par

des bandes de rôdeurs affamés, de soldats débandés, qu'attirait le peu de vivres qui lui restait. Mais il ignorait encore à quel point de désorganisation était tombée cette armée invincible, naguère si glorieuse et si fière.

Le 9e corps était fort affaibli ; la division Partouneaux, qui comptait 12,000 hommes en quittant Smolensk, n'en avait plus que 4,000 après un mois de campagne ; mais la décomposition de l'armée ne l'avait pas atteinte ; la discipline y était strictement observée, et le service s'y faisait avec une parfaite régularité : le 14 novembre, le lieutenant adjudant-major du 44e, qui faisait brigade avec le 125e, avait été tué par un boulet pendant qu'il alignait, sous le feu de l'ennemi, des jalonneurs pour le déploiement avant l'attaque.

Les hommes étaient fatigués par les marches continuelles, les bivouacs, par les mauvais temps, les combats et les privations de toute espèce ; mais les Russes ne l'étaient pas moins.

« Nous suivions la grande route, dit dans ses mémoires le capitaine Wagevier, qui commandait la compagnie de grenadiers du 2e bataillon du 125e, et, pour montrer à l'ennemi que nous étions encore vivants, nous faisions de temps en temps une halte et face à l'ennemi ; mais celui-ci, épuisé comme nous, n'y faisait pas attention ;... d'autant plus qu'il était assuré de notre perte. »

En effet Tchitchakoff s'était emparé le 23 novembre du pont de Borizow, malgré l'opiniâtre résistance des Polonais; attaqué le 24 par Oudinot, il avait été

[illegible] avait détruit le pont en [illegible] ne fallait pas songer à pouvoir le [illegible]

La situation de l'Empereur paraissait désespérée. [illegible] reconvert au dessus de Borizow, à Studzianka ; le général Eblé est chargé de construire des ponts de chevalets. Mais il fallait détourner de ce point l'attention de l'amiral ; des préparatifs simulés sont faits ostensiblement au dessous de Borizow et la masse des traînards en s'y portant, contribue à tromper l'ennemi pendant que l'armée, le corps Oudinot en tête, file sur Studzianka.

Combats de la Bérézina (du 26 au 28 novembre). — Le 26, à midi, le maréchal Victor avait reçu à Lochnitza la mission de former l'arrière-garde ; il avait placé la brigade Blamont en arrière comme extrême-pointe. Cette brigade reste en position pour permetttre l'écoulement des traînards et des voitures, innombrables encore, qui suivaient l'armée.

Elle s'arrête à une distance de quatre à cinq heures de Borizow, au village en ruines de Cjerriki ; mais le général Blamont reçoit pendant la nuit l'ordre de se porter sur Borizow pour soutenir le général Billard. [illegible] de fatigue, la brigade se remet en marche.

[illegible] chargé de couvrir l'armée pendant [illegible] effectuait le passage de la rivière ; il s'établit [illegible] divisions Girard et Daendels entre Studzianka [illegible] ; la division Partouneaux devait rester [illegible] dernier moment à Borizow même, pour [illegible] à l'amiral que l'armée voulait forcer le passage sur ce point. Cependant, dans la nuit du 26 au

27, les Russes avaient rétabli le pont, avaient pénétré dans Borizow, et le général Billard soutenait contre eux une lutte acharnée.

Le général Blamont, en arrivant avec sa brigade, trouve l'ennemi occupant les principales communications. Le 125e marche en tête ; un sanglant combat s'engage : l'ennemi, malgré sa grande supériorité numérique, est chassé de toutes ses positions, rejeté hors de la ville en flammes et forcé de repasser la rivière.

Pendant ce temps, le passage de l'armée s'exécutait à Studzianka ; commencé le 26, il se poursuivait toute la journée du 27. Le général Partouneaux devait rejoindre le corps d'armée à la fin du même jour, mais le colonel d'Ambrugeac vint lui apporter l'ordre de tenir dans Borizow toute la journée et toute la nuit.

C'était demander au général Partouneaux et à ses troupes de se sacrifier pour le salut de l'armée, en attirant sur elles tous les efforts des armées russes. D'un côté, en effet, le corps de Platow nous avait suivis par la grande route d'Orscha à Borizow ; de l'autre côté de la Bérézina, se trouvait celui de Tchitchakoff, et celui de Wittgenstein s'approchait sur notre droite. Ces trois corps allaient entourer la division, la couper du reste de l'armée et l'anéantir, si elle ne se rendait pas. Elle accomplit cette mission avec une énergie, un courage qui ne se démentirent pas un seul instant.

« Aux immenses périls dont elle était menacée, dit Thiers, se joignait l'affreux embarras de plusieurs

milliers de traînards, qui, dans la croyance d'un passage au-dessous de Borizow, s'y étaient accumulés avec leurs bagages, et attendaient vainement la construction de ponts qu'on ne jetait pas. Pour mieux tromper l'ennemi, on les avait trompés eux-mêmes, et ils allaient être sacrifiés avec la division Partouneaux à la terrible nécessité d'abuser Tchitchakoff. Le danger d'être enveloppé devenant de moment en moment plus évident, les boulets arrivant de tous les côtés, le désordre, la confusion furent bientôt au comble, et les petites brigades de Partouneaux, voulant se former pour se défendre, se trouvèrent comme inondées de milliers de malheureux qui poussaient des cris, et empêchaient toute manœuvre. Des femmes, faisant partie de la colonne des bagages, ajoutaient leur épouvante et leurs clameurs à cette scène de désolation. »

Le général Partouneaux avait placé la brigade Camus sur le plateau qui domine la route suivie par l'armée au sortir de Borizow ; les brigades Blamont et Billard étaient dans la ville, où elles continuaient à lutter contre les troupes de l'autre rive.

A quatre heures, on vint dire au général que les Russes, en nombre considérable s'avançaient sur le plateau entre l'armée et la division, et que le général Camus est forcé de l'abandonner. C'est le corps de Wittgenstein qui arrive ; il faut cependant à tout prix conserver le plateau.

Le général Wittgenstein a 40,000 hommes à sa disposition, et le général Platow lui en amène 20,000 autres. La division, qui compte à peine

4,000 hommes, aborde l'ennemi avec la dernière vigueur, et engage avec les Russes un combat épouvantable ; l'artillerie, réduite à 3 pièces, tire sur l'ennemi 400 coups, presque tous à mitraille.

La division engagée dans un bas-fond, sur une route glissante, avec un vent violent et glacial soufflant en face, embarrassée par des milliers de traînards et 5 à 600 voitures qui encombraient les chemins, s'avançait sous le feu des Russes établis sur sa droite, quand elle vient se heurter à des masses bien postées, dont les boulets traversaient la colonne de tête en queue. Écrasée par les flots ennemis de plus en plus nombreux, elle est rejetée sur la ville.

Elle se trouvait dans la situation la plus critique. La nuit était venue, noire et glaciale ; la division se trouvait resserrée entre la montagne à droite et la Bérézina à gauche, avec trois armées autour d'elle. Malgré cette situation désespérée, nos braves soldats ne faiblissent pas.

Une tentative est faite pour forcer le passage par le pont. La division s'avance dans l'obscurité, les généraux et les officiers à pied, en tête des colonnes, entourés de milliers d'hommes et de femmes affolées, qui se précipitaient vers le pont dans l'espoir de le passer avec les troupes. Mais l'ennemi l'occupait en forces ; il avait établi, sur la rive droite, des batteries pointées pendant le jour sur les débouchés de la ville ; dans cette nuit sombre, nos soldats n'avaient pour diriger leur feu que la flamme des pièces. Deux fois les colonnes s'élancent sur le pont, deux fois elles

sont balayées par la mitraille, et forcées de se retirer.

Un parlementaire vient au nom de Wittgenstein et de ses 40,000 hommes, sommer la division de se rendre. Partouneaux repousse cette sommation ; il veut tenter encore de se faire jour à travers les masses ennemies. Il espère y arriver à la faveur de la nuit. Il forme de chaque brigade une colonne séparée, et sortant de Borizow, la gauche à la Bérézina, la droite sur les coteaux de Starol-Borizow, il essaie de passer à travers les bois et les marécages qui le séparent de Studzianka.

Mais, accueillies de front par toute l'artillerie russe, qui occupait les hauteurs, assaillies en arrière par la cavalerie de Platow, qui les poursuit sans relache, les colonnes sont horriblement maltraitées.

Le général Partouneaux, qui marchait avec la brigade Billard, formant la colonne de droite, en cherchant à se dégager, se trouve séparé des autres brigades ; il tombe au milieu des troupes russes, est enveloppé et presque entièrement détruit. Malgré plusieurs sommations, il refuse de se rendre et continue à combattre jusqu'au moment où ses soldats épuisés, ne pouvant plus faire usage de leurs armes, se rendent ou plutôt sont pris.

De leur côté, les autres brigades continuent le combat avec acharnement. Ne pouvant plus avancer sur la hauteur où elles étaient parvenues, elles se forment en carrés pour lutter encore jusqu'au dernier moment, espérant vaguement un secours qui ne pouvait pas venir.

La brigade Blamont, 125e et 44e, formait un carré dont les faces comptaient à peine trente files, et à chaque instant la mitraille venait y faire de nouveaux vides. Dans ce carré se trouvait le général Blamont, qui, blessé déjà d'un coup de baïonnette, a le genou traversé par une balle. A ses côtés, le colonel Wagner qui, malgré les souffrances que lui cause la cruelle maladie dont il est atteint, a voulu partager le sort de son régiment. Trop affaibli depuis plusieurs jours pour monter à cheval, il suivait la colonne en voiture; enveloppé d'une couverture, il se fait porter dans le carré, et anime encore ses soldats par sa mâle énergie. Le capitaine Wagevier, qui a les pieds gelés, pour se tenir debout s'appuie sur ses lieutenants : Caillou, qui est blessé mortellement à ses côtés, et Forbin.

La plupart des officiers sont tués ou blessés; les rangs s'éclaircissent de plus en plus : les survivants continuent cette lutte grandiose d'une poignée de braves contre toute une armée...

Peu à peu cependant, la fatigue, le froid, la faim, firent ce que n'avaient pu faire tous les efforts de l'ennemi ; les hommes n'ayant plus la force de tenir leurs fusils, le feu diminua insensiblement ; et vers minuit, les Russes eux-mêmes cessèrent de tirer, mais sans oser s'approcher de cette troupe héroïque.

Ceux des nôtres qui étaient encore debout, s'affaissèrent dans la neige, là où ils se trouvaient, au milieu des blessés et des morts; et le froid de la nuit continua l'œuvre de destruction.

Lorsque le jour parut, il ne restait plus du 125e que 120 hommes; pour les officiers, 33 étaient tués ou mortellement atteints et moururent des suites soit de leurs blessures, soit des maladies contractées dans ces terribles journées. Parmi ces derniers se trouvait le colonel Wagner, qui succomba à l'hôpital de Witebsk, ainsi que 21 autres officiers du régiment. Le colonel Wagner mourut le 27 mars 1813.

Quand il fit grand jour, le 28 novembre, les Russes se précipitèrent; les officiers, avec les sentiments chevaleresques que, depuis, nous avons eu souvent l'occasion de reconnaître chez eux, admirant la conduite de ces héros, leur prodiguèrent les consolations et les soins; mais bientôt les soldats les dépouillèrent de tout ce qu'ils avaient de précieux, arrachant les épaulettes, les hausse-cols, les insignes de grade, jusqu'à leurs vêtements.

Ce qui restait du régiment fut conduit à Borizow, et deux jours après, emmené en captivité.

Le drapeau du 125e ne tomba pas aux mains de l'ennemi; pendant la nuit, quand il ne resta plus aucun espoir, les soldats arrachèrent le drapeau de la hampe, qui fut brisée, ôtèrent l'aigle, et cachèrent soigneusement ces précieuses reliques.

Un des plus beaux éloges qu'on puisse faire de ces vaillantes troupes, qui s'immortalisèrent dans ces dures journées, est de citer le rapport du comte de Wittgenstein qui commandait l'armée ennemie, et qui croyait avoir à faire au 9e corps tout entier :

« Je coupai l'arrière-garde de la Grande Armée, et, vers le soir, je l'attaquai. Après un combat opiniâtre

qui dura quatre heures, et pendant lequel notre artillerie ne cessa de foudroyer l'ennemi, je lui envoyai un parlementaire ; mais il ne voulut pas se rendre, et combattit avec force et acharnement. »

De toute la division Partouneaux, un seul bataillon d'environ 300 hommes put rejoindre le 9e corps. Ce bataillon avait été laissé à Borizow pendant le mouvement en avant de la division. Il avait été impuissant à empêcher les troupes de Tchitchakoff de passer la rivière et de rentrer dans la ville, où elles étaient venues se joindre à celles de Platow. Entraîné par la foule des traînards et des voitures qui fuyaient vers Studzianka, il avait été rejeté en dehors de la route qu'avait suivie la division, et, se glissant sur les bords de la Bérézina, protégé par le combat acharné qui se livrait sur sa droite, il avait pu échapper à l'ennemi, et venir confirmer au maréchal Victor la perte de la division.

La division était perdue, mais son dévouement avait été utile à la Grande Armée et lui avait permis d'effectuer le passage de la Bérézina ; on peut dire même qu'il fut directement utile au corps de Victor dans la tâche prodigieuse qu'il devait accomplir le 28, de retenir avec 10 ou 11,000 hommes les 40,000 de Wittgenstein : l'armée russe, qui avait combattu ou avait été tenue en éveil presque toute la nuit, n'attaqua pas avec la même vigueur qu'elle l'eût fait, si elle n'avait pas eu à soutenir auparavant cette lutte acharnée contre les troupes du général Partouneaux.

Le 4e bataillon du 125e qui, sous le commandement du commandant Dalhen, avait contribué à la forma-

tion de la 12e demi-brigade provisoire, fut enfermé en 1813 à Stettin, et prit une part honorable à la défense de cette place, qui capitula le 5 décembre.

Le 125e avait été anéanti à Borizow ; il ne fut pas reformé.

Le 21 janvier 1813, son dépôt et les débris de ses cadres furent versés au 134e régiment d'infanterie.

Ainsi finit cet héroïque régiment, qui, pendant des années si bien remplies, prenant part aux luttes les plus pénibles de la République et de l'Empire, s'était associé d'une façon si glorieuse à nos succès et à nos revers.

Pendant plus d'un demi-siècle, le 125e disparut de l'armée, et pendant ce temps, à l'appel des régiments, on aurait pu répondre pour lui, comme pour La Tour d'Auvergne, le premier grenadier de France : « Mort au champ d'honneur ! »


Brill
Studzianka
B. Stakhow
Starei Borizow
Berezina
Borizow
Tête de Pont
PLAN DES BORDS
de
LA BEREZINA



TROISIÈME PARTIE

25e RÉGIMENT DE MARCHE

Organisé par décret du 13 août 1870, et devenu

LE 125e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Le 1er novembre 1870 (Décret du 28 octobre 1870), licencié le 13 mars 1871.

Chef de corps :

JOURDAIN, lieutenant-colonel.
Promu colonel le 8 décembre 1870.

TROISIÈME PARTIE

25e RÉGIMENT DE MARCHE
125e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Guerre de 1870-1871. — Défense de Paris.

Débuts de la guerre. — La France avait été justement émue des résultats de la guerre de 1866 et des agrandissements de la Prusse ; la question du Luxembourg avait failli faire éclater la guerre en 1867. Cette guerre, que les Allemands désiraient, était désormais inévitable ; elle est déclarée par le gouvernement français le 19 juillet 1870, sur une question de forme.

Commencée sans alliances, sans une préparation suffisante et avec un système défectueux de mobilisation, elle fut malheureuse dès le début.

L'armée du Rhin, qui renfermait toutes les forces vives de l'armée française, avait à peine 250,000 hommes, disséminés le long de la frontière, à opposer aux 550,000 Allemands qui pénétraient en France groupés en trois armées.

La division du général Douai est écrasée le 4 août à Wissembourg ; le maréchal de Mac-Mahon éprouve un grave échec à Frœschwiller, le 6 août, et le même jour, le général Frossard, après avoir soutenu toute la journée un sanglant combat à Spickeren Forbach, est obligé de se retirer devant un ennemi deux fois supérieur en nombre.

Création du 25e régiment de marche. — Après ces premiers revers, on songea à grouper en régiments les quatrièmes bataillons dispersés dans les garnisons. Ceux des 47e, 48e et 61e formèrent le 25e régiment de marche, sous les ordres du lieutenant-colonel Jourdain.

Ces trois bataillons, réunis à Lyon, y restèrent jusqu'au 27 août ; à cette date ils furent dirigés sur Paris. Le 30, ils étaient installés au Palais de l'Industrie.

Le 25e de marche est placé dans le 14e corps d'armée (général Renault), 3e division (général de Maussion), et, avec le 26e de marche, il forme la 2e brigade (général Courty) de cette division.

Organisation du régiment. — Le 1er septembre, le régiment est placé à la caserne du Prince-Eugène, où il termine son organisation.

Cette organisation laissait à désirer sous tous les rapports. Comme on ne croyait pas, à Paris, à la continuation de la guerre, les bataillons n'étaient censés que détachés de leurs corps respectifs et continuaient à s'administrer séparément. Les hommes n'avaient reçu dans leurs dépôts qu'une partie des effets nécessaires, soit par suite d'oubli ou de précipitation au moment du départ, soit plutôt parce que les magasins des corps n'étaient pas pourvus suffisamment de ces effets ; beaucoup n'avaient ni sacs, ni [illegible]touchières, ni gamelles, ni vivres de réserve, [illegible]part des soldats ne connaissaient pas le nouvel [illegible]t et beaucoup n'avaient jamais servi. (Rap[illegible] du général Renault au Ministre, du 4 sep-

tembre 1870.) L'organisation et l'instruction sont poussées avec activité.

Préparatifs de défense de Paris. — Cependant l'armée de Bazaine, après le combat de Spickeren, se replie sur Metz, où l'incapacité ou la trahison de son chef la laisse enfermer, après avoir vaillamment combattu dans trois batailles, qui pouvaient être des victoires, à Borny, Gravelotte et Saint-Privat (14, 16 et 18 août).

Le maréchal de Mac-Mahon se retire sur Châlons, où se forme une armée, qui se met en marche pour aboutir à la capitulation de Sedan (1er septembre).

Rien ne s'oppose plus, dès lors, à la marche des Allemands sur Paris; ils s'avancent sur deux colonnes, la IIIe armée par la Marne, l'armée de la Meuse par l'Aisne et l'Oise.

La capitale se préparait à la résistance. Elle possédait dans ses murs le 13e et le 14e corps, 100,000 mobiles, 10,000 hommes de corps francs, 18,000 marins et 200,000 gardes nationaux, gendarmes et douaniers; en tout environ 400,000 hommes, ayant généralement du patriotisme, mais peu ou point d'éducation et d'instruction militaires; il n'y avait dans toutes ces troupes que deux anciens régiments, le 35e et le 42e. Le problème de l'approvisionnement avait, d'ailleurs, été résolu d'une façon surprenante.

Cantonnements du régiment du 1er au 18 septembre. — Le 35e de marche reste caserné au Prince-Eugène du 1er au 14 septembre. Le 14 septembre, à quatre heures de l'après-midi, la 3e division quitte les casernes qu'elle occupait dans Paris

et va occuper la position comprise entre la rivière de Bièvre, en face d'Arcueil-Cachan, et la Seine, à Vitry-sur-Seine, en avant des forts de Bicêtre et d'Ivry ; le 25e de marche est placé entre Villejuif et Vitry, à l'est de la route du Moulin-Saquet.

Le 16 septembre, tout le 14e corps est disposé sur le front sud de Paris, en avant des forts, des Moulineaux à Vitry-sur-Seine. Le 25e de marche, ainsi que le reste de la 3e division, conserve ses positions du 14.

A cette date du 16 septembre, le général Ducrot prend le commandement supérieur des 13e et 14e corps.

Le 17 septembre, au point du jour, le 14e corps se rassemble en avant des forts de Vanves et de Montrouge ; la 3e division s'établit obliquement à la route d'Orléans, la droite à Bagneux, la gauche vers le fort de Montrouge.

Le 18, la 3e division occupe le même emplacement; la 1re division est portée sur le plateau vers Plessis-Piquet, la 2e à l'ouest de la redoute de Châtillon, la cavalerie et l'artillerie entre les deux divisions. Les zouaves, venus de Meudon, couvrent la droite du corps d'armée. Les reconnaissances signalent l'ennemi vers les bois de Verrières ; il avait passé la Seine à Villeneuve-Saint-Georges et se dirigeait sur Versailles par la vallée de la Bièvre.

Combat de Châtillon (19 septembre). — Le général Ducrot croit pouvoir attaquer l'ennemi avec le 14e corps, le 19 septembre.

La 3e division reste en réserve à Bagneux, déta-

chant seulement un régiment, le 26e de marche, à la redoute de Châtillon ; le reste du corps d'armée se met en marche à cinq heures du matin dans l'ordre où il était établi. Le combat s'engage à six heures et demie.

La droite de la ligne était arrivée jusqu'auprès du bois de la Garenne, la gauche avait dépassé le Pavé-Blanc, quand les zouaves, qui, pour la plupart, n'étaient que des volontaires, n'ayant de zouaves que le nom, sont pris de panique aux premiers obus qui tombent dans leurs rangs et s'enfuient jusque dans Paris, où ils sèment la terreur, en criant qu'on les avait trahis.

Les jeunes troupes de la 1re division, impressionnées par cet incident et ébranlées par l'artillerie ennemie, hésitent et s'arrêtent. Dès ce moment, le général Ducrot, voyant sa droite dégarnie et jugeant que toute offensive devenait impossible, donne l'ordre de battre en retraite sur les positions occupées le matin ; le 15e de marche, sous les ordres du lieutenant-colonel Bonnet, couvre, par une défense énergique de Plessis-Piquet, le flanc gauche du corps d'armée et se retire en très-bon ordre.

Le général Ducrot pensait se maintenir dans la redoute de Châtillon, qui avait été armée de 8 pièces de 12 et de 3 mitrailleuses ; mais, informé que les conduites d'eau avaient été coupées et que les divisions s'étaient, par suite d'une erreur, portées trop en arrière pour le soutenir, il ordonne la retraite qui se fait lentement et sans désordre. Malheureusement, les avant-trains des pièces de la redoute qui avaient

été envoyés à Châtillon, avaient suivi le mouvement de retraite des divisions ; il n'était plus possible de les faire revenir à temps ; le général fait enclouer les pièces et sort le dernier de la redoute avec la 4e compagnie du 4e bataillon de mobiles d'Ille-et-Vilaine.

Une seule compagnie du 25e de marche, la 2e du 3e bataillon, avait été engagée dans ce combat, comme soutien de la batterie du commandant de Miribel, établie à l'éperon de Bagneux.

D'après les ordres du général Trochu, le 14e corps rentre le soir dans Paris et va camper au Champ-de-Mars et dans les environs ; le 25e de marche est campé aux Champs-Élysées.

Mise en état de défense des abords de Paris. — Le gouvernement, croyant que les Allemands allaient tenter une attaque de vive force ou commencer un siège en règle, arme les remparts et fait mettre en état de défense les abords de la place, tandis qu'ils ne s'occupaient qu'à retourner contre nous les ouvrages que nous avions ébauchés ; chacun des deux partis ne songe qu'à se tenir sur la défensive.

Le front nord-ouest paraît surtout vulnérable au général Trochu ; il y envoie le 14e corps. Le 20 septembre, la 3e division est placée entre Boulogne et le Point-du-Jour ; les deux premiers bataillons du 25e de marche sont installés à Billancourt et le 3e au Point-du Jour. Ils sont employés à mettre en état de défense les enclos et les maisons de la rive droite de la Seine.

Le 28 septembre, le régiment rejoint la division au bois de Boulogne; il y reste jusqu'au 27 novembre. Durant cette période, il exécute des travaux de défense et concourt aux reconnaissances que le général Ducrot multiplie pour aguerrir ses troupes.

Pendant ce temps, le 13e corps opérait sur le front sud de Paris; le 23 septembre, il occupait les hauteurs de Villejuif, du Moulin Saquet et des Hautes-Bruyères; le 30 il faisait une tentative sur l'Hay, Chevilly, Thiais, et Choisy-le-Roi, et le 13 octobre, une reconnaissance offensive sur Bagneux-Châtillon.

Combat de la Malmaison (21 octobre). — Le 1er octobre, par décision du général en chef, il avait été créé dans le 14e corps une compagnie de francs-tireurs par régiment, composée de 150 volontaires et commandée par des chefs énergiques; celle du 25e de marche était sous les ordres du capitaine Risbourg. Elle prend part, le 21 octobre, au combat de la Malmaison.

Le général Ducrot avait formé le projet de forcer le blocus par Bezons et Houilles, pour se diriger par Pontoise sur Rouen et Le Havre. Mais les Allemands, qui occupaient la Malmaison, tendaient à se prolonger sur la rive gauche de la Seine vers Rueil, dont ils occupaient déjà les premières maisons, et vers Nanterre; il devenait donc nécessaire, pour l'exécution du projet de sortie, de les empêcher de s'y établir et de les refouler au delà de Rueil et de la Malmaison, si c'était possible. C'est dans ce but que fut décidée l'opération du 21 octobre.

Le général Ducrot engage environ 10,000 hommes

appartenant à des fractions prises dans les divers éléments du 14e corps d'armée. Ces troupes sont divisées en trois groupes de première ligne, sous les ordres du général Berthaut, du général Noël et du colonel Cholleton ; et deux réserves sous le commandement des généraux Martenot et Paturel. Les francs-tireurs de la 3e division, réunis sous les ordres du commandant Conti, du 23e de marche, font partie de la colonne du général Noël.

A midi et demi, les troupes se mettent en marche; l'artillerie ouvre le feu à une heure et demie. Pendant que les francs-tireurs des 23e et 24e de marche sont placés en soutien de la batterie Nismes, en avant du parc de Richelieu, ceux des 25e et 26e sont massés derrière le parc, dans le ravin Masséna.

A 2 heures 15, au signal convenu, l'artillerie cesse son feu et nos têtes de colonne s'élancent en avant. Les troupes du général Berthaut pénètrent dans le parc de la Malmaison, pendant que celles du colonel Cholleton se portent sur le château de Buzenval.

Le général Noël, voyant la colonne de droite sérieusement engagée, envoie pour la soutenir les francs-tireurs des 25e et 26e de marche avec un bataillon de mobiles de la Loire-Inférieure. Ces trois compagnies se précipitent par des brèches faites par des sapeurs du génie dans la partie sud-est du parc et pénètrent dans un bois fourré appelé la Garenne de la Malmaison; poursuivant leur marche sur ce terrain accidenté, coupé de haies, de ravins, de fossés, elles arrivent sur le flanc des Allemands ; une fusillade, vive, rapide, s'engage presque à bout portant. Attaqués de

tous côtés, de face et sur les flancs, les tirailleurs ennemis reculent jusqu'à l'extrémité ouest du parc.

Les zouaves, sous la conduite de l'intrépide commandant Jacquot, s'élancent vers le plateau de la Jonchère. L'ennemi, qui l'occupait fortement, les arrête; et, couvrant de ses feux le parc de la Malmaison, empêche d'avancer le 36e de marche et les mobiles du Morbihan; les zouaves, dans une position critique, sont dégagés par un bataillon de mobiles de Seine-et-Marne.

Les francs-tireurs des 25e et 26e de marche étaient sortis du parc par une brèche pratiquée dans le mur sud, pour relier l'attaque de droite à la colonne de gauche; celle-ci, après s'être emparée de Buzenval et avoir pénétré dans le parc de Longboyau, était arrêtée devant le ravin de Saint-Cucufa.

Cependant des masses ennemies couronnent le plateau de la Jonchère et cherchent à aborder le parc de la Malmaison; le général Berthaut ordonne de l'évacuer.

Le capitaine Nismes qui s'était avancé jusqu'auprès de la porte de Longboyau, est obligé de se retirer, en abandonnant, malgré les efforts d'une poignée de nos soldats, deux pièces de quatre dont les attelages avaient été tués.

Le jour baissait; le but que poursuivait le général Ducrot était atteint; ordre est donné aux fractions les plus avancées de commencer la retraite. Elle se fait avec calme; les compagnies de francs tireurs des 25e et 26e de marche, sous les ordres du capitaine Risbourg, qui avait été blessé de deux coups de feu.

sans quitter son commandement, se replient lentement le long du mur de la Malmaison, passant par le parc de Richelieu, et rallient leur colonne dans le ravin Masséna. Les Allemands suivent à distance, maintenus par le feu de l'artillerie et des mitrailleuses.

Dans ce combat, limité par les projets mêmes du général Ducrot, nos jeunes troupes avaient fait bonne contenance.

Les pertes totales furent de notre côté, de 6 officiers tués et 23 blessés, 139 sous-officiers et soldats tués, 331 blessés, et 41 disparus; celles des Allemands furent à peu près les mêmes.

Les francs-tireurs du 25e de marche avaient un officier blessé, le capitaine Risbourg, 1 homme tué, 9 blessés, et 2 disparus.

Toutes les troupes avaient rejoint leurs cantonnements à sept heures et demie.

Le 25e de marche devient le 125e (1er novembre). — Le 28 octobre, l'administration se décida à prendre une mesure réclamée depuis longtemps: les bataillons, dont avaient été composés les régiments de marche, cessèrent de relever de leurs anciens régiments ; on forma des régiments véritables avec une administration propre, sous le commandement d'un colonel ou d'un lieutenant-colonel. Le 25e de marche devient le 125e régiment d'infanterie, sous les ordres du lieutenant-colonel Jourdain, à dater du 1er novembre.

Ce changement de numéro n'apporta aucune modification à la composition du 11e corps et à sa position;

il continua à faire des travaux de défense pour rendre Paris inabordable du Point-du-Jour à Villeneuve-la-Garenne, et à préparer les ouvrages qui devaient aider à faire la sortie projetée par le nord-ouest.

Sur le front nord-est, le général de Bellemare, sans ordre du Gouverneur, avait le 28 octobre fait enlever le Bourget aux Prussiens, qui évacuèrent en même temps le Drancy; mais le 30, la garde prussienne se lance contre le Bourget et le reprend, malgré la défense héroïque des troupes qui occupaient le village.

Organisation des troupes de la défense (8 novembre). — Par décret du 8 novembre, les troupes de la défense sont réparties en trois armées. La première comprenait la garde nationale, 266 bataillons, sous les ordres du général Clément-Thomas. La IIe armée, commandée par le général Ducrot, formée des troupes de ligne et de quelques régiments de mobiles, était destinée à sortir de Paris. Cette armée comptait trois corps d'armée, sous les ordres des généraux Blanchard, Renault et d'Exéa. La IIIe armée, sous les ordres du maréchal Vinoy, était composée de six divisions de mobiles.

Le 125e appartient à la 2e brigade de la 3e division du 2e corps de la IIe armée, sous les ordres des mêmes généraux que précédemment.

Préparatifs de sortie par le sud-est. — La nouvelle de la victoire de Coulmiers force le gouvernement de la Défense nationale à changer la direction de la sortie projetée, et à agir entre Seine et Marne, pour aller au devant de l'armée de la Loire, dont

Gambetta annonçait la marche sur Paris. L'attaque du côté de Champigny est résolue. La IIe armée se concentre dans le bois de Vincennes.

Le dimanche 27 novembre, après la soupe du matin, la division s'embarque aux gares d'Auteuil et du Point-du-Jour, pour débarquer aux gares de Bercy et de Charenton. Le 125e débarque à Bercy et va bivouaquer à Conflans. Le 28, il est placé, avec toute la division, entre le lac des Minimes et Fontenay-sous-Bois.

Le 29, au point du jour, suivant les ordres du général Ducrot, l'armée devait franchir la Marne entre Joinville et Bry-sur-Marne, soutenue par l'artillerie de Saint-Maur, de Nogent et du plateau d'Avron, où le contre-amiral Saisset devait s'établir au point du jour.

La division Mattat, du 3e corps, passant aux ponts de Nogent, devait s'emparer du village de Bry, et prendre position entre Villiers et Noisy-le-Grand; la division de Bellemare devait, Avron occupé, s'emparer de Neuilly-sur-Marne et y passer la rivière. L'entrée en ligne de cette division, qui aurait pris de flanc et à revers la position de Villiers, serait le signal d'une attaque générale.

Le 2e corps, général Renault, passant la Marne aux ponts de l'île Fanac, était chargé d'enlever les premières positions entre le chemin de fer de Mulhouse et de Champigny, et devait s'établir : la division Susbielle aux fours à chaux, à Champigny, puis à Chennevières; la division de Maussion près du chemin de fer, face à Cœuilly ; la division Berthaut à gauche de la ligne de Mulhouse, devant Villiers.

Le 1er corps, général Blanchard, en réserve. Toutes les colonnes devaient se jeter à la fois sur Noisy-le-Grand, Villiers, Cœuilly, Chennevières, de manière à se déployer sur la ligne Gournay-Chennevières.

De cette ligne, on se porterait en avant, la gauche appuyée à la Marne, en prenant Lagny pour objectif.

Pendant ce temps, des diversions devaient seconder l'effort principal.

Au nord, le vice-amiral de la Roncière le Noury avait l'ordre de s'emparer d'Épinay, pendant qu'une démonstration était faite en avant du fort d'Aubervilliers.

Au sud, le général Vinoy devait attaquer le village de l'Hay et la gare aux bœufs de Choisy-le-Roi.

Au nord-ouest, le général de Beaufort devait se porter sur Buzenval et la Malmaison, pendant que, dans la presqu'île de Gennevilliers, le général de Liniers ferait le simulacre de jeter un pont sur la Seine, à l'île Marante.

« Soldats de la IIe armée de Paris, disait le général Ducrot dans son ordre du jour du 28 novembre, le moment est venu de rompre le cercle de fer qui nous enserre depuis trop longtemps et menace de nous étouffer dans une lente et douloureuse agonie ! A vous est dévolu l'honneur de tenter cette grande entreprise : vous vous en montrerez dignes, j'en ai la certitude.....

« Courage donc et confiance ! songez que dans cette lutte suprême, nous combattrons pour notre honneur, pour notre liberté, pour le salut de notre

chère et malheureuse patrie, et, si ce mobile n'est pas suffisant pour enflammer vos cœurs, pensez à vos champs dévastés, à vos familles ruinées, à vos sœurs, à vos femmes, à vos mères désolées !

« Puisse cette pensée vous faire partager la soif de vengeance, la sourde rage qui m'animent, et vous inspirer le mépris du danger.

« Pour moi, j'y suis bien résolu, j'en fais le serment devant vous, devant la nation tout entière : Je ne rentrerai dans Paris que mort ou victorieux ; vous pourrez me voir tomber, mais vous ne me verrez pas reculer. Alors ne vous arrêtez pas, mais vengez-moi.

« En avant donc ! en avant, et que Dieu nous protège ! »

Tout était prêt le 28 novembre au soir. Les ponts devaient être jetés dans la nuit du 28 au 29 ; une crue subite de la Marne empêcha leur établissement, et apporta vingt-quatre heures de retard dans le passage. Ce retard permit aux Allemands de renforcer la ligne que nous allions attaquer.

Les diversions ordonnées pour le 29 furent néanmoins commencées ; les troupes se replièrent sur l'avis du retard apporté au passage de la Marne.

Batailles de Villiers-Champigny. Première journée (30 novembre). — Dans la journée du 29 novembre la divison de Maussion est portée plus à l'Est, au Perreux, et la division Susbielle va bivouaquer le soir à Créteil pour attaquer, le 30, Montmesly. Par suite, quelques modifications sont apportées aux ordres généraux pour l'attaque, tout en conservant les mêmes dispositions générales : la



division de Maussion prendra pour objectif Villiers, pendant que la division Faron du 1er corps sera chargée de l'attaque de Champigny.

Le mouvement commence à six heures et demie. La division de Maussion franchit la Marne au-dessous de Nogent pendant que la division Berthaut passait à la pointe nord de l'île Fanac, la division de Malroy du 1er corps sur les autres ponts de l'île, et la division Faron au pont de Joinville.

La division de Maussion, après le passage, vient se masser derrière la ferme du Tremblay, ayant à sa droite la division Berthaut à hauteur de la ferme de Poulangis.

A huit heures et demie du matin, nous avions ainsi quatre divisions sur la rive gauche de la Marne : les divisions Faron et de Maussion en première ligne, les divisions de Malroy et Berthaut en seconde ligne.

Pendant que l'artillerie achève son passage, le général Ducrot donne ses derniers ordres : la division de Maussion, après avoir occupé Bry-sur-Marne, attaquera de front la position de Villiers, véritable clef du champ de bataille ; le général Berthaut essaiera de la tourner par la droite, et le 3e corps, s'étant rendu maître de Noisy-le-Grand, s'avancera sur la gauche, pour la prendre à revers.

La division s'ébranle, formée sur deux lignes, ses francs-tireurs déployés en avant, entre la Marne et la route de Joinville à Bry.

Elle franchit le chemin de fer de Mulhouse, en bousculant les avant-postes ennemis et faisant un

certain nombre de prisonniers. Bry est occupé sans combat.

A dix heures, nous couronnions toutes les crêtes du plateau, la 1re brigade (123e et 124e) en première ligne, la 2e (125e et 126e) en seconde ligne, aux abords du chemin de fer. A droite, la division Faron s'emparait de Champigny.

Les Allemands avaient fortifié d'une manière formidable le parc de Villiers ; en face de la crête que nous occupions, un mur de 2 mètres de hauteur garni de créneaux, flanqué par une sorte de tambour devant le front, interrompu par un saut-de-loup, avec une haie épaisse en avant et un retranchement en arrière de manière à fournir deux étages de feux ; un grand nombre de pièces en batterie derrière des épaulements en rendaient l'attaque impossible avec de l'infanterie seule. Les batteries divisionnaires ouvrent le feu ; mais, placées dans des conditions défavorables, elles font de grandes pertes sans réussir à faire brèche dans le mur.

Bien que le 3e corps ne fût pas entré en ligne à Noisy-le-Grand, le général Ducrot se décide à brusquer l'attaque ; les francs-tireurs de la division, avec la première ligne (123e et 124e), se précipitent en avant ; mais ils viennent se briser contre le mur infranchissable du parc, et sont obligés de reculer.

Trois fois les Allemands, voyant notre ligne plier, essaient de déboucher, trois fois ils sont repoussés ; mais nos troupes, décimées, sont forcées de se retirer sur leurs premières positions.

Cette attaque nous avait coûté 500 hommes ; les

deux colonels des 123e et 124e, Sanguinetti et Dupuy de Podio étaient tués ; dans la compagnie de francs-tireurs du 125e, le lieutenant de Gidrol était tué, le lieutenant Leroy blessé, 45 sous-officiers et soldats hors de combat.

Pendant ce temps, le général Berthaut tentait de tourner le parc par le sud. La brigade du colonel de Miribel refoule l'ennemi dans le ravin de Villiers, et se maintient, malgré des pertes cruelles, à quelques centaines de mètres du parc ; mais elle est rappelée par le général Berthaut, l'attaque principale ayant échoué.

La division de Maussion se reforme sur la crête, les 123e et 124e en première ligne, avec les francs-tireurs à leur droite ; le 125e sert de soutien aux batteries placées au nord de la route de Villiers, le 126e en réserve près du chemin de fer.

A midi, des Wurtembergeois, sortis du cimetière neuf, font un mouvement offensif ; mais, accueillis par une vive fusillade, ils disparaissent.

Peu d'instants après, une masse compacte s'avance sur le bord du plateau ; le général Ducrot pense que c'est enfin le général d'Exéa ; mais il reconnaît bientôt des bataillons saxons. Le général en chef fait coucher les hommes et défend de tirer ; quand l'ennemi n'est plus qu'à quelques mètres, il commande : « Debout, joue, feu ! » De nombreux Allemands tombent, les autres s'arrêtent et se débandent. On se précipite à la baïonnette ; le général Ducrot brise son épée dans le corps d'un soldat allemand.

Les Saxons fuient en désordre, poursuivis par

certain nombre de prisonniers. Bry est occupé sans combat.

A dix heures, nous couronnions toutes les crêtes du plateau, la 1re brigade (123e et 124e) en première ligne, la 2e (125e et 126e) en seconde ligne, aux abords du chemin de fer. A droite, la division Faron s'emparait de Champigny.

Les Allemands avaient fortifié d'une manière formidable le parc de Villiers ; en face de la crête que nous occupions, un mur de 2 mètres de hauteur garni de créneaux, flanqué par une sorte de tambour devant le front, interrompu par un saut-de-loup, avec une haie épaisse en avant et un retranchement en arrière de manière à fournir deux étages de feux ; un grand nombre de pièces en batterie derrière des épaulements en rendaient l'attaque impossible avec de l'infanterie seule. Les batteries divisionnaires ouvrent le feu ; mais, placées dans des conditions défavorables, elles font de grandes pertes sans réussir à faire brèche dans le mur.

Bien que le 3e corps ne fût pas entré en ligne à Noisy-le-Grand, le général Ducrot se décide à brusquer l'attaque ; les francs-tireurs de la division, avec la première ligne (123e et 124e), se précipitent en avant ; mais ils viennent se briser contre le mur infranchissable du parc, et sont obligés de reculer.

Trois fois les Allemands, voyant notre ligne plier, essaient de déboucher, trois fois ils sont repoussés ; mais nos troupes, décimées, sont forcées de se retirer sur leurs premières positions.

Cette attaque nous avait coûté 500 hommes ; les

deux colonels des 123e et 124e, Sanguinetti et Dupuy de Podio étaient tués ; dans la compagnie de francs-tireurs du 125e, le lieutenant de Gidrol était tué, le lieutenant Leroy blessé, 45 sous-officiers et soldats hors de combat.

Pendant ce temps, le général Berthaut tentait de tourner le parc par le sud. La brigade du colonel de Miribel refoule l'ennemi dans le ravin de Villiers, et se maintient, malgré des pertes cruelles, à quelques centaines de mètres du parc ; mais elle est rappelée par le général Berthaut, l'attaque principale ayant échoué.

La division de Maussion se reforme sur la crête, les 123e et 124e en première ligne, avec les francs-tireurs à leur droite ; le 125e sert de soutien aux batteries placées au nord de la route de Villiers, le 126e en réserve près du chemin de fer.

A midi, des Wurtembergeois, sortis du cimetière neuf, font un mouvement offensif ; mais, accueillis par une vive fusillade, ils disparaissent.

Peu d'instants après, une masse compacte s'avance sur le bord du plateau ; le général Ducrot pense que c'est enfin le général d'Exéa ; mais il reconnaît bientôt des bataillons saxons. Le général en chef fait coucher les hommes et défend de tirer ; quand l'ennemi n'est plus qu'à quelques mètres, il commande : « Debout, joue, feu ! » De nombreux Allemands tombent, les autres s'arrêtent et se débandent. On se précipite à la baïonnette ; le général Ducrot brise son épée dans le corps d'un soldat allemand.

Les Saxons fuient en désordre, poursuivis par

notre première ligne et par l'artillerie qui se porte sur le plateau. Le mouvement en avant se propage à la droite jusqu'au chemin de fer; le 3e bataillon du 125e, enlevé par le lieutenant-colonel Jourdain et le commandant Lainé, arrive en colonne sur la crête, suivi par les deux autres bataillons.

Mais des créneaux du parc, bientôt démasqué par les Saxons, un feu violent est dirigé sur nos troupes, qui hésitent à leur tour et reculent. Le commandant Lainé tombe grièvement blessé. L'artillerie, qui avait cherché à s'approcher du parc pour y faire brèche, sans y réussir, est forcée de battre en retraite et de reprendre une position en arrière.

Les Saxons, ralliés et renforcés, se portent sur notre gauche, qu'ils menacent de déborder; malgré les efforts des officiers, notre ligne plie et rétrograde; les Saxons s'emparent des premières maisons de Bry, quand une batterie de mitrailleuses, établie sur la rive droite de la Marne, les arrête et les force à se retirer.

La réserve d'artillerie du 2e corps reçoit l'ordre d'entrer en ligne; un violent combat d'artillerie s'engage. Bien que les Allemands aient l'avantage du nombre et de la position, nos artilleurs soutiennent la lutte avec acharnement.

A ce moment le général Renault, commandant le 2e corps, est frappé mortellement d'un éclat d'obus au milieu de la brigade Miribel.

A droite de la ligne de bataille, sur le plateau de Cœuilly, nous n'étions pas plus heureux, malgré les efforts héroïques de nos troupes; les quatre colonels

des régiments engagés étaient hors de combat : 38e, Lourde-Laplace, blessé grièvement ; 42e, Prévault, tué ; 114e, Boulanger, blessé ; mobiles de la Vendée, Aubry, prisonnier. Les troupes, après de grandes pertes, avaient été obligées de reculer jusqu'à la crête.

Le 3e corps, qui avait été placé le 29 près de Rosny, devait, le 30, s'emparer de Neuilly-sur-Marne, y jeter deux ponts pour faire passer la division de Bellemare, pendant que la division Mattat passerait à Bry ; il devait ensuite se porter sur Noisy-le-Grand et sur le flanc de la position de Villiers, pour appuyer l'attaque de front du 2e corps.

Le général de Bellemare commence son passage à midi ; à ce moment, les troupes du 2e corps, après la seconde charge sur le plateau de Villiers, étaient refoulées en arrière de la crête ; le général d'Exéa craignit de compromettre ses divisions et fit repasser le pont aux troupes qui étaient passées sur la rive gauche.

Ces hésitations et ce retard avaient compromis le succès de la journée. Le général Ducrot ne songea plus qu'à conserver le terrain conquis. Il fait relever, sur la crête du plateau de Villiers et les pentes de Bry, la 1re brigade (123e et 124e) par la 2e (125e et 126e), qui avait moins souffert que la première ; le combat se réduit à un échange de coups de canon.

Le général en chef, jugeant que la journée était trop avancée pour tenter un nouvel effort, se rendait, vers quatre heures, à la villa Palissy, près du commandant du 1er corps, quand une vive fusillade éclate

sur le plateau de Villiers; c'était le général de Bellemare, qui, contrairement aux instructions qu'il avait reçues, attaquait directement le parc de Villiers. Le général Ducrot accourt, entraînant 2 bataillons du 126e et 2 du 119e; les zouaves font des prodiges de valeur, mais tous leurs efforts ne sont pas plus heureux que les précédents.

Il était fort tard, le jour baissait; le général en chef fait cesser tout mouvement offensif; le gros des troupes est reporté en arrière de la crête, sur laquelle sont laissés seulement des avant-postes.

Le 125e, remplacé par les troupes du général de Bellemare, est établi près de la Marne, à l'embranchement des routes de Joinville à Bry et à Villiers.

Dans cette journée, nous avions engagé 55,000 hommes contre environ 45,000 Allemands; mais ceux-ci, combattant à couvert sur un terrain longuement préparé, avaient l'avantage de la position et la supériorité dans leur artillerie de campagne. Nos efforts s'étaient brisés contre des obstacles insurmontables; mais nous restions cependant sur des positions occupées le matin par l'ennemi. La nouvelle de cette sortie était parvenue le jour même en province, et le général d'Aurelle de Paladines l'annonçait à ses troupes par la proclamation suivante :

« Officiers, sous-officiers et soldats de l'armée de la Loire,

« Paris, par un sublime effort de courage et de patriotisme a rompu les lignes prussiennes.

« Le général Ducrot, à la tête de son armée, marche

vers nous. Marchons vers lui avec l'élan dont l'armée de Paris nous donne l'exemple.

« Je fais appel aux sentiments de tous les généraux comme des soldats.

« Nous pouvons sauver la France.

« Vous avez devant vous cette armée prussienne que vous venez de vaincre sous Orléans ; vous la vaincrez encore.

« Marchons donc avec résolution et confiance en avant, sans calculer le danger. Dieu protégera la France.

« Quartier-général de Saint-Jean, 1er décembre. »

Il n'est pas inutile de rapprocher de ce digne et et noble langage la haineuse sauvagerie de l'ordre du jour adressé à la même date à l'armée allemande :

« Sens, 1er décembre 1870.

« Soldats,

« Déployez toute votre activité ; marchons pour partager cette terre impie.

« Il faut exterminer cette bande de brigands qu'on appelle l'armée française.

« Le monde ne peut rester en repos tant qu'il existera un peuple français.

« Qu'on les divise en petites parties, ils se déchireront entre eux, mais l'Europe sera tranquille pour des siècles.

« Soldats ! vous qui avez du cœur, le moment est venu de vaincre ou de mourir !

« FRÉDÉRIC-CHARLES. »

Nuit du 30 novembre et journée du 1er décembre. — La nuit est employée à retrancher les positions conquises, enlever les blessés, enterrer les morts et renouveler les munitions.

La température était devenue glaciale, et les soldats, comme les officiers, n'avaient ni tentes, ni couvertures ; néanmoins, le moral des troupes était satisfaisant.

A quatre heures du matin, le général de Bellemare, sur de faux renseignements, abandonne les positions qu'il occupait à la gauche de la ligne. Le général de Maussion, qui avait pris le commandement du 2e corps, en remplacement du général Renault, fait immédiatement occuper ces positions par le 125e et le 126e. Le 125e en première ligne, devant le village de Bry, se relie au 107e, qui occupe le village ; le 126e forme en arrière une seconde ligne pour couvrir le flanc gauche.

Pendant toute la journée du 1er décembre, on continua à relever les blessés ; un armistice tacite, régnant depuis le matin, est ratifié dans l'après-midi, pour durer jusqu'à la nuit tombante.

Nuit du 1er au 2 décembre. — Dans la nuit, la température s'était encore abaissée, et le thermomètre descendit à 10 degrés au-dessous de zéro. Nos soldats en souffrirent d'autant plus qu'ils étaient épuisés par les fatigues des jours précédents, le manque de sommeil et de nourriture substantielle ; beaucoup n'avaient mangé que du pain ou du biscuit.

Le 2 au matin, nous étions en mesure de recom-

mencer la lutte, sinon offensivement, du moins défensivement.

Journée du 2 décembre. — Les troupes allemandes entre Seine et Marne étaient réunies sous le commandement du général Fransecki ; il prend toutes ses dispositions pour attaquer nos lignes le 2 dès le point du jour. D'après les ordres donnés par le prince Georges de Saxe, l'ennemi devait enlever les villages de Bry et de Champigny, et détruire ou faire sauter les ponts jetés sur la Marne.

L'ennemi se met en mouvement avant le jour, et, à la faveur de l'obscurité et du brouillard, il s'approche sans être aperçu ; puis, soutenu par une puissante artillerie, il se jette sur nos grand'gardes ; dans le village de Bry, nos postes sont enlevés, les Saxons s'emparent de la première barricade et de quelques maisons ; mais nos soldats, surpris d'abord par cette brusque attaque, se reforment et ripostent avec énergie.

Un bataillon du 126ᵉ, qui gardait les maisons de Petit-Bry, recule sous un feu violent de mousqueterie ; le lieutenant-colonel Jourdain s'y porte vivement avec une compagnie du 1ᵉʳ bataillon du 125ᵉ, et contribue à repousser l'ennemi sur ce point. Une cinquantaine de prisonniers faits par cette compagnie avaient été envoyés au quartier-général ; mais elle-même faillit être enlevée par un retour offensif de l'ennemi, et ne dut son salut qu'à l'énergie des chefs et à la vigueur des soldats.

Pendant ce temps, une lutte acharnée se livrait dans le village de Bry entre le 3ᵉ bataillon du

107e saxon et le 3e bataillon du 107e français. Deux pièces s'établissent sur les pentes, le dos tourné à Villiers, canonnent le nord du village et viennent en aide à l'infanterie ; les Saxons sont rejetés en désordre au-delà du village.

A ce moment, de fortes colonnes débouchent du parc de Villiers, attaquent de front notre ligne ; mais, reçues par des feux bien dirigés, elles sont forcées de s'arrêter.

A Champigny, comme à Bry, nos hommes, engourdis par le froid, par la lassitude, s'étaient d'abord laissés surprendre par l'offensive des Allemands ; pendant un moment la situation avait pu paraître gravement compromise, mais après les premiers instants de surprise et de confusion, on s'était maintenu partout. Les Allemands avaient échoué dans leur entreprise et le champ de bataille nous restait.

L'ennemi fait recommencer l'attaque sur tout le front ; mais, au-dessus de Bry, ses assauts, plusieurs fois renouvelés, viennent échouer devant la ténacité de nos troupes.

Voyant ces premiers efforts impuissants, le prince Georges de Saxe fait avancer le régiment de tirailleurs n° 108. Le bataillon descendant du mamelon de Villiers s'élance contre nos tranchées... Le 125e et le 3e bataillon du 126e, soutenus par le feu de la batterie Gros, le repoussent énergiquement.

« Des deux côtés, dit le major Niepold, le feu s'exécutait à une distance si rapprochée que les pertes furent très grandes de part et d'autre. Dans le bataillon de tirailleurs, le commandant, tous les capi-

taines et presque tous les officiers furent mis hors de combat, et les compagnies étaient sensiblement réduites.

« Après plusieurs tentatives faites par le 1er bataillon de tirailleurs pour soutenir le combat et empêcher que la position ne fût tournée, le colonel de Hausen, commandant le régiment de tirailleurs, envoya comme renfort son 2e bataillon ainsi que le 13e bataillon de chasseurs, afin de protéger le flanc gauche de la ligne de combat. »

Entraînés par leurs officiers, nos soldats s'élancent sur le plateau; une lutte s'engage presque corps à corps; les lieutenants-colonels Jourdain et Nelsner, des 125e et 126e, tombent, ce dernier mortellement frappé ; néanmoins, nous gagnons toujours du terrain.

« L'ennemi, ajoute le major Niepold, continuait à entamer cette aile, et en même temps de forts essaims de tirailleurs attaquaient de face le parc de Villiers; des canons et des mitrailleuses prenaient également part à cette action, de telle sorte que les deux bataillons de tirailleurs saxons avaient à soutenir de front un feu de mousqueterie et étaient pris en flanc et à dos par les obus de gros calibre du mont Avron. En peu d'instants, ils eurent donc à supporter des pertes très importantes. »

Comme on le voit, non seulement l'ennemi n'avançait pas, mais, fortement menacé sur sa gauche, il craignait d'être enveloppé et coupé du parc de Villiers.

« De ce côté, en effet, nos soldats, excités par la pré-

sence du général en chef, arrivent déjà sur les pentes du mamelon de Villiers, où la lutte devient de plus en plus chaude. » (Général Ducrot, *La défense de Paris*.)

Le général en chef, au milieu de cette lutte ardente, félicite chaleureusement le 125e de sa belle tenue au feu.

Le général Trochu, parcourant toute la première ligne de combat, vient, à son tour, féliciter le régiment qui l'acclame. « Parcourant nos lignes de tirailleurs, de Champigny jusqu'à Bry, disait le gouverneur dans une dépêche officielle datée du champ de bataille, j'ai recueilli l'honneur et l'indicible joie des acclamations des troupes soumises au feu le plus violent. »

« Longtemps, sur le plateau comme sur les pentes, ajoute le général Ducrot, ce fut de part et d'autre une suite de mouvements en avant et en arrière. Poussés par leurs officiers, les Allemands sortaient de leurs abris en poussant leur hourrah, faisaient quelques pas en avant ; aussitôt nos soldats s'élançaient au-devant d'eux à la baïonnette ; chaque fois, les Allemands tournaient le dos et couraient à leurs abris, d'où ils nous repoussaient à leur tour par un feu meurtrier. A la fin, l'acharnement de l'ennemi dut céder devant l'entrain et la vaillance de nos soldats, et, sur toute la ligne, il fut obligé de se replier. »

L'ennemi avait fait des pertes énormes ; le plateau de Villiers était couvert de cadavres saxons et wurtembergeois; les pentes, les rues, les maisons de Bry en étaient encombrées ; les deux régiments saxons,

à eux seuls, perdiront près de 1,200 hommes et 46 officiers.

De notre côté aussi, nous avions été sérieusement éprouvés ; le 125e avait perdu 20 officiers et 359 hommes. Le capitaine-adjudant-major Maigne, les capitaines de Béon, Berthaud, Bonneterre, le lieutenant Thiébault, le sous-lieutenant Degeilh, étaient tués ; parmi les blessés se trouvaient les lieutenants Gérin, Jubault, Bassas et le sous-lieutenant Demandre, qui moururent de leurs blessures ; le lieutenant-colonel Jourdain, le commandant Lainé, le capitaine-adjudant-major Warnod, les capitaines Casanova et Risbourg, les lieutenants de Nuchèze, Compagnon, Olivier et Weil, et le sous-lieutenant Géraud. 41 sous-officiers et soldats étaient tués, 318 blessés.

A la droite du régiment, des compagnies du 3e bataillon, placées en soutien d'une batterie de 12, avaient eu aussi beaucoup à souffrir ; c'est là que le capitaine de Béon avait été tué, en maintenant par son énergie ses hommes exposés à un feu écrasant.

Du côté de Champigny, l'ennemi est également forcé de se retirer.

A trois heures, la lutte d'infanterie était terminée ; seule, l'artillerie continue le combat ; le général en chef fait avancer tout ce qui reste des batteries disponibles ; avec les pièces de gros calibre des forts, l'artillerie ennemie est bientôt dominée ; le feu diminue peu à peu, et cesse vers quatre heures.

Nous avions repris nos positions du 30, bien que les Allemands nous eussent attaqués avec des forces supérieures, et nous couchions sur le champ de

bataille. C'était un succès, mais incomplet, car nous n'étions pas maîtres de la principale ligne de combat de l'armée allemande, Villiers-Cœuilly ; le résultat de l'offensive contre ces positions renforcées était fort douteux avec des troupes épuisées par les fatigues de cinq jours entiers de marches, de travaux et de combats. Cette offensive eût-elle réussi, l'armée se fût trouvée dans une situation critique, sans vivres, sans munitions, sans moyens de ravitaillement.

Dans l'ignorance où l'on se trouvait du sort de l'armée de la Loire, la continuation de la lutte ne pouvait avoir qu'un résultat utile : retenir par une énergique attitude défensive l'armée allemande devant Paris.

Ces considérations déterminèrent le général Ducrot à se maintenir sur ses positions.

La nuit du 2 au 3 est employée à la réorganisation des corps, au réapprovisionnement en vivres et en munitions.

La division Courty, relevée par la division de Bellemare, est placée dans le bois du Plant.

Toutes les troupes sont disposées en vue d'une attaque de l'ennemi.

Journée du 3 décembre. Retraite de la IIe armée. — Le général en chef, dès le point du jour, se rend sur le front des positions ; les troupes étaient partout à leur poste ; mais il les trouve si fatiguées par ces journées de luttes et de privations que, redoutant les conséquences d'un échec possible avec la Marne à dos, il prend, avant même d'avoir terminé son inspection, le parti de battre en retraite.

Il donne immédiatement des ordres en conséquence. La retraite, favorisée d'ailleurs par un épais brouillard, se fait avec calme et dans un ordre parfait L'ennemi nous observe et nous suit à petite distance, mais sans chercher à nous inquiéter. A huit heures du soir, toute l'armée avait repassé la Marne, à l'exception de la brigade de la Mariouse (35e et 42e de ligne), laissée avec le 126e sur la rive gauche pour garder les ponts.

Le 125e va reprendre son bivouac du 28 décembre. Le lendemain, 4 décembre, il est cantonné à Charenton.

Le général en chef adresse aux troupes de la IIe armée l'ordre du jour suivant :

« Soldats,

« Après deux journées de glorieux combats, je vous ai fait repasser la Marne, parce que j'étais convaincu que de nouveaux efforts, dans une direction où l'ennemi avait eu le temps de concentrer toutes ses forces et de préparer de nouveaux moyens d'action, seraient stériles.

« En nous obstinant dans cette voie, je sacrifiais inutilement des milliers de braves, et loin de servir l'œuvre de la délivrance, je la compromettais sérieusement ; je pouvais même vous conduire à un désastre irréparable.

« Mais, vous l'avez compris, la lutte n'est suspendue que pour un instant ; nous allons la reprendre avec résolution. Soyez donc prêts, complétez en toute hâte vos munitions, vos vivres, et surtout élevez vos

cœurs à la hauteur des sacrifices qu'exige la sainte cause pour laquelle nous ne devons pas hésiter à donner notre vie.

« Au grand quartier-général, à Vincennes, le 4 décembre 1870.

Signé : « A. DUCROT. »

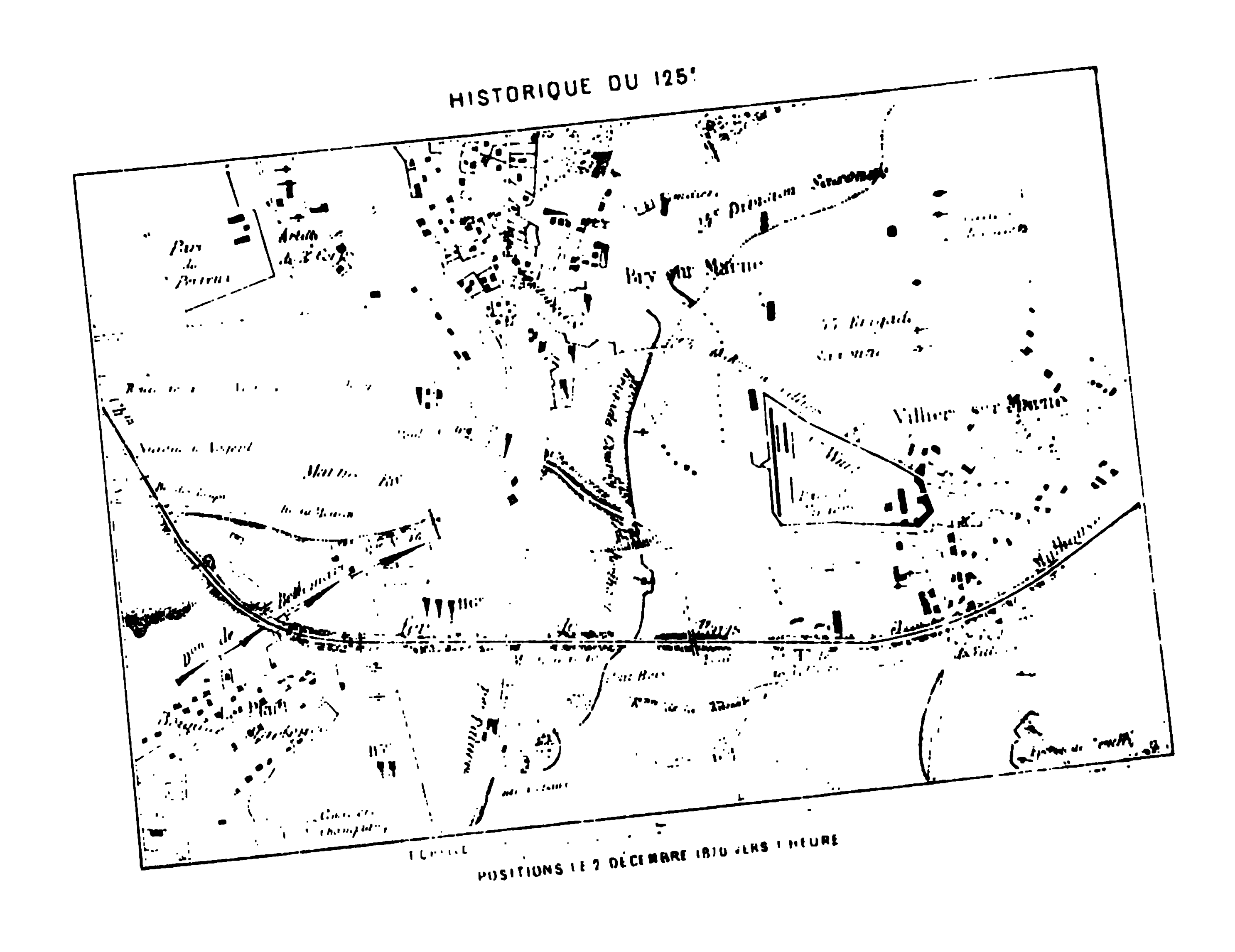
Reconstitution de la IIe armée. — Dans le but de reprendre les opérations le plus promptement possible, le général Ducrot donne des ordres pour la reconstitution immédiate des cadres et du matériel. L'organisation de la IIe armée est modifiée ; elle est reconstituée à deux corps d'armée seulement, avec une division de réserve.

Le 2e corps devient le 1er et reste sous les ordres du général de Maussion, avec les divisions de Susbielle, Berthaut et Courty. Le général Courty avait pris, depuis le 30 novembre, le commandement de la 3e division.

Le 3e corps devient 2e ; le général d'Exéa en conserve le commandement ; ce corps comprenait les divisions de Bellemare et Mattat avec la brigade de mobiles du colonel Reille.

Le 1er corps est dissous ; la IIe armée ne conserve que la division Faron et la brigade Paturel, formant un corps sous les ordres du général Faron.

Le général en chef comptait reconstituer la IIe armée en deux jours et recommencer la lutte dès le 6 décembre, en transportant dans la plaine Saint-Denis le théâtre des opérations ; cette grande plaine lui paraissait propre à l'action de l'artillerie qui s'était



POSITIONS LE 2 DÉCEMBRE 1870 VERS 1 HEURE

trouvée paralysée devant les pentes de Villiers et de Champigny.

Mais une lettre de M. de Moltke vint, le 5, apprendre au Gouverneur que l'armée de la Loire avait été défaite près d'Orléans et que cette ville avait été réoccupée par les troupes allemandes. Dès lors une sortie devenait moins urgente.

Un armistice est conclu, pour enterrer les morts de Villiers-Champigny, les 6, 7 et 8 décembre.

Combat du Bourget (21 décembre). — La tentative de sortie étant décidée dans la direction d'Amiens, le général Ducrot prend pour objectif immédiat le terrain compris entre Villepinte et Aulnai à l'est, Gonesse et Garches à l'ouest.

Le point d'appui de l'opération devait être Le Bourget. Le corps d'armée de Saint-Denis (IIIe armée), sous les ordres du vice-amiral de la Roncière le Noury, est chargé de l'attaque de ce village, soutenu à droite par la division Berthaut, qui doit s'emparer de Drancy, et en arrière par la division de Susbielle, massée près d'Aubervilliers. La deuxième armée ne doit se porter en avant que lorsque Le Bourget sera occupé.

Le 20, la IIe armée se concentre au nord-est de Paris. Dans le 1er corps, la division Susbielle est placée dans le village d'Aubervilliers, la division Berthaut entre Aubervilliers et la Courneuve, et la division Courty entre le pont d'Aubervilliers et le village de Bobigny.

Le 125e s'embarque, ainsi que toute la division Courty, après le coucher du soleil, à la gare de Bercy, et est débarqué sur le chemin de fer de Strasbourg,

au nord du canal, près la route des Petits-Ponts; il bivouaque à l'est de cette route, à hauteur de Bobigny.

Dans le 2e corps, la division de Bellemare est placée au village de Merlan, la division Mattat entre Bondy et Noisy, la brigade Reille à gauche de la division Mattat; la réserve, derrière le fort de Noisy.

Les troupes avaient reçu six jours d'avoine; les hommes avaient emporté leurs tentes et des demi-couvertures, avec leurs cartouches et quatre jours de vivres.

Le 21, avant le jour, au milieu d'un brouillard épais, les troupes se mettent en marche. Le feu est ouvert à sept heures trois quarts; au bout d'un quart d'heure l'artillerie cesse son feu, et les colonnes de l'amiral se précipitent sur Le Bourget; celle de gauche (138e et marins) s'empare de la partie ouest du village; mais celle de droite, qui doit attaquer par le sud, est arrêtée par le mur d'une usine dans lequel l'artillerie ne réussit pas à faire brèche.

A dix heures, le Gouverneur fait avancer les réserves pour appuyer l'attaque de l'ouest, et le 125e est envoyé à la Suiferie pour soutenir l'attaque du sud.

Le général Ducrot, à neuf heures, avait fait avancer son armée; les francs-tireurs des divisions, portés en avant, occupaient, à dix heures, la ligne du chemin de fer de Soissons; les divisions formaient une deuxième ligne en arrière, de Drancy à Bondy, et la division Faron se tenait en réserve devant Bobigny, ayant la division Susbielle à sa gauche.

A onze heures, il fait ouvrir le feu par de nombreuses batteries.

A midi, le général en chef s'apprêtait à continuer son mouvement en avant quand il reçut du Gouverneur la dépêche suivante :

« L'attaque du Bourget paraît avoir échoué ; nous n'avons plus de point d'appui à gauche ; votre mouvement sur Aulnai et Blancmesnil ne peut continuer. Arrêtez-vous. »

La partie du Bourget dont nous étions maîtres est évacuée, et l'artillerie seule continue le combat.

Vers trois heures et demie, les batteries les plus avancées reçoivent l'ordre de se retirer; après une tentative repoussée avec vigueur par les mobiles du Morbihan, les Allemands n'inquiètent pas notre retraite.

Le 1er corps est chargé de garder les tranchées entre Drancy et La Courneuve ; le 125e, ayant à sa droite le 4e bataillon de mobiles de la Seine-Inférieure, est placé au nord de la route de Lille. Les autres corps de la division bivouaquent à Bobigny.

Dans cette affaire, les francs-tireurs du 125e avaient seuls été engagés ; ils avaient eu deux hommes tués, les soldats Gallet et Chesnel.

Le 22, le Gouverneur décide que, l'attaque de vive force contre Le Bourget ayant échoué, on s'en approcherait au moyen de cheminements. On commence les tranchées ; le 125e, cantonné à Aubervilliers, concourt à ce service.

Cependant la température s'était brusquement abaissée jusqu'à 15 et 16 degrés au-dessous de zéro, et l'âpreté du vent la rendait intolérable. « Nos troupes, suivant l'expression de M. J. Simon, re-

au nord du canal, près la route des Petits-Ponts; il bivouaque à l'est de cette route, à hauteur de Bobigny.

Dans le 2e corps, la division de Bellemare est placée au village de Merlan, la division Mattat entre Bondy et Noisy, la brigade Reille à gauche de la division Mattat; la réserve, derrière le fort de Noisy.

Les troupes avaient reçu six jours d'avoine; les hommes avaient emporté leurs tentes et des demi-couvertures, avec leurs cartouches et quatre jours de vivres.

Le 21, avant le jour, au milieu d'un brouillard épais, les troupes se mettent en marche. Le feu est ouvert à sept heures trois quarts; au bout d'un quart d'heure l'artillerie cesse son feu, et les colonnes de l'amiral se précipitent sur Le Bourget; celle de gauche (138e et marins) s'empare de la partie ouest du village; mais celle de droite, qui doit attaquer par le sud, est arrêtée par le mur d'une usine dans lequel l'artillerie ne réussit pas à faire brèche.

A dix heures, le Gouverneur fait avancer les réserves pour appuyer l'attaque de l'ouest, et le 125e est envoyé à la Suiferie pour soutenir l'attaque du sud.

Le général Ducrot, à neuf heures, avait fait avancer son armée; les francs-tireurs des divisions, portés en avant, occupaient, à dix heures, la ligne du chemin de fer de Soissons; les divisions formaient une deuxième ligne en arrière, de Drancy à Bondy, et la division Faron se tenait en réserve devant Bobigny, ayant la division Susbielle à sa gauche.

A onze heures, il fait ouvrir le feu par de nombreuses batteries.

A midi, le général en chef s'apprêtait à continuer son mouvement en avant quand il reçut du Gouverneur la dépêche suivante :

« L'attaque du Bourget paraît avoir échoué ; nous n'avons plus de point d'appui à gauche ; votre mouvement sur Aulnai et Blancmesnil ne peut continuer. Arrêtez-vous. »

La partie du Bourget dont nous étions maîtres est évacuée, et l'artillerie seule continue le combat.

Vers trois heures et demie, les batteries les plus avancées reçoivent l'ordre de se retirer; après une tentative repoussée avec vigueur par les mobiles du Morbihan, les Allemands n'inquiètent pas notre retraite.

Le 1er corps est chargé de garder les tranchées entre Drancy et La Courneuve ; le 125e, ayant à sa droite le 4e bataillon de mobiles de la Seine-Inférieure, est placé au nord de la route de Lille. Les autres corps de la division bivouaquent à Bobigny.

Dans cette affaire, les francs-tireurs du 125e avaient seuls été engagés ; ils avaient eu deux hommes tués, les soldats Gallet et Chesnel.

Le 22, le Gouverneur décide que, l'attaque de vive force contre Le Bourget ayant échoué, on s'en rapprocherait au moyen de cheminements. On commence les tranchées ; le 125e, cantonné à Aubervilliers, concourt à ce service.

Cependant la température s'était brusquement abaissée jusqu'à 15 et 16 degrés au dessous de zéro, et l'âpreté du vent la rendait intolérable. « Nos troupes, suivant l'expression de M. J. Simon, re-

trouvaient Moscou aux portes de Paris. » Les cas de congélation se multipliaient dans des proportions effrayantes; cependant l'armée montrait une constance et un courage auxquels on ne saurait trop rendre hommage.

Le travail des tranchées continuait, mais avançait lentement; la terre était si dure que les outils s'y brisaient. Le 26 décembre, le Gouverneur renonce à s'emparer du Bourget, tout en conservant les positions occupées.

Bombardement de Paris (du 27 décembre 1870 au 27 janvier 1871). — L'ennemi, pendant ce temps, préparait tout pour bombarder Paris; le 27 décembre il couvre d'obus le plateau d'Avron.

Le 2e corps est mis à la disposition du général Vinoy, et le 1er corps se rapproche, pour être en mesure de le soutenir au besoin. Les 2e et 3e bataillons du 125e, avec les francs-tireurs, sont portés aux Lilas, où ils cantonnent le 27. Ils sont rejoints le lendemain, 28 décembre, par le 1er bataillon.

Le 125e reste dans cette position jusqu'au 18 janvier 1871, prenant part à de fréquentes reconnaissances.

Le 5 janvier, des hauteurs de Châtillon et de Meudon, l'ennemi commençait le bombardement des forts de Montrouge, Vanves, et Issy. En même temps il faisait pleuvoir d'innombrables projectiles sur les quartiers de la rive gauche.

Tous ceux qui pouvaient parler au nom de l'humanité, de la science, de la civilisation, protestèrent contre le bombardement de Paris; il en fut de même

des puissances neutres. L'histoire a enregistré ces témoignages, et portera un jugement sévère sur ce fait d'inutile barbarie.

Il était, en effet, inutile; les obus ne tombant que dans six arrondissements sur vingt, ce bombardement partiel n'aurait pu déterminer Paris à capituler. La famine allait l'y contraindre, et les Allemands ne l'ignoraient pas.

Bataille de Montretout-Buzenval (19 janvier 1871). — Avant de se résoudre à cette extrémité, la population pousse le gouvernement à tenter un dernier effort, effort suprême qui ne devait, qui ne pouvait pas réussir, mais qui n'était pas inutile, ne fût-ce que pour montrer que la France combat jusqu'aux limites extrêmes, et ne désespère jamais, même contre toute espérance.

Le 16 janvier, une action est décidée pour le 19, dans la direction de Versailles.

L'armée destinée à agir est répartie en trois colonnes : celle de gauche, sous les ordres du général Vinoy, attaquera Montretout; celle de droite, commandée par le général Ducrot, se portera sur La Jonchère, et celle du centre, général de Bellemare, sur Buzenval. Le général Trochu prend la direction de l'opération. Cette armée, qui comprenait des troupes de l'armée régulière, des mobiles et des gardes nationaux, comptait environ cent mille hommes.

La division Courty (brigades Avril de Lenclos, 123e et 124e, et Pistouley, 125e et 126e) constitue la réserve générale de la colonne du général Vinoy. La division part des Lilas le 18, à quatre heures du soir,

s'embarque à la gare de Belleville-Villette, et se rend par le chemin de fer de ceinture à Puteaux, où elle arrive de neuf à onze heures du soir. Le 19, à quatre heures du matin, elle se réunit dans la grande rue de Puteaux ; elle se porte par Suresnes au carrefour de la Croix-du-Roi, où elle est placée en réserve.

L'action devait commencer à six heures du matin ; la colonne de gauche était à son poste à l'heure dite ; mais, par suite d'une regrettable lacune dans les ordres de l'état-major général, qui n'avait pas réglé l'itinéraire des colonnes, il se produisit des encombrements et des retards ; l'attaque est décousue, au lieu de se produire avec ensemble.

Nos troupes enlèvent la redoute de Montretout et livrent un sanglant combat dans le parc de Buzenval ; mais elles viennent se heurter à des positions fortement retranchées, et, écrasées par l'artillerie ennemie, elles sont forcées de s'arrêter.

Vers trois heures et demie, les Allemands, voyant notre feu s'affaiblir, prennent l'offensive sur quelques points de la ligne ; les tirailleurs de la brigade Fournès, placés sur la crête devant Garches, commencent à reculer ; les francs-tireurs de la division, sous les ordres du commandant Lécuyer, avec des bataillons de mobiles, sont envoyés pour les soutenir. Bientôt les Allemands, grenadiers du roi et fusiliers-chasseurs, décimés par un feu bien dirigé, font demi-tour et descendent rapidement la côte qu'ils venaient de gravir.

Nos francs-tireurs les poursuivent jusqu'au cimetière, entre la maison du curé et Garches ; mais là, les

Allemands, bien postés et abrités par les murs du cimetière, les couvrent de projectiles. Le commandant Lécuyer est blessé, il en est de même du capitaine Frère, qui lui succède ; le capitaine Risbourg, du 125e, prend le commandement du bataillon et le ramène sur la crête, où la ligne se maintient malgré le feu de l'ennemi. Le lieutenant Géraud, du 125e, est blessé.

Le général Vinoy fait entrer en ligne la brigade Avril de Lenclos (123e et 124e) pour soutenir et relever les troupes du général de Beaufort, engagées depuis le matin ; la brigade Pistouley (125e et 126e) est portée à la Briqueterie, à hauteur de la redoute de Montretout.

Vers cinq heures et demie, l'ennemi tente un nouveau mouvement offensif ; mais il est repoussé et nos troupes se maintiennent sur leurs positions.

A la nuit, nous étions toujours maîtres de notre champ de bataille; mais les troupes étaient fatiguées ; les corps, par suite de cette lutte incessante de plus de dix heures, étaient mêlés, surtout dans la colonne de gauche, et dans un désordre inextricable : il paraît impossible au général Trochu de reprendre la lutte le lendemain dans ces conditions, et, à sept heures, il ordonne la retraite.

Le 125e reste pendant une partie de la nuit en colonne à demi-distance à la Briqueterie pour protéger la retraite de l'artillerie, qui se fait péniblement dans des chemins défoncés. Vers onze heures du soir, le Gouverneur donne l'ordre à toutes les troupes de rentrer dans leurs cantonnements. Le 125e revient à Puteaux.

Fin du siège (du 20 au 28 janvier). — Le 21 janvier, le général Trochu est remplacé par le général Vinoy, qui prend à cette date le commandement des troupes.

Le 22 janvier, à sept heures du matin, la division Courty est appelée de Puteaux à Paris, où elle est placée aux Champs-Élysées, près du palais de l'Industrie. Le soir, elle se rend à la caserne du Prince-Eugène.

Le 25 janvier, le général Ducrot quitte son commandement ; la IIe armée est dissoute.

Le bombardement continua jusqu'au 26 janvier à minuit ; les pourparlers étaient commencés, et il avait été convenu que le feu cesserait à ce moment des deux côtés. Le 26 au soir, les artilleurs prussiens mirent à profit les heures qui leur restaient, et redoublèrent de vivacité dans leur tir, comme s'ils eussent regretté de ne pouvoir tout écraser, et comme s'ils eussent voulu faire le plus de victimes possible. De dix heures à minuit, ce fut un bombardement formidable, désespéré, haineux, et d'autant plus odieux qu'il n'avait plus de raison d'être.

La capitulation est signée le 28 janvier avec un armistice de 21 jours. La capitale devait payer aux Allemands une contribution municipale de 200 millions. L'armée de Paris restait dans la ville comme prisonnière de guerre et était désarmée, à l'exception de 12,000 hommes et de la garde nationale.

Paris avait accompli avec grandeur et dévouement son rôle de place forte. Cette ville de deux millions d'habitants avait supporté pendant plus de quatre

mois toutes les privations d'un blocus étroit, au milieu d'un hiver rigoureux ; elle avait arrêté sous ses murs une armée formidable exaltée par des succès inespérés, et lui avait tenu tête; si enfin elle succombait, c'était seulement vaincue par la famine.

Le 125e, dans les combats et batailles autour de Paris, avait perdu en tués ou blessés 24 officiers et 438 hommes de troupe.

L'armistice fut prolongé jusqu'au 12 mars, et une assemblée nationale, réunie à Bordeaux, accepta, le 2 mars, les préliminaires de paix.

Licenciement du 125e (13 mars 1871). — Le 1er février 1871, le 125e avait été placé dans les baraquements du boulevard Rochechouart et de La Chapelle.

Le 13 mars, il est licencié, et ses cadres sont versés au 25e régiment d'infanterie.

Ils quittent Paris le 15 mars et sont dirigés sur Vannes (Morbihan).

QUATRIÈME PARTIE

14e RÉGIMENT PROVISOIRE

Organisé le 16 avril 1871, et devenu

LE 125e RÉGIMENT D'INFANTERIE

le 1er mai 1872.

(Décret du 4 avril 1872.)

Chefs de corps :

Colonel	LEBRUN (colonel du 12 août 1866). .	16 avril 1871.
—	SABATTIER.	29 décembre 1874.
—	POTIRON DE BOISFLEURY.	9 avril 1881.
—	BIDOT.	16 février 1888.
—	CRETIN (colonel du 1er juillet 1887).	12 septembre 1889.

QUATRIÈME PARTIE

I

14e RÉGIMENT PROVISOIRE

Insurrection parisienne (1871).

Insurrection du 18 mars 1871. — La France était vaincue et avait dû subir les dures conditions de vainqueurs implacables, quand, sous leurs yeux, la plus criminelle, et en même temps la plus formidable des insurrections fit succéder la guerre civile à la guerre étrangère.

Les mêmes hommes qui n'avaient pas craint de salir et de compromettre la défense de Paris par les émeutes des 8 et 31 octobre 1870 et du 22 janvier 1871 reprirent leur œuvre au mois de mars, et, cette fois, Paris, énervé, fatigué par la guerre, et aussi inquiet des tendances de l'Assemblée nationale, Paris les laissa faire.

Le 18 mars, ils étaient maîtres de la capitale, avec toutes les ressources en matériel et en munitions accumulées dans la ville par le Gouvernement de la Défense nationale.

Il fallut enrégimenter, pour de nouveaux combats, les soldats qui venaient de soutenir contre les Allemands une dure et pénible campagne.

Organisation de l'armée de Versailles (6 avril). — L'armée destinée à combattre l'insurrection est créée par décret du 6 avril. Elle est placée, pour les opérations du siège, sous le commandement en chef du maréchal de Mac-Mahon ; elle commence ses opérations le 11 avril.

Le plan d'attaque consistait à s'emparer du Point-du-Jour, le seul point saillant de l'enceinte au sud de Paris. Mais il fallait d'abord reprendre le fort d'Issy, qui défend ce saillant.

Le 2e corps, général de Cissey, est chargé de cette attaque, pendant que le 1er corps, général Ladmirault, s'établit sur la rive gauche de la Seine, jusqu'à Asnières ; entre ces deux corps, l'armée de réserve, général Vinoy, occupe Clamart, Meudon et Bellevue, avec une division à Versailles ; le 3e corps, formé de cavalerie, sous les ordres du général du Barrail, couvre l'armée sur la droite.

Formation du 14e régiment provisoire (16 avril). — Telle était la situation lorsque des régiments provisoires furent formés avec les troupes arrivant de captivité.

Les 13e, 14e, 15e et 16e furent organisés à Auxerre, par les soins du général de division Corréard, avec les prisonniers rentrant d'Allemagne par Lunéville.

Le 14e provisoire est constitué à la date du 16 avril ; placé sous le commandement du colonel Lebrun, il avait un effectif de 65 officiers et 2,318 hommes de troupe.

Arrivée au camp de Satory (23 avril). — Le régiment part d'Auxerre par les voies ferrées le

21 avril, et arrive au camp de Satory le 23. Il forme, avec le 13e provisoire, la 1re brigade, général de Brauer, de la 2e division, général Garnier, du 5e corps d'armée sous les ordres du général Clinchant. La 1re division du 5e corps avait été organisée à Cambrai, et comprenait les 1er, 2e, 3e et 4e régiments provisoires. A la 2e division est adjoint un détachement du 17e provisoire venant de Besançon.

Opérations autour de Paris (du 2 au 21 mai). — Après quelques jours employés à compléter l'organisation et l'équipement des troupes, le 5e corps quitte, le 2 mai, le camp de Satory pour prendre une part active aux opérations du siège ; à cette date, le quartier-général est transporté à la Cour-Roland ; le 14e provisoire est campé au-dessus de Jouy-en-Josas, sur la route de Versailles à Bièvre.

Du 3 au 11 mai, le régiment fournit des travailleurs et des gardes pour les travaux d'approche exécutés devant les forts d'Issy et de Vanves. Le fort d'Issy est occupé le 9 par le 38e de marche ; le 11 au matin, dans une tentative faite pour surprendre le fort de Vanves, le capitaine Nier, de la 1re compagnie du 3e bataillon, est blessé ; le sous-lieutenant Jecker reçoit une contusion.

Le 11 mai, le 5e corps est chargé d'aller couronner les chemins couverts et établir des batteries de brèche contre le Point-du-Jour ; dans ce but il est dirigé sur Longchamps et devra s'établir en arrière du bois de Boulogne en face de la Muette.

Le 12, la 2e division vient remplacer au parc de Bu-

renval la 1re division, envoyée au bois de Boulogne. Le régiment est placé derrière le mur du parc, sur le chemin de Longboyau.

Le 14, il établit son campement à Saint-Cucufa.

Le service des tranchées est réglé dans le 5e corps par division ; elles doivent se succéder de quatre en quatre jours au bois de Boulogne. Le régiment s'y rend du 17 au 20 inclus, et repousse pendant cette période plusieurs sorties des insurgés. Les batteries de brèche ouvrent le feu, le 20, à une heure de l'après-midi.

Le régiment rentre au camp de Saint-Cucufa le 21 au matin.

Cependant les travaux avaient été poussés avec la plus grande activité ; les cheminements avaient été élargis pour le passage des colonnes, et tous les engins nécessaires, ponts volants, échelles, outils de toute sorte, étaient réunis à Boulogne pour donner l'assaut, qui devait avoir lieu le 22 ou 23, quand le corps Douai s'empare par surprise, le 21 au soir, de la porte de Saint-Cloud.

Un piqueur des ponts-et-chaussées, M. Ducatel, ayant reconnu que les insurgés, chassés par le feu de nos batteries, avaient abandonné le Point-du-Jour, s'était approché des remparts, et avait appelé les gardes de tranchée.

Opérations dans Paris (du 21 au 28 mai).

Nuit du 21 au 22. — Le corps Douai entre le premier dans la place. Il est suivi de la brigade Blot du 5e corps, puis de la brigade de Brauer. Le 14e provisoire était rentré depuis le matin au camp de Saint-



Prosper Cosme LEBRUN

Colonel du 125e 1871 1874

zenval la 1re division, envoyée au bois de Boulogne. Le régiment est placé derrière le mur du parc, sur le chemin de Longboyau.

Le 14, il établit son campement à Saint-Cucufa.

Le service des tranchées est réglé dans le 5e corps par division ; elles doivent se succéder de quatre en quatre jours au bois de Boulogne. Le régiment s'y rend du 17 au 20 inclus, et repousse pendant cette période plusieurs sorties des insurgés. Les batteries de brèche ouvrent le feu, le 20, à une heure de l'après-midi.

Le régiment rentre au camp de Saint-Cucufa le 21 au matin.

Cependant les travaux avaient été poussés avec la plus grande activité ; les cheminements avaient été élargis pour le passage des colonnes, et tous les engins nécessaires, ponts volants, échelles, outils de toute sorte, étaient réunis à Boulogne pour donner l'assaut, qui devait avoir lieu le 22 ou 23, quand le corps Douai s'empare par surprise, le 21 au soir, de la porte de Saint-Cloud.

Un piqueur des ponts-et-chaussées, M. Ducatel, ayant reconnu que les insurgés, chassés par le feu de nos batteries, avaient abandonné le Point-du-Jour, s'était approché des remparts, et avait appelé les gardes de tranchée.

Opérations dans Paris (du 21 au 28 mai). Nuit du 21 au 22. — Le corps Douai entre le premier dans la place. Il est suivi de la brigade Blot du 5e corps, puis de la brigade de Brauer. Le 14e provisoire était rentré depuis le matin au camp de Saint-



Prosper [illegible]sme LEBRUN

Colonel du 125e 1871 1874

Cucufa, pour la période de repos, quand la nouvelle de l'entrée dans Paris est apportée vers six heures du soir. La brigade prend les armes, et à minuit elle pénétrait dans la ville.

Après être entrées, les troupes du 5e corps tournent à gauche, et s'avancent de bastion en bastion par la route militaire, faisant un grand nombre de prisonniers, et ouvrant successivement les portes d'Auteuil et de Passy.

Prise de la barricade de la place d'Eylau. — Pendant que la 1re division s'emparait du château de la Muette et de la porte Dauphine, la 2e division occupe la formidable barricade de la place d'Eylau.

Les insurgés, se voyant tournés, abandonnent la barricade, qui est occupée par le régiment à quatre heures du matin.

Le 14e provisoire s'avance ensuite jusqu'à la place de l'Étoile, où il fait une halte de quelques heures, pendant laquelle les troupes, qui n'étaient pas encore entrées, pénètrent dans Paris.

A une heure après midi, le régiment suit l'avenue de la Reine-Hortense, et vient camper au parc Monceau, où il passe la nuit. Des projectiles égarés tombent dans le camp ; le sous-lieutenant Lacoste est blessé à la jambe par un éclat d'obus.

23 mai. Attaque des buttes Montmartre. — La division quitte le parc Monceau à cinq heures du matin, ayant pour objectif les buttes Montmartre, qu'elle doit aborder par le sud et l'ouest.

Le général de division forme trois colonnes : la

colonne de droite, commandée par le général de Brauer, avec le 13e provisoire, s'avance par la rue des Dames; la colonne de gauche, sous les ordres du général Cottret, marche par la rue Cardinet. Le général Garnier dirige la colonne du centre, formée du 14e provisoire; il laisse en arrière le colonel Lebrun avec les 2e et 3e bataillons, comme réserve des trois colonnes, et lui-même se porte en avant avec le 1er bataillon et le lieutenant-colonel Sabattier.

Prise des barricades de la rue Legendre et de l'église des Batignolles. — L'attaque est poussée vigoureusement dans cet ordre, et réussit sur tous les points. Le 1er bataillon enlève successivement trois barricades dans la rue Legendre, et l'église des Batignolles. A midi, toute la rue Legendre est en notre pouvoir. A ce moment, les insurgés, attaqués par la 1re division, évacuent la grande barricade de la place Clichy, laissant ainsi le passage libre au 1er bataillon, que le lieutenant-colonel dirige immédiatement sur Montmartre par la rue des Carrières.

Occupation du cimetière Montmartre. — Il se trouve bientôt arrêté par le mur du cimetière, haut de quatre mètres. Deux échelles sont appliquées sur ce mur, pendant qu'un trou y est pratiqué. Laissant les 5e et 6e compagnies en réserve, le lieutenant-colonel entraîne les autres compagnies, qui franchissent l'obstacle par les échelles et par le trou, et se trouvent bientôt réunies dans le cimetière.

Prise des barricades de la rue des Abbesses et de la mairie du XVIIIe arrondissement. — Le bataillon, après une reconnaissance

dans toutes les directions, débouche sur les derrières d'une barricade établie à l'intersection des rues Lepic et des Abbesses. Cette barricade est abandonnée par ses défenseurs après quelques coups de feu, dont l'un atteint d'une façon grave le capitaine Hervot, commandant la 3e compagnie, qui mourut le 2 juin des suites de cette blessure.

La fusillade s'engage alors avec une autre barricade établie sur la place des Abbesses. Sur les renseignements fournis par les volontaires du commandant Verré, le lieutenant-colonel la fait tourner par la gauche. Il confie cette mission au capitaine Barthe. Celui-ci, avec le capitaine adjudant-major Pierre, s'élance à la tête de la 5e compagnie, pénètre à travers les maisons dans la rue Tholozé, arrive à la rue Durantou, où il prend le pas de course ; il y est joint par des détachements du 51e d'infanterie et du 10e bataillon de chasseurs, venus des hauteurs de Montmartre déjà occupées. Il débouche enfin sur la place des Abbesses, prenant à revers la barricade, dont les défenseurs se rendent. La mairie du XVIIIe arrondissement est occupée. 150 prisonniers et 4 canons tombent entre nos mains.

Pendant ce temps, les 2e et 3e bataillons traversaient la barricade de l'avenue de Clichy ; le 2e prenait position sur la place Clichy, tandis que le 3e bataillon montait, avec le général Garnier, par la rue Lepic, sur les buttes Montmartre.

A une heure, une compagnie du 10e bataillon de chasseurs, du 1er corps, plantait le drapeau tricolore sur la tour de Solférino.

« Nous étions maîtres, dit le rapport du maréchal, de la grande forteresse de la Commune, du réduit de l'insurrection, position formidable d'où les insurgés pouvaient couvrir tout Paris de leurs feux. » Nous y prenons plus de 100 pièces de canon et des approvisionnements considérables en armes et en munitions.

Le soir du 23, les positions du régiment étaient les suivantes :

Le 1er bataillon sur la place de la mairie du XVIIIe arrondissement, à Montmartre.

Le 2e bataillon sur la place Clichy et le boulevard des Batignolles, avec le 3e bataillon, redescendu des buttes avant la nuit.

24 mai. Opérations dans le Xe arrondissement. Occupation de la Bourse. — Le matin du 24 mai, le 1er bataillon rejoint les deux autres sur le boulevard des Batignolles.

A une heure après midi, les 1er et 2e bataillons quittent le boulevard, laissant sur ce point le 3e bataillon, chargé de maintenir l'ordre dans le quartier, et d'assurer nos derrières.

Les deux premiers bataillons, sous le commandement du colonel Lebrun, gagnent la rue des Petites-Écuries, pour concourir à la prise du Xe arrondissement. Le quartier était hérissé de barricades, aussi cette journée fut-elle la plus pénible.

En s'avançant, le régiment a, sur sa gauche, de nombreuses barricades, parmi lesquelles l'une est établie dans la rue du Paradis-Poissonnière ; une autre, armée de canons, ferme la rue du Faubourg-Saint-Denis à hauteur de Saint-Lazare, une troisième

se dresse à l'extrémité de la rue de la Fidélité. Sur sa droite se trouve la puissante barricade de la porte Saint-Denis. En face, l'extrémité de la rue des Petites-Écuries est enfilée par une batterie établie dans la rue du Château-d'Eau, à la mairie du Xe arrondissement.

Le 1er bataillon marche en tête et supporte le principal effort. Il est obligé de cheminer à travers les maisons pour éviter de subir des pertes trop nombreuses au milieu de ces feux croisés.

Le commandant de Berthou, partant de la rue d'Hauteville, entraîne les deux premières compagnies par le passage Violet et va occuper le passage Brady, qui lui donne accès dans les maisons situées à droite de la rue des Petites-Écuries ; la 4e compagnie vient plus tard les renforcer, et les trois compagnies réussissent à pousser jusqu'au boulevard de Strasbourg, où elles s'établissent après une vive fusillade.

Le reste du bataillon suit les trois premières compagnies et occupe les maisons du quartier jusqu'au boulevard de Strasbourg.

L'attaque, commencée à deux heures, était terminée à six heures du soir, mais non sans pertes : une cinquantaine d'hommes avaient été mis hors de combat.

Le lieutenant Bouvatier, de la 1re compagnie, avait été blessé au coin de la rue d'Hauteville. Le colonel Lebrun, en dirigeant le mouvement des 2e et 3e compagnies du 2e bataillon qu'il venait d'appeler dans la rue des Petites-Écuries pour appuyer la gauche du 1er bataillon, reçoit dans les jambes une balle qui brise son épée et le renverse.

A dix heures et demie du soir, les 2e et 4e provi-

soires viennent relever nos troupes fatiguées; les deux bataillons se rallient dans la rue d'Hauteville et vont camper à la Bourse.

25 mai. Opérations dans le quartier du Temple et contre le Château-d'Eau. — Pour la journée du 25, les deux premiers bataillons ont pour objectif la mairie, le square et le marché du Temple, qu'ils doivent enlever pour concourir à l'attaque dirigée contre le Château-d'Eau.

Ces deux bataillons quittent la Bourse vers onze heures du matin. Dirigé sur la rue Aumaire par le général de Brauer, le 2e bataillon enlève successivement les barricades de la rue Réaumur (5e compagnie) et de la rue Turbigo (6e compagnie, conduite par le commandant Limayrac).

La 6e compagnie reste toute l'après-midi à cette dernière barricade, d'où elle répond au feu des insurgés établis aux Magasins-Réunis et dans le faubourg du Temple.

Les autres compagnies du 2e bataillon débouchent alors sur la place de la Mairie du IIIe arrondissement, en même temps que 4 compagnies du 13e provisoire. Ce détachement soutient les deux premières compagnies de notre bataillon, qui, sur la gauche, enlèvent le marché, ainsi qu'une barricade élevée derrière. L'effort principal fut fait par la 1re compagnie.

Sur la droite, les 2e et 4e compagnies pénètrent dans les maisons en face de la mairie, et, de là, dirigent une vive fusillade sur les fenêtres occupées par les insurgés ; puis la 2e compagnie redescend et

va s'emparer d'une barricade à l'entrée de la rue de Bretagne.

Vers quatre heures du soir, les barricades des angles de la place étaient occupées ; la mairie, cernée de toutes parts, tombe au pouvoir des troupes, qui y font une trentaine de prisonniers.

Pendant que le 2e bataillon attaquait et prenait le quartier du Temple, le 1er, après l'enlèvement de la rue de Turbigo, cheminait vers le Château-d'Eau ; il était soutenu par le feu de la 6e compagnie du 2e bataillon, qui, restée derrière la barricade qu'elle avait enlevée, tirait sur la batterie des fédérés établie sur la place.

Se réunissant au 15e provisoire, le 1er bataillon parvient à prendre les insurgés à revers sur ce point. A la tombée de la nuit, la caserne du Prince-Eugène et les Magasins-Réunis, attaqués de front par les brigades de Courcy et Blot, sont occupés par nos troupes. Cette occupation suffit pour faire tomber les barricades du boulevard Richard-Lenoir.

Pour renforcer notre position, la 6e compagnie du 1er bataillon s'établissait dans le théâtre Déjazet, ce qui nous donnait des vues sur le boulevard du Temple.

A la nuit, le 1er bataillon se replie sur le 2e, et les deux bataillons restent, jusqu'au matin du 26, sur la place de la Mairie et dans le marché du Temple.

26 mai. Occupation du boulevard du Temple. — Le 26 au matin, le régiment débouche à sept heures sur le boulevard du Temple.

Le 2e bataillon en occupe successivement les maisons

du côté des numéros pairs, ainsi que le cirque; le 1er bataillon s'établit de l'autre côté, numéros impairs. A la fin de la journée tout le boulevard était occupé.

27 mai. — Occupation du quartier du Château-d'Eau. — Le 27, le 2e bataillon étend sa ligne et prend position dans les rues Amelot, Oberkampf, de Crussol, et se relie par sa droite au 4e corps.

Vers le soir, le 3e bataillon, descendu de Clichy, s'établit aux Magasins-Réunis.

Ce jour-là, un ordre du commandant en chef transmet aux troupes du 5e corps les félicitations que lui adresse le maréchal de Mac-Mahon, commandant en chef l'armée de Versailles.

28 mai. — Occupation du canal Saint-Martin. — Fin de l'insurrection. — Le 5e corps, ayant à sa droite le 4e, a pour mission de garder le canal Saint-Martin et le boulevard Richard-Lenoir, pour arrêter sur cette ligne les insurgés enveloppés par l'est.

Le 28 au matin, la barricade de la rue des Trois-Bornes, armée de canons, se défend encore, enfilant la rue d'Angoulême, et coupant le boulevard du Temple par un tir continu. Le général Garnier fait établir à l'entrée de la rue une batterie de quatre pièces qui, vers dix heures, réduit cette barricade au silence. Le régiment occupe alors complètement le quartier.

Là fut blessé le général de Brauer, au milieu de sa brigade et aux côtés du général Garnier.

Il fut remplacé quelque temps après par le général Colin.

A trois heures de l'après-midi, les derniers insurgés mettent bas les armes; toute résistance avait cessé, l'insurrection était vaincue.

Le soir du 28, le 14e provisoire s'établissait entre la rue du Temple et la rue de Saintonge.

Pertes du régiment. — Pendant cette lutte, le régiment avait eu 9 officiers blessés, dont l'un mourut de sa blessure quelques jours après, 8 hommes de troupe tués et 118 blessés.

Emplacements occupés du 29 mai 1871 au 1er mai 1872. — Le 29 mai au matin, le 14e provisoire retourne au camp de Satory.

Le 16 juillet 1871, le régiment rentre dans Paris et est placé à la caserne de la Nouvelle-France.

Le 29 septembre, il occupe les bastions nos 27, 29, 33, 34, à la Villette.

Le 29 mars 1872, la 2e division du 5e corps se rend au camp de Villeneuve-l'Étang.

En vertu d'un décret en date du 4 avril 1872, les régiments provisoires restent définitivement constitués, et le 14e provisoire devient le 125e régiment d'infanterie.

II

125e RÉGIMENT D'INFANTERIE

CHAPITRE PREMIER

Le 125e, du 1er mai 1872 au 1er janvier 1882.

Organisation du 125e (1er mai 1872). — Un décret du 4 avril 1872 décide que les régiments provisoires deviendront définitifs et seront formés à quatre bataillons, à la date du 1er mai suivant.

En exécution de cette décision, le 14e provisoire prend, le 1er mai 1872, le numéro 125. Les trois premiers bataillons et le dépôt restent au camp de Villeneuve-l'Étang, et le 4e bataillon se forme à Saint-Cloud.

Ces bataillons, formés à 6 compagnies, conservèrent leur constitution primitive jusqu'au 1er octobre 1872, époque à laquelle eut lieu un tiercement entre les compagnies; les bataillons conservèrent les mêmes emplacements.

1873. — Le 4e bataillon, sous les ordres du commandant Chéry de Bellecouche, se rend de Saint-Cloud au camp de Saint-Germain-en-Laye, le 12 mars 1873.

Réorganisation du 15 octobre 1873. — Un décret du 29 septembre 1873 prescrit que les régiments seront formés à 3 bataillons de 6 compagnies et un dépôt de 3 compagnies.

En exécution de ce décret et de la circulaire minisnistérielle du 30 septembre, 3 compagnies désignées par le sort doivent concourir à la formation du 135e régiment d'Infanterie. Ces compagnies sont : la 3e du 2e bataillon, capitaine Dubuisson de Courson, la 6e du 3e bataillon, capitaine Delatour, et la 2e du 4e bataillon, capitaine Roques.

Le 15 octobre 1873, ces trois compagnies partent pour rejoindre leur nouveau corps au camp de Châlons.

Le même jour, les cinq compagnies restant au camp de Saint-Germain-en-Laye se rendent au camp de Villeneuve-l'Étang, où il est procédé, à la même date, à un nouveau tiercement.

9e corps d'armée, 17e division, 34e brigade. — A compter de cette date, le 125e fait partie du 9e corps d'armée, 17e division, général Metman, 34e brigade, général Vittot. Cette brigade est composée des 114e et 125e d'Infanterie.

Emplacements à la fin de 1873. — Le régiment reçoit en même temps l'ordre de partir du camp de Villeneuve-l'Étang, pour se rendre : l'état-major, le 1er et le 2e bataillon à Sedan, sous le commandement du colonel Lebrun ; le 3e bataillon et le dépôt à Poitiers, sous les ordres du lieutenant-colonel Sabattier.

Le 1er bataillon se met en route, le 16 octobre, par Saint-Denis, Lagny, Coulommiers, La Ferté-Gaucher

(séjour), Sézannes, Vertus, Châlons, Suippes, Vouziers (séjour), Le Chêne, et arrive à Sedan le 28.

Le 2e bataillon part le 17 et arrive à destination le 29, après avoir suivi le même itinéraire que le 1er.

Le 3e bataillon et le dépôt partent le 16 octobre, par les voies ferrées, et arrivent à Vendôme le même jour. Ils en repartent le 17 pour se rendre par étapes à Poitiers, où ils arrivent le 22, en passant par Châteaurenault, Tours (séjour), Sainte-Maure et Châtellerault.

La compagnie hors-rang quitte le camp par les voies ferrées, le 19 octobre, pour se rendre à Poitiers, où elle arrive le 20.

1874. — Détachement de Saint-Maixent (3e bataillon.) — Le 3e bataillon, sous les ordres du commandant Bouis, part de Poitiers le 1er mars 1874, pour se rendre à Saint-Maixent par étapes ; il couche le même jour à Lusignan, et arrive le 2 à Saint-Maixent.

Grandes manœuvres. — (1er et 2e bataillons.) — Les 1er et 2e bataillons prennent part, au mois de septembre 1874, aux grandes manœuvres du 6e corps, dans lequel ils sont détachés.

Le régiment fait partie, pour ces manœuvres, de la division Abattucci et de la brigade Daguerre.

Il quitte Sedan le 13 septembre, manœuvre entre Clermont-en-Argonne et Verdun, et part le 24 septembre, de Fleury, pour rentrer à Sedan.

Remplacement du colonel Lebrun par le colonel Sabattier. — Le colonel Lebrun est promu

au grade de général de brigade par décret du 29 décembre 1874.

Il est remplacé, à la même date, dans le commandement du 125e, par le colonel Sabattier.

1875. — Le 125e part de Sedan le 16 mars 1875, par les voies ferrées, pour se rendre au camp de Saint-Germain-en-Laye, où il arrive le 17 au matin.

Réorganisation du 11 avril 1875. — En exécution de la loi du 13 mars 1875, le licenciement de trois compagnies est prononcé, savoir: 3e bataillon, 5e compagnie, capitaine Moynier, et 6e compagnie, capitaine Dupont; dépôt, 3e compagnie, capitaine Alliey.

Le régiment est constitué à 4 bataillons de 4 compagnies et 2 compagnies de dépôt. Les bataillons actifs étant séparés du dépôt, il n'est pas fait de tiercement; les 3 premiers bataillons sont formés avec les deux anciens premiers bataillons, et le bataillon détaché à Saint-Maixent prend le no 4.

Les officiers qui ne peuvent être replacés dans les compagnies restent à la suite.

Emplacements en 1875. — Les bataillons actifs restent au camp de Saint-Germain-en-Laye; ils détachent à Poissy les 3 premières compagnies du 3e bataillon, du 1er juillet au 31 septembre 1875.

Le 4e bataillon est à Saint-Maixent et le dépôt à Poitiers.

1876. — Emplacements occupés en 1876. — Les trois premières compagnies du 1er bataillon

sont détachées à Poissy du 1er janvier 1876 au 31 mars inclus.

Le régiment quitte le camp de Saint-Germain-en-Laye et rentre à Paris le 2 mai ; l'état-major et le 1er bataillon sont placés à la caserne de Lourcine, le 2e bataillon au bastion 87, et le 3e bataillon au bastion 89.

1877. — Mouvements exécutés en 1877. — Le 125e à Poitiers. — La 17e division reçoit l'ordre de se rendre sur le territoire du corps d'armée auquel elle appartient. Le 9e corps était à cette époque commandé par le général de Gallifet, à Tours. Le siège de la 17e division est Châteauroux ; celui de la 34e brigade, et la garnison affectée au 125e, est Poitiers.

Les 1er, 2e et 3e bataillons du régiment quittent Paris le 1er et le 2 mai et se rendent par étapes : les 1er et 3e bataillons à Poitiers, où ils arrivent le 13 mai ; le 2e bataillon à Bressuire, où il arrive le 17 mai.

Deux compagnies du 125e, la 1re du 1er et la 4e du 3e bataillon, sont laissées provisoirement à Châtellerault le 12 mai; elles ne rejoignent le régiment à Poitiers que le 17 septembre, après l'achèvement du casernement.

Le 4e bataillon part de Saint-Maixent par les voies ferrées le 1er mai 1877, pour Paris, où il arrive le même jour ; il est caserné à Lourcine.

1878. — Mouvements exécutés en 1878. — Le 2e bataillon, détaché à Bressuire, quitte cette

ville, le 1er avril 1878, pour occuper Saint-Maixent et Thouars.

L'état-major de ce bataillon, avec les 2e et 3e compagnies, part de Bressuire le 1er avril et arrive à Saint-Maixent le 2 ; les 1re et 4e compagnies quittent Bressuire le 1er avril et arrivent à Thouars le même jour.

Ces deux dernières compagnies partent de Thouars le 9 septembre pour Poitiers, où elles rejoignent la portion principale du corps le 10, pour prendre part aux manœuvres.

Manœuvres d'automne. — Le régiment quitte Poitiers le 12 septembre pour se rendre à Vivonne, où il arrive le même jour; les 2e et 3e compagnies du 2e bataillon quittent Saint-Maixent le 11 septembre et rallient la portion centrale à Vivonne, où le régiment est réuni le 12. Il y cantonne en entier le 13 et le 14.

Dans le cours des manœuvres il occupe les cantonnements suivants; les 15 et 16, Lusignan; le 17, Croutelle ; le 18, le Grand-Iversay ; le 19, Purnon-Verrue; le 20, Monts-sur-Guesnes; le 21 et le 22, Noueré, Rossay, Charrière et Varennes; le 23, environs de Saint-Léger (campement); le 24 et le 25, Antoigné, Ambignon, Coulon et Lernay; le 26 et le 27, Moncontour. Le 26, les 1re et 4e compagnies du 3e bataillon se rendent à Thouars et y arrivent le même jour.

Le 28, les 2e et 3e compagnies du même bataillon partent de Moncontour pour Saint-Maixent, où elles arrivent le 30 septembre.

L'état-major du régiment, les 1er et 2e bataillons,

quittent Moncontour, le 28, pour se rendre à Poitiers, où ils rentrent le 29 septembre.

1879. — Tir aux grandes distances. — L'état-major, les 2e et 3e compagnies du 3e bataillon, se rendent de Saint-Maixent à Poitiers pour exécuter des tirs aux grandes distances; parti de Saint-Maixent le 19 juillet 1879, ce détachement rentre dans sa garnison le 28.

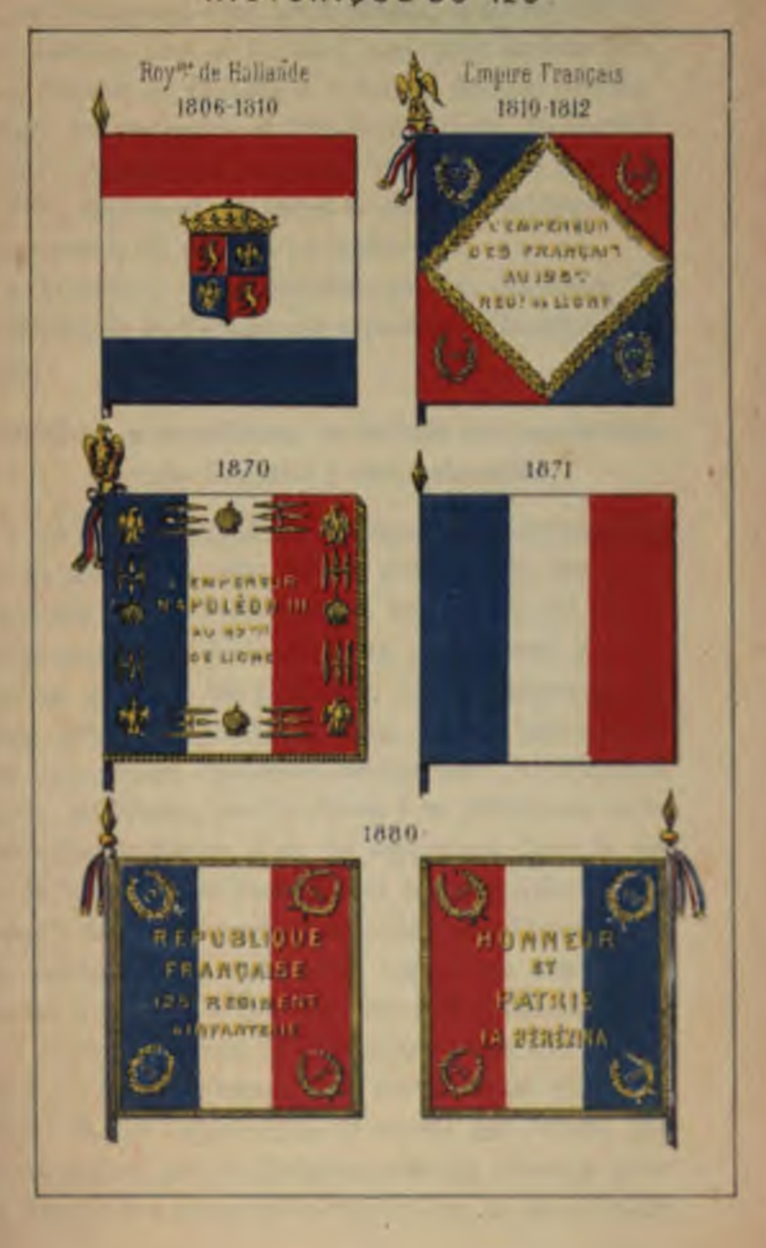
Relèvement des détachements. — Le 3e bataillon est relevé dans les détachements à la date du 16 octobre par le 2e bataillon, dont l'état-major, les 1re et 4e compagnies, arrivent à cette date à Saint-Maixent, les 2e et 3e compagnies à Thouars.

1880. — Relèvement du bataillon de Paris. — Le 1er bataillon quitte Poitiers le 31 mars au soir, par les voies ferrées; il arrive à Paris le 1er avril et est caserné au Château-d'Eau.

Le 4e bataillon quitte Paris, le 1er avril, pour Poitiers, où il se rend par étapes en passant par Arpajon, Saint-Arnoult, Chartres (séjour), Bonneval, Cloyes, Vendôme, Châteaurenault (séjour), Tours, Sainte-Maure et Châtellerault (séjour); il arrive à Poitiers le 14 avril.

Tirs aux grandes distances. — L'état-major, les 1re et 4e compagnies du 2e bataillon, se rendent le 3 juillet à Poitiers, pour exécuter les tirs aux grandes distances; ils sont rentrés à Saint-Maixent le 11 juillet.

Distribution des drapeaux. — Le 10 juillet, une députation, composée du colonel, d'un capitaine,


Royme de Hollande
1806-1810
Empire Français
1810-1812
L'EMPEREUR
DES FRANÇAIS
1870
1871
1880
RÉPUBLIQUE
FRANÇAISE
HONNEUR
ET
PATRIE
LA BÉRÉZINA

quittent Moncontour, le 28, pour se rendre à Poitiers, où ils rentrent le 29 septembre.

1879. — Tir aux grandes distances. — L'état-major, les 2e et 3e compagnies du 3e bataillon, se rendent de Saint-Maixent à Poitiers pour exécuter des tirs aux grandes distances; parti de Saint-Maixent le 19 juillet 1879, ce détachement rentre dans sa garnison le 28.

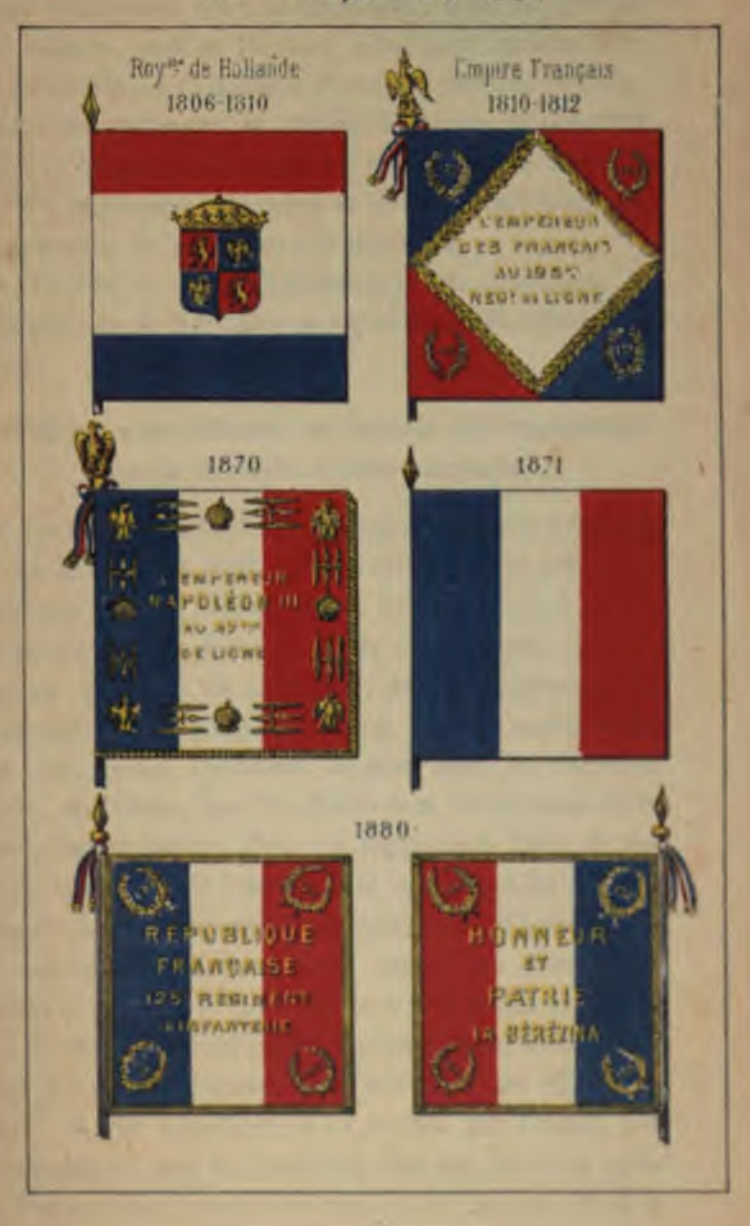
Relèvement des détachements. — Le 3e bataillon est relevé dans les détachements à la date du 16 octobre par le 2e bataillon, dont l'état-major, les 1re et 4e compagnies, arrivent à cette date à Saint-Maixent, les 2e et 3e compagnies à Thouars.

1880. — Relèvement du bataillon de Paris. — Le 1er bataillon quitte Poitiers le 31 mars au soir, par les voies ferrées: il arrive à Paris le 1er avril et est caserné au Château-d'Eau.

Le 4e bataillon quitte Paris, le 1er avril, pour Poitiers, où il se rend par étapes en passant par Arpajon, Saint-Arnoult, Chartres (séjour), Bonneval, Cloyes, Vendôme, Châteaurenault (séjour), Tours, Sainte-Maure et Châtellerault (séjour); il arrive à Poitiers le 14 avril.

Tirs aux grandes distances. — L'état-major, les 1re et 4e compagnies du 2e bataillon, se rendent le 3 juillet à Poitiers, pour exécuter les tirs aux grandes distances; ils sont rentrés à Saint-Maixent le 11 juillet.

Distribution des drapeaux. — Le 10 juillet, une députation, composée du colonel, d'un capitaine,


Roy^me de Hollande
1806-1810
Empire Français
1810-1812
L'EMPEREUR
DES FRANÇAIS
1870
1871
1880
RÉPUBLIQUE
FRANÇAISE
HONNEUR
ET
PATRIE
LA BÉRÉZINA

du porte-drapeau, d'un sous-officier, d'un caporal et trois soldats, part de Poitiers, pour aller assister à la fête nationale du 14 juillet à Paris, où doivent être distribués les drapeaux et étendards. Cette députation rentre à Poitiers le 18 juillet, rapportant le drapeau du 125e, sur lequel est inscrit le souvenir de l'héroïque dévouement du régiment à la Bérézina.

A l'occasion de la distribution des drapeaux, le Président de la République prononce l'allocution suivante :

« Officiers, sous-officiers, et soldats qui représentez l'armée française à cette solennité,

« Le gouvernement de la République est heureux de se trouver en présence de cette armée vraiment nationale que la France forme de la meilleure partie d'elle-même, lui donnant toute sa jeunesse, c'est-à-dire ce qu'elle a de plus cher, de plus généreux, de plus vaillant, la pénétrant ainsi de son esprit et de ses sentiments, l'animant de son âme, et recevant d'elle, en retour, ses fils élevés à la virile école de la discipline militaire, d'où ils rapportent dans la vie civile le respect de l'autorité, le sentiment du devoir, l'esprit de dévouement, avec cette fleur d'honneur et de patriotisme et ces mâles vertus du métier des armes si propres à faire des hommes et des citoyens.

« Si rien n'a coûté au pays pour relever son armée, rien n'a coûté à l'armée pour seconder les efforts du pays ; et, par l'application au travail, par l'étude, par l'instruction, par la discipline, elle est devenue pour la France une garantie du respect qui lui est dû et de

la paix qu'elle veut conserver; je vous en félicite et je vous en remercie.

« C'est dans ces sentiments que le Gouvernement de la République va vous remettre ces drapeaux; recevez-les comme un gage de sa profonde sympathie pour l'armée, recevez-les comme des témoins de votre bravoure, de votre fidélité au devoir, de votre dévouement à la France, qui vous confie, avec ces nobles insignes, la défense de son honneur, de son territoire et de ses lois.

« Jules GRÉVY. »

Manœuvres d'automne. — Les détachements de Thouars et de Saint-Maixent rentrent à Poitiers le 9 septembre 1880 pour prendre part aux manœuvres d'automne.

A cette date, l'état-major du régiment, les 2e, 3e et 4e bataillons, sont réunis à Poitiers à l'effectif de 55 officiers, dont 11 sous-lieutenants de réserve, et 1,888 sous-officiers et soldats.

Le corps d'armée, concentré à Poitiers pour les manœuvres, se met en marche le 13 septembre.

Le régiment est cantonné le 13 septembre aux environs de Dissais; le 14, à Châtellerault, où il reste le 15 et le 16; le 17, il est aux avant-postes vers le bois de Courtis; le 18, il est cantonné à Etableau; le 19, à Cussay; le 20, à Louroux, ainsi que le 21; le 22, à Courçay; le 23, à Dierré; le 24 et le 25, à Saint-Avertin.

Le 26 septembre, après avoir renvoyé les réservistes à Poitiers avec un cadre de conduite, le 125e se met en

marche pour rentrer dans les garnisons de Poitiers et de Thouars.

La 1re et la 2e compagnie du 2e bataillon, à l'effectif de 4 officiers et 112 hommes de troupe, se rendent, le 26, de Saint Avertin à Thouars, sous les ordres du capitaine Tilloy.

L'état-major, les 3e et 4e compagnies du 2e bataillon, ainsi que le 3e et le 4e bataillon, se rendent à Poitiers, où ils arrivent le 29 septembre.

1881. — Relèvement du détachement de Thouars. — Le détachement de Thouars est relevé par les 3e et 4e compagnies du 2e bataillon, qui partent de Poitiers le 29 mars et arrivent à Thouars le 31.

Le colonel Sabattier est remplacé par le colonel de Boisfleury. — Le 30 mars, le colonel Sabattier est nommé général de brigade; il est remplacé à la date du 9 avril par le colonel Potiron de Boisfleury.

Expédition de Tunisie. — Le 1er bataillon part le 17 juillet pour la Tunisie.

Manœuvres d'automne. L'état-major du régiment, les 1re et 2e compagnies du 2e bataillon, les 3e et 4e bataillons, quittent Poitiers le 17 septembre pour exécuter des manœuvres de brigade.

Les 3e et 4e compagnies du 2e bataillon, parties de Thouars le même jour, rejoignent le régiment à Mirebeau le 19 septembre.

A la suite de ces manœuvres, l'état major, les 2e et 4e bataillons, les 3e et 4e compagnies du 3e bataillon, rentrent à Poitiers le 1er octobre.

Les 1re et 2e compagnies du 3e bataillon quittent le régiment à Latillé, le 30 septembre, pour se rendre à Thouars, où elles arrivent le 1er octobre.

Le 8 octobre, le général Cérez est nommé au commandement de la 17e division.

CHAPITRE II

Campagne de Tunisie (1881-1883) (1).

Journal de marche du 1er bataillon.

Départ de Paris (17 juillet 1881). — Le 13 juillet 1881, le 1er bataillon, détaché à Paris, et caserné au Prince-Eugène, recoit, à sept heures du soir, l'ordre de se tenir prêt à partir pour la Tunisie. Les préparatifs se font dès le 14 au matin, et le 17 juillet ce bataillon, à l'effectif de 15 officiers et 280 hommes de troupe, part de Paris par les voies ferrées, sous le commandement du commandant Villot.

Il arrive à Lyon le 18, et est campé au camp de Sathonay ; il y est rejoint par un détachement de 229 hommes, qui, parti de Poitiers le 18, arrive à Lyon le 19 juillet.

Le 21 juillet, le bataillon, à l'effectif de 500 hommes, part de Lyon par les voies ferrées et arrive à Toulon le 20 juillet ; il y séjourne jusqu'au 30 inclus.

Embarquement (31 juillet). — Le bataillon s'embarque le 31 juillet, sur le paquebot « *La ville de Barcelone* » de la compagnie Transatlantique, à destination de la Tunisie.

(1) On a suivi, pour les noms des localités, la carte publiée par le Ministère de la guerre en 1886, au lieu de celle du capitaine de vaisseau danois Falbe, qui n'est pas toujours très exacte.

Il forme, avec un bataillon du 65e et un bataillon du 135e, le 1er régiment de marche sous les ordres du lieutenant-colonel Corréard, du 32e d'infanterie, et fait partie de la 5e brigade de renfort, général Sabattier, division du général Logerot.

Il avait à ce moment un effectif de 16 officiers et 500 hommes de troupe.

Le départ a lieu à huit heures du soir.

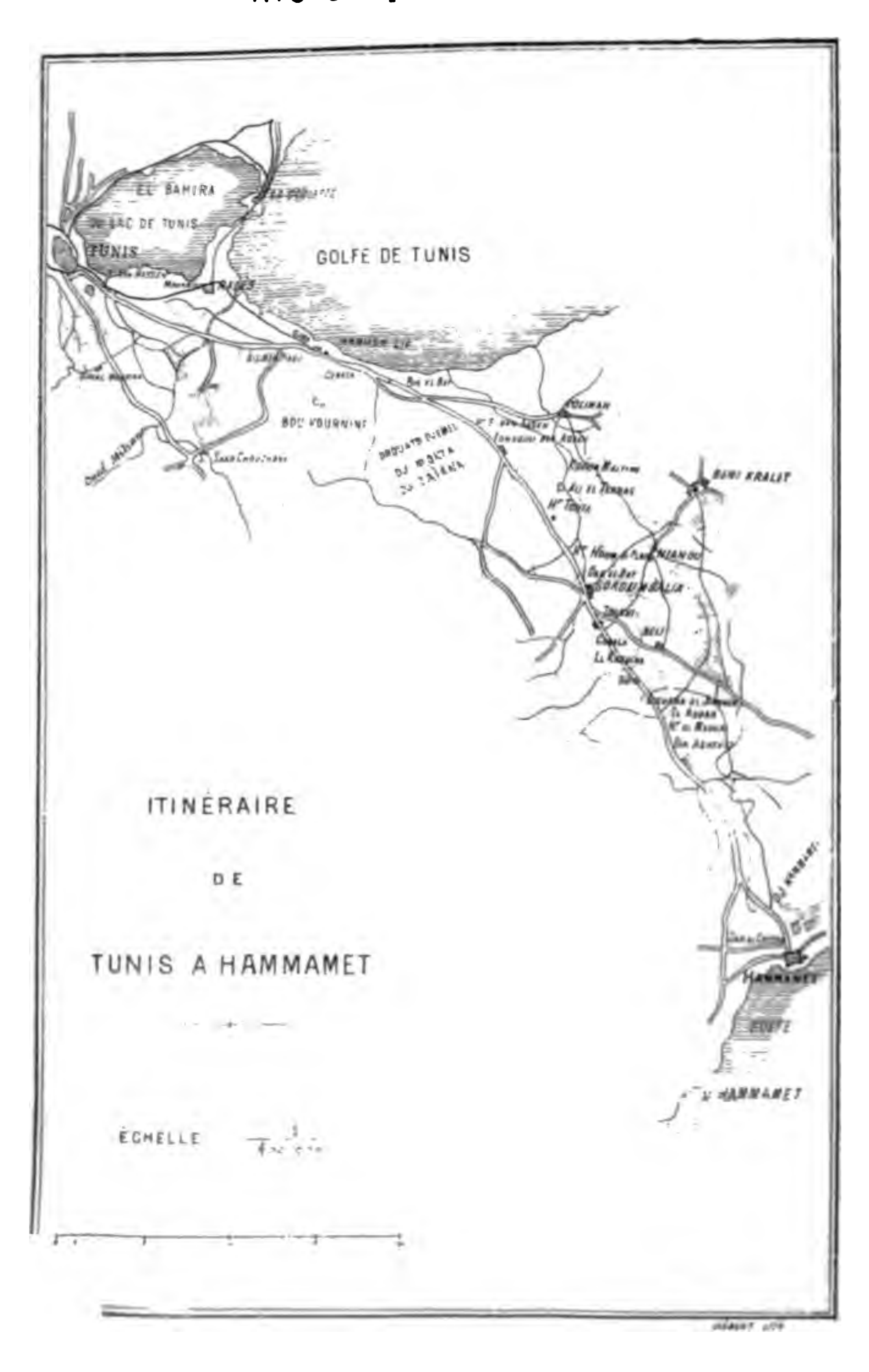
Débarquement à La Goulette (2 août). — L'ancre est jetée le 2 août à une heure et demie devant La Goulette ; le bataillon débarque et campe sur le port même, le long du canal, en face du palais du Sérail.

Séjour au camp de Hammam Lif (du 5 au 22 août). — Les journées des 3 et 4 août sont passées à La Goulette ; le 4 au soir, le bataillon reçoit l'ordre de partir le lendemain pour Hammam Lif, avec le bataillon du 135e, celui du 65e restant à La Goulette.

Le 5 août, la colonne se met en route. La marche est très pénible à cause de l'élévation de la température ; le bataillon ne laisse cependant aucun homme en arrière ; il arrive à neuf heures au camp et forme les faces est et sud du carré.

Le 10 août, le général de division Logerot, accompagné du général Sabattier, visite le camp ; il prescrit de munir tous les hommes de blouses et de pantalons de treillis, fait ramener à deux jours l'approvisionnement de vivres du sac, et charge le commandant Villot d'organiser le service de renseignements, ainsi que d'étudier l'itinéraire de Hammam Lif à Sousse.

Du 15 au 22 août, les troupes sont exercées à


EL BAHIRA
OU LAC DE TUNIS
TUNIS
GOLFE DE TUNIS
BOU KOURNINE
SOLIMAN
BENI KRALET
GOLFE
DE HAMMAMET
ITINÉRAIRE
DE
TUNIS A HAMMAMET
ÉCHELLE

quelques petites opérations de campagne spéciales à l'Algérie.

Pendant ce séjour, le camp étant malsain, beaucoup d'hommes tombent malades.

Marche sur Hammamet (23 août). — Le 23 août, la colonne se met en marche sur Hammamet. Elle est commandée par le lieutenant-colonel Corréard, et se compose du bataillon du 125e, commandant Villot; du bataillon du 135e, commandant Brouillet; du 3e escadron du 7e chasseurs à cheval, capitaine d'Assailly, et d'une section d'artillerie de montagne. Elle campe le 23 août au Fondouk si Ali el Terras.

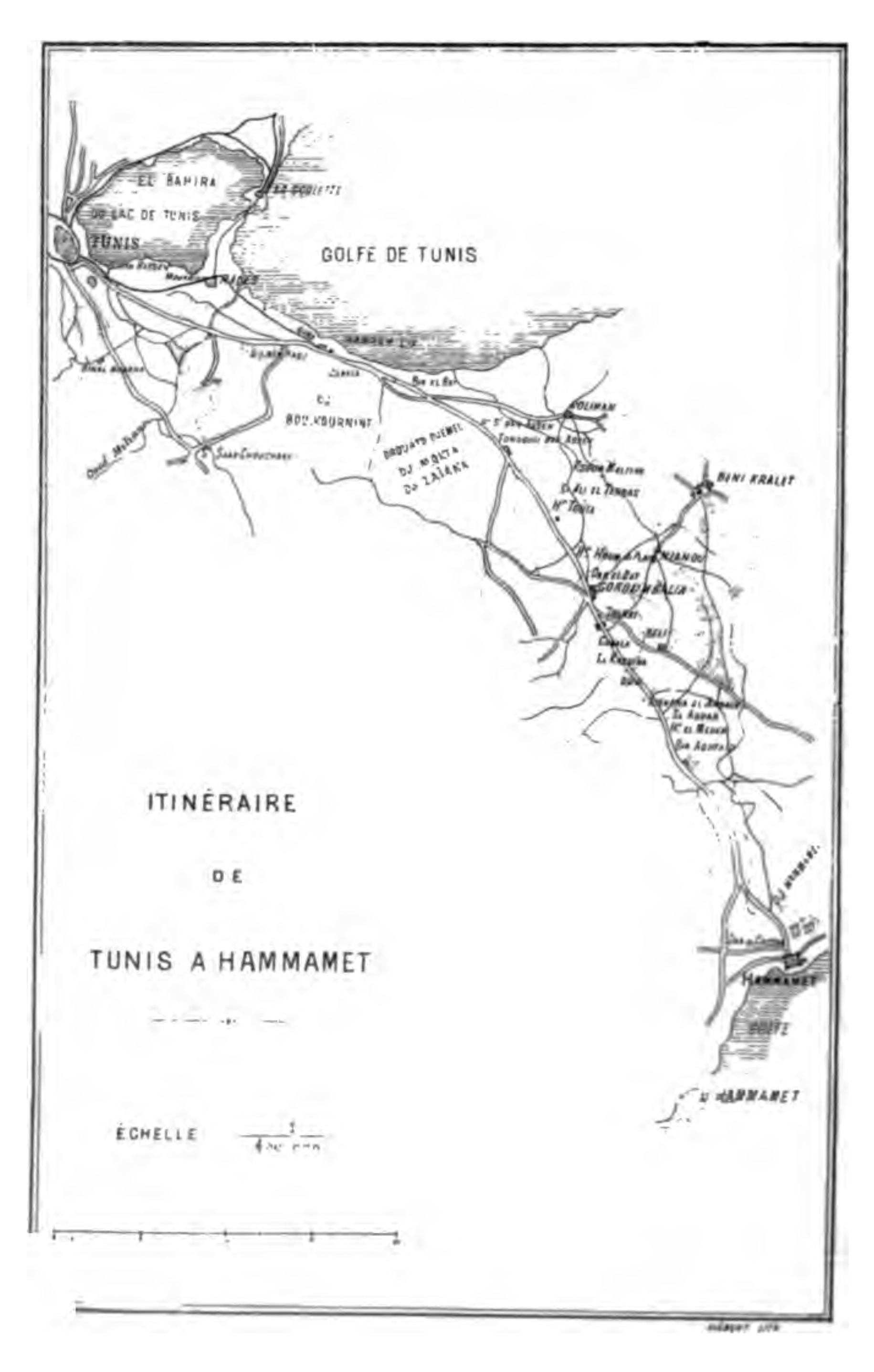
Le 24, elle arrive à Goroumbalia, village qu'elle trouve complètement désert.

Le 25, elle passe devant le camp d'El Arbaïn, occupé par des troupes tunisiennes, commandées par le Taïel Ben-Masnouri ; la colonne va camper un kilomètre plus loin, près du Fondouk en Faïed.

Combats d'El Arbaïn (26, 27, 28 et 29 août 1881). — Le 26 août, à quatre heures du matin, au moment où les compagnies, déjà sac au dos, allaient se mettre en marche, le camp fut attaqué sur ses quatre faces à la fois. Les 1re et 2e compagnies occupaient la première face ; elles restèrent en place et leurs feux, bien exécutés, arrêtèrent les Arabes, qui laissèrent de ce côté deux morts entre nos mains.

La 3e et la 4e compagnie occupaient la face de droite ; la 3e compagnie défendit cette face, tandis que la 4e compagnie employait une partie de ses feux à dégager la 4e face, occupée par la cavalerie et l'artillerie, et complètement dégarnie au moment de l'attaque. La

HISTORIQUE DU 125^e



quelques petites opérations de campagne spéciales à l'Algérie.

Pendant ce séjour, le camp étant malsain, beaucoup d'hommes tombent malades.

Marche sur Hammamet (23 août). — Le 23 août, la colonne se met en marche sur Hammamet. Elle est commandée par le lieutenant-colonel Corréard, et se compose du bataillon du 125e, commandant Villot; du bataillon du 135e, commandant Brouillet; du 3e escadron du 7e chasseurs à cheval, capitaine d'Assailly, et d'une section d'artillerie de montagne. Elle campe le 23 août au Fondouk si Ali el Terras.

Le 24, elle arrive à Goroumbalia, village qu'elle trouve complètement désert.

Le 25, elle passe devant le camp d'El Arbaïn, occupé par des troupes tunisiennes, commandées par le Taïel Ben-Masnouri ; la colonne va camper un kilomètre plus loin, près du Fondouk en Faïed.

Combats d'El Arbaïn (26, 27, 28 et 29 août 1881). — Le 26 août, à quatre heures du matin, au moment où les compagnies, déjà sac au dos, allaient se mettre en marche, le camp fut attaqué sur ses quatre faces à la fois. Les 1re et 2e compagnies occupaient la première face ; elles restèrent en place et leurs feux, bien exécutés, arrêtèrent les Arabes, qui laissèrent de ce côté deux morts entre nos mains.

La 3e et la 4e compagnie occupaient la face de droite ; la 3e compagnie défendit cette face, tandis que la 4e compagnie employait une partie de ses feux à dégager la 4e face, occupée par la cavalerie et l'artillerie, et complètement dégarnie au moment de l'attaque. La

garde de police, les malades, tout fut envoyé de ce côté pour maintenir l'ennemi à distance.

Deux charges de cavalerie exécutées d'une façon brillante par le 3e escadron du 7e chasseurs, sous la conduite du capitaine d'Assailly et du sous-lieutenant de Miribel, nous permirent d'organiser la défense ; la 4e compagnie, faisant un crochet à droite, repoussa par ses feux les nombreux combattants qui s'étaient précipités sur cette face et qui l'avaient abordée à 10 mètres.

Le soldat Puisais, de la 4e compagnie, eut la cuisse traversée, et ce ne fut que sur l'ordre de son capitaine qu'il quitta la ligne des tirailleurs.

Pendant ce temps, le camp tunisien n'avait pas bougé et ne nous avait pas soutenus ; l'ennemi avait dû pourtant passer sous lui pour attaquer notre 4e face. Vers huit heures du matin, le commandant Villot fut envoyé en reconnaissance de ce côté avec un peloton de chasseurs ; mais, attaqué de tous côtés, il dut rentrer au camp, son escorte étant trop faible.

A neuf heures et demie, le commandant Villot conduisait une nouvelle reconnaissance dans la direction de l'armée tunisienne ; elle avait pour but de déterminer son attitude pour ou contre nous. La 1re compagnie et un peloton de chasseurs composaient cette reconnaissance, soutenue en arrière par une compagnie du 135e. Maintenant l'ennemi à droite et à gauche par ses feux, la reconnaissance s'avança jusqu'à 500 mètres du camp tunisien, sans qu'il fût tiré un coup de fusil de ce côté. Après cinq appels réitérés, les Tunisiens se prononcent pour nous en

tirant deux coups de canon sur les Arabes. Le camp fut aussitôt attaqué par plus de 1,000 cavaliers, sur lesquels nous dirigeâmes des feux de salve, ce qui permit au camp tunisien de ne pas être enlevé ; quelques cavaliers hardis le traversèrent seulement.

Prévenu de cette nouvelle attaque, le lieutenant-colonel Corréard mit aussitôt sa colonne en marche dans la direction d'El Arbaïn, pour changer son camp. La 4e compagnie du bataillon du 125e flanqua la gauche et se porta jusqu'en vue du camp tunisien; la 2e compagnie fut d'extrême arrière-garde, la 1re compagnie maintint sa position pendant toute la marche du convoi, et monta derrière lui au nouveau camp d'El Arbaïn, où elle arriva à midi.

Le sergent Michelin avait reçu pendant cette affaire une forte contusion au bras droit.

Dans la nuit du 27 au 28, quelques coups de fusils sont tirés vers deux heures du matin; la 1re compagnie était de grand'garde; trois de ses sentinelles de gauche se replient sur la face de l'artillerie, et jettent l'alarme. Le bataillon prend les armes avec le plus grand ordre; la 4e compagnie, qui se relie avec la grand'garde, exécute quelques feux de salve qui repoussent au loin les Arabes.

Vers sept heures du matin, le commandant Villot part avec la 2e compagnie et un peloton de chasseurs pour exécuter une razzia de bétail réuni vers Béli ; la 3e compagnie assurait la liaison de la colonne avec le camp. L'ennemi est maintenu à distance pendant l'opération et la razzia rentrait au camp à dix heures et demie, ramenant environ 200 têtes de bétail.

Le 28 au soir, les tentes sont abattues, le paquetage est fait et l'on bivouaque pour être prêt à partir au jour.

Dans la nuit, vers minuit et demi, par un vent violent, la grand'garde du camp, fournie encore par la 1re compagnie, capitaine Giovannoni, est vigoureusement attaquée. Les Arabes, rampant dans les broussailles, étaient parvenus à tuer une sentinelle, le soldat Chauvet, qui eut le crâne fendu par un coup de sabre. Le petit poste, après avoir reculé de quelques pas, revient à la charge, repousse les assaillants à la baïonnette et reprend le corps de Chauvet, que les Arabes avaient traîné à 80 mètres plus loin, et auquel ils avaient déjà fait subir un commencement de mutilation : il avait les doigts coupés. Plus de 30 indigènes furent tués dans cette attaque, qui se prolongea longtemps.

Malgré ses pertes, la 1re compagnie, résistant à plusieurs assauts, se maintient sur sa ligne de défense; elle eut trois tués : le sergent Labeyrie, les soldats Chauvet et Bournat, et neuf blessés, presque tous grièvement : Ader, sergent, qui mourut le 1er septembre des suites de ses blessures ; Dufour, sergent ; Calonce, Lagarde, Blanchard, Héliot, Pestre, Duquerroy et Ledieu.

En même temps les faces est et nord sont assaillies par plus de 300 indigènes, bannière en tête. La 2e compagnie, capitaine Nicolas, couvrait le front de ce côté, et, par un crochet sur sa droite, défendait la cavalerie. L'attaque est repoussée par des feux de salve exécutés avec le plus grand calme, et commandés par le lieutenant Jecker et le sergent Dandurand. Les assail-

lants laissent sur le terrain onze de leurs morts et un étendard ; nous découvrons au jour plus de soixante mares de sang, ce qui indique le minimum des pertes de l'ennemi. De notre côté, nous perdons le soldat Le Huitou et le lieutenant Jecker. Cet officier, au moment où le feu se ralentissait, s'avance sur le front de bandière ; il tombe la poitrine traversée et expire quelques instants après.

Les 3e et 4e compagnies, ayant devant elles le camp tunisien, toujours impassible, sont moins attaquées que les deux autres ; elles soutiennent de leurs feux les 1re et 2e compagnies.

Le 29 au matin, le feu cessa quand il fit jour ; la matinée est employée à retrancher le camp.

Retraite sur le camp de Hammam Lif (29 et 30 août). — A deux heures de l'après-midi, la colonne quitte le camp et exécute une marche en retraite sur Goroumbalia.

Le bataillon est chargé de l'arrière-garde. Les indigènes, à la vue de notre départ, accourent de tous les points de l'horizon, attaquent l'arrière-garde et se prolongent sur les flancs de la colonne pour gagner la tête. La formation d'arrière-garde est prise régulièrement ; nos feux de salve et quelques obus rejettent les indigènes jusqu'à près de 2,000 mètres sur les flancs. La tête gagne ainsi du terrain sans être inquiétée jusqu'aux oliviers de Tourki.

A la sortie du village, le sous-lieutenant de la Coste, de la 3e compagnie, est blessé au genou ; de nombreux coups de feux nous poursuivent encore, mais des feux de salve réduisent les Arabes au silence.

A six heures du soir, on arrive au camp, situé en plaine, à cheval sur le chemin de Goroumbalia à Tourki. Le camp se forme rapidement et est entouré entièrement d'une tranchée-abri. La nuit se passe sans incident grave, malgré quelques coups de feu.

Le 30 août, la marche continue sans être inquiétée; la colonne s'arrête vers dix heures au Fondouk si Ali el Terras, pour y faire le café; elle repart à midi et arrive à Hammam Lif à quatre heures du soir.

Pendant les quatre jours précédents, la colonne avait eu à faire à 8 ou 10,000 hommes, les Ouled-Saïd et les Zlass.

Ordre de la colonne n° 3. — Le 31 août, le lieutenant-colonel Corréard, commandant de la colonne, faisait paraître l'ordre suivant :

« Il est des sacrifices qu'il faut savoir faire, même quand ils sont de ceux qui coûtent le plus à notre amour-propre et de ceux qui sont le plus contraires à nos habitudes et à nos instincts militaires. Rétrograder est de ceux-là, mais quand on ne s'y est décidé qu'après quatre jours de combat sanglant de nuit et de jour, en se battant un contre quatre ou cinq, on peut s'en consoler, si l'on pense surtout que l'existence entière de la colonne pouvait être compromise par un séjour plus prolongé au milieu des 8 ou 10,000 Arabes qui l'entouraient.

« Tout le monde a montré les 26, 27, 28 et 29 août, soit de nuit, soit de jour, un calme, une énergie, un esprit de discipline et un sentiment du devoir qui ont

d'autant plus de mérite que nos troupes qui ont combattu sont plus jeunes et moins expérimentées.

« On peut dire, dès aujourd'hui, que ce sont des troupes aguerries, de vieilles troupes qui tiendront l'ennemi en respect toutes les fois qu'il se présentera devant elles.

« Nous avons fait des pertes sensibles.

« M. Jecker, officier solide et énergique, a glorieusement succombé au moment où il venait de réunir sa troupe autour de lui pour l'engager à viser juste et ne tirer qu'à coup sûr.

« M. de la Coste, sous-lieutenant, a été blessé.

« 5 sous-officiers ou soldats ont été tués, 15 ont été blessés.

« Tous frappés à la poitrine.

« Le lieutenant-colonel signale tout particulièrement la 1re compagnie du 125e, capitaine Giovannoni, de grand'garde dans la nuit du 28 au 29 à El Arbaïn, comme ayant, pendant une lutte de nuit qui n'a pas duré moins de six heures, fait preuve d'un courage et d'une solidité remarquables. Il est vrai qu'elle a payé par de nombreuses victimes le mérite de s'être maintenue dans sa position, malgré les attaques furibondes et réitérées de l'ennemi.

« Quelque désir que puisse en avoir le lieutenant-colonel, il lui est impossible de signaler tous les noms et tous les faits qui méritent de l'être.

« Il se contente d'adresser ses félicitations à tous, officiers, sous-officiers et soldats, pour les solides qualités militaires dont ils viennnent de faire preuve.

« L'ennemi a chèrement payé son audace et son obstination en laissant à quelques mètres de nos faisceaux un drapeau devant la 2e compagnie du 125e, et d'assez nombreux cadavres pour que nous soyons fondés à croire que ceux qu'il a enlevés, selon son habitude, joints à ses blessés, élèvent ses pertes à un chiffre considérable.

« Hammam Lif, le 31 août 1881.

« *Le Lieutenant-Colonel*
« *commandant le 1er régiment de marche.*
« CORRÉARD. »

Opérations du 6 au 14 septembre 1881. — Le 6 septembre, la 4e compagnie prend les armes, conformément à l'ordre reçu la veille, pour se diriger au-devant d'une reconnaissance venant de la Manouba. Pour soutenir la marche de cette compagnie, le chef de bataillon reçoit l'ordre de placer une de ses compagnies sur le versant ouest du Djebel sidi Ali, et de se porter sur Radès avec les 1re et 2e compagnies, en avant du bois d'oliviers qui se trouve dans la plaine du Morsad.

La marche s'effectue sans incident; la rencontre des deux colonnes a lieu au pont de Tunis sur l'Oued Meliana.

Du 7 au 13 septembre, le bataillon resta au camp sans incident.

Marche sur Zaghouan (14-17 septembre 1881). — Le 13 septembre, le bataillon reçoit l'ordre de partir avec la colonne Corréard pour se porter le 14 à Mohamedia. Le bataillon, parti au milieu du

jour, n'arriva que fort tard au camp, après une journée pénible, et harcelé par les Arabes.

Le 15, la colonne fait séjour à Mohamedia.

Le 16, le bataillon du 125e, avec quelques cavaliers d'escorte, se porte à Bou Hadjeba.

Le 17, il arrive à Zaghouan, toujours suivi par les Arabes, et après avoir passé un défilé dangereux et difficile ; le bataillon y avait trouvé à l'entrée les cadavres de plusieurs chasseurs à cheval, dont l'un était brûlé.

Envoi d'un détachement de renfort. — Le même jour, 17 septembre, un détachement, de 129 hommes de troupe et deux officiers, partait de Poitiers par les voies ferrées à destination de la Tunisie. Arrivé à Marseille le 18 septembre, il était embarqué le 19 au soir.

Opérations entre Zaghouan et Bou Hadjeba, du 21 septembre au 3 octobre 1881. — Le 21 septembre, les 1re et 2e compagnies sont détachées à Bou Hadjeba avec le bataillon du 55e d'infanterie, commandant Barthélemy, et rentrent à Zaghouan le 24 septembre.

Le 23 septembre, les 3e et 4e compagnies se portent rapidement au-devant d'un convoi escorté par le bataillon du 65e, commandant Daclon, qui était arrêté par les Arabes au col de Bou Hadjeba.

Le commandant Villot s'avance avec deux compagnies jusqu'à la croisée de la route et de la conduite d'eau ; il place ses troupes de manière à protéger le convoi, qui réussit à passer sans perte ; les compagnies rentrent au camp à trois heures.

Le 27 septembre, le bataillon part de Zaghouan pour escorter un convoi de malades sur Tunis; parti à midi, il arrive à Bou Hadjeba à cinq heures du soir.

Le 28, il arrive à Mohamedia, où des troupes de Tunis viennent prendre son convoi.

Le 29, il retourne à Bou Hadjeba, et y fait séjour jusqu'au 3 octobre.

Le 3 octobre, il retourne à Zaghouan, amenant un convoi de 170 voitures. Les 1res et 2e compagnies sont envoyées en avant pour prendre position dans le défilé. Le convoi, ainsi protégé par tout le bataillon, arrive à Zaghouan sans avoir été attaqué.

Jonction avec la colonne du général Saussier, 4 octobre 1881. — Le 4 octobre, le bataillon accompagne un convoi de 200 voitures, et arrive au pont du Fhas, où il fait sa jonction avec la colonne du général Saussier.

Cette colonne se composait du 1er bataillon du 1er zouaves, d'un bataillon du 55e, un du 135e et un du 6e d'infanterie, du 28e bataillon de chasseurs à pied, d'une batterie d'artillerie montée de 80 millimètres, de deux escadrons de cavalerie et d'un goum de cavaliers arabes commandé par le colonel Allégro. Ces troupes étaient sous les ordres directs des généraux Sabattier et Logerot.

Camp d'El Loukanda, et opération du 11 au 23 octobre 1881. — Le 11 octobre, le bataillon du 125e et une partie de la colonne vient camper à El Loukanda, à l'entrée du défilé de Foum el Karrouba, sur la route de Djebibina.

Le 12 octobre, la tribus des Slass est signalée par



M... SABATIER

le service des renseignements, comme résolue à attaquer le camp. Vers dix heures du matin, leurs éclaireurs se présentent et des coups de feux sont échangés avec les grand'gardes. Le bataillon du 125e prend les armes et marche avec le général Sabattier au-devant des Arabes. Ceux-ci se retirent aussitôt, et le bataillon rentre au camp à trois heures.

Le 16 octobre, le bataillon du 125e est envoyé en reconnaissance, avec deux de ses compagnies, la 3e et la 4e, en avant-garde. Ces compagnies s'avancent sans incident jusqu'à l'Oued Mrotha ; arrivé à ce point, le bataillon doit prendre une position de halte gardée.

Les Arabes, à 3 ou 400 mètres de nous, couronnaient les crêtes sur notre gauche et menaçaient de couper la colonne. Pendant que nous tenions les positions en avant, la 1re compagnie se porte contre l'ennemi, soutenue à sa droite par la 3e ; la 2e compagnie traverse la rivière et se porte en avant. Ce mouvement permet à la 4e, qui était en pointe, de se retirer derrière la 3e.

Le mouvement de retraite de la 4e compagnie détermine une attaque générale de l'ennemi, qui est immédiatement repoussée par les trois compagnies restées en première ligne.

Le bataillon rentrait au camp d'El Loukanda, après avoir manœuvré et combattu dans un pays des plus difficiles.

Il resta encore au camp jusqu'au 23.

Marche sur Djebibina (23 octobre 1881). — La colonne du général Saussier se met en marche

le 23 octobre ; le bataillon du 125e est deuxième bataillon d'avant-garde et s'engage dans le col de Foum el Karrouba, que l'ennemi paraissait vouloir défendre.

La 3e compagnie seule est engagée avec le bataillon de chasseurs, qui gravit les pentes à notre gauche, et, par ses feux, parvient à maintenir l'ennemi au delà de la crête.

Le bataillon fait grand'halte après sa sortie du col, puis continue sa marche sur Djebibina, où il arrive à quatre heures et demie. L'eau avait été empoisonnée par l'ennemi, et ce n'est qu'avec la plus grande peine, à minuit seulement, que nous réussissons à nous en procurer.

Le 24 octobre, le bataillon fait séjour à Djebibina.

Marche sur Kairouan (du 25 au 28 octobre 1881). — Le 25 octobre, la colonne se porte sur Nébana ; le bataillon flanque l'extrémité droite de la colonne.

Le 26 octobre, marche sur Bir el Bey ; le bataillon est en flanqueurs à droite, et protège la section de munitions.

Le 27 octobre, le bataillon est d'avant-garde sur la gauche et va coucher à 4 kilomètres au nord de Kairouan. La colonne Saussier fait sa jonction avec la colonne du général Forgemol, venue de Tébessa.

Le 28 octobre, entrée dans Kairouan du 28e bataillon de chasseurs, des bataillons du 6e d'infanterie et du 1er zouaves.

Camp de Kairouan (du 28 octobre au 12 novembre 1881). — Le bataillon séjourne au

camp, devant Kairouan, du 28 octobre au 12 novembre.

Le 4 novembre, le bataillon quitte le camp pendant la journée pour couvrir une corvée de bois ; il franchit l'Oued Meheki et se porte à 7 kilomètres du camp ; il y rentre sans incident, l'opération terminée.

Marche sur Gabès (du 12 au 29 novembre 1881). — La colonne reçoit l'ordre de se porter sur Gabès ; la marche doit durer, d'après l'ordre, douze jours.

Le 12 novembre, une marche de 12 kilomètres conduit la colonne au point nommé Rédir al Oulba, où le camp est établi.

Un orage éclate et dure toute la nuit ; le lendemain 13, le sol est tellement détrempé qu'il est impossible de se mettre en route ; l'état-major décide de faire séjour.

Le 14 novembre, le temps s'est remis au beau ; la colonne se porte sur Bir Hounis (14 kilomètres).

Le 15, marche sur Si Amar bou Hadjeba.

Le 16, la colonne fait une grand'halte en route et va camper aux Oglets ben Zallouch (21 kilomètres).

Le 17, la colonne se porte à l'Oglet bou Hadjeba.

Le 18, abandonnant la route tracée, le général Logerot laisse Si Ali ben Aabda sur sa droite et va camper à Thoual Cheikh, non loin des ruines romaines ; on y éprouve beaucoup de difficultés pour se procurer de l'eau (21 kilomètres).

Le 19, la colonne partie pour El Foumi est obligée de s'arrêter sur l'Oued Ronn, à 7 kilomètres de ce point. Des distributions d'eau sont faites ; la route

suivie est à l'est de la route tracée, en laissant à droite l'Oued Roum, rivière sans eau (19 kilomètres).

Le 20, arrivée à El Foumi (7 kilomètres).

Du 21 au 23 inclus, la colonne séjourne à El Foumi pour faciliter l'exécution d'une razzia par le général de Saint-Jean, qui commandait la cavalerie et le goum.

Le 24, marche sur Si Mohamed el Nouiggens.

Le 25, la colonne se porte sur Si Meheddoub et y séjourne le 26.

Le 27 novembre, la colonne rencontre l'Oued el Akarit ; le passage de cette rivière est extrêmement difficile ; le bataillon, étant d'arrière-garde, est maintenu sur la rive gauche jusqu'à neuf heures du soir, en attendant que tout le convoi soit rentré au camp.

Le 28, marche sur Métoufa.

Le 29, la colonne se porte par une marche longue et pénible jusqu'à Ras el Oued Gabès, où elle ne trouve que de l'eau salée. Le général Logerot fait creuser un puits, qui donne de l'eau potable.

Le 30 novembre, la colonne séjourne à Ras el Oued Gabès ; la 5e brigade reçoit l'ordre de se remettre en route le 1er décembre pour parcourir les Ksours, sous la conduite du général Logerot.

Marche dans les Ksours (du 1er au 8 décembre 1881). — Le 1er décembre, la colonne se porte à Enchir Chenchou.

Le 2 décembre, départ pour le groupe d'El Guesseur de Dabdaba et pour le bordj El Hamma. La colonne se met en route par une pluie torrentielle et vient camper en face du bordj El Hamma, occupé par une garnison tunisienne.

Elle devait aller jusqu'à Sebkra el Fejej, sorte de mer intérieure ; le mauvais temps, ainsi que le manque de ressources, oblige le général Logerot à ne pas pousser plus loin sa reconnaissance.

Le 3 décembre, séjour au bordj El Hamma.

Le 4, la colonne, prenant la direction du sud, se porte à 15 kilomètres plus loin, à l'Oglet el Merba. Il tombe une pluie torrentielle pendant toute la route.

Le 5, séjour à l'Oglet el Merba.

Le 6, départ pour l'Oued el Zerraoua ; la colonne marche vers l'est ; forte pluie pendant la marche (15 kilomètres).

Le 7, séjour à l'Oued el Zerraoua.

Le 8, la colonne se dirige vers le camp de Ras el Oued Gabès, où elle arrive après une marche de 12 kilomètres.

Camp de Ras el Oued Gabès (du 9 au 26 décembre 1881). — Le bataillon est installé au camp de Ras el Oued Gabès jusqu'au 26 décembre.

Le commandant du bataillon y reçoit une lettre datée du 26 novembre 1881 par laquelle le capitaine Bordier, commandant une compagnie franche à Hammamet, rend compte qu'il a restauré la tombe du lieutenant Jecker, qui avait été profanée (1).

Le 22 décembre, le bataillon reçoit l'ordre d'escorter un convoi de ravitaillement destiné à une colonne volante du général Logerot vers le sud. Le départ a lieu à sept heures du matin ; la colonne franchit plusieurs Oueds et prend la direction de Kétena, où

(1) Cette lettre est reproduite aux pièces justificatives.

elle arrive après une marche de 20 kilomètres. La colonne du général Logerot arrive à ce poste en même temps.

Le 23, le bataillon forme la tête d'avant-garde de la colonne, qui rentre au camp de Ras el Oued Gabès.

Marche sur Sfax (du 26 décembre 1881 au 6 janvier 1882). — La colonne part pour Sfax et prend la route de Métoufa, qu'elle avait suivie pour arriver à Gabès; elle campe à Métoufa, le 26 décembre.

Le 27, de Métoufa, la colonne se dirige sur l'Oued el Akarit, près duquel elle campe. Pendant la nuit du 27 au 28, la pluie tombe en abondance, l'Oued grossit, ce qui en rend le passage très difficile.

Le 28, l'Oued est passé par une partie de la colonne; un bataillon est laissé sur la rive droite pour garder le convoi, qui n'a pu passer la rivière.

Le 29, le convoi peut passer l'Oued et rejoint la colonne sur l'autre rive.

Le 30, la route de Si Meheddoub est abandonnée; on est forcé de passer plus à l'ouest pour éviter les Chotts; le bataillon arrive à trois heures à Bou Saïd.

Le 31 décembre, marche sur l'Oued el Kelba; on longe la mer à une distance de trois à sept kilomètres.

1882. — Le 1er janvier 1882, la colonne se porte sur Maharess et s'arrête à environ sept kilomètres de cette ville, sur l'Oued el Melah.

Elle arrive à Maharess le 2 janvier.

Le 3 janvier, marche sur El Quennour en longeant la mer.

Le 4 janvier, la colonne fait un crochet vers l'ouest

et se porte sur Sidi el Aguerba, où des dissidents venant de Sfax s'étaient réfugiés.

Le 5 janvier, la colonne séjourne à Sidi el Aguerba. Le bataillon du 125e est envoyé en reconnaissance à Bir Chabet el Kleb; l'ennemi fuit devant lui.

Le 6, marche très pénible à travers les jardins de Sfax, le sol étant détrempé par les pluies; la colonne arrive devant la ville à une heure.

Camp de Sfax (du 7 au 11 janvier), et marche sur Sousse (du 11 au 25 janvier 1882). — La colonne séjourne au camp, devant Sfax, du 7 au 11 janvier.

Le 11 janvier, la colonne se porte sur Sidi Salah; elle traverse pendant 10 kilomètres des jardins très bien cultivés.

Le 12, marche sur Macéra el Bey, et campement à El Chabah.

Le 13, arrivée à Bir Salah.

Le 14, arrivée à El Djem; le camp est établi à 800 mètres de l'ancien amphithéâtre. La colonne Moulin, forte de deux bataillons et venant de Kairouan, rejoint la colonne Logerot.

Du 15 au 17 janvier, la colonne séjourne à El Djem.

Le 17, marche sur le camp de Sidi Messaoud.

Le 18, la colonne arrive à l'Oued Salah à midi et demi.

Le 19, arrivée à Mahédia, après une marche des plus pénibles à travers trois Sebkas et les jardins qui entourent la ville. Le camp est placé sur la plage.

Le 20, séjour à Mahédia.

Le 21, marche sur une seule route, à travers les jardins de Mahédia ; arrivée à Mhalta à une heure.

Le 22 janvier, arrivée à Ksar Allah à deux heures.

Le 23, après une marche de douze kilomètres, la colonne arrive à Monastir, y campe et séjourne le 24.

Le 25, on arrive au camp de Sousse à trois heures et demie, après une marche pénible de 24 kilomètres sur le sable.

Séjour au camp de Sousse et opérations du 26 janvier au 5 juin 1882. — Le 28 janvier, de grandes tentes sont distribuées.

Le 2 février, le bataillon part en colonne légère avec le reste du 1er groupe (65e et 135e) et le 28e bataillon de chasseurs à pied, sous les ordres du général Sabattier ; la colonne arrive le même jour, à onze heures, à Msaken.

Le 3 février, arrivée à Menzel.

Le 4, la colonne campe à Djemal et y reste le 5 et le 6.

Le 7, arrivée à Ouardenine à onze heures et demie du matin, après une marche de 14 kilomètres.

Le 8, la colonne rentre au camp de Sousse, et y reste jusqu'au 28 février inclus.

Le 1er mars, le 1er groupe, lieutenant-colonel Corréard, d'après un ordre reçu la veille, se porte à Kalaa Kébira pour faire rentrer les indemnités de guerre. Il séjourne au camp de Kalaa Kébira jusqu'au 8 mai inclus.

Le 9, le bataillon part à trois heures du matin pour se porter sur Henuia, entre les camps de l'Oued Laya et de Sidi el Iran, afin de couper la retraite vers le

nord à un groupe de dissidents signalés dans le voisinage de Kairouan.

Une razzia est faite sur le territoire des Ouled Saïd, et le bataillon rentre au camp à cinq heures du soir, après une marche de 36 kilomètres.

Les dissidents s'étaient dispersés à notre arrivée.

Le 11 mars, le bataillon séjourne au camp de Kalaa Kébira.

Le 12, il se met en marche sur Enchir Zembra.

Le 13, la colonne arrive à Dar el Bey; le camp est établi près du bordj appartenant à la compagnie marseillaise, au milieu de l'Enfida; elle séjourne au camp du 14 au 17 mars.

Le 18, le bataillon se porte, dans la direction du sud, sur Sidi bou Ali.

Le 19, il arrive à Sousse à une heure, après une marche de 20 kilomètres; il reste au camp devant Sousse le 20.

Le 21, départ pour El Djem; la colonne arrive le même jour à Menzel et le 22 à Bou Kerker.

Le 23, le bataillon arrive à El Djem, ou il séjourne jusqu'au 17 avril inclus.

Pendant ce temps, le 25 mars, les trois premières compagnies du bataillon sont envoyées à El Faricia, sur le territoire des Souessis, dont une partie est mêlée aux dissidents; elles reviennent au camp le même jour, en ramenant les familles des révoltés.

Le 30 mars, la 3e compagnie est laissée pour garder le camp; le reste du bataillon va à la rencontre de quelques groupes d'insurgés signalés par le caïd aux environs d'El Djem. Les compagnies partent à quatre

heures du matin et rentrent à midi et demi. Les insurgés s'étaient retirés à notre approche, et n'avaient pu être joints.

Le 18 avril, le bataillon quitte El Djem et va camper à Bou Kerker; il arrive le lendemain 19 à Menzel.

Le 20, il rentre au camp de Sousse.

Envoi d'un détachement de renfort (21 avril 1882). — Un détachement de renfort, à l'effectif de 1 officier et 216 hommes de troupe, part de Poitiers le 21 avril, par les voies ferrées, pour Marseille; il y arrive le 24 avril et est embarqué pour la Tunisie.

Le 11 mai, la 3e compagnie est détachée à Dar el Bey, où elle reste jusqu'au 4 juin.

Les trois autres compagnies sont maintenues au camp de Sousse jusqu'à cette date.

Le lieutenant-colonel Corréard quitte le commandement du 1er régiment de marche, qui est dissous. Le bataillon passe sous les ordres du général de division Guyon-Vernier, en résidence à Sousse, et du général Étienne.

Le commandant Villot part en congé pour la France et laisse le commandement du bataillon au capitaine adjudant-major Jeannerod.

Marche sur Sfax (du 5 au 13 juin 1882). — Le bataillon reçoit l'ordre d'aller renforcer la garnison de Sfax.

Le 5 juin, il se rend à Zaouïet, où il séjourne le 6, arrive à Menzel le 7, à Bou Kerker le 8, à El Djem le 9, à Bir Salah le 10; il est le 11 juin à El Chabah, où les chefs des deux tribus des Mételitts viennent

faire leur soumission au capitaine commandant le bataillon. La colonne arrive le 12 à Sidi Salah.

Le 13, le bataillon part de Sidi Salah, à trois heures du matin, et arrive à Sfax à sept heures, après une route des plus pénibles sur une route sablonneuse.

Camp de Sfax (du 13 juin au 5 septembre 1882). — La garnison de Sfax était composée des bataillons du 136e, commandant de Billy, et du 55e, commandant Barthélemy. Le cercle de Sfax était commandé par le lieutenant-colonel Dubuche.

Le bataillon installe son camp au nord, et contre les murs de la ville.

Les troupes françaises sont reçues avec enthousiasme par la population, qui, le 29 juin, illumine les maisons pour fêter l'anniversaire du jour où les Européens de Sfax, fuyant les Arabes, étaient allés se mettre sous la protection de l'escadre.

Le séjour du bataillon à Sfax le repose de ses marches incessantes, et ce temps est employé à perfectionner son instruction militaire; il n'était plus guère composé que de jeunes soldats envoyés de France comme renfort et pour combler les vides faits par la fatigue et le climat.

Le 10 juillet, le lieutenant-colonel Dubuche quitte la Tunisie, et le commandement du cercle de Sfax passe au lieutenant-colonel Canard.

Le 15 juillet, la ville pavoise ses maisons et fête l'anniversaire de la prise de Sfax par les Français.

Le 22, la garnison est renforcée par l'arrivée d'un escadron du 11e hussards, sous les ordres du capitaine Saint-Mars.

Les 13 et 14 août, le bataillon passait l'inspection du général Étienne, délégué.

Le 19 août, le général de division Guyon-Vernier visite la place de Sfax et passe le bataillon en revue.

Le 26, le capitaine Lefournier arrive au bataillon et en prend le commandement.

Opérations du 5 septembre au 12 octobre 1882. — Le 5 septembre, une colonne, sous les ordres du commandant Barthélemy et composée des 2e et 3e compagnies du 125e, avec l'état-major du bataillon, d'un détachement du 55e et de l'escadron du 11e hussards, est envoyée à la rencontre d'un Djich, ou groupe de dissidents, qui, venant de faire des razzias aux portes de Kairouan, descendait vers le sud, repoussé par les troupes de la place.

La colonne part à huit heures du soir pour Si Aguerba, où elle arrive à une heure du matin.

La journée du 7 septembre est employée à des reconnaissances sur un parcours de dix kilomètres environ.

Le 8 septembre, la colonne se rend à Bir Chabet el Kleb, où elle séjourne le 9.

Le 10, elle revient à Si Aguerba, où elle séjourne le 11.

Le 12, la colonne marche par Bir Charbounix sur Bir Khalifat, où les insurgés étaient venus faire boire leurs chevaux; ils échappent encore à notre poursuite.

Le 12, arrivée à Bir Aïoun el Mahel. La colonne séjourne dans ce camp, envoyant des reconnaissances sur Sidi Salah et vers l'ouest.

Le 22, une reconnaissance est poussée par le commandant Barthélemy jusqu'à Sidi Abd el Kifi.

Des marches et des reconnaissances journalières continuent ainsi jusqu'au commencement d'octobre, époque à laquelle le bataillon rejoint le camp de Sfax.

Poste de l'Oued Djilma (du 22 octobre 1882 au 30 mai 1883). — A peine rentré, le bataillon, sous la conduite du commandant Villot, qui revenait de congé, est envoyé au poste de l'Oued Djilma du cercle de Gafsa, commandé par le général Hervé.

Le 13 octobre, il passe par ben Zallouch ; il atteint l'Oued Djilma le 22 octobre.

Le bataillon, chargé seul de la garde de ce poste, fait de nombreuses reconnaissances, surtout dans la direction de Sbeitla. Il se ravitaillait par Kairouan, en passant par Enchir Hadjeb el Aïoun, Aïn Beïda et Bir Sba.

Mission topographique de la 1re compagnie (du 17 décembre 1882 au 14 janvier 1883). — Du 17 décembre au 14 janvier, la 1re compagnie est envoyée en mission topographique, et marchant tous les jours, elle parcourt tout le pays entre Kairouan et Djilma.

1883. — Le général Hervé, accompagnant le général Forgemol, vient, au milieu du mois de mai 1883, visiter le poste de l'Oued Djilma ; il trouve, bien que très malsain, le camp parfaitement tenu, et adresse des félicitations au bataillon, ainsi qu'à son chef.

Départ pour Sousse (le 31 mai 1883). — L'ordre de rentrer en France étant arrivé, le bataillon quitte l'Oued Djilma le 31 mai, et arrive à Sousse le 6 juin, en passant par Kairouan, Sidi el Hani, et l'Oued Laya.

Rentrée à Poitiers (6 juillet). — Le 19 juin, le bataillon s'embarque à bord de *La Martinique*, à l'effectif de 8 officiers et 600 hommes de troupes ; il débarque à Marseille le 22, se rend de Marseille à Clermont-Ferrand par les voies ferrées du 23 au 24 au soir, part le 25 juin de Clermont-Ferrand pour se rendre par étapes à Poitiers, où il arrive le 6 juillet.

Au moment du départ du 1er bataillon pour la France, le général commandant la subdivision de Gafsa adresse au colonel commandant le 125e la lettre suivante :

« Mon cher colonel,

« Le bataillon du 125e, détaché au corps d'occupation, vient de recevoir l'ordre de rentrer en France.

« En me séparant de ce brave bataillon, c'est pour moi un devoir de vous faire connaître l'excellente opinion qu'il a su inspirer à ce pays. Le général en chef et le général commandant la division, qui ont passé récemment l'inspection du bataillon et du poste de Gilma, ont été émerveillés de l'excellente installation du camp, de l'entrain, de la gaîté des troupes, ainsi que de leur bonne tenue et de leur attitude sous les armes ; ils en ont exprimé toute leur satisfaction au commandant Villot, que je vous recommande tout particulièrement.

« Le bataillon laisse en Tunisie de grands souvenirs ; après avoir pris une part importante aux faits de guerre qui ont précédé la pacification de la régence, il s'est consacré à des travaux d'installation qui marqueront la trace de son passage.

« Le 125e de ligne peut être fier de son bataillon détaché, qui a si bien soutenu dans ce pays nouveau l'honneur du régiment.

« Je termine en vous informant qu'en dehors du commandement de son bataillon, M. le commandant Villot, qui était en même temps commandant supérieur du cercle de Djilma m'a rendu les meilleurs services par sa compétence particulière dans les affaires indigènes. »

Récompenses accordées au bataillon. — Le commandant Villot est nommé officier de la Légion d'Honneur et commandeur du Nicham-Iftikhar, le capitaine Monprofit est fait chevalier de la Légion d'Honneur ; le sergent Dufour et le soldat Lagarde sont décorés de la Médaille militaire. Les capitaines Giovannoni, Lefournier et Jeannerod, les lieutenants Olivieri, Decrion et de la Coste sont nommés Officiers du Nicham-Iftikhar ; les adjudants Franceschini et Deville reçoivent la croix de chevalier du même ordre.

CHAPITRE III

Le 125e de 1882 à 1890.

1882. — Relèvement du détachement de Thouars. — Les 1re et 2e compagnies du 3e bataillon, détachées à Thouars, sont relevées, à la date du 1er avril, par les 3e et 4e du même bataillon, à l'effectif de 4 officiers et de 100 hommes de troupe.

Le général de Galliffet est remplacé par le général Schmitz. — Par décret du 18 février, le général de Galliffet est relevé du commandement du 9e corps et remplacé par le général Schmitz.

Le général Vittot est remplacé par le général de Kœnigsegg. — Le général Vittot, passé dans le cadre de réserve à la date du 28 juin, est remplacé dans le commandement de la 34e brigade par le général Regley de Kœnigsegg, par décision du 7 juillet.

Manœuvres d'automne (du 4 au 18 septembre). — Le régiment, à l'effectif de 43 officiers, dont 10 sous-lieutenants de réserve, et de 1,369 hommes de troupe, prend part en septembre à des manœuvres de brigade et de division.

Il se rend le 4 à Quinxay ; le 5, il marche sur Vouillé et Thénezay ; le 6, sur Thénezay, Assais et Saint-Loup ; le 7, sur Airvault ; le 8, défense d'Airvault ; le 9, avant-postes autour d'Airvault, le 10, repos ; le 11, manœuvre contre le 114e, marche sur Saint-



[illegible] BOISFLEURY

[illegible]

Jouin ; le 12, manœuvres de brigade autour de Moncontour, cantonnement à Saint-Jouin ; le 13, manœuvres de division entre Saint-Clair et Vâtre, cantonnement à Airvault; le 14 septembre, dislocation, cantonnement à Airvault.

Le régiment rentre à Poitiers par étapes, le 15 à Thénezay, le 16 et le 17 à Vouillé, le 18 septembre à Poitiers.

Relèvement du détachement de Thouars. — Les 3e et 4e compagnies du 3e bataillon sont relevées à Thouars, à la date du 1er octobre, par les 1re et 2e compagnies du 4e bataillon à l'effectif de 4 officiers et 76 hommes de troupe.

1883. — A la date du 12 février 1883, le général de division Cérez est remplacé par le général de division Brincourt, qui permute avec lui.

Relèvement du détachement de Thouars. — Les 1re et 2e compagnies du 4e bataillon sont relevées à Thouars à la date du 1er avril par les 3e et 4e compagnies du même bataillon, à l'effectif de 3 officiers et 119 hommes de troupe.

Détachement du 3e bataillon à Langres. — Le 3e bataillon, à l'effectif de 14 officiers, 318 hommes de troupe, 6 chevaux, part de Poitiers, le 9 juillet, par les voies ferrées, pour se rendre à Langres, où il arrive le 11 juillet.

Manœuvres d'automne. — Le régiment, à l'effectif de 33 officiers, 1581 sous-officiers et soldats, 59 chevaux, prend part aux manœuvres d'automne du 3 au 20 septembre. Dans cet effectif sont compris :

le 1er bataillon, rentré de Tunisie le 6 juillet, et les 2 compagnies détachées à Thouars, qui rejoignent le régiment à Poitiers le 1er septembre.

Les manœuvres comprennent des opérations de brigade contre brigade, de division et de corps d'armée contre un ennemi figuré.

Le régiment exécute le 3 septembre une marche sur Bonneuil-Matours, le 4 sur Pleumartin et le 5 sur Preuilly ; le 6, manœuvre vers Azay-le-Ferron ; le 7, marche sur La Celle-Guénand, le 8, sur Bridoré-Fléré ; le 9, séjour ; le 10, marche sur Loches par Verneuil ; le 11, défense du ravin de Chanceaux ; le 12, marche sur Manthelan, cantonnement à Varennes ; le 13, attaque de Grillentout, cantonnement à Manthelan ; le 14, marche contre Sorigny, cantonnement à Veigné ; le 15, poursuite de l'ennemi dans la direction de Tours ; le 125e marche sur Saint-Avertin et y cantonne ; le 16, revue à Tours et dislocation.

Rentrée à Poitiers et détachement à Thouars. — Le 17 septembre, le 125e se dirige sur Poitiers, où il arrive le 20, après avoir cantonné le 17 à Sorigny, le 18 à La Celle-Saint-Avant et le 19 à Châtellerault.

Le même jour, 17 septembre, les 1re et 2e compagnies du 1er bataillon, à l'effectif de 2 officiers et 102 hommes de troupe, sont dirigées de Saint-Avertin sur Thouars, où elles arrivent le 20 septembre.

Départ de volontaires pour le Tonkin. — Un caporal et 17 soldats du 125e, pris parmi ceux qui avaient demandé à faire partie de l'expédition du

Tonkin, sont mis en route le 26 décembre, à destination du 143e d'infanterie à Alby.

1884. Relèvement du détachement de Thouars. — Les 1re et 2e compagnies du 1er bataillon sont relevées à la date du 1er avril par les 3e et 4e compagnies du même bataillon, à l'effectif de 4 officiers et 153 hommes de troupe.

Manœuvres d'automne (du 5 au 18 septembre). — Les manœuvres de 1884 comprennent seulement des manœuvres de brigade.

Les 3e et 4e compagnies du 1er bataillon, parties de Thouars le 2 septembre, arrivent à Poitiers le 4, pour prendre part aux manœuvres.

Le régiment, constitué à trois bataillons à l'effectif de 45 officiers, dont 7 sous-lieutenants de réserve, 1502 sous-officiers et soldats et 13 chevaux, est mis en route le 5 septembre et est cantonné le même jour à Coulombiers. Le 6 septembre, marche sur Saint-Sauvent-la-Plaine, avant-postes ; le 7, avant-postes ; le 8, opérations sur Rom ; le 9, défense de Rom, marche sur Lezay ; le 10, marche sur la Motte-Saint-Hérayе par Exoudun ; le 11, marche sur Sanxay, cantonnement à Ménigoute ; le 12, marche par Sanxay, sur Villenouvelle, où le régiment bivouaque ; le soir du même jour, marche sur Bénassais et cantonnement ; le 13, attaque du défilé de Latillé, cantonnement à Ayron ; le 14, repos ; le 15, attaque de la Croix-Beauregard près Vouillé, cantonnement à Vouillé ; le 16, reconnaissance dans la direction de Neuville, cantonnement à Cissé ; le 17, marche

et cantonnement à Furigny ; le 18, rentrée à Poitiers.

Détachement à Thouars. — Les 1re et 2e compagnies du 2e bataillon partent de Neuville le 18 septembre pour se rendre à Thouars, où elles arrivent le 19 septembre.

Détachement au camp du Ruchard. — La 3e compagnie du 2e bataillon, à l'effectif de 1 officier et 100 hommes de troupe, part de Poitiers le 29 septembre, pour se rendre au camp du Ruchard, où elle arrive le 1er octobre.

1885. — Le général Sempé, appelé au comité de l'artillerie par décision ministérielle du 27 décembre 1883, quitte le commandement de la 17e division, le 12 janvier 1885 ; il est remplacé par le général de Beaufort.

Le général de Regley de Kœnigsegg, passé dans le cadre de réserve à la date du 18 mars, est remplacé dans le commandement de la 34e brigade par le général Delpech.

Relèvement du détachement de Thouars. — Les 1re et 2e compagnies du 2e bataillon sont relevées dans le détachement de Thouars à la date du 28 mars par la 4e compagnie du 2e bataillon et la 1re du 4e.

Manœuvres d'automne (du 4 au 18 septembre). — Le régiment prend part, en 1885, à des manœuvres de division ; son effectif pour les manœuvres est de 47 officiers, dont 11 sous-lieutenants de réserve, 1458 sous-officiers et soldats, 47 chevaux.

Le régiment se rend le 4 septembre à Mirebeau ;

le 5, à Loudun, où il est rejoint par les deux compagnies détachées à Thouars ; le 6, manœuvre vers Messemé ; le 7, cantonnement à Richelieu; le 8, manœuvre de brigade contre brigade à Rilly, cantonnement à Chézelles ; le 9, manœuvre de division contre un ennemi figuré au pont de Pouzay, cantonnement avec avants-postes à Pouzay, revue du général commandant le corps d'armée ; le 10, marche contre la position de Saint-Epain, cantonnement à Avon ; le 11, marche contre Pont-de-Ruan sur l'Indre, passage au pont d'Artannes, cantonnement à Saché ; le 12, marche sur Joué ; cantonnement dans ce village le 12 et le 13 ; le 14, revue du 9e corps à Tours ; le 15, marche sur Sorigny, avec manœuvre à Montbazon.

Le 16, le régiment se rend à La Celle-Saint-Avant, le 17 à Châtellerault, et rentre le 18 septembre à Poitiers.

Détachement à Thouars. — Les 2e et 3e compagnies du 4e bataillon quittent le régiment le 15 pour se rendre à Thouars, où elles arrivent le 18 septembre ; effectif : 3 officiers, 117 hommes.

1886. — Le général Schmitz, relevé par décret du 2 février de son commandement du 9e corps, est remplacé par le général Carrey de Bellemare, qui prend possession de son poste à la date du 5 mars.

Relèvement du détachement de Thouars. — Les 2e et 3e compagnies du 4e bataillon sont relevées à Thouars, à la date du 1er avril, par la 4e compagnie du 4e bataillon et la 1re compagnie du 1er bataillon.

Visite à Poitiers du général commandant

le corps d'armée. — Le général Carrey de Bellemare fait, le 12 avril, une entrée solennelle à Poitiers ; il passe, le lendemain 13 avril, le régiment en revue sur la promenade de Blossac.

Manœuvres d'automne (du 3 au 13 septembre). — Manœuvres de division contre division. Le régiment quitte Poitiers le 3 septembre et se rend à Montreuil-Bonnin. Il y est rejoint par le détachement de Thouars (4e du 4 et 1re du 1er), qui est relevé, pendant les manœuvres, par la 2e compagnie du dépôt.

L'effectif du régiment pour les manœures est de 44 officiers, dont 6 sous-lieutenants de réserve, 1458 hommes de troupe et 44 chevaux.

Le 4 septembre, marche sur Cissé ; le 5, repos ; le 6, marche de brigade, cantonnement à Dissais ; le 7, cantonnement à Vouneuil-sur-Vienne ; le 8, marche sur l'Auzon par la route de Pleumartin, bivouac entre l'Auzon et le grand Coussec ; le 9, marche sur la Folie et Bois-Renou, cantonnement à Sénillé ; le 10, manœuvre de division contre division : la 17e division se dirige sur Poitiers, défendue par l'autre division ; marche par le Fou, Bondilly, Dissais, cantonnement à Saint-Georges ; le 11, continuation de de la manœuvre, le 125e rentre à Poitiers ; le 13, revue de toutes les troupes passée par le général commandant le 9e corps près de Poitiers, entre les routes de Chauvigny et de Montmorillon.

Relèvement du détachement de Langres. — Le 2e bataillon, désigné pour relever à Langres le 3e bataillon, part de Poitiers le 1er octobre et arrive à destination le 22 ; le 3e bataillon quitte

Langres le 23 octobre et rentre à Poitiers le 14 novembre.

Relèvement du détachement de Thouars. — Les 2e et 3e compagnies du 1er bataillon, sous le commandement de M. le capitaine Chilaud, se rendent à Thouars, où elles arrivent le 16 septembre; la 2e compagnie du dépôt rentre à Poitiers le 19.

1887. Le général Faivre remplace le général Delpech. — Par décision ministérielle du 2 août, le général Delpech est mis en disponibilité sur sa demande et remplacé le 17 août par le général Faivre.

Grandes manœuvres (du 8 au 22 septembre). — Le régiment prend part aux grandes manœuvres du 8 au 22 septembre Il est formé à deux bataillons, à l'effectif de 45 officiers, 1027 hommes de troupe, y compris le détachement de Thouars, qui rejoint le régiment à Châtellerault, le 9 septembre.

Le 125e se rend à Jaulnay, le 8 ; à Châtellerault, le 9 ; à la Julière, le 10 ; le 11, manœuvre de division contre division entre Moncontour et Mirebeau; le régiment est cantonné à Mazeuil, Marconnay, le Verger et les Mées.

Le 12 septembre, revue du général commandant le corps d'armée.

Du 13 au 17 inclus, manœuvres du 9e corps contre le 11e. Le 13, manœuvre au nord-ouest de Mazeuil; le régiment est cantonné à Germon et Saint-Jouin-lez-Marnes. Le 14, manœuvre devant Taizé et Bilazais, cantonnement à Chavigny; le 15, repos.

Le 16, après une manœuvre aux environs de Taison, le 125e est cantonné à Braugé et Varanne. Pendant la nuit du 16 au 17, il est porté au pont des Gastines au sud-est du Coudray-Macouard.

Le 17, après la manœuvre devant le Coudray-Macouard, il y est cantonné et il y reste le 18.

Le 19 septembre, revue de toutes les troupes passée par M. le général Carrey de Bellemare, directeur des manœuvres, dans la plaine de Champagne, à l'est de Montreuil-Bellay. Le 125e est cantonné le soir à Saint-Léger.

Le 20, dislocation. Les réservistes sont dirigés sur Poitiers par le chemin de fer, et le régiment se rend à Loudun ; le 21, il est à Mirebeau et rentre à Poitiers le 22 septembre.

Relèvement du détachement de Thouars. — Le 125e est remplacé à Thouars par le 114e à la date du 21 septembre.

Nouvelle formation du régiment (1er octobre). — En exécution de la loi du 25 juillet 1887, le 2e bataillon (commandant de Roffignac), détaché à Langres, cesse à partir du 1er octobre de faire partie du 125e d'Infanterie pour concourir à la formation du 156e régiment régional.

Le cadre de ce bataillon comprenait :

MM. de Roffignac, chef de bataillon.

Nos des Cies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-Lieutenants.
1re.	Demange.	Lory.	N...
2e.	Legrand.	Py.	Millet.
3e.	Duleux.	Tschupp.	Castanier.
4e.	Lamy.	Frisch.	Delalande.

Le 125e est formé à 3 bataillons de 4 compagnies et un cadre complémentaire comprenant 1 chef de bataillon, 4 capitaines, 4 lieutenants et 8 sergents. Les compagnies de dépôt sont supprimées.

Remplacement du général de Beaufort par le général Désandré. — Le général Désandré est nommé au commandement de la 17e division en remplacement du général de Beaufort, passé dans le cadre de réserve le 25 novembre.

1888. — Le colonel Potiron de Boisfleury est remplacé par le colonel Bidot. — Le colonel de Boisfleury, nommé général de brigade par décret du 7 février, est remplacé par le colonel Bidot à la date du 16 février.

Le général Villain remplace le général de Bellemare. — Le général de division Villain, nommé le 23 juin au commandement du 9e corps d'armée, en remplacement du général Carrey de Bellemare, prend possession de son commandement à la date du 1er juillet.

Manœuvres d'automne (du 27 août au 8 septembre). — Le 125e, à l'effectif de 52 officiers et 1137 hommes de troupe, quitte Poitiers le 27 août pour prendre part aux manœuvres de la 34e brigade.

Ces manœuvres, commencées le 27 août, durent jusqu'au 7 septembre inclus.

Le régiment est cantonné le 27 à Cissé et Vouillé, le 28 à Vouillé et Chiré, le 29 à Ayron et Maillé, le 30, mêmes cantonnements après une manœuvre au-

tour de Séran; le 31, manœuvre à laquelle assiste M. le général Villain, entre le Grand-Dujet et Vouzaille ; cantonnement à Vouzaille.

Le 1er septembre, manœuvre autour de Vouzailles, à laquelle assiste M. le général Désandré ; cantonnement à Thénezay et Massognes.

Le 2, repos. Le 3, manœuvre dans la forêt d'Autun, cantonnement à La Ferrière et Challandray. Le 4, marche en retraite sur Vasles, cantonnement dans ce village. Le 5, service d'avant-postes, alerte pendant la nuit; le 6, repos. Le 7, manœuvre devant Ayron et revue. Le 125e cantonne à Ayron et Maillé.

Le 8 septembre, dislocation; le 125e rentre à Poitiers le même jour.

Institution de la fête du drapeau. — Le 27 novembre, anniversaire des combats de la Bérézina, le 125e célèbre pour la première fois la fête du drapeau. Cette fête est instituée sur l'initiative de M. le général DÉSANDRÉ, commandant la 17e division d'infanterie.

Le matin, une revue est passée sur le terrain d'exercices; puis, le régiment est formé en carré et le colonel lui adresse une allocution, où il rappelle les journées de la Bérézina, dont le nom est inscrit sur le drapeau, et qui sont un exemple glorieux entre tous de courage, de dévouement et de sacrifice héroïque.

Le soir a lieu un banquet organisé dans chaque compagnie et visité par tous les officiers du régiment et par le général commandant la brigade.

1889. Détachement de deux compagnies à Fontevrault. — Les 1re et 2e compagnies du 2e bataillon, avec l'état-major du bataillon (commandant de la Messelière), partent le 18 mai de Poitiers pour relever à Fontevrault deux compagnies du 135e. Le détachement fait étape le 19 à Loudun et arrive à Fontevrault le 20.

Citation. — Le caporal Laurenceau et les soldats Jahan et Moulin sont cités à l'ordre du régiment pour le sang-froid et l'énergie qu'ils ont montrés dans l'arrestation d'un malfaiteur dangereux.

Manœuvres d'automne (du 4 au 16 septembre). — Le régiment, à l'effectif de 58 officiers et 1,728 hommes de troupe, prend part du 4 au 16 septembre à des manœuvres de division.

Les 4 et 5, manœuvre de régiment; le 6, manœuvre de régiment contre régiment; le 125e rentre chaque jour à Poitiers après la manœuvre.

Le 7, marche de la brigade sur Chauvigny, où elle cantonne; manœuvre le 8 autour de Chauvigny, même cantonnement; le 9, repos.

Le 10, marche sur Saint-Savin, et manœuvre de brigade; cantonnement à Saint-Savin.

Le 11, marche sur Le Blanc; manœuvre de brigade contre brigade, à laquelle assistent MM. les généraux Carrey de Bellemare, inspecteur général d'armée, et Villain, commandant le 9e corps; cantonnement de la brigade au Blanc.

Le 12, marche de la division sur Pleumartin, cantonnement de la brigade à Pleumartin.

Le 13, marche de la division sur Châtellerault en deux colonnes, cantonnement à Châtellerault.

Le 14, manœuvre de division contre division, attaque des positions de la Poublerie et Montbrard, cantonnement à Châtellerault.

Le 15, repos. Le 16 septembre, dislocation. Le 125e rentre à Poitiers le même jour.

Relèvement du détachement de Fontevrault. — Les 1re et 2e compagnies du 1er bataillon avec l'état-major du bataillon (commandant Pinet) relèvent les 1re et 2e du 2e bataillon à Fontevrault le 1er octobre.

Concours national de tir. — Le 125e remporte au concours national de la Société de tir de France le treizième prix (diplôme et médaille d'argent) de la 7e série (arme nationale).

Les délégués du régiment étaient :

3e	bataillon,	1re	compagnie,	Leguen, sergent ;
3e	—	3e	—	Flore, sergent ;
3e	—	1re	—	Babouzet, soldat ;
1er	—	2e	—	Trouvé, soldat.

Le colonel Bidot est remplacé par le colonel Cretin. — Le colonel Cretin, nommé au commandement du 125e en remplacement du colonel Bidot, passé au 41e, prend possession de son commandement le 2 octobre.

Ici finit l'historique du 125e ; l'avenir ne nous appartient pas ; mais il n'est pas inutile de rappeler ce

que nous avons fait, ce que nous devons faire chaque jour pour le préparer, en profitant des leçons du passé.

La France a subi en 1870 des désastres inouïs; ni le courage, ni le dévouement, ni la volonté de vaincre, n'ont fait défaut ; mais, si l'honneur des armes est sauf, elle devait fatalement succomber devant le nombre et une mobilisation longuement préparée.

Depuis cette époque, elle s'est appliquée, avec une énergie et une constance qui imposent le respect, à corriger les défauts de son organisation militaire.

Les lois de recrutement de 1872 et de 1889 ont donné le nombre; la loi d'organisation du 13 mars 1873, en partageant le territoire en corps d'armée, a posé les bases de la mobilisation, dont le fonctionnement régulier, et pour ainsi dire mathématique, est maintenant assuré par une étude journalière de ses plus petits détails.

D'un autre côté, la tenue des troupes perfectionnée, la charge allégée, l'administration simplifiée, les règlements de manœuvres modifiés en raison des nécessités de l'instruction rapide et des exigences du combat moderne; l'initiative, la meilleure école du commandement, élargie dans tous les grades; l'armement, déjà excellent avec le fusil Gras, devenu le meilleur de l'Europe par l'adoption du fusil Lebel; l'instruction militaire donnée à tous les hommes valides, et entretenue, perfectionnée, par l'appel annuel des réservistes et des territoriaux : rien n'a été négligé dans ces progrès incessants.

Ce n'est pas en vain qu'on a fait appel au dévouement absolu, à l'abnégation même des cadres; mal-

gré le surcroît de travail d'une instruction sans cesse recommencée, malgré les fatigues, les ennuis de tous les jours, les injustices même, inséparables des jugements humains, l'œuvre de l'armée se poursuit, sans relâche, sans hésitation, sans défaillance. Chacun sent que ne pas progresser serait déchoir.

Le 125e s'est toujours montré à hauteur de cette tâche; les éloges qui lui sont donnés chaque année par les inspecteurs-généraux, le succès qu'il a remporté en 1889 au concours national de la société de tir de France, dans cette branche si importante de l'instruction militaire, en sont la preuve.

Cependant le régiment s'est élargi ; ce n'est plus une famille étroite, dont tous les éléments, réunis en temps de paix, peuvent rester groupés au moment de la guerre, c'est une école où tous les Français viennent tour à tour apprendre leur devoir devant l'ennemi; chaque corps est une pépinière destinée à former deux ou plusieurs régiments.

Mais, comme l'esprit de discipline, l'esprit de solidarité doit rester et restera le même. « Souvenez-vous, disait à ses soldats, pour stimuler leur amour-propre, le colonel de Royal-Auvergne, souvenez-vous que Royal-Auvergne et Auvergne ne font qu'un. »

Les corps formés avec le régiment, quel que soit le nom ou le numéro qu'on leur donne, ne feront qu'un avec le 125e, et tiendront à honneur de prendre pour guides et pour modèles les héros de la Bérézina.

L'avenir ne nous appartient pas; mais si nos voi-

sins, dans des discours retentissants, se sont vantés si haut de ne rien craindre que Dieu, nous avons, nous, conscience d'avoir tout préparé pour qu'IL puisse leur infliger par nos mains, comme il l'a fait si souvent, une leçon digne de lui et de nous, et ajouter une page nouvelle aux GESTA DEI PER FRANCOS!



Eugène Flavien BIDOT

Colonel du 125e 1888-1889

CINQUIÈME PARTIE

UNIFORMES

CINQUIÈME PARTIE

UNIFORMES

1° Demi-brigades hollandaises (1795-1803). — Habit bleu, gilet blanc, culotte blanche, guêtres noires, chapeau noir uni, plumet droit noir, et rouge au sommet; revers, collet et parements cramoisis pour la 2ᵉ demi-brigade, blancs pour la 3ᵉ, et bleu clair pour la 6ᵉ ; doublure et passe-poils blancs.

Ces uniformes furent fixés le 8 juillet 1795 ; mais les anciens uniformes purent être portés jusqu'au 1ᵉʳ mai 1797.

Les compagnies de grenadiers portèrent des épaulettes rouges ; les fusiliers avaient une patte d'épaule en drap du fond avec passe-poils.

2° Bataillons de ligne hollandais (1803-1805). — Les signes distinctifs indiqués dans l'annuaire de 1804 sont les suivants.

Pour le 5ᵉ bataillon, revers cramoisis, doublure blanche, passe-poils blancs, pattes des parements blanches, passe-poils pour le collet et les pattes cramoisis, numéro sur les pans de l'habit, bleu foncé.

Pour le 7ᵉ bataillon, revers blancs, pattes sur les parements bleu foncé, numéro bleu foncé sur les pans de l'habit.

Pour le 17ᵉ bataillon, revers bleu clair, collet bleu foncé, doublure blanche, passe-poils blancs, pattes sur

les parements bleu foncé, numéro sur les pans de l'habit, bleu foncé.

3° **Régiments d'infanterie hollandais (1805-1810).** — Suivant l'annuaire hollandais de 1808 (daté du 23 octobre), les régiments d'infanterie portaient l'habit blanc, gilet blanc, culotte blanche, guêtres noires à mi-jambes, shako noir, avec torsades et glands blancs.

Les signes distinctifs pour les régiments étaient les revers, collet, parements et doublure de couleur rose pour le 4e régiment, jaune pour le 7e et noire pour le 9e ; le numéro du régiment sur le devant du shako, entouré par la torsade, et sur le côté gauche un pompon orange pour le 4e régiment, bleu pour le 7e et noir pour le 9e.

4° **125e régiment d'infanterie (1810-1812).** — Après leur passage dans l'armée française, les corps hollandais conservèrent encore quelque temps l'uniforme national, mais dans le courant de 1811, ils prirent, suivant l'arme dont ils faisaient partie, celui des régiments français.

Le 125e porta le costume de l'infanterie de ligne : habit bleu foncé, culotte, gilet et revers blancs, parements et collet rouges, shako noir avec torsade et glands blancs, jugulaire en cuivre, l'aigle impériale, cocarde tricolore et pompon sur le devant.

5° **25e de marche. — 125e d'infanterie (1870).** — **Troupe.** — Capote en drap gris bleuté, écusson en accolade garance au collet, collet et parements droits en drap du fond, boutons en cuivre avec le numéro du régiment (modèle de 1867).

Veste bleu foncé, collet et parements droits en drap du fond, boutonnant droit sur la poitrine, au moyen de neuf petits boutons (modèle 1845).

Épaulettes en laine écarlate (1868).

Pantalon garance tombant droit sans plis (1867).

Képi, bandeau bleu foncé, turban et calot garance, cordonnet passe-poil bleu foncé (1867).

Officiers. — Tunique bleu foncé, fermée sur la poitrine au moyen de deux revers croisant l'un sur l'autre et arrêtés de chaque côté par une rangée de sept boutons au numéro du régiment, parements droits en drap du fond, collet et passe-poils jonquille (1867).

Épaulettes en or ainsi que les brides, puis galons de grade en or, trait côtelé (1870).

Pantalon garance, comme la troupe, et képi de même avec galons de grade (1867).

Le shako (dont le dernier modèle, de 1867, était en drap garance avec carcasse en cuir, bandeau en drap bleu foncé et galons de grade en or) avait été abandonné dès le commencement de la campagne.

6° **125° régiment d'infanterie (1890).** — **Troupe.** — Capote comme en 1870, sauf l'écusson du collet, qui est agrandi pour recevoir le numéro du régiment en drap du fond ; les boutons en cuivre avec grenade (1871).

La veste porte au collet des pattes à numéro garance et des chiffres bleu foncé (1871).

Tunique bleu foncé, passe-poils et parements de même, collet jonquille, pattes à numéro bleu foncé, chiffres jonquille (1870).

Képi, visière arrondie, bandeau, avec écusson, bleu foncé et chiffre garance ; le shako est supprimé pour les troupes à pied (1883).

Képi de première tenue avec grenade, cocarde et pompon (1886).

Pantalon garance (modèle 1867).

Officiers. — Dolman bleu foncé, collet garance, pattes à numéro bleu foncé, chiffres en cannetille d'or, brandebourgs en poil de chèvre, trèfle en poil de chèvre pour la petite tenue et en or pour la grande tenue, passe-poils et parements bleu foncé, galons de grade en soutache d'or (1883).

Vareuse en drap gris bleuté comme la capote de la troupe, pattes à numéro en drap garance, chiffres en cannetille d'or, galons de grade en chevrons, en soutache d'or ; parements droits en drap du fond (vêtement de manœuvres et de campagne, 1886).

Capote-manteau avec collet à capuchon bleu foncé, écusson bleu foncé, chiffres en cannetille d'or (1871).

Képi, même modèle que celui de la troupe, avec galons de grade en soutache d'or (1874).

Képi de première tenue avec grenade, cocarde, pompon en or, plumet ou aigrette suivant le grade (1886).

Pantalon garance avec bande en drap bleu foncé (1883).

SIXIÈME PARTIE

DRAPEAUX



SIXIÈME PARTIE

DRAPEAUX

Drapeaux hollandais.

1795 à 1810.

Après le départ du stathouder Guillaume V (18 janvier 1795), la couleur orange fut proscrite de l'armée.

Les états généraux adoptèrent les couleurs « de la Liberté » et décrétèrent, le 2 mars 1795, que le drapeau national serait formé de trois bandes horizontales, rouge, blanche et bleue, de largeur égale.

Dans les demi-brigades, les trois couleurs furent figurées, sur un fond blanc, par un ruban tricolore, nouant deux branches d'olivier, formant couronne, dont l'intérieur bleu, d'un côté, portait un lion passant au naturel, et rouge de l'autre, avec l'inscription : « *VOOR HET VATERLAND EN DE WET, pour la Patrie et la Loi.* »

Le lion dut plus tard être remplacé par un dextrochère armé tenant une épée dans une couronne de chêne et de laurier; le fond était entièrement blanc.

Le modèle fut changé en 1802 et renferma un faisceau d'armes de forme antique avec des branches de chêne et de laurier, et une banderole tricolore portant le numéro du bataillon.

En 1806, le roi Louis décréta que le drapeau com-



prendrait uniformément trois bandes horizontales, rouge, blanche et bleue, avec ses armes au milieu de la bande blanche, dont la largeur était double des autres.

Ces drapeaux ne portaient pas de cravates ; elles ne furent données qu'en 1808 aux régiments revenant d'Allemagne, les 2e, 3e, 4e et 5e de ligne et le 3e chasseurs.

125e Régiment d'infanterie.

1810-1812.

Le drapeau impérial était divisé en cinq parties par des lignes joignant deux à deux chacun des quatre côtés. Les quatre triangles ainsi formés aux angles du drapeau étaient alternativement bleus et rouges; chacun d'eux portait, au milieu, le numéro du régiment entouré d'une couronne de lauriers. Le carré central, encadré de feuilles de lauriers d'or, renfermait l'inscription suivante :

L'EMPEREUR DES FRANÇAIS
AU 125e RÉGIMENT DE LIGNE.

La hampe était surmontée de l'aigle impériale couronnée, et ornée d'une cravate tricolore.

1871.

Une circulaire ministérielle du 3 juillet 1871 prescrivit aux Conseils d'administration des régiments d'infanterie la confection d'un drapeau dans lequel les couleurs nationales seraient disposées dans l'ordre fixé par le décret de février 1794, par bandes verti-

cales bleu, à la hampe, blanc et rouge, sans aucun ornement ni aucune inscription.

La hampe devait être surmontée d'un fer de lance en bronze doré sans cravate.

1880.

Le drapeau actuel du 125e a été remis au régiment par le Président de la République le 14 juillet 1880.

La hampe est surmontée d'un cartouche ovale portant d'un côté le numéro du régiment et de l'autre les lettres R. F ; au-dessus du cartouche, un fer de lance doré.

Les couleurs sont disposées dans l'ordre déterminé par le décret de 1794, et consacré par l'usage depuis 1830.

Aux quatre angles, le numéro 125 entouré d'une couronne de chêne.

Au centre, d'un côté l'inscription suivante :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.
125e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

Et de l'autre :

HONNEUR ET PATRIE.
LA BÉRÉZINA.

SEPTIÈME PARTIE

ÉTATS DE SERVICES DES CHEFS DE CORPS

SEPTIÈME PARTIE

ÉTATS DE SERVICES DES CHEFS DE CORPS

1° 5e bataillon d'infanterie, ex-2e bataillon de la 2e demi-brigade.

Van Hasselt (Johan-Conrad), né à Zutphen le 12 juillet 1754, mort à Ryswyk, près de La Haye, le 29 novembre 1829.

Cadet au régiment Orange-Nassau, infanterie, le 6 février 1771. Enseigne au 2e bataillon du 3e régiment Orange-Nassau le 22 juillet 1771. Lieutenant le 14 juillet 1774. Démissionnaire en mai 1787. Capitaine au régiment de Suljard-Infanterie, au service particulier des États de la province de Hollande, le 1er juillet 1787. Licencié en octobre 1787. Se rend en France, où il prend du service de 1787 à 1795. Lieutenant-colonel commandant le 2e bataillon de la 2e demi-brigade d'infanterie le 9 juillet 1795. Colonel le 1er juillet 1801. Commandant le 5e bataillon d'infanterie (réorganisation du 20 octobre 1803) le 1er janvier 1804, devenu le 1er bataillon du 3e régiment d'infanterie de ligne (réorganisation du 11 juin 1805) le 1er juillet 1805. Colonel commandant le 2e régiment d'infanterie de ligne le 28 juillet 1805, devenu le 3e régiment d'infanterie (réorganisation du 17 septembre 1806) le 1er octobre 1806, général-major le 15 octobre 1806. Mis à la retraite avec pension annuelle de 3,000 florins, le 26 décembre 1810. Pensionné avec son rang de général-major le 1er janvier 1814. Décédé le 29 novembre 1829.

Campagnes : 1787 contre les Prussiens ; 1792, 1793, 1794 et 1795 en France ; 1797 embarqué au Texel ; 1799 en Nord-Hollande ; 1800, 1801 et 1804, en Allemagne ; 1806, en Poméranie et en Prusse ; 1807, siège de Colberg ; 1807, en Poméranie et en Prusse ; 1808 et 1809, en Allemagne ; 1809, en Zélande contre les Anglais.

Citations spéciales : Assiste à la bataille de Friedland le 14 juin 1807. Le général Grouchy, dans son rapport au ministre

de la guerre sur cette bataille, dit : « M. le général Van Hasselt entraînait les troupes par son exemple et son courage. »

Décorations : Chevalier de l'ordre de l'Union le 16 février 1807.

2° 7e bataillon, ex-1er bataillon de la 3e demi-brigade.

Abbema (Jacob-Carel), né à Utrecht le 9 septembre 1749, décédé à Harlem le 16 mars 1835.

Cadet d'infanterie le 24 mars 1759. Enseigne au régiment d'infanterie de Maleprade (ci-devant Guy) le 23 décembre 1765. Sous-lieutenant le 7 avril 1767, à ce régiment, qui devient régiment Leusden le 21 octobre 1774. Lieutenant le 4 novembre 1774. Capitaine le 13 juillet 1775, au même régiment, qui devient le régiment comte d'Isembourg en 1782, régiment Pain la même année et régiment comte d'Efferen le 9 janvier 1784. Démission acceptée le 12 septembre 1787, après avoir été offerte quatre fois. Reste à Wageningen jusqu'à la révolution de 1795. Lieutenant-colonel commandant le 1er bataillon de la 3e demi-brigade le 9 juillet 1795. Colonel le 13 juillet, 1803. Commandant le 7e bataillon d'infanterie (réorganisation du 20 octobre 1803), le 1er janvier 1804. Devenu le 2e bataillon du 3e régiment d'infanterie de ligne (réorganisation du 11 juin 1805) le 1er juillet 1805. Colonel commandant le 4e d'infanterie de ligne, le 28 juin 1805 ; devenu le 5e régiment d'infanterie (réorganisation du 17 septembre 1806) le 1er octobre 1806. Général-major le 1er décembre 1806.

Conseiller d'État en service ordinaire, attaché à la 3e section (guerre et marine) le 1er décembre 1807. Conseiller d'État en service extraordinaire chargé d'une mission secrète à dater du 1er janvier 1809, nommé à ce poste le 22 décembre 1808. Membre de la Cour des comptes.

Entreposeur général des tabacs en France.

Pensionné comme général-major le 1er juillet 1814, décédé le 16 mars 1835.

Campagnes : 1799 en Nord-Hollande ; 1806 et 1807 comme général-major commandant une brigade de l'armée d'occupation dans le Hanovre, les villes hanséatiques et Brême.

Décoration : Chevalier de l'ordre de l'Union le 16 février 1807.

3° 2° bataillon de la 6° demi-brigade, devenu 17° bataillon.

Van Meurs (Hendrik-Steven), baptisé le 6 janvier 1754, décédé à Voorburg, près de La Haye, le 20 octobre 1827.

Enseigne au régiment de la Marine de Douglas, le 17 novembre 1768. Lieutenant le 6 juillet 1777. Capitaine le 16 novembre 1780. Démissionnaire, avec rang de Lieutenant-colonel, le 29 août 1783. Commandant de la bourgeoisie à Zierikzée. Sert en France en 1787.

Lieutenant-colonel commandant le 2° bataillon de la 6° demi-brigade, le 8 juillet 1795. Remplacé dans son commandement par le lieutenant-colonel Anthing, le 9 juin 1798. Major de place à La Haye. Pensionné le 7 mars 1806. Pensionné avec rang de colonel le 1er décembre 1814. Décédé le 29 octobre 1827.

Campagnes : Embarqué au Texel en 1797.

Décorations : Néant.

17° bataillon, ex-2° bataillon de la 6° demi-brigade.

Anthing (Carl-Heinrich-Wilhem). Voir plus loin aux Colonels.

4° Colonels du 4° régiment d'infanterie (ci-devant 3°).

I. Nicolson (James). Né vers 1753. Enseigne au régiment Dundas, infanterie, le 17 janvier 1776. Lieutenant le 28 octobre 1777. Capitaine le 7 avril 1783. Démissionnaire en 1787. Prend du service en France jusqu'en 1795. Lieutenant-colonel commandant le 1er bataillon de la 1re demi-brigade, le 8 juillet 1795. Colonel, le 18 juillet 1803, commandant le même bataillon, devenu le 1er bataillon (organisation du 20 octobre 1803), le 1er janvier 1804; puis le 1er bataillon du 2° régiment (réorganisation du 11 juin 1805), le 1er juillet 1805.

Colonel commandant le 3° régiment d'infanterie, le 11 juin 1805, devenu le 4° régiment d'infanterie (par réorganisation du 17 septembre 1806), le 1er octobre 1806.

Général-major le 6 octobre 1806. Mis à la retraite le 2 novembre 1808.

Campagnes : 1787, contre les Prussiens; fait prisonnier de guerre par les Prussiens à Nieuwersluis le 21 septembre 1787 ; 1797, embarqué au Texel ; 1799, dans la Nord-Hollande; 1800 et 1801, en Allemagne ; 1806, en Allemagne.

Décoration : Chevalier de l'Ordre de l'Union', le 16 février 1807.

II. **Anthing** (Carl-Heinrich-Wilhem), né à Saxe-Gotha, le 11 novembre 1766, décédé à La Haye, le 7 février 1823.

Cadet et Fahnjuncker, en Saxe, le 19 février 1783; enseigne au régiment Saxe-Gotha, Infanterie (Hollande), le 19 octobre 1786. Premier lieutenant, le 23 octobre 1793. Capitaine au 3e bataillon de la 7e demi-brigade, le 8 juillet 1795. Lieutenant-colonel commandant le 2e bataillon de la 6e demi-brigade, le 9 juin 1798, devenue le 17e bataillon d'infanterie (réorganisation du 20 octobre 1803), le 1er janvier 1804 ; devenu le 2e bataillon du 6e régiment d'infanterie de ligne (réorganisation du 11 juin 1805), le 1er juillet 1805 ; devenu le 2e bataillon du 7e régiment d'infanterie (réorganisation du 17 septembre 1806), le 1er octobre 1806. Major au 4e régiment d'infanterie de ligne, le 22 septembre 1806. Colonel le 23 octobre 1806. Colonel du régiment de grenadiers-gardes du Roi, le 15 novembre 1808. Colonel du corps des Adelborsten de la garde, en conservant son rang de colonel des grenadiers-gardes du Roi, le 27 novembre 1808. Général-major à l'armée d'Allemagne, le 17 février 1809. Incorporé dans l'armée française le 10 décembre 1810. Lieutenant-général (Pays-Bas), le 19 juin 1814. Démissionnaire le 6 août 1814. Rentré au service comme général-major, le 27 août 1814. Commandant des troupes aux Indes orientales, le 18 octobre 1814. Lieutenant-général, le 21 avril 1815. Embarqué au Texel à bord du vaisseau « *Le Ruyter* », le 29 octobre 1815. Rapatrié en 1819. Pensionné le 18 avril 1820. Décédé le 7 février 1823.

Campagnes : 1787, en Hollande contre les Prussiens. 1793 et 1794, en France. 1795, au siège de Heusden en Hollande. 1797, embarqué au Texel. 1799, dans la Nord-Hollande. 1800, en Allemagne. 1801, à l'armée de réserve de Hanovre. 1805, embarqué au Texel, puis en Autriche. 1806, 1807 et 1808, en Allemagne. 1809, 1810, 1812 et 1813 en Allemagne. 1814 en France. 1816, 1817 et 1818 aux Indes orientales.

Blessures : Blessé au siège de Willemstad en Hollande,

en 1793. Blessé en 1799 dans la Nord-Hollande. Blessé à Lutzen, d'un coup de feu à la jambe droite. Blessé à Bautzen de coups de feu à la jambe gauche et au bras droit.

Décorations: Chevalier de l'ordre de l'Union, le 16 février 1807. Chevalier de l'ordre militaire de Guillaume. Commandeur de l'ordre de Danebrog de Danemarck.

III. **Bruce** (David-Henry), né à Coevorden, le 18 mars 1755, décédé le 12 novembre 1828.

Cadet dans le bataillon du colonel du Vergé en 1760; caporal et sergent au régiment Evertsen (marine), en 1770; enseigne le 20 décembre 1771; lieutenant au régiment Dopff, le 20 novembre 1782; capitaine le 13 juin 1791; capitaine faisant fonctions de major au 2e bataillon de la 7e demi-brigade en 1799; major à l'État-major de la 7e demi-brigade le 20 juin 1799; lieutenant-colonel au 3e régiment d'infanterie de ligne en juillet 1805, devenu le 4e régiment d'infanterie de ligne (réorganisation du 17 septembre 1806), le 1er octobre 1806; colonel du 5e régiment d'infanterie de ligne (légion zélandaise), le 21 mars 1807; colonel du 4e régiment d'infanterie de ligne, le 17 novembre 1808; Général-major, le 7 août 1809. Passé au service de la France en 1810.

Lieutenant-général au service des Pays-Bas, le 21 avril 1815. Pensionné comme commandant de la province de Zélande le 21 décembre 1818. Décédé le 12 novembre 1828.

Campagnes: 1794 et 1794, en Brabant et en Flandre. Fait prisonnier au siège de Sluis en Flandre le 24 août 1794; en captivité pendant dix mois. 1797, embarqué à Texel. 1799, dans la Nord-Hollande. Fait prisonnier à la bataille de Bergen, le 19 septembre 1799; en captivité pendant onze jours. 1800-1805 sur les côtes. 1805 et 1806 en Autriche. 1806 et 1807 en Prusse. 1807 et 1808, commandant des troupes sur les côtes de la Zélande. 1812-1813, en Espagne et en Portugal.

Blessure: Blessé d'un coup de feu au bras droit à la bataille de Werwick, le 13 septembre 1793.

Décoration: Chevalier de l'Ordre de l'Union le 16 février 1807.

IV. **Brenno** (Blaise). Français.

Volontaire au 5e régiment de chasseurs à cheval (en France), le 16 juin 1792. Capitaine au 11e bataillon de la Côte-d'Or, le

1er octobre 1793. Incorporé dans le 21e régiment d'infanterie légère en 1794. Passé au service de la Hollande et nommé capitaine des grenadiers de la garde du roi, le 14 août 1806. Lieutenant-colonel le 16 février 1807. Colonel des carabiniers de la garde du roi, le 23 décembre 1808. Colonel du 4e régiment d'infanterie de ligne et commandant de Brielle et Hellevoetsluis, le 9 août 1809. Adjudant commandant et chef de l'état-major de la brigade hollandaise en Espagne, le 30 mars 1810. Nomination annulée et remplacée par le titre de brigadier des armées le 18 avril 1810. Au service de la France à partir de 1810.

Campagnes : 1793-1801 aux armées du Rhin, d'Italie et d'Égypte ; fait prisonnier à Mannheim à la reddition de la place en 1795. Fait prisonnier par les Turcs en Égypte le 17 thermidor an VI et resté en captivité jusqu'au départ des troupes. 1804-1806, au camp de Boulogne. 1806 (au service de la Hollande), à l'armée du Nord en Hanovre.

Blessures : A reçu plusieurs blessures légères.

Décoration : Chevalier de l'Ordre de l'Union le 16 février 1807.

5e Colonels du 125e.

I. **Wagner** (Frederik-Hendrik), né à Oosterhout le 4 novembre 1770, décédé à Witebsk le 27 mars 1813.

Cadet au régiment d'infanterie comte de Wartensleben, le 15 avril 1792 ; enseigne le 25 avril 1794 ; 1er lieutenant au 1er bataillon de chasseurs, le 29 juillet 1795 ; capitaine au même bataillon, le 13 septembre 1799, devenu le 1er bataillon du 1er régiment d'infanterie légère (réorganisation du 11 juin 1805), le 1er juillet 1805, devenu le 1er régiment de chasseurs (réorganisation du 18 juillet 1806), devenu le 2e régiment de chasseurs (réorganisation du 17 septembre 1806), le 1er octobre 1806. Lieutenant-colonel au 3e régiment de chasseurs, le 15 février 1807. Lieutenant-colonel au régiment des grenadiers-gardes du Roi, le 4 août 1808. Colonel commandant le 9e régiment d'infanterie de ligne, le 29 août 1809. (Ce régiment fut dissous le 1er septembre 1809.) Colonel commandant le 9e régiment de nouvelle formation, le 7 septembre 1809 (régiment incorporé dans le 4e régiment de ligne). Colonel commandant le 4e régiment, en remplacement du colonel Brenno, le 10 juin 1810.

(Ce régiment devient le 125e régiment d'infanterie de ligne le 18 août 1810.) Mort à l'hôpital à Witebsk, le 27 mars 1813, et y est enterré au cimetière de la Sainte-Trinité.

Campagnes : 1793 et 1794, en Brabant ; 1796, en Allemagne ; 1797, embarqué à Texel ; 1799, dans la Nord-Hollande ; 1805, à l'armée du Nord ; 1806 et 1807, en Prusse ; 1809, en Zélande ; 1812, en Russie ; fait prisonnier à Borizow sur la Bérézina dans la nuit du 27 au 28 novembre 1812.

Blessures : Blessé à la bataille de Werwick, le 17 septembre 1793 ; blessé le 19 septembre 1799.

Décoration : Chevalier de l'Ordre de l'Union, le 7 mars 1808.

II. **Jourdain** (Joseph-Antoine), né le 5 octobre 1817 à Belfort (Haut-Rhin).

Soldat au 64e de ligne le 12 décembre 1837 ; caporal, le 16 octobre 1838 ; caporal-fourrier, le 11 décembre 1838 ; sergent le 21 mai 1839 ; sergent-fourrier le 1er septembre 1839 ; sergent-major le 30 octobre 1840 ; adjudant le 31 décembre 1844 ; sous-lieutenant le 21 août 1846 ; lieutenant le 25 juin 1849 ; capitaine le 16 novembre 1854 ; capitaine trésorier au 52e d'infanterie le 12 février 1856 ; major au 74e de ligne, le 13 décembre 1862 ; lieutenant-colonel commandant le 25e de marche, le 24 août 1870 ; lieutenant-colonel du 125e régiment d'infanterie, le 1er novembre 1870 ; promu colonel le 8 décembre 1870 et maintenu au 125e d'infanterie. Passé au 25e d'infanterie le 1er avril 1871. Passé au 24e d'infanterie le 20 juillet 1871. Maintenu colonel par la Commission de révision des grades pour prendre rang du 21 août 1871.

Retraité par décret du 11 décembre 1877.

Campagnes : Afrique, du 11 septembre 1841 au 3 février 1842. Afrique, du 18 novembre 1842 au 7 juillet 1848 ; Orient, du 4 octobre 1855 au 29 mars 1856 ; Allemagne, du 1er août 1870 au 7 mars 1871.

Blessures : Coup de feu à l'épaule gauche, le 4 mai 1843, en Algérie ; coup de feu le 30 novembre 1870, qui a occasionné une plaie contuse sur le tibia droit, forte contusion par un éclat d'obus au flanc droit le 30 novembre 1870.

Décorations : Chevalier de la Légion d'Honneur le 14 mars 1857 ; officier le 14 aout 1869 ; commandeur le 7 aout 1877.

III. **Lebrun** (Prosper-Cosme). Né le 27 avril 1815, à Condé (Nord).

Élève à l'école spéciale militaire, le 25 novembre 1833, caporal le 1er mai 1835; Sous-lieutenant le 1er octobre 1835, au 25e de ligne; lieutenant le 31 août 1840; capitaine le 2 mars 1846; capitaine d'habillement le 25 septembre 1846; capitaine adjudant-major le 21 novembre 1846; major au 101e de ligne, le 31 mars 1855; chef de bataillon, le 7 juillet 1855. Mis en non-activité par suppression d'emploi le 16 avril 1856, replacé au 58e le 30 avril 1856; lieutenant-colonel du 37e, le 12 août 1861; colonel du 12e, le 12 août 1866, du 14e provisoire, le 12 avril 1871; du 125e régiment d'Infanterie, le 1er mai 1872.

Nommé général de brigade par décret du 4 novembre 1874.

Campagnes: En France, 1851; Italie, du 13 novembre 1852 au 22 avril 1855; en Afrique, du 19 avril 1859 au 6 septembre 1861, et du 18 octobre 1864 au 22 avril 1868; contre l'Allemagne, du 19 juillet 1870 au 7 avril 1871; à l'intérieur (armée de Versailles), du 24 avril 1871 au 7 juin 1871; en captivité du 29 octobre 1870 au 9 avril 1871.

Blessure: Contusion à la jambe gauche par une balle, le 24 mars 1871 (insurrection parisienne).

Décorations: Chevalier de la Légion-d'Honneur le 30 décembre 1857; officier le 25 juin 1869; commandeur le 21 avril 1871; autorisé, par décret du 20 novembre 1854, à accepter et à porter la décoration de chevalier de 2e classe de l'ordre de Pie IX.

IV. **Sabattier** (Maurice), né le 23 janvier 1829 à Jumeaux (Puy-de-Dome).

Soldat au 7e régiment d'infanterie de ligne le 12 septembre 1848; élève à l'École spéciale militaire le 8 décembre 1848; sous-lieutenant au 1er régiment de la Légion étrangère le 1er octobre 1850; lieutenant le 29 décembre 1853, capitaine le 17 mars 1856; passé avec son grade au 62e régiment d'infanterie de ligne le 25 juin 1856, puis au 15e bataillon de chasseurs à pied, le 1er mai 1857; promu major au 1er régiment de zouaves, le 22 décembre 1868; lieutenant-colonel au 62e régiment de marche, le 28 novembre 1870; général de division (armée auxiliaire), le 12 décembre 1870; remis lieutenant-colonel au 14e provisoire, le 2 mai 1871 (devenu le 125e régiment d'infanterie le 1er mai 1872);

promu colonel du 125e le 29 décembre 1874 et nommé général de brigade par décret du 30 mars 1881.

Campagnes : Afrique du 3 janvier 1851 au 11 juin 1854 ; en Orient du 12 juin 1854 au 30 octobre 1854, et du 4 octobre 1855 au 26 avril 1856 ; en Afrique du 13 mai 1856 au 10 août 1856 ; en Italie du 30 avril 1859 au 19 avril 1860 ; en Afrique du 23 janvier 1870 au 3 décembre 1870 ; contre l'Allemagne du 4 décembre 1870 au 7 mars 1871 ; à l'intérieur (armée de Versailles), du 2 mai 1871 au 7 juin 1871.

Blessures : Contusion forte à l'épaule gauche le 24 juin 1852 au combat de l'Oued Kiss (Algérie) ; un coup de feu et un coup de baïonnette à la fesse gauche, un coup de sabre à l'épaule gauche le 24 juin 1859 (bataille de Solférino).

Décorations : A reçu la médaille d'Italie ; chevalier de la Légion d'Honneur le 25 juin 1859 ; officier le 13 janvier 1870 ; a reçu la médaille de S. M. la Reine d'Angleterre.

V. **Potiron de Boisfleury** (César-Joseph-Pierre-Marie), né le 1er février 1834, à Plessé, canton de Saint-Nicolas (Loire-Inférieure).

Élève à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, le 11 novembre 1854 ; sous-lieutenant au 20e bataillon de chasseurs à pied le 1er octobre 1856 ; lieutenant au 7e bataillon le 24 juin 1863 ; capitaine instructeur de tir, le 3 avril 1867, au 16e bataillon ; chef de bataillon au 43e de marche le 18 octobre 1870 ; passé avec son grade et à la même date au 9e bataillon de chasseurs à pied ; lieutenant-colonel du 4e régiment de marche de zouaves, le 13 décembre 1870 ; passé avec son grade au 4e régiment de zouaves, le 9 octobre 1871 ; puis au 27e régiment d'infanterie, le 7 novembre 1871.

Remis chef de bataillon au 36e régiment d'infanterie le 25 novembre 1871, pour prendre rang du 18 octobre 1870 ; passé au 5e bataillon de chasseurs à pied, le 3 avril 1872 ; puis au 6e de la même arme le 25 mai 1872 ; lieutenant-colonel du 102e régiment d'infanterie, le 16 novembre 1877 ; passé au 118e le 10 décembre 1877 ; promu colonel du 125e régiment d'infanterie, le 9 avril 1881 ; nommé général de brigade par décret du 7 février 1888.

Campagnes : Italie (Rome), du 18 octobre 1858 au 18 juin 1862 ; au Mexique, du 24 juillet 1862 au 25 mars 1867 ; contre l'Allemagne,

du 18 octobre 1870 au 7 mars 1871 ; en Afrique, du 1er avril 1871 au 9 novembre 1871.

Décorations : A reçu la médaille du Mexique. Chevalier de la Légion d'honneur le 1er février 1867, officier le 5 mai 1871.

VI. **Bidot** (Eugène-Flavien), né le 5 décembre 1837 à Voiteur (Jura).

Élève à l'École spéciale militaire le 5 novembre 1857, sous-lieutenant au 63e régiment d'infanterie le 1er octobre 1859 ; lieutenant le 13 août 1865 ; capitaine le 15 juillet 1870 ; passé avec son grade au 19e provisoire le 19 mai 1871 ; au 120e régiment d'infanterie le 26 avril 1872 ; puis au 143e le 10 octobre 1873 ; capitaine adjudant-major le 10 janvier 1874 ; chef de bataillon, au 44e régiment d'infanterie, le 4 avril 1878 ; lieutenant-colonel du 88e régiment d'infanterie le 6 septembre 1883, passé au 44e le 30 décembre 1884 ; promu colonel au 125e régiment d'infanterie le 16 février 1888 ; passé au 44e le 12 septembre 1889.

Campagnes : En Afrique du 9 août 1862 au 4 mars 1864, et du 26 mars 1864 au 26 août 1865 ; contre l'Allemagne, du 19 juillet 1870 au 19 avril 1871 ; en captivité en Allemagne du 14 décembre 1870 au 19 avril 1871.

Décoration : Chevalier de la Légion d'honneur par décret du 17 mai 1871.

VII. **Cretin** (Charles-Joseph-Marie-Léon), né le 6 novembre 1841 à Besançon (Doubs).

Élève à l'école spéciale militaire le 5 novembre 1859. Sous-lieutenant au 1er régiment étranger le 1er octobre 1861. Mis en non-activité par licenciement le 14 décembre 1861 ; sous-lieutenant au 100e de ligne, le 29 décembre 1861 ; sous-lieutenant élève à l'École d'application d'état-major, le 1er janvier 1862 ; lieutenant d'état-major, le 5 janvier 1864 ; stagiaire au 2e régiment de hussards le 14 juin 1864 ; au 95e régiment d'infanterie le 24 janvier 1866 ; au 2e régiment d'artillerie le 4 janvier 1868 ; capitaine de 2e classe, le 4 mars 1868. Affecté à l'État-major de la 3e division militaire le 14 janvier 1869 ; aux travaux topographiques le 26 mars 1870 ; à l'état-major de la division de cavalerie du 4e corps de l'armée du Rhin le 16 juillet 1870 ; à la disposition du général commandant supérieur des forces de terre en Algérie, le 24 mai 1871 ; à l'état-major d'une colonne d'expé-

dition de la division de Constantine, le 2 août 1871 ; à l'état-major de la division de Constantine, le 3 juin 1872 ; capitaine de 1re classe le 6 mars 1873. Aide de camp du général Le Poittevin de Lacroix de Vaubois, le 21 mars 1873 ; à l'état-major de la 21e division d'infanterie, le 23 mars 1880 ; à l'état-major de la 13e division d'infanterie, le 10 juin 1880 ; aide de camp du général Delebecque, inspecteur-général du 13e arrondissement d'infanterie, le 23 juillet 1880. Chef de bataillon au 110e régiment d'infanterie le 7 septembre 1880 ; chef d'état-major de la 13e division d'infanterie, le 13 octobre 1880 ; chef d'état-major du général Delebecque en Tunisie, le 15 avril 1881 ; chef d'état-major de la 13e division d'infanterie le 27 juin 1881 ; à l'état-major de la division d'Oran le 15 juillet 1881 ; chef d'état-major de la colonne Delebecque dans le Sud-Oranais, le 15 octobre 1881 ; à l'état-major de la division d'Oran le 20 janvier 1882 ; à l'état-major du 17e corps d'armée, le 4 août 1882 ; au 82e régiment d'infanterie le 8 mai 1883 ; détaché à l'état-major du corps expéditionnaire du Tonkin le 15 décembre 1883. Lieutenant-colonel le 30 octobre 1884 ; mis hors cadre et nommé chef d'état-major du corps expéditionnaire le 8 novembre 1884 ; passé au 18e régiment d'infanterie le 26 juillet 1886. Colonel du 136e régiment d'infanterie le 1er juillet 1887. Chef d'état-major des troupes de l'Indo-Chine du 25 novembre 1887 au 10 mai 1889. Colonel du 114e régiment d'infanterie, le 29 décembre 1887 ; du 9e de même arme le 5 octobre 1888 ; du 10e de même arme le 22 décembre 1888 ; du 125e régiment d'infanterie le 12 septembre 1889.

Campagnes : Au Mexique du 17 février 1866 au 10 mai 1867 ; en Algérie, du 12 avril 1870 au 25 juillet 1870 ; contre l'Allemagne, du 25 juillet 1870 au 12 mars 1871 ; en captivité du 29 octobre 1870 au 12 mars 1871 ; en Algérie du 6 juin 1871 au 6 novembre 1873 ; corps expéditionnaire de Tunisie du 16 avril 1881 au 27 juin 1881 ; en Algérie du 13 juillet 1881 au 7 juillet 1882 ; a fait partie des colonnes appelées à réprimer des mouvements insurrectionnels sur le territoire algérien du 15 octobre 1881 au 20 janvier 1882 ; corps expéditionnaire du Tonkin du 23 décembre 1883 au 14 juin 1886, et du 4 décembre 1887 au 17 avril 1889.

Citations : Cité à l'ordre général du corps expéditionnaire du Tonkin, en date du 16 mars 1884, pour s'être particulièrement

distingué pendant la journée du 10 mars 1884 (Prise de Bac-Ninh).

Cité à l'ordre général du corps expéditionnaire du Tonkin, en date du 10 juillet 1885, pour s'être particulièrement distingué pendant la nuit du 5 juillet 1885 (Prise de la citadelle de Hué).

Décorations : A reçu la médaille du Mexique. Chevalier de la Légion d'Honneur, arrêté du 31 mai 1871, pour prendre rang du 14 octobre 1870; officier par décret du 13 juillet 1881. Commandeur par décret du 28 décembre 1889. Autorisé, par décret du 5 avril 1867, à accepter et à porter la décoration de chevalier de l'Ordre impérial de Notre-Dame de Guadalupe.

HUITIÈME PARTIE

TUÉS A L'ENNEMI

1812-1881



HUITIÈME PARTIE

TUÉS A L'ENNEMI

1° 1812

Officiers du 125e tués à l'ennemi ou morts des suites de la guerre.

Les noms précédés d'un astérisque (*) sont ceux des officiers désignés par le capitaine Wagevier comme morts avec le colonel Wagner à l'hôpital de Witebsk.

Combat de Smoliany (14 novembre 1812)

Ondorp, J., lieutenant.

La Berézina (27 novembre).

*Wagner, F.-H., colonel.
Sebel, G., chirurgien-major, médecin principal.
Zembsch, J.-S., chirurgien, aide-major.
Scharten, id.
Struyk, id. sous-aide-major.

CAPITAINES.

*Pacqué, P.-F.
D'Estre.
*Kempe, A.-E.
*Van Otterloo, A.-W.
Van Liebergen, J.-W.
*Bougarelle.
De la Fargue. J.-J.-C.-C.
Govard.

LIEUTENANTS.

*Van den Boom. W.
*Caillou, N.-G.
Saalbach, J.-F.
Herkenrath, A.-J.-T.
*Coenraads, M.
Van Tiffelen, J.-C.
*Werdmuller von Elgg. H. G
*Randon.

SOUS-LIEUTENANTS.

*De Marçay.
Van Doesburg, W.
Van Lamsweerde, M.
Raux.
Hendsch, W.
*Blime.
Musquetier, A.
*De Jongh, J.-L.
Barchon.
Roffé.
Thevenet de Mongachez.
Suriray de la Rue.

2e DÉFENSE DE PARIS (1870-1871).

Les noms marqués d'un astérisque (*) sont ceux des militaires morts des suites de leurs blessures.

La Malmaison (21 octobre).

Lebourgeois, Adolphe, soldat de 2e classe.

Villiers (30 novembre-2 décembre).

Maigne, capitaine adj.-major.
Berthaud, capitaine.
De Béon, id.
Bonneterre, id.
Thiébault, lieutenant.
*Bassas, id.
*Gérin, id.
*Jubault, id.
De Gidrol, sous-lieutenant.
*Degeilh, id.
*Demandre, id.
Bassecourt, adjudant.
Paguélin, sergent-major.
Vaugeois, id.
Maginbarbe, sergent-fourrier.
Vidal, sergent.
Jeanmichel, id.
Labrichesse, id.
Moulils, id.
Gaudrillet, id.
Bamberger, id.
Guinet, id.
Dacheville, caporal.
Deleuze, id.
Dufais, id.
Brunet, soldat de 1re classe.
Ducatier, id.
Cadoret, id.
Dufour, id.
Blanchin, soldat de 2e classe.
Charbonnier, id.
Briançon, id.
Chauland, id.
Raulin, id.
Brison, id.
Guichon, id.
Martin, id.
Benois-Gouin, id.
Labarthe, id.
Alland, id.

Boudet, soldat de 2e classe.
Batard, id.
Guiésy, id.
Masséglia, id.
Sauveriat, id.
Demoulin, id.
Guérois, id.
Hallot, id.
Méret, id.
Dimpre, id.
Collerais, id.
Quémener, id.
De Belguine, id.
Villain, soldat de 2e classe.
Loth, id.
Brun, id.
Dubois, id.
Crosatier, id.
Mège, id.
Virlay, id.
Flégeau, id.
Marcelin, id.
Mestrallet, id.
Allard, id.
Terpent, id.
Audomène, id.

Le Bourget (21 décembre).

Gallet, soldat de 2e classe.
Chesnel, soldat de 2e classe.

Montretout (19 janvier 1871).

Debas, soldat de 2e classe.

3e SECOND SIÈGE DE PARIS (1871).

*Hervot, capitaine.
Guillermier, soldat.
Mouginot, id.
Houzelot, id.
Barella, id.
Gastons-Girons, soldat.
Mégemont, id.
Désourme, id.
Sourbey, id.
Bonayze, id.

4e TUNISIE

Combats d'El Arbaïn (26, 27, 28 et 29 août 1881).

Jecker, lieutenant.
Labeyrie, sergent.
*Ader, id.
Bournat, soldat.
Chauvet, id.
Le Huitou, id.

اعلان

كل من يهدم هذا القبر

الموضوع عنه هنا الاعلان تناله

العقوبة

دزيري بورديه

رئيس

البلوك

الفرنسي

التونسي

INSCRIPTION

Sur la tombe du Lieutenant JECKER

NEUVIÈME PARTIE

CONTROLES DES OFFICIERS AUX DIFFÉRENTES ÉPOQUES

1810-1890



NEUVIÈME PARTIE

CONTROLES DES OFFICIERS

1810

Composition du 4e régiment hollandais avant son incorporation dans l'armée française.

ÉTAT-MAJOR.

MM. Wagner, F.-H., colonel.
D'Ambremé, A.-C.-J.-G., major.
Debetz, J., lieutenant-colonel.
De Wilde, G., lieutenant-colonel.
Auffmorth, J.-W., 1er lieutenant-adjudant-major.
Wagner, M., lieutenant aide adjudant-major.
Zeucker, F.-T., quartier-maître trésorier.
Schmid, L., id. adjoint.
Edelein, J. id. id.
Helmrich, C.-F., chirurgien-major.
Zembsch, C.-F., chirurgien de 2e classe.
Jensen, P., id.
Janssen, J. id.

CAPITAINES

Batalje, J.
Clark, D.
Van Wintershoven, J.-B.
Van Groin, C.
Buschman, H.-L.
Lodel, J.
Hummelink, C.-H.
Kempe, A.-E.
Van Munnich, J.-A.
Götte, C.
Simons, J.-J.
Van Otterloo, A.-W.
Jones, J.
Scharlotzky, J.-B.
Van der Veen, L.-D.
Veldt, W.
Sieverts, J.-H.-C.
Wagevier, C.-J.
Linsen, C.
Hoff, J.-G.

PREMIERS LIEUTENANTS.

Van Liebergen, J.-W.
Welmann, J.-G.
Bodenstaf, J.-J.
Ferleman, W.-M.
De la Fargue, J.-J.-C.-C.
De Watrigant, F.
Begoden, M.
Weyland, J.-N.
Pruimers, J.-C.
Dressel, J.-F.
Pitcairn, C.-J.-P.-T.
De Sausin, M.-C.-J.
Van den Boom, W.
Krafft, A.-J.
Besier, J.-D.
Coenraads, M.
Koulen, G.
Ondorp, J.
Lambert, W.-F.

DEUXIÈMES LIEUTENANTS.

De Rooy, J.
Brender à Brandis, W.-F.-C.
Langewagen, N.
Ongerboer, A.-W.
Staats, P.
Hendriks, H.
Victor, P.-G.
Van Hogenhuysen, J.
De Thomèze, L.-H.
Sierevelt, J.-H.
Van den Santheuvel, J.-A.
De Haze-Bomme, H.
Orie, N.
Van Lamsweerde, M.
Keer R.-P.
Van Tiffelen, J.-C.
Mollinger, F.-R.
Hendsch, W.
De Jongh, J.-L.
Barchon, B.-F.-J.
Musquetier, A.

Officiers à la suite.

MM. Speelman, J., major.
Caron, J.-G., lieutenant-colonel.
Keiser, C.-F.-A., id.
Le Sueur, F.-S.-V., id.
Ahlbach, J., lieutenant adjudant-major.
Swaan, J.-G.-F., id.
Stubenrauch, J.-W, quartier-maître trésorier.
Penning Nieuwland, P.-M., id. adjoint.
Sebel, G., chirurgien-major.
Luth, J.-F., chirurgien de 2e classe.
Plato, J.-C., id.
Ten Dyk, H., id.

CAPITAINES.

Do Vassy, J.-G.
Knoch, A.-J.
Bulthuys, H.
Van Genderen, D.
Claessens, R.-J.
Verschuren, H.
Van Griesheim, W.-L.-E.
Perret-Gentil, C.-F.-F.
Van Nyvenhoim, N.-G.
De Neufville, A.-A.
Schummelketel, C.-J.
Mangnez, P.
Vertholen, S.
Krayenhoff, C.-J.

PREMIERS LIEUTENANTS.

Van der Smitte, T.-H.
Coppieters, T.
Frottjé, W.
Schruyter, G.
De Man, W.
Rutten, H.
Kamminga, D.-G.
Eykenbroek, W.
De Blonay, C.-L.-E.-H.

DEUXIÈMES LIEUTENANTS.

Hanegraaff, A.-J.
Florence, F.-N.
Le Boullenger, R.
Issels, J.
De Jongh, H.-J.
Door, G.
Huguenin, J.-T.-C.
Willink, C.-D.
Verharen, M.
Blekman-Verwey, T.

Ces officiers à la suite provenaient de l'incorporation dans le 4e régiment d'infanterie du 9e régiment, à la date du 10 juin 1810.

1812.

Composition du 125e à son départ pour la campagne de 1812.

MM. Wagner, F.-H., colonel.
Debetz, J., chef de bataillon.
De Favauge, C.-A., id.
Caron, J.-G., id.
De Watrigant, F., adjudant-major.
Tierlain, J., id.
Courtois de Charnailles, id.
Lammerts, L.-S., officier-payeur.
Helmrich, C.-F., médecin-major.
Zembsch, J.-S., aide-major.

MM. Plato, J.-C., médecin aide-major.
Scharten, id.
Van der Vooren, sous-aide.
Josenhans, G.-L., id.
Struyk, id.

CAPITAINES.

Pacqué, P.-F.
D'Estré.
Ledel, J.
Van Dyck, J.
Kempe, A-E.
Van Otterloo, A.-W.
Wagevier, C.-J.
Hoff, J.-G.
Van Liebergen, J.-W.
Bougarelle.
De la Fargue, J.-J.-C.-C.
Govard.
Gallard.
Weyland, J.-N.
Guerdin.

LIEUTENANTS.

Ratelband, D.
Techters, J.-W.
Van den Boom, W.
Pitcairn, C.-J.-R.-T.
De Sausin, M.-C.-J.
Herkenrath, A.-J.-T.
Ondorp, J.
Besier, J.-D.
Coenraads, M.
Van Rooyen, D.
Brender à Brandis, W.-F.-C.
Dressel, J.-F.
Krafft, A.-J.
Ongerboer, A.-W.
Caillou, N.-G.
Sierevelt, J.-H.
Saalbach, J.-F.
Vichoux.
Juffroi.
Keer, A.
Van Tiffelen, J.-C.

SOUS-LIEUTENANTS.

Staats, P.
De Forbin.
De Marçay.
Van Doesburg, W.
Hendriks, H.
Van Lamsweerde, M.
Raux.
Rendsch, W.
Blanc.
Musquetier, A.
De Jongh, J.-L.
Barchon, B.-F.-J.
Roffe.
Du Canel.
Mougachez.
De Surimy.
Deladenay.

Contrôle des officiers du 125e de ligne en octobre 1812.

MM. Wagner, colonel.
D'Aubremé, A.-C.-J.-G., grand-major.
Debetz, J., chef de bataillon.
Caron, J.-G., id.
De Favauge, C.-A., id.
De Dhalen, id.
Van Groin, C., capitaine adjudant-major.
De Charnailles, lieutenant adjudant-major.
Tierlam, J., capitaine adjudant-major.
De Watrigant, F., id.
Auffmorth, J.-W., id.
Ahlbach, J., id.
Roffe, 1er porte-aigle.
Louvel, capitaine quartier-maître.
Lammerts, L.-S., officier-payeur.
Helmrich, C.-F., chirurgien-major.
Zembsch, J.-S., id. aide.
Plato, J.-C., id.
Scharten, id.
Janssen, J.-H., id.
Van der Vooren, sous-aide.
Van Ooyen, R., id.
Josenhans, G.-L., id.
Struyk, J., id.
Hasselnar, A., id.

1er bataillon.

Nos des Cies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1	Kempe, A.-E.	Dressel, J.-F.	De Jongh, J.-L.
2	Weyland, J.-N.	Sierevelt, J.-H.	Dubaret.
3	Van Otterloo, A.-W.	Mollinger, F.-R.	Theveneth.
4	N...	Wichoux.	Buchet.
5	Nicolet.	Keer, A.	Steenberger.
6	Daniel,	Undorp, J.	Lavenay.

2e bataillon.

Nos des Cies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1	Wagevier, C.-J.	Techters, J.-W.	Detering, J.-A.
2	N...	Caillou, N.-G.	Du Castel.
3	Horn.	Van Tiffelen, J.-C.	Crenolles.
4	De la Fargue, J.-J.-C.-C.	Werdmuller von Elgg, H.-G.	Kollenburg.
5	Van Liebergen, J.-W.	Van Lamsweerde, M.	Pheiffer, J.-W.
6	Gaillard.	Pitcairn, C.-J.-P.-T.	Blime.

3e bataillon.

1	Ledel, J.	Guerdin.	Barchon, B.-F.-J.
2	Pacqué, P.-F.	Ongerboer, A.-W.	Funnekotter, W.
3	D'Estré.	Van Royen, D.	Randon.
4	Bougarelle.	Besier, J.-D.	N...
5	N...	Saffroy.	Muller.
6	N...	Herkenrath, A.-J.-T.	De Forbin.

4e bataillon.

1	D'Hanesan.	De Sausin, M.-C.-J.	N...
2	Portula.	Saalbach, J.-F.	Lefer.
3	N...	Bolla.	Hendriks, H.
4	Van Dyk, J.	N...	Lanjon.
5	Du Long.	Frinquet.	Staats, P.
6	Hoff, J.-G.	Ratelband, D.	N...

Dépôt.

1	Buschman, H.-L.	Merlini.	Koule, G.
2	Van Munnich, J.-A.	N...	De Marçay.
3	Cléments.	Lycklama à Nyeholt, A.	Brasseur, J.
4	Gœtte, C.	Fourret.	Renau.

Services accessoires.

Artillerie.	Coenraads, M., lieutenant.
Id.	Musquetier, A., sous-lieutenant.
Recrutement.	Simons, J.-J., capitaine.
Id.	Brender à Brandis, W.-F.-C., lieutenant.
Id.	Krafft, A.-J., lieutenant.
Id.	Van Vliet, sous-lieutenant.



1870-1871.

Contrôle des officiers du 25e régiment de marche au 26 août 1870.

MM. Jourdain, lieutenant-colonel commandant.
Botreau-Roussel-Bonneterre, H., chef de bataillon.
Laffon, id.
Lainé, id.
Maigne, capitaine adjudant-major.
Warnod, id.
Gallet, id.
Chailan, médecin-major de 2e classe.
Chevassu, id.

CAPITAINES.

Laporte.	Matton.	Guillaumat.
Berthaud.	Perrin.	Risbourg.
Grandin.	Gripon.	Bénard.
Péloni.	De Béon.	Martin.
Le Tulle.	Pandy.	Daunassans.

LIEUTENANTS.

Bonneterre, J.	Casanova.	Paoli.
Faure.	Leblond.	Bassas.
Aubertin.	Michel.	Compagnon.

SOUS-LIEUTENANTS.

D'Or.	Weil.	Lesage.
Souchal.	Pitard.	Thiébault.
De Nuchèze.	Loison.	De Gidrol.
Olivier.	Gérin.	Pech.

1871.

Contrôle des officiers du 14e provisoire au 16 avril 1871.

MM. Lebrun, colonel,
N..., lieutenant-colonel.
Rémy, lieutenant officier-payeur.
Bouton d'Agnières, médecin-major de 2e classe.
Meynier, médecin aide-major de 1re classe.
Bouloumié, id.

1er bataillon.

MM. De Berthou, chef de bataillon.
Pierre, capitaine adjudant-major.

Nos des Cies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1	De Somer.	Peyré-Lavigne.	Bouvatier.
2	Dupont.	Durieux.	De Saint-Germain.
3	Hervot.	Chassin.	Lacoste.
4	Lametz.	Chiroleu.	Horson.
5	Barthe.	Lejeune.	Luiskens.
6	Saint-Martin.	Lezat.	Combes, L.

2e bataillon.

MM. Limayrac, chef de bataillon.
Wagner, capitaine adjudant-major.

Nos des Cies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1	Falot.	Jeannerod.	Dieudonné.
2	De Courson.	Delatour.	Lebel.
3	Lemaire.	Roulland.	Boize.
4	Moynier.	Humbert.	Gagon.
5	Ramonbordes.	Martin.	Viveron.
6	Barrault.	Larrieu.	Gilles.

3e bataillon.

MM. Bonis, chef de bataillon.
Vigière, capitaine adjudant-major.

Nos des Cies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1	Nicr.	Soulas.	Dowailly.
2	Elissamburu.	Plocque.	Jecker.
3	Seur-Velcourt.	Cochet.	Pasquali.
4	De Flue.	Duran, *dit* Dedieu.	Combes, F.
5	Villameur.	Escande.	Pardes.
6	Bister.	Lefournier.	Carral.

Contrôle des officiers du 125e au 15 octobre 1873. (3 bataillons à 6 compagnies et 3 compagnies de dépôt.)

MM. Lebrun, colonel.
Sabattier, lieutenant-colonel.
Guichard, major.
Dupont, capitaine adjudant-major (à la suite).
Richard, capitaine trésorier.
Lametz, capitaine d'habillement.
Reins, sous-lieutenant adjoint au trésorier.
Jecker, porte-drapeau.
Bouton d'Agnières, médecin-major de 1re classe.
Maurin, id de 2e classe.
Gross, chef de musique.

1er bataillon.

MM. De Berthou, chef de bataillon.
Vigière, capitaine adjudant-major.

Nos des Cies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1	De Somer.	Peyré-Lavigne.	Guisset.
2	De Rocca Serra.	Gillet.	Curelle.
3	Barthe, A.	Jaugey.	D'Hennezel.
4	Chassin.	Pasquali.	Lacoste.
5	Bister.	Lefournier.	Carral.
6	Martin, N.	Roulland.	Riboit.

2e bataillon.

MM. Limayrac, chef de bataillon.
Martin, F., capitaine adjudant-major



Nos des Cies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1	De Lasalle.	Durau, *dit* Dedieu.	Combes, F.
2	Saint-Martin.	Lezat.	N...
3	Ramonbordes.	Sost.	Barillot.
4	Barthe, L.	Issalène.	Lovisi.
5	Elissamburu.	Plocque.	Degly.
6	Rémy.	Soulas.	Dewailly.

3e bataillon.

MM. Bouis, chef de bataillon.
Lebrun, capitaine adjudant-major.

Nos des Cies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1	Lombard.	Dieudonné.	Guyon.
2	Lebesgue.	Mariette.	Fonvel.
3	Barrault.	Morati.	Maas.
4	Maurand.	De Saint-Germain.	Paviot.
5	Moynier.	Humbert.	Gagon.
6	N...	Jeannerod.	Gilles.

Dépôt.

Nos des Cies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1	Wagner.	Cochet.	Marque.
2	Marot.	Pardes.	De Chevagny.
3	Dupont.	Durieux.	Balfourier.

Contrôle des officiers du 125e au 11 avril 1875 (4 bataillons à 4 compagnies et 2 compagnies de dépôt).

MM. Sabattier, colonel.
Gérard, lieutenant-colonel.
Guichard, major.
Richard, capitaine trésorier.
Lametz, capitaine d'habillement.
Degly, sous-lieutenant adjoint au trésorier.
Guisset, sous-lieutenant porte-drapeau.
De Bellegarde, capitaine d'état-major.
François, médecin-major de 1re classe.
Bourreiff, — de 2e classe.
Donion, — aide-major de 1re classe.
Gross, chef de musique.

1er bataillon.

MM. De Berthou, chef de bataillon.
Vigière, capitaine adjudant-major.

Nos des Cies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1	De Somer.	Peyré-Lavigne.	Boulet.
2	De Rocca-Serra.	Gilles.	Curelle.
3	Barthe, A.	Jaugey.	De Chevagny.
4	N...	Pasquali.	Lacoste.

2e bataillon.

MM. Limayrac, chef de bataillon.
Martin, capitaine adjudant-major.

Nos des Cies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1	Bister.	Gilles.	N...
2	Martin.	Jecker.	Roquebert.
3	De la Salle.	Duran, *dit* Dedieu.	Combes, F.
4	Richard.	Riboit.	De Brun.

3e bataillon.

MM. Bouis, chef de bataillon.
Lebrun, capitaine adjudant-major.

Nos des Cies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1	Bidaut.	Sost.	Barillot.
2	Monprofit.	Issalène.	Balfourier.
3	Barthe, L.	Ploque.	Tabard.
4	Dupont.	Soulas.	Dewailly.

4e bataillon.

MM. N..., chef de bataillon.
Lefournier, capitaine adjudant-major.

Nos des Cies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1	Lombard.	Dieudonné.	Guyon.
2	D'Amarzit.	Marielle.	Fonvel.
3	Barrault.	Morati.	N.
4	Maurand.	De Saint-Germain.	Dubois.

Dépôt.

Nos des Cies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1	Chassin.	Cochet.	Marque.
2	Marot.	Pardes.	D'Hennezel.

Contrôle du 1er bataillon du 125e régiment d'infanterie au moment du départ pour la Tunisie (1881).

État-major.

MM. Villot, chef de bataillon.
Jeannerod, capitaine adjudant-major.
Olivieri, lieutenant officier-payeur.
Buisson, médecin aide-major, de 1re classe.

Nos des Cies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1	Giovannoni.	Decrion.	De Bonnault.
2	Nicolas.	Jecker.	De Montbrison.
3	Soulas.	Olivieri.	De la Coste.
4	Monproflt.	Devaux.	De Gelis.

Contrôle des officiers du 125e au 1er octobre 1887 (3 bataillons à 4 compagnies et un cadre complémentaire).

MM. Potiron de Boisfleury, colonel.
Roulin, lieutenant-colonel.
Robiquet, major.
Mariette, capitaine d'habillement.
Lorette, capitaine trésorier.
Gallemand, lieutenant adjoint au trésorier.
Rouget, médecin-major de 1re classe.
Peyret, — de 2e classe.
Prieur, médecin aide-major de 1re classe.
Pasquier, sous-lieutenant porte-drapeau.
Dador, chef de musique.

1er bataillon.

MM. Marinet, chef de bataillon.
Jeannerod, capitaine adjudant-major.

Nos des Cies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1	Giovannoni.	Latrille.	Lochat.
2	Nicolas.	Boudet.	Martin.
3	Lefournier.	De Bournonville.	Vautier.
4	Chilaud.	Protin.	Bizard.

2e bataillon.

MM. Frotier de la Messelière, chef de bataillon.
Plocque, capitaine adjudant-major.

Nos des Cies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1	Guyon.	De Duplaà de Garat.	Picard.
2	D'Amarzit.	De la Coste.	De la Touche.
3	Millot.	Dufort.	Jaguin.
4	De la Jallet.	Arthenach.	Dousset.

3e bataillon.

MM. Boyer, chef de bataillon.
Lovisi, capitaine adjudant-major.

Nos des Cies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1	Décaudin.	Gigout.	De Bruignac.
2	Olivieri.	Marie.	Beyler.
3	Puesch.	Touboulic.	De la Riboullerie.
4	Taglia.	Cosserat.	De Touzalin.

Cadre complémentaire (4e bataillon).

M. Denoor, chef de bataillon.

Nos des Cies.	Capitaines.	Lieutenants.	Surnuméraires.
1	Testud.	Bornier.	Clerc, lieutenant.
2	Brun.	Bouchon-Mazerat.	Portier, id.
3	Léchelle.	De Noblet.	Audibert, id.
4	Launay.	N...	Bohler, id.
			Dehay, id.

Officier à la suite.

M. Chartroire, sous-lieutenant.

Composition du 125e régiment d'infanterie à la date du 1er juin 1890.

MM. Cretin, colonel.
Croissandeau, lieutenant-colonel.
Durfort de la Broye, major.
Mariette, capitaine d'habillement.
Lorette, capitaine trésorier.
Boudet, lieutenant adjoint au trésorier.
Rouget, médecin-major de 1re classe.
Peyret, — de 2e classe.
Prieur, — —
Courbarien, sous-lieutenant porte-drapeau.
Dador, chef de musique.

1er bataillon.

MM. Pinet, chef de bataillon.
Chilaud, capitaine adjudant-major.

Nos des Cies	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1	Giovannoni.	Latrille.	Gaultier.
2	Marie.	Lessoré de Ste-Foy.	Martin.
3	Léchelle.	De Bournonville.	Lecointre.
4	Houdant.	Protin	Mila.

2e bataillon.

MM. De Jacquelot de Boisrouvray, chef de bataillon.
Plocque, capitaine adjudant-major

Nos des Cies	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1	Guyon.	De Duplaà de Garat.	Picard.
2	Sarrade.	Dechelotte.	De la Touche.
3	Milhet.	Dousset	Dubourg.
4	Bastid.	Arthenack	Cabanzat

3e bataillon.

MM. Voyé, chef de bataillon.
Lovisi, capitaine adjudant-major.

Nos des Cies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1	Décaudin.	Gigout.	De Montréal.
2	Olivieri.	Castanier.	Beyler.
3	Hélouis.	Bizard.	De la Riboullerie.
4	Taglia.	Cosserat.	De Touzalin.

Cadre complémentaire (4e bataillon).

M. Denoor, chef de bataillon.

Nos des Cies.	Capitaines.	Lieutenants.
1	Palleau.	Huguet.
2	Rémy.	De Noblet.
3	Bénizeau.	Leproux.
4	Deliquet.	Chauvet.



DIXIÈME PARTIE

CADRES ET EFFECTIFS



DIXIÈME PARTIE

CADRES ET EFFECTIFS

Composition d'une demi-brigade hollandaise en 1795 (à 3 bataillons de 9 compagnies, dont 1 de grenadiers et 8 de fusiliers).

GRADES ET EMPLOIS.	État-major d'une demi-brigade.		État-major d'un bataillon.		Compagnie de grenadiers ou de fusiliers.		TOTAUX.	
	Officiers.	Troupes.	Officiers.	Troupes.	Officiers.	Troupes.	Officiers.	Troupes.
Colonel	1	»	»	»	»	»	1	»
Capitaine adjudant-major	1	»	»	»	»	»	1	»
Musiciens	»	12	»	»	»	»	»	12
Lieutenant-colonel	»	»	1	»	»	»	3	»
Lieutenant quartier-maître	»	»	1	»	»	»	3	»
Adjudant	»	»	1	»	»	»	3	»
Chirurgien-major	»	»	1	»	»	»	3	»
Aide-chirurgien	»	»	1	»	»	»	3	»
Chirurgiens-élèves	»	»	»	2	»	»	»	6
Tambour-major	»	»	»	1	»	»	»	3
Maître armurier	»	»	»	1	»	»	»	3
Capitaine	»	»	»	»	1	»	27	»
Premier lieutenant	»	»	»	»	1	»	27	»
Deuxième lieutenant	»	»	»	»	1	»	27	»
Sergent-major de grenadiers ou de fusiliers	»	»	»	»	»	1	»	27
Sergents id	»	»	»	»	»	3	»	81
Caporal-fourrier id.	»	»	»	»	»	1	»	27
Caporaux id.	»	»	»	»	»	6	»	162
Tambours id.	»	»	»	»	»	2	»	54
Grenadiers ou fusiliers	»	»	»	»	»	60	»	1620
TOTAL	2	12	5	4	3	73	98	1995

Observations — Au mois de mai 1800, le capitaine adjudant-major fut supprimé ; l'état-major de chaque bataillon fut augmenté d'un major et d'un maître sellier (pour les réparations de la buffleterie) ; chaque compagnie de grenadiers d'un sergent, deux caporaux et trente-six grenadiers ; chaque compagnie de fusiliers d'un sergent, deux caporaux et trente fusiliers. A l'occasion de la suppression des demi-brigades (le 20 octobre 1803), l'état-major d'une demi-brigade fut supprimé ; chaque bataillon reçut quatre musiciens.



Composition d'un régiment d'infanterie hollandais en 1805 (11 juin) (2 bataillons de campagne à 5 compagnies, dont 1 de grenadiers, et 1 bataillon de garnison à 4 compagnies de fusiliers).

GRADES ET EMPLOIS.	État-major du régiment.		Bataillon de campagne. État-major.		Bataillon de campagne. Une compagnie. Grenadiers		Bataillon de campagne. Une compagnie. Fusiliers.		Bataillon de garnison. État-major.		Bataillon de garnison. Une compagnie.	
	Officiers.	Troupes.	Officiers.	Troupes.	Officiers.	Troupes.	Officiers.	Troupes.	Officiers.	Troupes.	Officiers.	Troupes.
Colonel	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Capitaine-adjudant	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Capitaine quartier-maitre	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Tambour-major	»	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Musiciens	»	12	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Lieutenant-colonel	»	»	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Major	»	»	»	»	»	»	»	»	1	»	»	»
Adjudant	»	»	1	»	»	»	»	»	1	»	»	»
Lieutenant quartier-maitre	»	»	1	»	»	»	»	»	1	»	»	»
Chirurgien-major	»	»	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Aide-chirurgien	»	»	1	»	»	»	»	»	1	»	»	»
Chirurgiens-élèves	»	»	»	2	»	»	»	»	»	1	»	»
Tambour de bataillon	»	»	»	1	»	»	»	»	»	1	»	»
Armurier	»	»	»	1	»	»	»	»	»	1	»	»
Capitaine	»	»	»	»	1	»	1	»	»	»	1	»
Premier lieutenant	»	»	»	»	1	»	1	»	»	»	1	»
Second lieutenant	»	»	»	»	2	»	2	»	»	»	1	»
Sergent-major	»	»	»	»	»	1	»	1	»	»	»	1
Sergents	»	»	»	»	»	4	»	4	»	»	»	2
Fourrier	»	»	»	»	»	1	»	1	»	»	»	»
Caporaux	»	»	»	»	»	8	»	8	»	»	»	4
Tambours	»	»	»	»	»	2	»	2	»	»	»	1
Fifres	»	»	»	»	»	1	»	1	»	»	»	»
Grenadiers et fusiliers	»	»	»	»	»	79	»	88	»	»	»	40
TOTAL	3	13	5	4	4	96	4	105	4	3	3	48
TOTAL pr le régimt	3	13	10	8	8	192	32	840	4	3	12	192

RÉCAPITULATION.

	Officiers.	Troupes.	Officiers.	Troupes.
État-major du régiment	3	13	3	13
État-major des bataillons	14	11	14	11
Compagnies Grenadiers	»	»	8	192
Compagnies Fusiliers	»	»	44	1032
TOTAUX GÉNÉRAUX	17	24	69	1248

Composition d'un régiment d'infanterie hollandais au 15 novembre 1807 (2 bataillons de 9 compagnies, dont 1 de grenadiers et 1 de voltigeurs).

GRADES ET EMPLOIS.	État-major du régiment.		État-major du bataillon.		Une compagnie.		OBSERVATIONS.
	Officiers.	Troupes.	Officiers.	Troupes.	Officiers.	Troupes.	
Colonel	1	»	»	»	»	»	Le régiment comptait trois bataillons au mois de mars 1807, et deux seulement au 15 novembre de la même année. Dans chaque compagnie se trouvaient deux sapeurs.
Major	1	»	»	»	»	»	
Officier d'habillement	1	»	»	»	»	»	
Chirurgien-major	1	»	»	»	»	»	
Tambour-major	»	1	»	»	»	»	
Musiciens	»	19	»	»	»	»	
Lieutenant-colonel	»	»	1	»	»	»	
Adjudant-major	»	»	1	»	»	»	
Quartier-maître-trésorier	»	»	1	»	»	»	
Aide-chirurgien	»	»	1	»	»	»	
Chirurgien-élève	»	»	1	»	»	»	
Adjudant-sous-officier	»	»	»	1	»	»	
Caporal-tambour	»	»	»	1	»	»	
Ouvriers	»	»	»	4	»	»	
Capitaine	»	»	»	»	1	»	
Premier lieutenant	»	»	»	»	1	»	
Lieutenant	»	»	»	»	1	»	
Sergent-major	»	»	»	»	»	1	
Sergents	»	»	»	»	»	4	
Fourrier	»	»	»	»	»	1	
Caporaux	»	»	»	»	»	8	
Fifres	»	»	»	»	»	1	
Tambours	»	»	»	»	»	2	
Grenadiers, fusiliers ou voltigeurs	»	»	»	»	»	89	
Enfants de troupe 36	»	»	»	»	»	»	
TOTAL	4	20	5	6	3	106	
TOTAUX pour le régiment.	4	20	10	12	54	1908	

RÉCAPITULATION.

	Officiers	Troupes.
État-major du régiment	4	20
État-major des bataillons	10	12
Dix-huit compagnies	54	1908
TOTAUX GÉNÉRAUX	68	1940

Composition d'un régiment d'infanterie au 13 mars 1875, à 4 bataillons de 4 compagnies, plus 2 compagnies de dépôt (sur le pied de paix).

GRADES ET EMPLOIS.	État-major du régiment.		Une compagnie.		OBSERVATIONS.
	Officiers.	Troupes.	Officiers.	Troupes.	
Colonel	1	»	»	»	1 Dont : le premier secrétaire du trésorier, le premier secrétaire de l'adjoint du trésorier, le garde-magasin de l'habillement, et le sergent-fourrier de la S. H. R.
Lieutenant-colonel	1	»	»	»	Il n'est pourvu aux emplois de secrétaires de l'adjoint au trésorier que d'après les ordres du ministre, lorsque les bataillons sont éloignés du dépôt.
Chefs de bataillon	4	»	»	»	2. Dont : le deuxième secrétaire du trésorier, deux secrétaires de l'officier d'habillement et de l'officier d'armement ; le moniteur d'escrime ; chargé des détails de l'infirmerie ; conducteur des équipages, et les premiers ouvriers tailleur, cordonnier et armurier.
Major	1	»	»	»	3 Dont : un élève fourrier par compagnie.
Médecin-major de 1re classe	1	»	»	»	4. Dont : le secrétaire du colonel, le secrétaire du major, le troisième secrétaire du trésorier, le deuxième secrétaire de l'officier d'habillement, le deuxième secrétaire de l'adjoint du trésorier, quatre ouvriers armuriers, trois ouvriers tailleurs, trois ouvriers cordonniers et un conducteur de chevaux de main.
Capitaines adjudants-majors	4	»	»	»	5. Chaque compagnie compte dans le rang : un soldat ouvrier cordonnier et un soldat ouvrier tailleur, plus deux sapeurs porteurs d'outils.
Capitaine trésorier	1	»	»	»	
Officier d'habillement	1	»	»	»	
Lieutent adjoint au trésorier	1	»	»	»	
Sous-lieutent porte-drapeau	1	»	»	»	
Médecin major de 2e classe	1	»	»	»	
Médecin-aide-major	1	»	»	»	
Chef de musique	1	»	»	»	
Adjudants	»	4	»	»	
Tambour-major	»	1	»	»	
Caporaux-tambours ou clairons	»	4	»	»	
Caporal-sapeur	»	1	»	»	
Sapeurs ouvriers d'art	»	12	»	»	
Sous-chef de musique	»	1	»	»	
Musiciens	»	38	»	»	
Adjudant vaguemestre	»	1	»	»	
Chef armurier	»	1	»	»	
Maître d'escrime (adjudant ou sergent)	»	1	»	»	
Sergents	»	4[1]	»	4	
Caporaux	»	9[2]	»	8[3]	
Soldats	»	16[4]	»	»	
Capitaine	»	»	1	»	
Lieutenant	»	»	1	»	
Sous-lieutenant	»	»	1	»	
Sergent-major	»	»	»	1	
Sergent-fourrier	»	»	»	1	
Tambours ou clairons	»	»	»	2	
Soldats (*dont un quart au maximum de 1re classe*)	»	»	»	66[5]	
Enfants de troupe du régiment. . . 19					
TOTAL	19	93	3	82	
TOTAUX pour le régiment	19	93	54	1476	

Récapitulation.	Officiers de tous grades	73
	Hommes de troupe	1569
	TOTAL GÉNÉRAL	1642
	Enfants de troupe	19

Composition d'un régiment d'infanterie au 1er octobre 1887, à 3 bataillons de 4 compagnies (sur le pied de paix).

GRADES ET EMPLOIS.	État-major du régiment.		État-major du bataillon.		Une compagnie.		OBSERVATIONS.
	Officiers.	Troupes.	Officiers.	Troupes.	Officiers.	Troupes.	
Colonel	1	»	»	»	»	»	1. Officiers du cadre complémentaire.
Lieutenant-colonel	1	»	»	»	»	»	2 Dont : le premier secrétaire du trésorier, un secrétaire de l'adjoint au trésorier (emploi dont n'est pourvu le titulaire que d'après les ordres du ministre, lorsque les bataillons sont séparés), un garde-magasin de l'habillement, un sergent-fourrier.
Major	1	»	»	»	»	»	3 Dont : le deuxième secrétaire du trésorier, de l'officier de l'habillement, de l'officier d'armement ; moniteur d'escrime ; chargé des détails de l'infirmerie ; conducteur des équipages ; premiers ouvriers armurier, tailleur et cordonnier.
Médecin-major de 1re classe	1	»	»	»	»	»	4 Dont : le secrétaire du colonel, du major, troisième secrétaire du trésorier, deuxième de l'officier d'habillement (deuxième secrétaire de l'adjoint au trésorier), quatre ouvriers armuriers, trois tailleurs, trois conducteurs, un conducteur de chevaux de main.
Capitaine trésorier	1	»	»	»	»	»	5 Dans les compagnies à effectif renforcé, le cadre comprendra quatre officiers, un capitaine, trois lieutenants ou sous-lieutenants.
Officier d'habillement	1	»	»	»	»	»	
Lieutent adjoint au trésorier	1	»	»	»	»	»	
Sous-lieutent porte-drapeau	1	»	»	»	»	»	
Médecin-major de 2e classe	1	»	»	»	»	»	
Médecin aide-major	1	»	»	»	»	»	
Chef de musique	1	»	»	»	»	»	
Commandant	1[1]	»	1	»	»	»	
Capitaines	4[1]	»	»	»	1	»	
Lieutenants	4[1]	»	»	»	1	»	
Capitaine adjudant-major	»	»	1	»	»	»	
Tambour-major	»	1	»	»	»	»	
Caporal-sapeur	»	1	»	»	»	»	
Sapeurs ouvriers d'art	»	12	»	»	»	»	
Sous-chef de musique	»	1	»	»	»	»	
Musiciens	»	38	»	»	»	»	
Adjudant	»	»	»	1	»	1	
Caporal-tambour ou clairon	»	»	»	1	»	»	
Adjudant vaguemestre	»	1	»	»	»	»	
Chef armurier	»	1	»	»	»	»	
Maître d'escrime (adjudant ou sergent)	»	1	»	»	»	»	
Sergents	»	4[2]	»	»	»	4	
Caporaux	»	10[3]	»	»	»	8	
Soldats	»	15[4]	»	»	»	108	
Sous-lieutenant	»	»	»	»	1	»	
Sergent-major	»	»	»	»	»	1	
Sergent-fourrier	»	»	»	»	»	1	
Tambour et clairon	»	»	»	»	»	2	
TOTAL	20	85	2	2	3[5]	125	
TOTAUX pour le régiment	20	85	6	6	36	1500	

Récapitulation.

	Officiers	Troupes
État-major du régiment	20	85
État-major des bataillons	6	6
12 compagnies	36	1500
TOTAUX GÉNÉRAUX	62	1591
Effectif du régiment	1653	

ABRÉVIATIONS

Lt-C., lieutenant-colonel; C. de B., chef de bataillon; Maj., major; M.-M 1re cl., médecin-major de 1re classe; C, capitaine: M.-M. 2e cl., médecin-major de 2e classe; L., lieutenant; M.-A.-M. 1re cl., médecin-aide-major de 1re classe; S.-L., sous-lieutenant; M.-A.-M. 2e cl., médecin-aide-major de 2e classe.

C. *, commandeur de la Légion-d'Honneur.

O. *, officier de la Légion-d'Honneur.

*, chevalier de la Légion-d'Honneur.

(M), médaille militaire.

B., breveté.

N. B. Les officiers sont placés dans chaque grade par rang d'ancienneté à la formation, puis par ordre d'arrivée au régiment.

Les décorations mentionnées sont celles qui figurent sur les états de services à l'époque où l'officier était présent au corps.

Le corps d'origine, pour les officiers venus en 1870-71, est celui où ils servaient avant la guerre.

ONZIÈME PARTIE

LISTE PAR GRADES DES OFFICIERS

1870-1890

ONZIÈME PARTIE

LISTE

Par grades des Officiers du 125e régiment d'infanterie de 1870 à 1890.

COLONELS

25e de marche. — 125e d'infanterie.

Jourdain, Joseph-Antoine, O. *, nommé colonel au corps le 8 décembre 1870 ; passé au 25e de ligne le 1er avril 1871.

14e provisoire. — 125e d'infanterie.

Lebrun, Prosper-Cosme, C. *, nommé colonel du 14e provisoire le 12 avril 1871, venant du 12e de ligne, où il était colonel ; devenu colonel du 125e d'infanterie le 1er mai 1872 ; promu général de brigade le 4 novembre 1874.

Sabattier, Maurice, C. *, promu colonel au corps le 20 décembre 1874, où il était lieutenant-colonel ; promu général de brigade le 30 mars 1881.

Potiron de Boisfleury, César-Joseph-Pierre-Marie, O. *, promu colonel le 9 avril 1881, venant du 118e ; promu général de brigade le 7 février 1888.

Bidot, Eugène-Flavien, *, promu colonel le 16 février 1888, venant du 44e ; passé avec son grade au 41e le 12 septembre 1889.

Cretin, Charles-Joseph-Marie-Léon, C. *, B., colonel du 1er juillet 1887, passé au 125e le 12 septembre 1889, venant du 10e.

LIEUTENANTS-COLONELS

25e de marche. — 125e d'infanterie.

Jourdain, J.-A., promu Lt-C., commandant le 25e de marche, le 24 août 1870, venant du 74e, où il était major ; commandant le 125e régiment d'infanterie le 1er novembre 1870 ; promu colonel au corps le 8 décembre 1870.

14e provisoire. — 125e d'infanterie.

Sabattier, M., nommé Lt-C. du 14e provisoire le 2 mai 1871, venant de l'état-major général (armée auxiliaire), où il était général de division ; Lt-C. du 125e le 1er mai 1872 ; promu colonel au corps le 20 décembre 1874.

Gérard, Théodore, O. ✻, Lt-C. du 29 décembre 1874, venant du 60e; promu colonel du 110e le 18 mars 1879.

Lamorelle, Alexis-Philippe, ✻, Lt-C. du 24 mai 1877, venant du 13e bataillon de chasseurs à pied; promu colonel du 14e le 14 août 1881.

Bonnet, Aristide-Michel-Florentin-Alexandre, ✻, Lt-C. du 3 mai 1879, venant du 8e en 1881; passé au 30e le 13 mars 1883.

Letouzé de Longuemar, Paul-Pierre-Louis-Marie, ✻, Lt-C. du 23 janvier 1882, venu le 13 mars 1883 du 64e; passé au 32e le 21 décembre 1883.

Corréard, Victor-Hippolyte, O. ✻, Lt-C. du 9 avril 1881, venant du 32e le 21 décembre 1883; passé au 10e le 24 mars 1884.

Imbourg, Jean-Adolphe, O. ✻, B., Lt-C. du 21 mars 1882, placé au corps le 27 mars 1884, détaché à l'état-major général du ministre; décédé en novembre 1885.

Patry, Marie-Gabriel-Léonce, ✻, B., Lt-C. du 30 décembre 1884, venu de l'état-major de la 32e division le 25 novembre 1885, mis en non activité le 28 juin 1887.

Roulin, Louis-Léon-Christophe, O. ✻, B., Lt-C. du 1er juillet 1887, venant de l'état-major du 10e corps; passé à l'état-major du 5e corps d'armée le 1er juillet 1889.

Croissandeau, Arthur-Isidore, O. ✻, B., Lt-C. du 27 octobre 1888; passé au 125e à dater du 1er juillet 1889, venant de l'état-major du 5e corps d'armée.

CHEFS DE BATAILLON

25e de marche. — 125e d'infanterie.

Boutreau-Roussel-Bonneterre, Arthur, O. ✻, C. de B. du 15 juillet 1870, venant du 47e; passé au 25e.

Laffon, Louis-Raymond-Hippolyte-Henri, O. ✻, C. de B. du 15 juillet 1870, venant du 48e; passé au 25e.

Lainé, Eugène-Marie-Ferdinand, O. ✻, C. de B. du 15 juillet 1870, venant du 61e; blessé à la bataille de Villiers le 2 décembre 1870; passé au 25e.

14e régiment provisoire. — 125e d'infanterie.

De Berthou, Albert-Rolland-Cyprien-Athanase, O. ✻, C. de B. du 6 novembre 1867, venu du 14e; retraité en 1877.

Limayrac, Charles-Anne-Alfred-Cast, ✻, C. de B. du 24 décembre 1869, venu du 76e; retraité.

Bouis, Joseph-François, O. ✻, C. de B. du 20 août 1870, venu du 99e; retraité.

Chéry de Bellecouche, Ed.-Alexandre, ✻, C. de B. du 16 juin 1872, venu du 58e; passé au 135e en 1873.

Guichard, Auguste-Isidore, ✻, Maj. C. de B. du 16 octobre 1870, venant du 30e; passé au recrutement de Granville en 1875.

Vivensang, Vincent, ✱, Maj. du 12 mai 1875, venu du 11e ; passé C. de B. au 3e régiment de tirailleurs algériens en 1877.

D'Azémar, Adolphe-Henri-Gaston, ✱, B., C. de B. du 8 octobre 1875, venu du 64e ; passé à l'état-major de la place de Paris le 24 décembre 1883.

Cavallié, Fernand-Michel, C. de B. du 7 août 1877, venu du 12e ; mis en non-activité pour infirmités temporaires le 25 octobre 1877.

Descoubès, Ernest, ✱, C. de B. du 16 novembre 1877, venu du 64e ; passé au 1er zouaves en 1878.

Jeannerod, Gaspard-François-Justin, ✱, C. de B. du 16 novembre 1877, venant du 58e ; passé au commandement du 18e bataillon de chasseurs à pied le 12 avril 1883.

Chapuis, Marie-Charles-Adolphe, ✱, C. de B. du 4 avril 1878, venu du 77e ; passé au 121e en 1880.

Carluy, Pierre-Toussaint, O. ✱, Maj. du 16 novembre 1877, venu du 50e ; retraité le 30 mai 1885.

Richard, Augustin, ✱, C. de B. du 26 juillet 1879, venant des C. du corps ; passé Maj. au 77e en mars 1883.

Villot, Étienne-Cécile-Édouard, O. ✱, C. de B. du 11 février 1876, venu en 1880 du 1er zouaves ; promu Lt-C. le 29 juillet 1885 au 29e.

Thienloup, Victor-Simon, ✱, C. de B. le 13 mars 1883, venant du 27e ; passé au 57e comme Maj. le 8 mars 1889.

Arnous-Rivière, Léonce, ✱, B., C. de B. du 20 décembre 1880, venu du 11e de ligne, d'où il était détaché comme chef d'état-major de la 17e division le 12 avril 1883 ; démissionnaire le 11 janvier 1884.

De Roffignac, Jean-Baptiste-Jules, ✱, C. de B. du 8 mai 1883, venant du 44e ; passé au 150e le 1er octobre 1887.

Frotier de la Messelière, Charles, ✱, B., C. de B. du 26 octobre 1880, venu au 125e le 2 janvier 1884, de l'état-major de la 17e division d'infanterie ; retraité le 3 novembre 1889.

De l'Estoile, Jean-Cyprien-Charles, O. ✱, C. de B. du 19 février 1884, venant du 16e bataillon de chasseurs à pied ; retraité le 14 novembre 1886.

Macarez, Charles-Alphonse, ✱, C. de B. du 29 juillet 1885, venant du 144e ; passé au 75e le 20 décembre 1885.

Robiquet, Edmond-Louis-Paul, ✱, Maj. du 29 juillet 1885, venant du 90e ; passé C. de B. au 162e le 12 septembre 1889.

Marmet, Louis-Nicolas, ✱, B., Maj. du 12 juillet 1884, au 86e, venu C de B. au 125e le 20 décembre 1885 ; passé à l'état-major du 18e corps, le 9 avril 1889.

Boyer, Léon-Marie-Paul, ✱, B., C. de B. du 6 septembre 1883, venu au 125e le 28 novembre 1886 de l'état-major du 18e corps ; mis en non-activité pour infirmités temporaires le 18 mai 1889.

Denoor, Ernest-Jules, O. ✱, C. de B. du 1er octobre 1887, venant du 34e ; retraité le 2 juillet 1890.

Pinet, Joseph-Louis-Marie, ✱, C. de B. du 6 mai 1889 ; venant du 76e.

Charpentier du Moriez, Fernand-Ludovic-Marie-Philomène, ✱, B., C. de B. du 22 juillet 1887, venu du 104e le 11 juillet 1889, détaché au 2e bureau de l'état-major général ; passé au 121e le 15 avril 1890.

Durfort de la Broye, Edmond-Jules, Maj. du 15 septembre 1889, venant du 74e.

De Jacquelot du Boisrouvray, René-Yves-Marie, ✱, B., C. de B. du 21 octobre 1887, venu le 9 novembre 1889 de l'état-major de la 17e division d'infanterie.

Voyé, Eugène-Jules, ✱, C. de B. du 1er juillet 1887, venu du 109e le 15 avril 1890.

Desjobert, Maurice-Marie-Édouard, B., C. de B. du 28 décembre 1889, venu de l'état-major de la 17e division d'infanterie.

MÉDECINS-MAJORS DE 1re CLASSE

14e provisoire. — 125e d'infanterie.

Bouton d'Agnières, C.-Éloi, O. ✱, M.-M. de 1re cl. du 28 mai 1859, venant du 41e ; retraité en 1873.

Virlet, Nicolas-François, ✱, M.-M. de 1re cl. du 15 novembre 1873, venant du 2e cuirassiers ; passé au 106e.

François, Jean-Baptiste, ✱, M.-M. de 1re cl. le 30 mai 1874, venu du 8e régiment d'artillerie ; retraité le 30 juillet 1882.

Rouget, Jean-Louis, ✱, promu M.-M. de 1re cl. le 15 août 1882, venant du 76e d'infanterie.

CAPITAINES

25e de marche. — 125e d'infanterie.

Maigne, Henri-Jean-Baptiste, ✱, C.-A.-M., C. du 21 mars 1863, venant du 47e, tué à l'ennemi à Villiers, le 2 décembre 1870.

Warnod, Ferdinand-Camille, ✱, C.-A.-M., C. du 13 août 1863, venant du 48e, blessé le 2 décembre 1870 à Villiers ; passé au 25e.

Gallet, Anastase-Émile, ✱, C.-A.-M., C. du 1er avril 1866, venant du 61e ; passé au 25e.

Laporte, Jean-Louis-Al., ✱, C. du 24 août 1863, venu du 47e ; passé au 25e.

Berthaud, Pierre-Joseph, ✱, C. du 31 décembre 1863, venu du 48e ; tué à l'ennemi à Villiers, le 2 décembre 1870.

Grandin, François-Léonce-Victor, ✱, C. du 10 mars 1864, venant du 48e ; passé au 25e.

Peloni, Antoine, ✱, C. du 24 juin 1865, venant du 61e, promu C. de B. le 8 décembre 1870 ; passé au 19e.

Letulle, Jean-François, C. du 24 décembre 1866, venant du 61e ; passé au 25e C.-A.-M.

Matton, Pierre-Henri, C. du 13 avril 1867, venant du 61e, passé au 111e C.-A.-M.

Perrin, Félix-Jean-Baptiste, C. du 13 avril 1867, venant du 17e ; passé au 25e.

Gripon, Martial, C. du 10 août 1868, venant du 48e.

De Béon, Jean-Marie-Clovis-Charles, (M), C. du 15 juillet 1870, venant du 61e, tué à l'ennemi à Villiers, le 30 novembre 1870.

Pandy, Jean-François-Léopold, *, C. du 15 juillet 1870, venant du 47e ; passé au 25e.

Guillaumat, Louis, *, C. du 19 juillet 1870, venu du 47e ; passé au 25e capitaine d'habillement.

Risbourg, Henri-Pierre-Charles-Bernard, *, C. du 24 juillet 1870, venu de régiment étranger, blessé de deux coups de feu au combat de la Malmaison, le 21 octobre 1870 ; blessé à la bataille de Villiers le 2 décembre ; passé dans la gendarmerie mobile le 5 octobre 1871.

Bénard, Théophile-Achille-François, *, C. du 3 avril 1870, venu du 2e grenadiers de la garde ; passé au 25e.

Martin, Henri-Augustin, C. du 9 août 1870, venu du 47e ; passé au 25e.

Daunassans, Louis-Henri-Bruno, C. du 20 août 1870, venu du 48e ; passé au 70e capitaine d'habillement.

Botreau-Roussel-Bonneterre, J.-A., promu C. au corps le 12 septembre 1870, tué à l'ennemi à la bataille de Villiers, le 2 décembre 1870.

Faure, Guillaume-Cyprien-Polydore, C. du 12 octobre 1870, venant des L. du corps ; passé au 25e.

Aubertin, Victor-Nicolas-Auguste, C. du 12 octobre 1870, venant des L. du corps ; passé au 25e.

Casanova, Simon-Augustin, promu C. au corps le 12 octobre 1870, blessé le 2 décembre 1870 à la bataille de Villiers ; passé au 106e.

Leblond, Achille-Auguste, C. du 12 octobre 1870, venant des L. du corps, maintenu à la date du 15 juillet 1871 ; passé au 115e.

Paoli, Toussaint, C. du 12 octobre 1870, venant des L. du corps, maintenu C. à la date du 17 juillet 1871 ; passé au 121e.

14e provisoire. — 125e régiment d'infanterie.

Pierre, Étienne, C.-A.-M., *, C. du 16 août 1862, venant du 10e ; promu C. de B. au 20e, le 24 février 1872.

De Somer, Louis-Alfred, *, C. du 21 mars 1863, venu du 88e ; promu C. de B. au 49e, le 3 août 1875.

Fâlot, Joseph-Jules, O. *, C. du 13 novembre 1863, venu du 90e ; promu C. de B. au 58e, le 17 septembre 1873.

Nier, Jean-Louis-Laurent, O. *, C. du 13 novembre 1863, venu de la non-activité ; retraité en 1873.

Hervot, Mathurin-Désiré, *, C. du 13 avril 1867, venu du 98e ; blessé mortellement le 23 mai 1871.

Lemaire, Gabriel, *, C. du 11 mars 1868, venu du 94e ; retraité en 1872.

Seur-Velcourt, Charles-Jean-Marie, *, C. du 10 août 1868, venu du 27e ; passé au même régiment.

Wagner, Charles-Hubert, ✻, C. du 2 avril 1870, venu du 7e; A.-M. en 1872; retraité en 1875 et nommé Lt-C. commandant le 26e régiment territorial d'infanterie.

Barthe, Antoine, ✻, C. du 2 avril 1870, venu du 80e; promu C. de B. au 92e, le 9 mars 1881.

Vigière, Paul-André., ✻, C. du 24 juillet 1870, venu du 14e, C.-A.-M. en 1872; retraité en 1876.

Ramonbordes, Martin-Alphonse, ✻, C. du 24 juillet 1870, venu du 27e; retraité en 1874.

Barrault, Jacques-Alfred, ✻, C. du 9 août 1870, venu du 44e; promu C. de B. au 13e, le 2 décembre 1881.

Villameur, Édouard, C. du 9 août 1870, venu du 5e; passé au 9e.

Bister, Charles-Marie, ✻, C. du 9 août 1870, venu du 17e; retraité en 1875.

Du Buisson de Courson, Georges-Paul, C. du 20 août 1870, venu du 99e; passé au 135e le 15 octobre 1873.

Elissamburu, Jean-Baptiste, ✻, C. du 12 septembre 1870, venu du 1er régiment de grenadiers de la garde; passé au 34e en 1874.

Dupont, Louis-Aimé-Arthur, ✻, C. du 6 octobre 1870, venu du 14e bataillon de chasseurs à pied; retraité en 1876.

Lametz, Charles-Joseph, ✻, C. du 1er novembre 1870, venu du 27e, Capitaine d'habillement en 1872; retraité et placé au bureau de recrutement de Coulommiers en 1875.

Moynier, Jean-Baptiste-Denis-Ernest, C. du 1er novembre 1870, venu du 98e; retraité en 1879.

De Fluo, Henri-Ferdinand, C. du 16 novembre 1870, venu du 99e; passé au même régiment le 3 juin 1871.

Saint-Martin, Toussaint-Louis-Alexandre, ✻, C. du 25 novembre 1870, venu du 67e, C. trésorier; retraité en 1879 et nommé C. au 32e territorial.

Bardet, Nicolas-Léonas, C. du 23 janvier 1871, venu du 58e; passé au 3e provisoire le 12 février 1872, étant remis S.-L.

Michel, Joseph-Raymond, C. du 23 janvier 1871, venu du 58e, passé au 3e provisoire le 12 février 1872, remis S.-L.

Laurent, Auguste-César-Philippe, C. du 25 novembre 1870, venu du 26e; passé avec son grade au 59e.

Thomasson, Pierre-Charles-Philippe-Alexandre-César-Romain, ✻, (M), C. du 25 novembre 1870; retraité le 29 juin 1872.

Dumaignaux de Lasalle, Alexandre-Martin, ✻, C. du 12 août 1866, venu du 81e; promu C. de B au 113e, le 11 février 1876.

Lombard, Pierre-Xavier-Eugène, ✻, C. du 7 août 1869, venu du 33e; passé au commandement de l'atelier no 1, à Cherchell (Algérie).

Dupont, Pierre-Constant-Théodore, ✻, C. du 9 août 1870, venu du 76e; passé au 77e en 1875.

Richard, Augustin, ✻, C. du 20 août 1870, venu du 78e, C. trésorier au 1er mai 1872; promu C. de B. au corps le 26 juillet 1879.

Lebrun, Ernest-Julien, ✱, C. du 17 octobre 1870, venu du 12e, A.-M. en 1872 ; promu Maj. du 130e le 28 octobre 1881.

De Rocca-Serra, Pierre-Marie-Louis, C. du 10 novembre 1870, venant du 14e ; passé avec son grade au 39e.

Roques, Th.-Pierre, ✱, (M), C. du 18 novembre 1870, venant du 100e ; passé au 135e le 15 octobre 1873.

Capbert, Joseph-Horace, ✱, C. du 19 novembre 1870, venant du 80e ; retraité en 1873.

Lebesgue, Philippe-Henri, ✱, C. du 12 Mars 1871, sortant du 3e régiment de grenadiers de la garde ; retraité en 1874.

Martin, Firmin, ✱, C. du 16 septembre 1871, venant du 1er de ligne, A.-M. en 1872 ; promu Maj. du 131e le 5 septembre 1884.

Marot, Jean-Bernard, ✱, C. du 23 avril 1872, sortant du 3e voltigeurs de la garde ; passé au recrutement d'Évreux, en 1875.

Nicolas, Joseph-Isidore, C. du 23 avril 1872, venu du 50e ; passé au 50e le 1er juin 1872.

Millet, Arthur-Saint-Cyr-Eugène, C. du 13 juillet 1872, venu du 119e ; passé au même régiment le 9 août 1872.

Chassin, Étienne-Camille, ✱, C. du 13 juillet 1872, venant du 12e ; retraité en 1875.

Barthe, Louis-Raymond, ✱, C. du 13 juillet 1872, venant du 77e ; passé dans l'intendance le 4 mai 1878.

Bocquet, Edmond-Albert-Isidore-Léon, ✱, C. du 13 juillet 1872, venant du 1er régiment de tirailleurs algériens ; adjoint de 2e cl. à l'intendance à Lyon, le 26 février 1873.

Martin, Nicolas-Joseph-François, ✱, C. du 13 février 1873, venant des L. du corps ; mis en non-activité pour infirmités temporaires en 1878.

Maurand, Jean-Pierre-Pascal, ✱, C. du 13 février 1873, venant du 77e ; instructeur au Prytanée militaire.

Rémy, Louis, ✱, C. du 13 mai 1873, venant des L. du corps ; passé au 114e en 1874.

Delatour, Charles-Gaston, C. du 13 mai 1873, venant des L. du corps ; passé au 135e le 15 octobre 1873.

Alliey, Jean-Baptiste, ✱, (M), C. du 24 juillet 1871, venant du 114e en 1874 ; passé au recrutement d'Aix en 1875.

Bidaut, René-Félix, C. du 25 juin 1874, venant du 66e ; démissionnaire en 1879.

Monprofit, Valentin-Édouard, C. du 15 décembre 1870, venant du 34e en 1874 ; passé au 142e le 5 janvier 1882.

Séhou, Henri-Hyacinthe-Marie, ✱, C. du 16 septembre 1871, venant du 77e en 1874, A.-M. ; retraité le 16 mars 1884.

Lefournier, Léon, ✱, A.-M., C. du 6 février 1874, venant des L. du corps ; promu C. de B. au 37e le 22 décembre 1888.

D'Amarzit, Antoine-Ernest-Alexis, ✱, C. du 25 juin 1874, venant des L. du corps ; promu C. de B. au 118e le 28 décembre 1880.

Frotier de la Messelière, Louis-Roger, C. du 13 février 1873, venant du 39e ; démissionnaire le 31 mars 1879.

Sost, Jean-Étienne-Hyacinthe, *, C. du 1er mai 1875, venant des L. du corps ; retraité le 17 septembre 1880.

Jeannerod, Charles-Louis, C. du 5 juillet 1875, A.-M., venant des L. du corps ; promu C. de B. au 3e de ligne le 9 juillet 1888.

Plocque, Armand, *, C. du 11 août 1875, venant des L. du corps, A.-M. ; professeur à l'école de tir du camp de Châlons ; passé au 19e le 12 juillet 1890.

Soulas, Jean-Hubert, *, C. du 11 août 1875, venant des L. du corps, C. d'habillement ; passé au recrutement de Saint-Gaudens le 11 juillet 1882.

Humbert, Henri-Raymond, C. du 21 février 1876, venant des L. du corps ; mis en non-activité par retrait d'emploi le 10 juillet 1879.

Dubois, Louis-Auguste-Albert, C. du 8 mai 1876, venant du 90e ; passé dans la garde républicaine le 11 novembre 1879.

Mariette, Jean-Gabriel, *, C. du 5 août 1876, venant des L. du corps ; C. d'habillement.

Portal, Victorin-Gilles, dit Gilles, *, C. du 27 novembre 1876, venant du 36e ; mis en non-activité pour infirmités temporaires le 12 mars 1884.

Desmares, Henri-Auguste, *, C. du 15 novembre 1866, venu en 1876 du recrutement de Rouen ; promu C. de B. au 119e le 7 août 1877.

Giovannoni, Philippe-Antoine, *, C. du 23 août 1877, venu du 38e de ligne.

Maurin, Jean-Félix-Albert, C. du 15 juin 1878, venant du 1er régiment de tirailleurs algériens ; passé dans l'intendance le 27 mai 1879.

Dieudonné, Jean-François, *, C. du 13 février 1879, venant des L. du corps ; retraité le 21 mai 1883.

Ripault, Charles-Célestin, *, (M), C. du 13 juillet 1872, venu du 84e en 1879 ; retraité en 1881.

Tilloy, Accueil-Victor, *, C. du 5 juillet 1875, venu du 122e en 1879 ; passé au Prytanée militaire en 1882.

Gavot, Eugène-Théodore-Amédée, *, C. du 22 mai 1879, venant du 137e ; retraité le 10 avril 1883.

Rouvillain, François-Anatole, *, C. du 22 mai 1879, venant du 2e de ligne ; retraité le 29 mars 1886.

Pasquali, Antoine, *, C. du 28 juin 1879, venant des L. du corps ; retraité le 12 juin 1885.

Lemesle, Ernest-Henri, *, C. du 8 novembre 1879, venant du 100e ; retraité le 7 août 1887.

Taschereau, Jean-François-Louis-Georges, C. du 26 mars 1880, venant du 114e ; retraité en 1881.

Potu, Henri-Auguste, C. du 10 novembre 1880, venant du 25e bataillon de chasseurs à pied ; passé C. d'habillement au 31e, le 9 août 1885.

Lorette, Henri-Albert, *, C. du 21 février 1876 ; venu en 1881 du 139e, C. trésorier.

Leroy, René-Louis-Maurice, C. du 2 mai 1881, venu du 102e ; démissionnaire le 15 octobre 1881.

Buyck, Victor-Jules, C. du 21 février 1876, venu du 142e le 5 janvier 1882 ; nommé commandant de la 2e compagnie mixte en Tunisie le 6 octobre 1883.

Nicolas, Amédée-Léon-Auguste, *, C. du 9 mai 1878, venant du 9e bataillon de chasseurs à pied, détaché au Ministère de la Guerre ; passé au 154e le 26 novembre 1888.

Hennequet, Louis-Auguste-Edmond, C. du 11 novembre 1881, venant du 133e ; passé dans l'infanterie de marine le 4 juillet 1884.

Legrand, Auguste-Pierre-Joseph, *, C. du 11 novembre 1881 ; passé au 156e le 1er octobre 1887.

Lamy, Louis-Hippolyte, *, (M), C. du 11 novembre 1881, venant du 106e, C.-A.-M. en 1884 ; passé au 156e le 1er octobre 1887.

Leblanc, Étienne-Auguste-Léon, C. du 11 novembre 1881, venant du 132e ; passé C. trésorier au 124e le 29 août 1884.

Testud, Auguste-Albert-Achille, C. du 7 décembre 1881, venant du 90e.

Augier de la Jallet, Charles, C. du 6 août 1882, venant du 1er bataillon de chasseurs à pied ; passé au 49e le 3 novembre 1887.

Guyon, Pierre-Marie-Ange, C. du 8 juin 1883, venant des L. du corps.

Viot, Paul-Louis-Esprit, *, C. du 13 février 1873, venu du 13e de ligne le 4 juin 1883 ; retraité le 26 juin 1883.

Duleux, Génius-Gabriel-Adolphe, C. du 8 juillet 1883, venant du 114e ; passé au 156e le 1er octobre 1887.

Ruesch, Joseph, C. du 25 février 1884, venant du 138e ; passé dans la garde républicaine le 14 novembre 1887.

Lovisi, Antoine-Dominique, *, C. du 25 septembre 1884, venant des L. du corps, C.-A.-M.

Kelbel, Jules-Charles, *, C. du 12 juillet 1884, venant du 88e ; mis en non-activité le 10 novembre 1885.

Dietler, François-Joseph, *, (M), C. du 28 septembre 1874, venant du 6e bataillon de chasseurs à pied ; retraité le 17 avril 1885.

Décaudin, Louis-Joseph, C. du 28 septembre 1884, venant des L. du corps.

Barrau, François-Antoine, C. du 17 décembre 1884, venant du 4e régiment de tirailleurs algériens ; mis en non-activité le 10 novembre 1885.

Roustan, Marcel-Gustave-Émile, C. du 24 mai 1885, venant du 15e bataillon de chasseurs à pied ; passé au 63e le 6 juin 1885.

Ersa, César, C. du 29 juillet 1885, venant du 103e ; mis en non-activité pour infirmités temporaires le 28 décembre 1886.

Taglia, Antonin, C. du 29 juillet 1885, venant du 100e.

Smacker, Christophe-Albert-Émile, C. du 28 octobre 1885, venant du 142e ; passé au 62e le 29 décembre 1885.

Schmitz, Auguste-Achille-Nicolas-Marie-Frédéric, B., C. du 10 novembre 1880, venu le 4 décembre 1885, officier d'ordonnance du général Ct au Tonkin ; passé au 7e bataillon de chasseurs à pied le 29 août 1886.

Demange, Jean-Louis, C. du 29 décembre 1885, venant du 80e ; passé au 156e le 1er octobre 1887.

Meilhon, Henri-Marie, C. du 29 décembre 1885, venant du 68e ; retraité en 1886.

Gillot, François, C. du 1er avril 1886, venu du 108e ; retraité le 17 avril 1888.

Gimel, Charles-Léon-Antoine, C. du 19 avril 1886, venant du 54e ; passé au 4e tonkinois.

De la Motte de Broons et de Vauvert, Henri-Marie-Joseph, C. du 31 mai 1886, venant du 18e ; passé au 90e en 1887.

Chilaud, Justin-Marcellin, C. du 31 mai 1886, venant du 136e ; A.-M. en 1888.

Olivieri, Jacques, ✻, C. du 13 janvier 1887, venant des L. du corps.

Millot, Hubert, C. du 13 janvier 1887, venant du 93e.

Brun, Noé-Charles, ✻, C. du 2 novembre 1874, venu du 48e le 5 octobre 1887 ; retraité le 29 mars 1888.

Léchelle, Pierre-Alfred, ✻, C. du 5 octobre 1887, venant du 13e de ligne.

Hélouis, Jean-Étienne-Lucien-Henri-Narcisse, ✻, C. du 30 novembre 1887, venant du 89e.

Launay, Auguste, ✻, C. du 30 novembre 1887, venant du 92e ; passé dans le recrutement le 24 février 1889.

Deliquet, Jean-Théodore, C. du 30 avril 1888, venant du 71e.

Bonnefoy, Louis-Joseph, C. du 30 avril 1888, officier d'ordonnance du général Ct la 32e division le 30 juillet 1889 ; passé au 12e de ligne le 30 décembre 1889.

Houdard, Amédée-Achille-Ernest, ✻, C. du 8 novembre 1879, A.-M., venu le 10 juillet 1888 ; passé au 19e le 12 juillet 1890.

Marie, Joseph, C. du 2 novembre 1888, venant des L. du corps.

Allenet, Charles-Théodore, ✻, B., C. du 7 janvier 1876, venu de l'état-major de la 20e division le 27 décembre 1888 ; promu Maj. du 32e le 28 décembre 1889.

Bénizeau, Louis-Aimé, C. du 7 mars 1889, venant du 63e.

Brumm, Émile, ✻, C. du 12 octobre 1882, venant de la non-activité le 30 décembre 1889.

Sarrade, Jean-Baptiste-Albert, B., C. du 28 octobre 1885, venu du 102e le 30 décembre 1889.

Rémy, Alexandre-Louis-Eugène, C. du 30 décembre 1889, venu du 40e.

Palleau, Antoine-Joseph, surnuméraire, C. du 22 mars 1890, venant du 128e.

Guth, Justin, ✻, C. du 5 août 1876, venu du 6e le 12 juillet 1890.

MÉDECINS-MAJORS DE 2e CLASSE

25e de marche. — 125e d'infanterie.

Chailan, Louis-Fortuné-A.-Victor, ✻, M.-Maj. de 2e cl. du 19 août 1861, venant du 6e bataillon de chasseurs à pied; promu de 1re cl. le 25 janvier 1872, au 31e.

Chevassu, Claude-François-Alphonse, ✻, M.-Maj. de 2e cl. du 11 août 1867, venant du 47e; repassé au 47e le 13 mars 1871.

14e provisoire. — 125e d'infanterie.

Maurin, Ernest-Henri-Alfred, ✻, M.-Maj. de 2e cl. du 25 janvier 1872, venant du 5e hussards; passé au 6e chasseurs à cheval en 1874.

Bourreiff, Jean-Baptiste-Camille, M.-Maj. de 2e cl. du 8 février 1873; a quitté le corps en 1879.

Bailly, Marie-Théophile-Ulysse, M.-Maj. de 2e cl. du 10 avril 1879, venu du 5e régiment de cuirassiers; passé au 11e régiment de chasseurs le 4 mars 1880.

Autellet, Pierre-Ernest-Amédée-Maximin, M.-Maj. de 2e cl. du 11 février 1880, venant de la place de Paris; passé au 12e cuirassiers le 16 janvier 1884.

Virolle, Pierre-Louis-Albert-Dulaurier, M.-Maj. de 2e cl. du 3 novembre 1884, venant du 13e chasseurs à cheval; passé au 12e escadron du train des équipages le 18 novembre 1886.

Peyret, Pierre, M.-Maj de 2e cl. le 18 novembre 1886, venant du 14e d'artillerie.

Prieur, André-Louis-Jean-Georges, M.-Maj. de 2e cl. du 20 décembre 1888; promu au régiment.

STAGIAIRE D'ÉTAT-MAJOR.

De Bellegarde, Pierre-Amédée, C. d'état-major du 7 septembre 1874.

LIEUTENANTS

25e de marche. — 125e d'infanterie.

Betreau-Roussel-Bonneterre, J.-A., L. du 12 août 1864, venant du 47e; promu C. au corps le 12 septembre 1870.

Faure, G.-C.-P., L. du 8 mars 1865, venant du 61e; promu C. au corps le 12 octobre 1870.

Aubertin, V.-N.-A., L. du 24 juin 1865, venant du 47e; promu C. au corps le 12 octobre 1870.

Casanova, S.-A., ✻, L. du 13 août 1865, venant du 61e; promu C. au corps le 12 octobre 1870, blessé le 2 décembre 1870.

Leblond, A.-A., L. du 15 juillet 1870, venant des S.-L. du 61e; promu C. au corps le 12 octobre 1870.

Michel, Romain, (M), L. du 15 juillet 1870; passé au 1er de ligne.

Paoli, T., L. du 17 juillet 1870, venant du 47e; promu C. au corps le 12 octobre 1870.

Bassas, François, L. du 17 juillet 1870, venant du 47e; blessé mortellement le 2 décembre 1870.

Compagnon, Louis-Alfred, L. du 9 août 1870, venant du 48e, blessé le 2 décembre 1870; passé au 25e.

D'Or, Ferdinand-Louis-Adolphe, L. du 12 septembre 1870, venant des S.-L. du corps; passé C. au 19e le 12 septembre 1871.

Souchal, Louis Michel-Bienaimé, L. du 12 septembre 1870, venant des S.-L. du corps; passé C. au 19e le 12 septembre 1871.

De Nuchèze, Étienne-Marie-Jean, L. du 26 octobre 1870, venant des S.-L. du corps, blessé le 2 décembre 1870; promu C. au 19e le 16 septembre 1871.

Olivier, Mathias, *, L. du 26 octobre 1870, venant des S.-L. du corps, blessé le 2 décembre 1870, maintenu à dater du 24 juillet 1871; passé au 25e.

Weil, Hippolyte-Salomon, L. du 26 octobre 1870, venant des S.-L. du corps, blessé le 2 décembre 1870, maintenu L. pour prendre rang du 9 juillet 1871; passé au 25e.

Pitard, François-Joseph, L. du 26 octobre 1870, venu des S.-L. du corps, maintenu à dater du 24 juillet 1871; passé au 25e.

Gérin, L. du 26 octobre 1870, venu des S.-L. du corps; blessé mortellement le 2 décembre 1870.

Jubault, L. du 26 octobre 1870, venant du S.-L. du corps; blessé mortellement le 2 décembre 1870.

Leroy, L. du 26 octobre 1870, venant des S.-L. du corps; blessé le 30 novembre 1870.

Thiébault, L. du 26 octobre 1870, venant des S.-L. du corps; tué à l'ennemi le 2 décembre 1870.

Géraud, Jean, L. du 4 décembre 1870, venant des S.-L. du corps, blessé le 2 décembre 1870 et le 19 janvier 1871; maintenu pour prendre rang du 16 septembre 1871.

14e provisoire. — 125e d'infanterie.

Chassin, E.-C. *, L. du 13 avril 1867, venant du 12e; promu C. au corps le 13 juillet 1872.

Martin, N.-J.-F., *, L. du 28 janvier 1870, venant du 13e; promu C. au corps le 13 février 1873.

Delatour, Charles-Gaston, L. du 15 juillet 1870, venant du 90e, promu C. au corps le 13 mai 1873; passé au 135e le 15 octobre 1873.

Rémy, Louis, *, (M), L. du 9 août 1870, venu du 70e, officier-payeur; promu C. au corps le 13 mai 1873.

Chiroleu, Louis, *, (M), L. du 9 août 1870, venant du 3e; promu C. au 3e zouaves le 13 mai 1873.

Lefournier, L., L. du 20 août 1870, venant du 98e; promu C. au corps le 6 février 1874.

Lezat, Eugène-Alexandre-Ch., ✱, L. du 20 août 1870, venant du 30e ; promu C. au 45e le 6 février 1874.

Roulland, Émile-Henri-Charles-Marie, L. du 1er novembre 1870, venant du 98e ; promu C. au 142e le 6 février 1874.

Duran, Jean-Pierre, dit **Dedieu**, L. du 1er novembre 1870, venant du 47e ; promu C. au 40e le 1er mai 1875.

Durieux, Georges-Martin-Charles-Marie, L. du 1er novembre 1870 ; promu C. au 47e le 1er mai 1875.

Cochet, Étienne-Joseph, L. du 1er novembre 1870 ; promu C. au 124e le 1er mai 1875.

Plocque, A., L., rang du 19 juillet 1871 ; promu C. au corps le 11 août 1875.

Soulas, J.-H., L., rang du 24 juillet 1871 ; promu C. au corps le 11 août 1875, C. d'habillement.

Jeannerod, C.-L., L., rang du 14 août 1871 ; promu C. au corps le 5 juillet 1875.

Humbert, H.-R., L., rang du 14 août 1871 ; promu C. au corps le 21 février 1876.

Peyré-Lavigne, Pierre-Marie-François, L., rang du 16 septembre 1871 ; promu C. au 29e le 5 août 1876.

Escande, Joseph-Marie-Ludovic-Anatole, L. remis S.-L. au 104e, rang du 31 octobre 1870.

Larrieu, François, (M), L. remis S.-L. au 104e pour prendre rang du 16 novembre 1870.

Lejeune, Jean-Baptiste-Jules-Armand, L. remis S.-L. au 3e de ligne pour prendre rang du 25 novembre 1870.

Sost, J.-E.-H., L. du 12 octobre 1870, venant du 37e ; promu C. au corps le 1er mai 1875.

Gillet, Sébastien-Camille, L. du 16 septembre 1871 ; promu C. au 68e le 8 mai 1876.

Morati, Antonin-Ours-Paul, (M), L. du 16 septembre 1871 ; promu C. au 48e le 8 mai 1876.

Mariette, J.-G., L. du 16 septembre 1871 ; promu C. au corps le 5 août 1876.

Viveron, Jean-Jacques-Élie-Théodore, L. du 21 mai 1872, venant des S.-L. du corps ; passé au 135e le 15 octobre 1873.

Lebel, Nicolas-François-L., (M), L. du 3 août 1872, venant des S.-L. du corps ; retraité en 1875.

Issalène, Pierre-Marie-Anatole, L. du 3 août 1872 ; promu C. au 61e le 28 mai 1877.

Linskens, Édouard, L. du 3 août 1872, venant des S.-L. du corps ; passé au 135e le 15 octobre 1873.

Pasquali, A., L. du 3 mars 1873, venant des S.-L du corps ; promu C. au corps le 28 juin 1879.

Lemousin de Saint-Germain, André-Théobald-Marie-Gontran, L. du 3 mars 1873, promu C. le 8 septembre 1879 ; passé aux affaires indigènes.

Dieudonné, J.-F., L. du 3 mars 1873, venant des S.-L. du corps, adjoint au trésorier en 1876; promu C. au régiment le 13 février 1879.

Pardes, Pierre, L. du 22 mai 1873, venant des S.-L. du corps; passé au 3e zouaves en 1878.

Combes, Adrien-Louis-Auguste, L. du 22 mai 1873; passé au 135e le 15 octobre 1873.

Jaugey, François-Albert, L. du 22 mai 1873, venant du 115e; promu C. au 82e le 8 septembre 1879.

Jecker, Pierre, L. du 21 février 1874, venant des S.-L. du corps; tué à l'ennemi, en Tunisie, le 29 août 1881.

Gilles, Jean-Baptiste-Éloi, L. du 21 février 1874, venant des S.-L. du corps; promu C. au 4e le 30 décembre 1881.

Riboit, Paulin-Hippolyte, L. du 2 juillet 1874, venant des S.-L. du corps; promu C. au 133e le 11 juin 1882.

Debize, François, L. du 1er mai 1872, venu de la non-activité en 1875; promu C. au 114e le 13 avril 1878.

Guyon, P.-M.-A., L. du 10 mai 1875, venant des S.-L. du corps; promu C. au régiment le 8 juin 1883.

Lacoste, Paul-Omer, ✻, (M), L. surnuméraire du 18 août 1875; retraité en 1880.

Combes, François, L. du 18 août 1875, venant des S.-L. du corps; promu C. au 114e le 4 octobre 1883.

Lasserre, Raymond-Édouard, L. du 25 novembre 1875, venant du 45e; promu C. au 29e le 8 décembre 1883.

Fonvel, Paul, (M), L. du 22 février 1876, venant des S.-L. du corps; retraité le 31 mai 1880.

Lovisi, A.-D., L. du 16 mai 1876, venant des S.-L. du corps, adjoint au trésorier; promu C. au corps le 25 juin 1884.

Dewailly, Jules-Édouard, L. du 16 mai 1876, venant des S.-L. du corps; promu C. au 114e le 25 mai 1884.

Décaudin, L.-J.-F., L. du 5 août 1876, venant du 128e; promu C. au corps le 28 septembre 1884.

Delteil, Jean-Jules, L. du 5 août 1876, venant du 105e; promu C. au 98e le 28 septembre 1884.

Balfourier, Maurice, L. du 3 décembre 1876, venant des S.-L. du corps; promu C. au 66e le 20 décembre 1882.

Sagnes, Florentin-Omer, L. du 5 juin 1877, venant du 113e; promu C. au 137e le 18 mars 1885.

La Rivière, Vincent-Étienne, L. du 3 août 1872, venu en 1877 du 3e zouaves; passé C. au 118e le 13 février 1879.

Morizot, Antoine-Jules, L. du 27 avril 1878, venant du 90e; passé au 16e en 1880.

Curelle, Jean-Baptiste-Rémy-Hippolyte, (M), L. du 18 février 1879, venant des S.-L. du corps; retraité en 1880.

Baufumé, Henri-Constant, ✻, L. du 11 mai 1874, venu du 15e en 1880; promu C. au 135e le 1er mars 1882.

Devaux, Ferdinand, L. du 26 janvier 1878, venant du 144e (surn.); démissionnaire le 28 juin 1882.

Olivieri, J., L. du 8 septembre 1879, venant du 10e, adjoint au trésorier le 12 décembre 1884; promu C. au corps le 13 janvier 1887.

Guilgnet, Charles-Henri-Marie, L. du 8 septembre 1879, venant du 18e bataillon de chasseurs à pied; passé au 137e le 12 août 1885.

Marque, Laurent-Marie-Benoît, L. du 11 novembre 1879, venant des S.-L. du corps; promu C. au 10e le 30 décembre 1884.

Decrion, Jean-Baptiste-Émile, L. du 21 juin 1880, venant des S.-L. du corps; promu C. au 2e de ligne le 10 mai 1887.

Roquebert, Justin-Maurice, L. du 17 juillet 1880, venant des S.-L. du corps; promu C. au 130e le 29 décembre 1885.

De Cossé de Brissac, Marie-Emmanuel-Christian-Charles, L. du 12 novembre 1881, venant du 77e; démissionnaire le 27 janvier 1882.

Bohler, Victor-Marie, L. surn. du 30 décembre 1881, venant du 62e; promu C. au 34e le 10 juillet 1888.

Marie, Joseph, L. du 11 mars 1882, venant du 68e; promu C. le 2 novembre 1888.

Orlanducci, Paul-Ange, L. du 10 juillet 1881, venant du 110e le 3 mai 1882; promu C. au 41e le 10 mai 1887.

Bornier, Auguste-Constant, L. du 11 juin 1882, venant du 18e bataillon de chasseurs à pied; promu C. au 108e le 29 novembre 1888.

Brunck, Marie-Étienne-Henri-Pierre-Paul, L. du 11 juillet 1882, venant du 2e bataillon de chasseurs à pied; passé au 95e le 21 décembre 1882.

Monteil de la Coste, Maxime, L. du 24 décembre 1882, venant des S.-L. du corps, promu C. au 88e le 2 novembre 1888, blessé aux combats d'El-Arbaïn, le 29 août 1881.

Vacher, Jean-François, L. du 3 juillet 1879, venant de la non-activité le 24 décembre 1882; mis en non-activité pour infirmités temporaires le 14 novembre 1883.

Touboulic, Georges-Victor-Edgard, L. du 12 mai 1883, venant du 135e, détaché aux affaires indigènes, en Algérie; promu C. au 48e le 23 septembre 1889.

Dehay, Adolphe-Marie-Joseph, L. surn. du 9 avril 1883, venant du 31e, instructeur à Saint-Cyr le 10 novembre 1885; passé au 26e le 11 juillet 1889.

De Cornulier, Charles-Marie, L. du 12 décembre 1883, venant des S.-L. du corps; démissionnaire le 15 janvier 1884.

Passard, Flavien-Marie-Alexandre, L. du 12 décembre 1883; passé au 2e bataillon d'Afrique, le 5 décembre 1886.

Esmangard de Bournonville, René-Marie-Charles-Jean, L. du 29 février 1884, venant des S.-L. du corps; passé C. au 130e le 12 juillet 1890.

Boudet, Mathurin-Flavien, L. du 26 mai 1884, venant du 114e, adjoint au trésorier; passé C. au 68e le 25 septembre 1890.

Gigont, Pierre-Théophile, L. du 29 septembre 1884, venant du 79e.

Pizot, Henri-Gaston, L. du 29 septembre 1884, venant du 130e; passé dans l'infanterie de marine le 20 septembre 1885.

Malval, Antoine-Adrien, L. du 30 décembre 1884, venant du 50e; passé au 50e le 16 avril 1885.

Clerc, Marie-Joseph-Auguste, L. du 30 décembre 1884, venant du 104e, surnuméraire.

Douez, Armand-Joseph, L. du 18 mars 1885, venant du 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique; passé au 33e le 29 décembre 1885.

Protin, Jules, L. du 26 mai 1885, venant des S.-L. du corps.

Arthenach, L. du 26 mai 1885; S.-L. au corps, promu au 137e et revenu au régiment le 12 août 1885.

De Duplaà de Garat, Jean-Baptiste-Théodore-Emmanuel, L. du 28 octobre 1885, venant des S.-L. du corps.

Portier, Eugène-Joseph, L. surnuméraire du 7 novembre 1885, venant des S.-L. du corps.

Cosserat, Dominique-Alphonse-Eugène, L. du 29 décembre 1885, venant des S.-L. du corps.

Audibert, Aristide-Auguste-Léon-Maxime, L. surnuméraire du 29 décembre 1885, venant du 3e.

Frisch, Marie-Édouard-Justin, L. du 29 décembre 1885, venant du 107e; passé au 156e le 1er octobre 1887.

Lory, Louis-Théodore, L. du 29 décembre 1885, venant du 90e; passé au 156e le 1er octobre 1887.

Dublaix, Marie-Eugène, L. du 2 juillet 1885, venu du 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique le 5 décembre 1886; passé au 111e le le 6 mars 1887.

Gallemand, Ange-René-Félicien, L. du 30 décembre 1884, venu du 114e le 14 janvier 1887, adjoint au trésorier; passé au 5e de ligne le 17 avril 1889.

Py, Jean-Émile, L. du 20 janvier 1887, venant du 37e; passé au 156e le 1er octobre 1887.

Tschupp, Louis, L. du 7 mars 1887, venant du 29e; passé au 156e le 1er octobre 1887.

Dufort, Auguste-Jules-Mathieu, L. du 3 août 1885, venu du 123e le 1er avril 1887; passé au 50e le 23 septembre 1889.

Latrilhe, Pierre-Marc, L. du 17 mai 1887, venu des S.-L. du corps.

Rouchon-Mazerat, Jean-Marie-Henry, L. du 17 mai 1887, venant du 61e; passé au 61e le 23 septembre 1889.

De Noblet d'Anglure, Henri-Marie-Joseph-Jacques, L. du 1er juillet 1887, venu du 153e le 6 décembre 1887.

Élisabeth, Eugène-Aimable, L. du 12 juillet 1884, venu du 103e le 5 octobre 1887; mis en non-activité le 12 novembre 1888.

Vautier, Jean-Baptiste-Camille, L. du 30 décembre 1884, venu du 103e le 5 octobre 1887; passé au 153e le 6 décembre 1887.

Déchelotte, Jules-Théophile, L. du 12 novembre 1888, venu du 77e.

Castenier, Clément, L. du 12 novembre 1888, venu du 150e.

Rivard, Alexandre-Jules, L. du 12 novembre 1888, venant du 135e, resté au 135e par permutation le 13 décembre 1888.

Boutté, Eugène-Léon, L. du 12 novembre 1888, venu du 135e le 13 décembre 1888 ; démissionnaire le 13 février 1890.

Chauvet, Salomon, L. du 18 avril 1885, venu de l'infanterie de marine le 12 décembre 1888.

Lessoré de Sainte-Foy, Jacques-Joseph-Eugène, L. du 11 juillet 1889, venant du 34e.

Bizard, Marie-Victor-Edmond, L. du 23 septembre 1889, venu des S.-L. du corps.

Dousset, Charles-Léonce, L. du 23 septembre 1889, venant des S.-L. du corps.

Huguet, François-Charles, L. du 23 septembre 1889, venu du 81e.

Leproux, Jean-Baptiste, L. du 24 mars 1890, venant du 69e.

Darcy, Émile, L. du 5 octobre 1885, venu de la non-activité.

MÉDECINS AIDES-MAJORS DE 1re CLASSE

25e de marche. — 125e d'infanterie.

Néant.

14e provisoire. — 125e d'infanterie.

Meynier, Joseph-Honoré-Marie, ✱, du 31 décembre 1866 ; promu M.-Maj. de 2e cl. au 3e bataillon de chasseurs à pied le 30 avril 1872.

Bouloumié, Pierre-Bernard, du 31 décembre 1869 ; passé au 11e régiment de chasseurs.

Donion, Jules-Frédéric, du 31 octobre 1873, venant de l'hôpital de Constantine ; passé en 1877 à la place de Paris.

Augé, Marie-Joseph, du 31 décembre 1878, venant de l'hôpital de Perpignan ; passé au 11e en 1879.

Perret, Alexis-Élie, du 23 avril 1879, venu du 11e régiment d'infanterie ; démissionnaire le 18 octobre 1879.

Goudard, Antonin-Jean-Henri, du 31 décembre 1879, venant de l'hôpital de La Rochelle ; passé au 74e le 2 décembre 1881.

Chagnaud, Anatole-Honoré, du 31 décembre 1876, venant du 74e le 2 décembre 1881 ; promu M.-Maj. de 2e cl. au 9e escadron du train le 5 octobre 1882.

Barbès, Étienne-Marie, du 15 août 1882, venant du 23e ; passé au 17e chasseurs le 3 novembre 1884.

Lagrange, Pierre, du 25 novembre 1882, venant de l'hôpital du Gros-Caillou ; passé au 36e le 11 mai 1883.

Prieur, A.-L.-J.-G., du 11 novembre 1883, venant des postes de Tunisie ; promu M.-Maj. de 2e cl. au corps le 20 décembre 1888.

SOUS-LIEUTENANTS

25e de marche. — 125e d'infanterie.

D'Or, F.-L.-A., du 1er octobre 1867, venant du 61e; promu L. au corps le 12 septembre 1870.

Souchal, L.-M.-B., du 7 août 1869; promu L. au corps le 12 septembre 1870.

De Nuchèze, E.-M.-F., du 1er octobre 1869; promu L au corps le 26 octobre 1870.

Olivier, M., du 9 juillet 1870; promu L. au corps le 26 octobre 1870.

Weil, H.-S., du 9 juillet 1870; promu L. au corps le 26 octobre 1870.

Pitard, F.-J. du 24 juillet 1870; promu L. au corps le 26 octobre 1870.

Gérin, promu L. au corps le 26 octobre 1870.

Jubault, promu L. au corps le 26 octobre 1870.

Leroy, promu L au corps le 26 octobre 1870.

Lesage.

Thiébault, promu L. au corps le 26 octobre 1870.

De Gidrol, tué à l'ennemi le 30 novembre 1870.

Pech.

Géraud, J., du 1er novembre 1870, blessé le 2 décembre 1870; promu L. au corps le 4 décembre 1870.

Degeilh, tué à l'ennemi le 2 décembre 1870.

Demandre, blessé mortellement le 2 décembre 1870.

14e provisoire. — 125e d'infanterie.

Viveron, J.-J.-E.-T., du 7 août 1867; promu L. au corps le 21 mai 1872.

Lebel, N.-F.-L., (M), du 10 août 1868, promu L. au corps le 3 août 1872.

Linskens, E., du 6 mars 1869; promu L. au corps le 3 août 1872.

Pasquali, A., du 9 juillet 1870; promu L. au corps le 3 mars 1873.

Lemousin de Saint-Germain, A.-G.-T.-M., du 15 juillet 1870; promu L. au corps le 3 mars 1873.

Dieudonné, J.-F., du 19 juillet 1870, adjoint au trésorier le 2 janvier 1872; promu L. au corps le 3 mars 1873.

Boize, Hervé-Marie, du 24 juillet 1870, porte-drapeau le 5 décembre 1871; promu L. au 124e le 3 mars 1873.

Pardes, P., du 14 août 1870; promu L. au corps le 22 mai 1873.

Combes, L., du 14 août 1870; promu L. au corps le 22 mai 1873.

Jecker, P., du 12 septembre 1870; porte-drapeau le 10 mars 1873; promu L. au corps le 21 février 1874.

Gilles, J.-B.-E., du 12 septembre 1870; promu L. au corps le 21 février 1874.

Carral, Célestin-Barthélemy, (M), du 13 octobre 1870; promu L. au 26e le 7 avril 1874.

Horson, Lothaire, du 1er novembre 1870, venu du 90e; démissionnaire le 28 octobre 1871.

Lacoste, P.-O., ✱, (M), du 1er novembre 1870, blessé à Paris le 22 mai 1871 par un éclat d'obus; promu L. au corps le 18 août 1875.

Combes, F., du 1er novembre 1870; promu L. au corps le 18 août 1875.

Gagon, Jules-Auguste, du 1er novembre 1870; promu L. au 2e le 18 août 1875.

Bouvatier, Charles-François, ✱, du 1er novembre 1870; passé aux sapeurs-pompiers de la ville de Paris.

Dewailly, J.-E., du 16 novembre 1870; promu L. au corps le 16 mai 1876.

Riboit, P.-H., du 30 septembre 1870, venu au corps après la formation; promu L. au corps le 2 juillet 1874.

Paviot, Anthelme, du 2 octobre 1870; promu L. au 91e le 2 juillet 1874.

Reins, Édouard, (M), du 7 octobre 1870, adjoint au trésorier du 10 mars 1873; promu L. surnuméraire au 112e le 2 juillet 1874.

Maas, Samuel, (M), du 10 octobre 1870; promu L. surnuméraire au 96e le 7 novembre 1874.

Guyon, P.-M.-A., du 22 octobre 1870; promu L. au corps le 10 mai 1875.

Fonvel, P. (M), du 15 novembre 1870; promu L. au corps le 22 février 1876.

Lovisi, A.-D., du 16 novembre 1870; promu L. au corps le 16 mai 1876.

Balfourier, M., du 1er septembre 1871; promu L. au corps le 3 décembre 1876.

Repoux de Chevagny, Philibert-Joseph-Alfred, du 1er septembre 1871; promu L. au 5e bataillon de chasseurs à pied le 3 décembre 1876.

Curelle, J.-B.-R.-H., (M), du 12 novembre 1871; promu L. au corps le 18 février 1879.

Guisset, Laurent-François-Antoine, du 12 juin 1872, porte-drapeau du 14 mars 1874; promu L. au 92e le 27 septembre 1877.

Lerbour, Victor-Hippolyte, (M), ✱, du 15 juin 1872; passé au 135e le 15 octobre 1873.

Courbouleix, Léon-Paul, du 28 août 1872; passé dans la gendarmerie le 17 septembre 1876.

Courtieux, Dominique-Alphonse, du 28 août 1872; passé au 135e le 15 octobre 1873.

D'Hennezel, Charles-Léopold, du 28 août 1872; promu au 65e le 12 décembre 1877.

Marque, L.-M.-B., du 27 mars 1873; promu L. au corps le 11 novembre 1879.

Degly, Frédéric, du 27 mars 1873, adjoint au trésorier le 28 février 1875; promu L. au 28e le 23 décembre 1880, surnuméraire.

Barillot, Jean-François, du 27 mai 1873; promu au 34e le 26 avril 1880.

De Brun, Gabriel-Alexandre, (M), du 1er octobre 1873; mis en non-activité par retrait d'emploi le 18 octobre 1877.

Coulombon, Ernest-Auguste-Ferdinand, du 21 mai 1874, passé au 100e le 18 juillet 1879.

Decrion, J.-B.-E., du 11 mars 1874, porte-drapeau le 27 septembre 1877; promu L. au corps le 21 juin 1880.

Boulet, Henri-Frédéric-Paul, (M), du 5 juillet 1874, surnuméraire; promu au 1er de ligne le 21 juin 1880.

Roquebert, J.-M., du 1er octobre 1874; promu L. au corps le 17 juillet 1880.

Tabard, Jules-Antoine, du 15 novembre 1874; promu L. au 22e le 13 mai 1881.

Dubois, Charles-Édouard-Florimond, du 15 novembre 1874; promu L. au 123e le 13 mai 1881.

Rossy, Victor-Léon, du 20 mai 1875; promu L. au 77e le 10 juillet 1881.

Peyrot, François-Théodore, du 24 août 1875; promu au 64e le 30 septembre 1881.

Bru, Constant, du 30 septembre 1875; promu L. au 66e le 12 novembre 1881.

Chaillou, Pierre-Hubert-Camille, du 1er octobre 1875; promu L. au 103e le 13 mai 1881.

Cottin de Melville, Alphonse-Pierre, du 1er octobre 1876; promu L. au 116e le 8 août 1882.

De Gélis, François-Urbain-Marie, du 1er octobre 1876; promu L. au 68e le 13 octobre 1882.

Brousse, Henri-Victor, du 11 juin 1877; démissionnaire en novembre 1880.

Monteil de la Coste, M., du 1er octobre 1877; promu L. au corps le 24 décembre 1882.

De la Rochebrochard, Xavier-Joseph-Marie, du 1er octobre 1877; démissionnaire le 29 décembre 1881.

Tocanne, Charles-Edmond, du 18 décembre 1877; promu L. au 119 le 8 juillet 1883.

De Cornulier, C.-M., du 1er octobre 1878; promu L. au corps le 12 décembre 1883.

Esmangard de Bournonville, R.-M.-C.-J., du 1er octobre 1878; promu L. au corps le 29 février 1884.

Conquerré de Monbrison, Jacques-Henri, du 1er octobre 1879; promu L. au 9e de ligne le 12 juillet 1884.

Protin, J., du 30 avril 1880, porte-drapeau; promu L. au corps le 25 mai 1885.

Petitqueux, Adolphe-Adrien, du 28 juin 1880; promu L. officier d'habillement au 12e bataillon de chasseurs le 25 mai 1885.

Michel, Michel-François, du 23 septembre 1880; passé au 109e le 27 décembre 1882.

De Bonnault, Charles-Maurice, du 1er octobre 1880; décédé en 1883.

De Duplaà de Garat, J.-B.-T.-E., du 1er octobre 1880; promu L. au corps le 28 octobre 1885.

Portier, E.-J., du 26 mai 1881, employé au recrutement du 4 septembre 1882; promu L. surnuméraire au corps le 7 novembre 1885.

Cosserat, D.-A.-E., du 26 mai 1881; promu L. au corps le 29 décembre 1885.

Arthenach, F.-G., du 1er octobre 1881; promu L. au 137e le 26 mai 1885.

Maire, Marie-Adolphe, du 1er octobre 1881; promu L. au 57e le 1er août 1886.

De Joannis, François-Xavier-Marie-Auguste, du 13 mars 1882; promu L. au 37e le 30 août 1886.

Gourgaud, Marie-Henri-Gaspard-Napoléon, du 1er octobre 1870, venu du 20e le 3 avril 1882; démissionnaire le 28 novembre 1882.

Desgrées du Loû, Xavier-Marie, du 1er octobre 1882; promu L. au 132e le 30 août 1886.

Guillemin, Hippolyte-Marie-Félix, du 1er octobre 1870, venu du 41e le 28 novembre 1882; passé au 115e le 11 juin 1883.

Costet, Louis-Marie Joseph-Robert, du 1er octobre 1878, venu du 6e de ligne le 24 janvier 1883; repassé au 6e le 21 mars 1883.

Dufort, A.-M., du 13 mars 1883; promu L. au 123e le 30 août 1886.

Renou, Raymond-Arthur, du 1er octobre 1880, venu du 115e le 11 juin 1883; passé au 4e régiment de tirailleurs algériens le 11 avril 1885.

Nigote, Marie-Claude-Louis, du 1er octobre 1883; promu L. au 3e de ligne le 14 octobre 1886.

De Noblet d'Anglure, H.-M.-J.-J, du 1er octobre 1883; promu L. au 114e le 1er juillet 1887.

Millet, Marie-Paul-Édouard, du 10 mars 1884; passé au 150e le 1er octobre 1887.

Pasquier, Jean-Paul-Célestin, du 10 mars 1884, porte-drapeau; promu L. au 117e le 26 décembre 1887.

Lechat, Alexandre-Désiré, du 10 mars 1884; promu L. au 137e le 26 décembre 1887.

Jaguin, Louis-Ozée, du 10 mars 1884; promu L. au 137e le 26 décembre 1887.

Duroy de Bruignac, Fernand-Marie-Joseph, du 1er octobre 1884; promu L. au 90e le 5 mai 1888.

Castanier, C , du 23 mars 1885; passé au 150e le 1er octobre 1887.

Bizard, M.-V.-E., du 1er octobre 1885; promu L. au corps le 23 septembre 1889.

Dousset, C.-L., du 1er octobre 1885; promu L. au corps le 23 septembre 1889.

Picard, Louis-Marie-Émile, du 15 mars 1886; promu L. au 140e le 25 septembre 1890.

Delalande, Jules-Victor-René, du 15 mars 1886, passé au 156e le 1er octobre 1887.

Vautier, Virgile-Jean-Antoine, du 15 mars 1886 : passé au 1er bataillon d'infanterie légère d'Afrique, le 18 juin 1888.

De Touzalin, Charles-Joseph-Léopold, du 1er octobre 1886.

Godet de la Riboullerie, Jean-Emmanuel, du 1er octobre 1886; venu du 114e le 21 novembre 1886.

Le Vassor de la Touche, René-Louis-Charles-Joseph, du 17 mars 1887.

Beyler, Jacques, du 17 mars 1887.

Chartroire, Albert-Cyprien, du 17 mars 1887 ; passé au 21e le 8 octobre 1887.

Martin, Paul-Auguste, du 1er octobre 1887.

Courbarien, Louis-Auguste, du 12 mars 1888, porte-drapeau.

Dubourg, Louis-Jacques, du 12 mars 1888.

Lecointre, Marie-Gérosime-Jacques-Léon, du 1er octobre 1888.

Allouveau de Montréal, Étienne-Louis-François, du 1er octobre 1888.

Gaultier, Olivier-Paul, du 18 mars 1889.

Colomiati, Henri-Ernest, du 1er octobre 1889.

Mila, Charles-Eugène-Gaston, du 1er octobre 1889.

Vexiau, M.-A.-R.-C., du 1er octobre 1890.

MÉDECIN AIDE-MAJOR DE 2e CLASSE.

Murie, Raoul-Enghérand, venu du Val-de-Grâce le 3 novembre 1884 ; promu de 1re classe le 3 novembre 1886 et passé aux hôpitaux de Tunisie.

CHEFS DE MUSIQUE.

Gross, Georges, le 8 mars 1873.

Dador, J., le 2 mai 1881.

OFFICIERS DE RÉSERVE

Capitaines.

1880-1886 **Guyard**, Antoine-J.-L.-Eugène.
1884 **Delteil**, Jean-Jules.
1884 **Boyancé**, Thomas.
1885-1886 **Béteil**, Henri-Pierre-Félix.
1885 **Baufume**, Henri-Constant.
1885 **Zeller**, Jacques.

Lieutenant.

1884-1885 **De Cornulier**, Charles-Marie.

Sous-Lieutenants.

1877-1881 **Chaboisseau**, Félix-Victor-Edmond.
1878-1881 **Larmier** Claude.
1878-1881 **Roy**, Gustave.
1878-1881 **Chesnuault**, Victor.
1878-1882 **Thimon**, Édouard-Louis.
1878-1881 **Marot**, Jean-Hippolyte-Léon.
1878-1882 **Blanchard**, Louis-Alcide.
1878-1882 **Bergeret**, Émile-Ferdinand.
1878-1882 **P. du Fontenioux** Marie-Thomas.
1878-1881 **Genest**, Victor-Claude-Léon.
1878-1882 **Loubeau**, Urbain.
1879-1882 **Cauro**, Bonaventure.
1879-1883 **Poussin**, Henri-François.
1879-1883 **Martineau**, J.-B.-Jacques-Léon.
1879-1882 **Charrier**, Alexandre-Léon.
1879-1883 **Pheiffer**, Louis-Henri
1879-1883 **Bergeret-Jeannet**, Victor-Jean-Alfred.
1880-1880 **Pagé**, Eugène-Gaston-Marie.
1880-1881 **Son Desmarés**, Marie-Élie-Henri.
1880-1881 **Barbier**, Evariste-Benjamin Alaric.
1880-1881 **Brissonnet**, Charles-Alexandre.
1880-1881 **Lesage**, Hildower-Ulysse.
1880-1882 **Gondard**, François-Émile.
1880-1883 **Bonvallet**, Pierre-Joseph-Emmanuel.
1880-1883 **Pouzin** Georges-Antony.
1881-1883 **Gireaudeau**, Joseph
1881-1885 **Daine**, Louis-Gaston
1881-1883 **De Valori-Rustichelli**.
1881-1883 **Roques**, Jean-Albert
1881-1882 **Girard**, Charles-François.
1881-1885 **Brieult**, André-Charles-Édouard.
1881-1886 **Guerry**, Louis-François.
1881-1882 **Drivière**, J B.-Constantin.
1882-1883 **De la Rochebrochard**, Xavier-Joseph.
1882-1886 **Béguier**, Pierre-Célestin.
1882-1885 **Lejeune**, Auguste.
1883-1887 **Rousseau** Alexandre-Jules.
1883-1885 **Vergne**, Émile-Gaston.
1883-1887 **Sableaux**, Pierre-Eugène.
1883-1887 **Guigné**, Jacques-François.
1884-1887 **Mercier**, Pierre-Edmond-Alphonse.

1884-1887 **Lallemand**, Paul-Jules.
1884-1887 **Gout**, Marie-Joseph-Louis-Emmanuel.
1884-1885 **Dreyfus**, Raphaël.
1884-1885 **Leidié**, Gabriel-Ferdinand-Marie-Joseph.
1884-1885 **Colin**, Léon-Auguste-Arthur.
1884-1886 **Perreau**, Charles-Abel-Stanislas.
1884-1887 **Daniel-Lacombe**, Joseph-Henri.
1884-1889 **Conten**, Louis-Ernest.
1884-1887 **Boutin**, Justin-Aristide-Aimé.
1884-1887 **Prévot-Leygonie**, Jean-Paul-Georges.
1884-1887 **Rébeillau**, Marie-Marcel.
1884-1887 **Voyer**, Honoré-Léon.
1884-1887 **Boisseau**, Marie-André-Victor.
1884 **Geoffroy**, Charles-Alexandre.
1884-1887 **Lanier**, Louis-Émile-Frédéric.
1884-1887 **Girard**, Claude-Edme.
1884-1887 **Coudron**, Angèle-Prudent.
1884 **L'Escalopier**, Léon-Jean-Marie.
1885-1887 **Daubin**, Arthur-Frédéric-Albert.
1885 **Sauroy**, Élie-Albert.
1885 **Chartier**, Jean.
1885 **Régnier**, Lucien-Octave.
1886-1889 **Cante**, René-Auguste-Alcide-Marie.
1886 **Barbot**, Louis-Joseph.
1886 **Jaulin**, Louis-Théophile.
1886 **Dadu**, Louis-François-Désiré.
1886 **Marcour**, Georges-Paul-Jules.
1888 **Baillargeat**, François-Paul.
1888 **Pottier**, Léon.
1888 **Franchineau**, Charles-Désiré.
1888 **Metayer**, Charles-Gustave-Marie.
1888 **Desmazeaux**, Émilien-Alexandre.
1888 **Lévesque**, Louis-Roger-Alfred.
1888 **Daupleix**, Charles-Albert-Louis.
1888 **Mourou**, Antoine-André.
1888 **Mohn**, Henri-Philippe.
1888 **Rouzeau**, Georges.
1888 **Berland**, Félix-Pierre.
1888-1889 **Rousseau**, Octave-René.
1888 **Heyman**, Joseph-Roger.
1888 **Arbellot**, René-Edmond.
1888 **Grimaud**, Henri-Albert.
1888-1889 **Bucquoy**, René-Alfred.

1888 **Demartial,** Antoine-Louis.
1888 **Rougier-Labergerie,** Joseph-Michel.
1888 **Morin,** Louis-Albert.
1888 **Chapelain,** Alfred-Alexandre.
1888 **Bézague** Georges-Gustave.
1888 **Martin,** Olivier
1889 **Guespin,** Léon-Jean.
1888 **Bost-Lamondie,** Félix-Charles.
1889 **Devillard,** Joseph-Aimé.
1889 **Vieux,** Joseph-Hippolyte.
1889 **Goubard,** Léon.
1889 **Clauzel,** Antoine.
1890 **Archambault,** François-Henri.
1890 **Viennot de Vaublanc,** Jean-Baptiste-Charles.
1890 **Grelault,** Augustin-Simon.
1890 **Roy,** Joseph-Chéri.

Médecins aides-majors de 2e classe.

1878-1882 **Brémond,** Michel-Henry.
1879-1885 **Lachaize,** Jacques.
1880-1883 **Berland,** Marie-Joseph-René.
1880-1885 **Pion,** Paul-Félix.
1881 **Bernard,** François-Ferdinand.
1884 **Deschand,** Louis-René-Émile.
1885 **Mercat,** Guillaume-Joseph dit Edgard.
1888 **Pigornet,** Philippe-Marie-Alfred.
1888 **Nimier,** Gustave-Noël-Léon.

LISTE

des sous-officiers rengagés présents en 1890.

Gillard, J.-B.-Edmond, chef armurier.
Labourey, Claude-Antoine, adjudant maître d'escrime.
Rollet, Espérance-Louis, sous-chef de musique.
Martin, Jean-Joseph, adjudant.
Charron, Paul-Jules-Augustin, id.
Flore, Eugène-Auguste, id.
Andréani, Étienne, id.
Lasnier, Pierre-Jules, id.
Lapayre, Albert, id.
Lucchini, Arthur-Sylvestre, id.
Appolin, Alexis-Napoléon, id.
Mesnard, François, id.
Michelin, Henri, id.
Bourgoin, Gustave-Paul, id.
Candellé, Pierre, id.
Grosset, François-Étienne, id.
Lallement, Jules-Joseph-Nicolas, id.
Grossin, Jules-Gaston, id.
Leccia, Joseph-Antoine, id.
Sourisseau, Auguste, tambour-major.
Giordani, Joseph-Benoît, sergent-major.
Andréani, Michel, id.
Mermillod, Nicolas, id.
Leclerc, Louis-Marie-Georges, id.
Cacciaguerra, Jean-Dominique, id.
Grippon, Pierre, id.
Simonneau, Armand, id.
Bouvier, Eugène-Louis, id.
Henrot, Louis-Joseph, id.
Cornu, Jean, id.
Augerot, Célestin-Joseph, id.
Lalanne, Joseph, id.
Schmidt, Guillaume, musicien de 2e classe.
Guérin, Jules-Marie, sergent.
Legrand, Léonard, id.
Fournier, Alfred, id.
Ledû, François-Marie, id.
Chichery, Louis, id.

Raffalli, Pierre-Laurent, sergent.
Rageau, André, id.
Chaussereau, Eugène, fourrier.
Moimeau, François, sergent.
De Sainte-Hermine, Jules-Antoine, id.
Caqueray de Valmenier, Marie, id.
Cerisier, Louis, fourrier.
Peretti, Don-Bernardin, sergent.
Mesmin, Louis, id.
Lanias, Paul-Dominique, id.
Martin, Jules, id.
Guérin, Joseph-Alexandre, id.
Renard, Émile-Camille, fourrier.
Monsard, Louis-Marie, sergent.
De Morel, Marie-Paul, id.
Saint-Amand, Pierre, id.
Bayle, Alphonse-Florentin, id.
Charron, Louis, id.
Guérin, Joseph-Victor, id.
Cognet, Henri, fourrier.
Brunaud, Pierre, id.
Tastard, Mathurin-Marie, sergent.
Jacques, Camille-Constant, id.
Plantade, Firmin-Eugène, id.
Vignaud, Henri-Jean-Jules, id.
Bluteau, id.
Laporte, id.

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

INTRODUCTION

Note 1re, page 8 : « Les limites restreintes qui m'étaient imposées... »

Ces limites ne nous étaient imposées que par la nature même de ce travail. Chargé par le colonel de Boisfleury de refaire l'historique du régiment, qui devait, du consentement unanime des officiers, être publié à leurs frais, nous ne pouvions dire que ce qui était strictement nécessaire, et c'est pour cela que nous nous sommes efforcé d'être aussi bref que possible.

Mais nous n'avons pas voulu faire une œuvre banale, qui, racontant *à peu près* l'histoire du régiment, eût grevé inutilement le budget des officiers, et encombré sans profit les bibliothèques régimentaires. Notre but a été de faire un ouvrage complet, méthodique, présentant sous une forme condensée, mais avec toute la rigueur scientifique de l'histoire, tout ce qui peut intéresser le régiment : ses origines, ses campagnes, ses faits d'armes, ses uniformes, ses drapeaux, ses martyrs, ses chefs de corps, ses cadres, sa composition, son personnel; un ouvrage, enfin, que l'on pût consulter comme un document, pouvant servir de base à des études plus étendues, et qui pût être conservé comme un souvenir par tous ceux qui ont appartenu au 125e.

Si des erreurs s'y sont glissées, on nous rendra cette justice que nous n'avons épargné ni notre temps ni nos peines pour les éviter.

Même page : « Qui en peindra jamais toute la grandeur? »

Ces lignes étaient imprimées, quand un de nos grands peintres militaires, Lucien Sergent, nous a envoyé l'admirable dessin qui est en tête de ce volume. Le jeune maître a été merveilleusement inspiré par cette grande scène, et il a composé un tableau saisissant, dont la place est marquée dans la salle d'honneur du 125e.

Note 2, page 9 : « Le 14 juin 1890... »

Cette date est celle où l'historique, terminé, a été remis au régiment, à Poitiers.

DEUXIÈME PARTIE

I. Note 3, page 19 : « Les régiments sont réduits de trois à deux bataillons (le 15 novembre 1807). »

C'est-à-dire que le bataillon de dépôt est supprimé, et n'est rétabli qu'en 1809. Il paraît y avoir contradiction entre cette mention et le paragraphe « *Dépôts* », page 55; mais cette contradiction n'est qu'apparente. Le dépôt supprimé comme bataillon n'en subsistait pas moins, sous les ordres du major qui en avait le commandement, quand on reconnut, en 1809, la nécessité de reformer des compagnies de dépôt.

Note 4, page 21 : « Du 8 juillet 1795 au 20 octobre 1803. »

La différence entre la date de la signature d'un décret et celle de son exécution peut amener parfois quelque confusion; peut-être eût-il mieux valu porter cette dernière, bien que le lecteur attentif ne puisse s'y tromper.

Voici d'ailleurs ces dates précises :

Le décret du 20 octobre 1803 fut exécuté à la date du 1er janvier 1804; celui du 11 juin 1805, le 1er juillet 1805; celui du 17 septembre 1806 (et non du 18 juillet 1806, qui est une erreur de copiste), le 1er octobre 1806, et celui du 18 août 1810, le 22 septembre 1810.

II. Note 5, page 23 : « Le lieutenant-général Dumonceau... »

Le général Dumonceau (J.-B.), dont il est fréquemment fait mention dans la deuxième partie de cet historique, est né à Bruxelles en 1760 et est mort en 1821. Il prit part à l'insurrection des Pays-Bas contre les Autrichiens en 1787, et commanda les *Canaris*, corps de troupes légères, ainsi nommé de la couleur de son uniforme. Le parti des patriotes ayant succombé, il se réfugia en France, organisa les réfugiés belges, et prit part aux batailles de Jemmapes et de Nerwinde, où il gagna le grade de général de brigade. Placé, en 1794, sous les ordres de Pichegru, il combattit à Fleurus, assista aux sièges de Bois-le-Duc et de Nimègue, et reçut le commandement de La Haye. En 1795, la République Batave le créa lieutenant-général.

Il prit part à toutes les campagnes, y exerça des commandements importants, fut nommé maréchal de Hollande en 1807, comte de Bergendael en 1810, et comte de l'Empire en 1811. Les troupes lui avaient donné le nom de général *sans tache*.

Note 6, page 25 : « Le colonel Gilquin... »

Les demi-brigades étaient commandées par des colonels; ce titre fut conservé dans l'armée hollandaise; les bataillons étaient commandés par des lieutenants-colonels.

Note 7, page 28 : « Le 10 au matin... »

L'ouvrage intitulé : *Victoires, conquêtes et revers des Français* (t. II, p. 126), et plusieurs ouvrages postérieurs donnent la date du 9 septembre; M. Thiers, dans l'*Histoire de la Révolution*, dit que l'attaque eut lieu le 8 (22 fructidor). Nous croyons cependant devoir maintenir cette date du 10, donnée par les rapports officiels, ainsi que par les relations des témoins oculaires :

a. Rapport du général Daendels : « Le 9 septembre au soir, le général en chef donne à toute l'armée l'ordre d'une attaque générale; il avait assigné à la division, pour la sienne, le village d'Eenigenburg, où elle devait forcer et s'emparer de la digue, etc... »

b. Rapport du général Dumonceau : « Le 9 septembre au soir, le général en chef donna l'ordre d'attaquer, avec toute la division, le 10, à la pointe du jour, etc... »

c. Rapport du général sir Ralph Abercromby, daté du quartier général de Schagerbrug, le 11 septembre 1799 : « ... Hier matin, à la pointe du jour, il (l'ennemi) commença l'attaque sur notre centre, etc... »

d. Histoire de la descente des Anglais et des Russes en automne 1799, avec quelques anecdotes sur les chefs, par un officier attaché au général Brune : « Le général Brune se décida à attaquer et à s'emparer du Zyperdyk (digue du Zyp). Le 10 septembre fut fixé à cet effet; dans la soirée du 9, Brune dépêcha ses ordres, etc... » (traduit du hollandais).

Nous avons tenu à citer tous ces passages, afin de montrer, une fois pour toutes, avec quel soin les dates douteuses ont été vérifiées.

Note 8, page 31 : « Le 19 novembre, les troupes étaient rembarquées... »

D'après la convention, les Anglais devaient être rembarqués le 30 novembre; les auteurs français cités dans la note précédente portent la date du 29 novembre pour l'embarquement des dernières troupes.

Le général Krayenhoff, qui s'était rendu au Helder, donne, dans ses relations, le détail de l'embarquement jour par jour : le dernier

embarquement eut lieu le 19 novembre, et, le 20, le dernier vaisseau quitta la rade.

Note 9, page 46 : « Le 5 octobre, le roi part pour Wesel... »

L'avant-garde, réunie à Wesel, était composée de la manière suivante :

Garde Royale,	2 bataillons,	3 escadrons,	8 pièces d'artie ;
Troupes hollandaises,	6 —	6 —	22 —
Troupes françaises,	6 —		

Note 10, page 49 : « Napoléon,.. envoya Savary... »

Le major-général de la grande armée française au général Savary.

« Berlin, 18 novembre.

« D'après les intentions de l'empereur, vous voudrez bien, général, partir sur-le-champ pour vous rendre à Hameln.

« Vous prendrez le commandement des troupes qui bloquent cette forteresse, et vous aurez soin de faire retrancher par de bonnes redoutes tous les postes du blocus.

« Vous ferez prendre dans la place de Rinteln des obusiers et des canons, pour bombarder la ville, y mettre le feu et en accélérer la reddition.

« Vous ferez garnir les redoutes de petites pièces de campagne, afin d'empêcher l'ennemi de faire lever le blocus, et afin de suppléer, au moyen de ces retranchements, et par un bon service, au peu de troupes que vous aurez sous vos ordres.

« Aussitôt votre arrivée, vous ferez passer à l'empereur l'état d'organisation du blocus, et vous correspondrez avec moi le plus fréquemment possible.

« Vous tirerez vos vivres et tout ce dont vous aurez besoin du pays de Hanovre.

« Le 12e régiment d'infanterie légère doit être parti aujourd'hui de Cassel pour Hameln. S'il n'était pas arrivé, vous écririez au général Lagrange, à Cassel, de le faire venir sans délai ; et si vous aviez réellement besoin d'un plus grand nombre de troupes, vous demanderiez également au général Lagrange quelques-uns des détachements de cavalerie qu'il a à Cassel ; l'intention de Sa Majesté est que vous suppléiez, par de bonnes dispositions, de l'activité et de l'énergie, au peu de troupes que vous aurez.

« Sa Majesté vous autorise à accorder à la garnison une capitulation par laquelle elle sera prisonnière de guerre ; les officiers sur parole et les soldats envoyés en France. Vous aurez soin que toutes les caisses des régiments et tout ce qui appartiendrait au roi de Prusse nous restent.

« Faites-moi passer aussi, général, un rapport qui fasse connaître l'état de la place de Rinteln. » (Correspondance de Napoléon.)

Note 11, p. 51 : « Au commencement de mars... »

Le général Dumonceau envoya au lieutenant-général Gratien :

Le 9 mars, les 2 bataillons du	2e rég. d'inf.,			1,483 hom.,		16 chev. ;			
—	2	—	7e	—	1,350	—	22	—	
Le 28 mars, le 1er		—	8e	—	665	—	11	—	
Le 30 mars, le 1er		—	4e	—	505	—	17	—	

Note 12, page 55 : « Ce corps était formé de deux divisions... »

La division du lieutenant-général Gratien, qui resta sur l'Elbe et le Weser, avait la composition suivante :

Les 2 bataillons des 6e, 7e, 8e et 9e régiments d'infanterie ;

Le 2e régiment de cuirassiers, à 3 escadrons ;

Les 2 compagnies d'artillerie à cheval du corps hollandais ;

Les 3 compagnies d'artillerie à pied, le parc d'artillerie, la brigade d'ingénieurs et le détachement de pontonniers.

Note 13, page 58 : « Mais Schill ayant été tué... »

Schill fut frappé d'une balle à la tête, qui le renversa ; il fut immédiatement atteint et tué. Environ 600 prisonniers furent dirigés sur la France ; 14 soldats furent fusillés au village de Saint-Léonhard, près de Brunswick, et 11 officiers le furent à Wesel.

La tête de Schill fut séparée du tronc le jour de sa mort ; l'officier de santé hollandais Genoux la mit dans de l'alcool, et plus tard, comme rareté anatomique, il en fit présent au professeur Brugmans, directeur général du service de Santé en Hollande, bien que le roi Jérôme eut mis à prix cette tête pour 10,000 francs. Après la mort du professeur, le comte von Puckler, colonel des hussards de la garde prussienne, qui avait servi sous Schill, fit des démarches pour obtenir cette tête, afin de lui donner une place plus convenable et plus digne. Le 24 septembre 1837, elle fut déposée solennellement dans le monument de Saint-Léonhard, érigé en souvenir de ses partisans.

Note 14, page 63 : « Napoléon éprouva un vif mécontentement... »

L'empereur était alors à Schœnbrünn ; sa volumineuse correspondance au sujet de Walcheren, montre une activité et une lucidité prodigieuses ; mais ses lettres sont souvent d'une extrême vivacité.

Note 15, page 67 : « L'évacuation ne fut complète que le 26 décembre... »

Cette date est inexactement rapportée dans plusieurs ouvrages ; les documents les plus authentiques la fixent du 24 au 26 décembre.

Documents historiques sur la Hollande, par le roi Louis-Napoléon, tome III, page 109 ;

Actions d'éclat des Néerlandais, du professeur Bosscha ;

Gazette royale de Hollande, nº 305, du 28 décembre 1809, etc.

Les Anglais avaient débarqué 38,000 hommes, ils perdirent :

Tués	7 offic.,	99 hom. ;
Morts dans l'île de Walcheren. . . .	40 —	2,011 —
Morts aux hôpitaux anglais (1er février)	20 —	1,859 —
	67 —	3,999 —
Restaient malades au 1er février. . .	217 —	11,269 —
Total hors de combat.	284 offic.,	15,268 hom.
Total général	15,552.	

Note 16, page 68 : « Route suivie par la brigade. »

On lit dans la *Gazette royale* (*Konin Klyke courant*) *de Hollande*, du mercredi 28 septembre 1808, nº 236.

FRANCE.

Paris, le 22 septembre.

« Une brigade hollandaise, composée d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie à cheval est arrivée avant-hier dans cette ville. S. M. la Reine de Hollande s'est rendue à Saint-Denis, où ce corps a paradé et défilé pour Elle. S. Ex. le Maréchal Ver Huell a présenté les officiers à Sa Majesté, laquelle les a reçus de la manière la plus affable, etc...

« Sa Majesté a fait distribuer aux soldats une gratification, tandis que les officiers ont été reçus à ses frais, au restaurant Véry, par le Chevalier d'Honneur de Sa Majesté.

« Hier matin, ces troupes se rendaient à la plaine des Sablons, où S. M. l'Empereur les passa en revue ; après quoi la garde impériale a reçu les officiers et les soldats à un dîner magnifique. »

(Traduction de M. le baron Snouckaert.)

Les renseignements donnés par M. le baron Snouckaert, d'après l'historiographe Bosscha, indiquaient pour l'emplacement des revues du 20 et du 21 septembre, l'*avenue* de Neuilly à Saint-Denis et la *place* des Sablons, près de Saint-Cloud. Il résulte des recherches faites dans les mairies de Saint-Denis et de Saint-Cloud, et auxquelles se sont prêtés avec beaucoup d'obligeance MM. F. Bournon,

archiviste de Saint-Denis et A. Belmontet, maire de Saint-Cloud, que ces revues ont dû être passées, la première sur la *route* de Neuilly, et la seconde dans la *plaine* des Sablons (actuellement Sablonville).

Note 17, page 69.

Le capitaine A.-J.-P. Storm de Grave, fils du colonel, et qui appartenait lui-même à l'état-major du général Leval, a publié un ouvrage sur les opérations des Hollandais en Espagne, en 1808 et 1809, dont M. le baron Snouckaert v. S. a bien voulu traduire de nombreux extraits spécialement pour cet historique; nous en reproduisons quelques-uns indiqués par les initiales S. de G.

Ce journal a paru sous le titre de *Myne herinneringen uit den Spaanschen Veldogt gerudende de jaren 1808 en 1809, door A.-J.-P. Storm de Grave, kapitein in Hollandschen dienst, destyds ordonnans-officier by den Franschen divisie generaal Leval, met kaarten en platen. — Te Amsterdam, by Johannes Van der Hey,* MDCCCXX. »

(Mes souvenirs de la campagne d'Espagne pendant les années 1808 et 1809, par A.-J.-P. Storm de Grave, capitaine au service de la Hollande, jadis officier d'ordonnance auprès du général de division français Leval, avec cartes et plans. — A Amsterdam, chez Johannès Van der Hey, 1820.)

Cet ouvrage devait être plus étendu ; mais, d'après les renseignements qui nous parviennent du colonel Storm de Grave, le fils de l'auteur, les papiers de son père ont été perdus à la suite de la campagne de 1812, et il n'a pu compléter ses mémoires.

Note 18, page 69.

Le 30, après la revue, le duc de Dantzig nous témoigna son contentement et dit : « Demain je vous donnerai quelques amusements. » Le soir, nous étions en présence de l'ennemi. (S. de G.)

Le lieutenant-colonel Storm de Grave commandait l'avant-garde, qui avait été composée des quatre compagnies d'élite des bataillons hollandais, 2 compagnies de grenadiers et 2 de voltigeurs. (S. de G.)

Note 19, page 72.

Route suivie par la brigade hollandaise de Bilbao à Madrid : Mariveillos, Ordogna, le mont Piña de Ordogna, Espergo, Pancorbo, Santa-Maria, Briviesca, Castel de Pions, Burgos, Coglos, Madriolera, Lerma, Gumiel, Arandaz, Bosjegallar, Sant-Agostino, Buitrajo, Cavanillos, et Alcouventos. (S. de G.)

Note 20, page 74.

Le pont de l'Arzobispo était défendu par deux tours en pierre, entre lesquelles fut établie une haute barricade.

On dut défendre aussi le puente del Conde, situé à trois heures de marche de celui de l'Arzobispo. (S. de G.)

Note 21, page 79 : « Les Hollandais se précipitent... »

On prit 7 pièces, dont 5 enclouées ; 4 furent prises par les Hollandais et ceux de Nassau, 3 par les Hessois et les troupes du prince Primat.

3,000 hommes de troupes auxiliaires, sans artillerie, avaient ainsi enlevé de fortes positions et ouvert la route de l'Estramadure (S. de G.)

Note 22, page 80.

Le 18 mars, combat du Val de Cañas contre 3 bataillons ennemis; en les poursuivant nous en trouvâmes en face d'Almaraz.....

Le 19 mars, nous allâmes par Roman, Gordo, et Puerto, jusqu'à la maison de poste la Casa de Miravete ; près de là, dans une tour abandonnée par l'ennemi, nous trouvâmes un nombre de tentes suffisant pour un régiment.

Ensuite à Jarraicejo, et le 20 à Truxillo, où restèrent les Hollandais. (S. de G.)

Note 23, page 81.

La bataille de Medellin ne dura que trois heures, d'une heure et demie à quatre heures et demie ; l'armée espagnole fut complètement détruite ou dispersée : 13,000 morts, 7,000 prisonniers, 7 canons, 5 obusiers, beaucoup de bagages, de munitions et de drapeaux, furent abandonnés par l'ennemi. Nos pertes ne s'élevaient pas au quart de celles de l'ennemi. Celui-ci, toujours poursuivi, fuyait par Don Benito jusqu'à Villa-nueva-de-la-Serena et Campanario.

Le général Leval fait, dans son rapport au duc de Bellune, les plus grands éloges des officiers hollandais attachés à son état-major.

Le 30 mars, après avoir poursuivi les Espagnols, le corps d'armée revenait à Medellin, en passant par le champ de bataille. Les prisonniers furent conduits à Truxillo par le colonel Storm de Grave. (S. de G.)

Note 24, page 85.

Le 13 juin, le fort de Mérida fut évacué ; la garnison se rendit

d'abord à Albala ; ensuite les Hollandais (100 hommes) allèrent à Truxillo, et les Allemands (200 hommes) à Almaraz. L'artillerie dut se rendre au quartier-général à Torremocha pour recevoir des ordres du colonel Bouchu.

Cependant le duc de Bellune, en louant fort la conduite des Hollandais, avait écrit du quartier-général de Daymiel, le 21 août, au roi d'Espagne, pour recommander le colonel Storm de Grave, et à l'Empereur, en mentionnant honorablement les capitaines Van Nyvenheim, Van Liebergen et Hugon, ainsi que des lieutenants Van Herkenrath, Mohr et Schœnstædt. Le capitaine Hugon reçut la décoration de la Légion d'Honneur. (S. de G.)

Note 25, page 86 : « Le 19, ils passèrent le Tiétar... »

Dans la marche sur Jaraiz, les compagnies de grenadiers formèrent l'avant-garde sous les ordres du colonel Storm de Grave.

La chaleur était accablante, et beaucoup d'hommes succombèrent.

Le colonel Storm de Grave lui-même tomba malade et fut forcé de rester à Tolède le 27 juin, lorsque la division se porta dans la Manche ; il rejoignit la colonne en route.

Note 26, page 87.

Le 19 juillet, nous arrivâmes à Mora, où je logeai avec mon père et le chef de l'état-major dans l'habitation du général espagnol, marquis de Zayas, qui avait assiégé Mérida. (S. de G.)

Note 27, même page.

Le colonel Lycklama à Nycholt quitta la brigade hollandaise le 25 juillet à Tolède, pour rentrer en Hollande ; le colonel Storm de Grave le remplaça dans le commandement du 2e régiment d'infanterie.

Le colonel Storm de Grave reçut à son tour, le 6 août, l'ordre de se rendre en Zélande pour servir contre les Anglais ; le lieutenant-colonel Von Pfaffenrath fut nommé à sa place colonel, commandant le 2e régiment hollandais, le 6 septembre 1809.

Note 28, page 98.

Le 10 novembre, pendant le passage de la rivière, le pont de bois s'écroula et la division dut passer sur le vieux pont pour aller occuper Aranjuez. Le général Leval rejoint sa division. Le 11, au soir, la division repasse sur la rive droite ; le 13, elle passe à la Reyna ; le général Chassé reprend Aranjuez dans la nuit du 13

au 14; d'autres troupes viennent l'y remplacer, et il se porte sur Ortigola. (S. de G.)

III. Note 29, page 109 : Campagne de Russie.

Un des officiers du 125e qui survécurent à la campagne de 1812, le capitaine Wagevier, a laissé des mémoires écrits au jour le jour sur les marches et opérations du régiment pendant cette campagne; des extraits de ces mémoires ont été traduits pour la première fois et spécialement pour cet ouvrage, par M. le baron Snouckaert v. S. Ils ont été pour nous un guide précieux, et nous y avons fait de nombreux emprunts.

Le capitaine Wagevier, nommé de 1re classe le 4 septembre 1812, commandait, à partir de cette date, la 1re compagnie (compagnie de grenadiers) du 2e bataillon. Il eut les pieds gelés le 27 novembre, sans quitter le commandement de sa compagnie; il fut transféré avec d'autres officiers du régiment à Vitebsk, puis interné à Minselinski, dans le gouvernement d'Orenbourg, où il arriva le 17 octobre 1813; il quitta cette ville le 3 juillet 1814 pour rentrer en Hollande, où il reprit du service dans un régiment d'infanterie à Deventer.

Les officiers cités par le capitaine Wagevier ne sont malheureusement désignés que par des initiales, ce qui peut laisser quelque incertitude pour plusieurs qui ne sont pas mentionnés dans d'autres documents.

Cet ouvrage a paru sous le titre de : *Aanteekeningen, gehouden, gedurende mynen marsch naar, gevangenschap in, en terugreize uit Rusland, in de jaren* 1812, 1813 et 1814, *door C. J. Wagevier, kapitein der infanterie, indienst van Z. M. den Koning der Nederlanden; — Ridder van de militaire Willems ordre 4e kl. Te Amsterdam, by Johannes van der Hey*, 1820. 8o.

(Littéralement : Notices tenues pendant ma marche vers, captivité en, et retour de la Russie pendant les années 1812, 1813 et 1814, par C. J. Wagevier, capitaine d'infanterie au service de S. M. le roi des Pays-Bas, chevalier de l'ordre militaire de Guillaume, 4e cl. A Amsterdam, chez Johannès van der Hey, 1820, in-8o.)

Note 30, page 111 : « Le 125e quitte ses cantonnements le 30 août... »

Avant de partir de Tilsitt, le capitaine Wagevier fut chargé avec le capitaine F... (de la Fargue) de réunir tous les chevaux qu'ils pourraient trouver dans les cantonnements; le régiment en emmena ainsi environ deux cents. (W.)

Note 31, page 118 : « Le 26 au matin, le 9e corps assistait... »

Le comte de Ségur, qui faisait partie de la colonne revenant de Moscou, raconte d'une manière saisissante cette rencontre du 9e corps avec la grande armée :

« ... Comme on approchait de Borizow, on entendit devant soi de grands cris. Quelques-uns y coururent croyant à une attaque. C'était l'armée de Victor que Wittgenstein avait poussée mollement jusque sur le côté droit de notre route. Elle y attendait le passage de Napoléon. Tout entière encore, et toute vive, elle revoyait son Empereur, qu'elle recevait avec ces acclamations d'usage, depuis longtemps oubliées.

« Elle ignorait nos désastres; on les avait cachés soigneusement, même à ses chefs. Aussi, quand, au lieu de cette grande colonne, conquérante de Moscou, elle n'aperçut derrière Napoléon qu'une traînée de spectres couverts de lambeaux, de pelisses de femmes, de morceaux de tapis, ou de sales manteaux roussis et troués par les feux, et dont les pieds étaient enveloppés de haillons de toute espèce, elle demeura consternée! Elle regardait avec effroi défiler ces malheureux soldats décharnés, le visage terreux et hérissé d'une barbe hideuse, sans armes, sans honte, marchant confusément, la tête basse, les yeux fixés sur la terre, et en silence, comme un troupeau de captifs...

« Les soldats de Victor et d'Oudinot n'en pouvaient croire leurs regards...

« Ce n'était que l'ombre d'une armée, mais c'était l'ombre de la grande armée ! Elle ne se sentait vaincue que par la nature. La vue de son Empereur la rassurait... »

Jamais, peut-être, la puissance du génie ne se montra d'une façon plus éclatante; au milieu de ce désastre sans nom, personne ne doutait dans l'armée que Napoléon ne réussit par un prodige à la tirer de ce mauvais pas.

Note 32, page 126 : « Le colonel Wagner mourut. . »

A l'hôpital de Witebsk moururent 22 officiers du régiment parmi lesquels :

« Le colonel W. (Wagner), les capitaines K. (Kempe), P. (Pacqué), O. (Otterloo), B. (Bougarelle), les lieutenants C. (Caillou), W. (Weidmuller von Elgg), de J. (de Jongh), B. (Blume), B. (van den Boom), M. (de Marcay), K. (Coenraads), R. (Randon). (W.) »

Le colonel Wagner mourut le 27 mars 1813. Ce renseignement précis nous provient de son petit-fils, actuellement capitaine d'artillerie à Bréda.

Le lieutenant Weidmuller von Elgg mourut le 2 février 1813.

Note 33, même page : « Les officiers, avec les sentiments chevaleresques... »

« Les officiers russes tâchèrent de ne pas nous faire perdre courage; mais bientôt après, les soldats nous dépouillèrent entièrement de nos valeurs, de nos épaulettes, hausse-cols, etc... Le lieutenant-colonel du 44e régiment fut tué, parce qu'il voulut se défendre. Un grenadier me prit encore ma cravate, et voyant ensuite que je ne possédais plus rien, il me cracha au visage, en m'adressant de grossières injures. » (W.)

Le docteur Helmrich sut soustraire à la rapacité des soldats russes une centaine de napoléons d'or; il les enveloppa dans son mouchoir de poche trempé dans du sang, lia ce mouchoir autour de son genou; en boitant, il leur fit croire qu'il était grièvement blessé et ils ne touchèrent pas à son mouchoir.

Tel était le dénûment de ces officiers pendant qu'on les emmenait en captivité que le docteur van der Vooren, trouvant une botte en bon état, en allant à Witebsk, s'empressa de la mettre, et fut assez heureux pour trouver l'autre le lendemain.

Note 34.

Le récit du capitaine Wagevier est conforme à ceux du général comte de Ségur et de M. Thiers; il les complète par des faits précis sur le combat de Borizow. Ce qui s'y était passé fut ignoré dans le principe, et ne fut connu qu'après le retour de captivité des débris de la division Partouneaux. Aussi ces faits furent-ils mal appréciés d'abord.

Napoléon, en apprenant, le 29 novembre, la perte de la division, prononça même le mot de *défection* (comte de Ségur, livre II, chapitre VII, page 331); il fit à Victor de durs reproches, oubliant que lui-même avait envoyé au général Partouneaux l'ordre de tenir toute la nuit. (Comte de Ségur, *loc. cit.*, page 327. — Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, livre XLV, page 638.)

Le major général écrivait, à la date du 25 novembre, au duc de Bellune :

« ... Il est fâcheux, puisque vous étiez en présence de l'ennemi, de ne pas l'avoir bien rossé... S'il vous a suivi et s'il vous inquiète, tombez-lui dessus avec l'une de vos divisions. Demain, avant le jour, partez avec deux de vos divisions pour arriver à Borizow, et de là au point de passage. Il serait très dangereux d'évacuer Ratuliczi si l'ennemi est en présence; dans ce cas, vous devez faire volte-face avec un nombre de divisions égal à celui de l'ennemi et le battre; si vous faisiez autrement, vous compromettriez tous les corps qui sont

à Krupki. L'Empereur voit que l'ennemi vous a offert de belles occasions de le battre et que vous n'avez jamais su en profiter. » (Gourgaud, page 551). « Il est facile de voir combien ces derniers reproches sont injustes. Napoléon eût sans doute trouvé mauvais que son lieutenant, placé en face de forces infiniment supérieures à celles dont il pouvait disposer, eût compromis dans une affaire générale les troupes à l'occasion desquelles le prince disait dans les instructions qu'il adressait le 18 novembre au major général : « Quant « au duc de Bellune, c'est fort heureux que, depuis vingt jours, il « ait pu contenir Wittgenstein sur l'Oula ; mais le temps de jouer à « la manœuvre est passé. Cette armée devient notre seule ressource; « maintenant, elle doit fournir au plus pressé, à l'avant-garde comme « à l'arrière-garde, devant nous pour nous ouvrir le chemin, derrière « nous pour le fermer. Il faut donc qu'elle se partage. » (Chambray, t. III, p. 320.)

« Cette armée avait en effet été partagée ; tout le 2e corps en avait été distrait, et quelques jours plus tard, oubliant qu'il s'était trouvé heureux que, réunie, elle eût pu contenir Wittgenstein, il fait exprimer son étonnement de ce que, réduite d'un bon tiers, elle ne l'ait pas battu. Il faut convenir qu'en écrivant sous la dictée de son amour-propre, on s'expose à raisonner d'une façon bien absurde. » (*Études sur Napoléon*. — Baudus, lieutenant-colonel d'état-major, ancien aide-de-camp du maréchal Bessières.)

Dans son 29e bulletin, daté du 3 décembre 1812, Napoléon, mal renseigné, est aussi injuste pour le général Partouneaux :

« ...... La division Partouneaux partit à la nuit de Borizow. Une brigade de cette division, qui formait l'arrière-garde et qui était chargée de brûler les ponts, partit à sept heures du soir ; elle arriva entre dix et onze heures ; elle chercha la 1re brigade et son général de division, qui étaient partis deux heures avant, et qu'elle n'avait pas rencontrés en route. Ses recherches furent vaines; on conçut alors des inquiétudes.

« Tout ce qu'on a pu connaître depuis, c'est que cette première brigade, partie à cinq heures, s'est égarée à six, a pris à droite au lieu de prendre à gauche, et a fait deux ou trois lieues dans cette direction ; que dans la nuit et transie de froid, elle s'est ralliée aux feux de l'ennemi, qu'elle a pris pour ceux de l'armée française ; entourée ainsi, elle aura été enlevée. Cette cruelle méprise doit nous avoir fait perdre deux mille hommes d'infanterie, trois cents chevaux et trois pièces d'artillerie. Des bruits couraient que le général de division n'était pas avec la colonne et avait marché isolément. »

L'empereur ne savait pas en écrivant ce bulletin tout ce qui s'était passé à Borizow, ni le combat livré toute la nuit par les troupes

de la division ; mais l'histoire, en rétablissant les faits, a vengé ces héros.

Dans les pièces à l'appui de son ouvrage sur la campagne de Russie publié en 1824, le comte de Ségur reproduit le passage suivant d'une lettre qui lui a été adressée par le général Partouneaux :

« 30 novembre 1824.

« ...... et m'a lu hier le passage de la Bérézina, par conséquent ce qui me concerne.

« Je ne puis, mon cher général, que vous témoigner une vive reconnaissance de la manière avec laquelle vous avez traité cette époque difficile de ma longue carrière militaire ; j'aime le suffrage d'un général expérimenté comme vous, qu'anime l'amour de son pays, et qu'éclairent la raison et la justice, etc., etc.

« Comte PARTOUNEAUX. »

Cette situation, d'ailleurs, peut se présenter fréquemment à la guerre ; dans des circonstances difficiles, pour assurer sa retraite, une division peut sacrifier un régiment, un corps d'armée une brigade, et une armée une division.

TROISIÈME PARTIE

Note 35, page 131 : « Cette guerre que les Allemands désiraient... »

L'Allemagne, connaissant la force de son organisation militaire, voulait la guerre.

La haine est tenace chez les Allemands ; pour eux, Leipzig et Waterloo n'avaient pu faire oublier Iéna ; mais ils vont chercher bien plus loin des motifs de représailles. Lorsque la guerre fut déclarée : « Enfin, s'écria un étudiant au milieu des hurrahs de ses collègues, nous allons pouvoir venger Conradin ! » — Conradin, ce petit prince, dépossédé, d'ailleurs, et chassé par les siens, que Charles d'Anjou fit périr il y a plus de six cents ans.....

Quand la haine se complique ainsi de pédantisme, elle devient féroce, et elle est incurable.

Ce qui est incurable aussi, c'est cette convoitise insatiable qui pousse les peuplades déshéritées vers le plus riche et le plus beau pays de la terre, et fait continuer de nos jours, même en pleine paix, l'invasion des Barbares.

La France, « ce sourire de la civilisation moderne, » comme vient de l'appeler un de ses plus ardents adversaires (1), la France ne

(1) Discours de Florence, 8 octobre 1890.

peut périr; mais elle doit toujours être prête à se défendre de ces convoitises et de ces haines, et il faut qu'on sache bien que, s'il lui plaît de sourire, elle peut mordre au besoin.

Note 36, page 132 :

Les 4es bataillons des 47e, 48e et 61e formèrent le 25e de marche.

Notice sur les 47e, 48e et 61e régiments d'infanterie.

47e. *Origines.* — Ancien régiment de Lorraine. Ce régiment fut levé en 1644 sous le nom de *garde du prince de Carignan;* il entra dans l'armée française au titre auxiliaire en 1658. Il prit le nom de *Perche* en 1690 et celui de *Lorraine* en 1766.

Campagnes. — En 1665, ce régiment est envoyé au Canada.

De 1672 à 1744, il prend une part glorieuse à toutes les guerres de Louis XIV et de Louis XV, en Flandre, en Piémont, en Italie, en Allemagne; en 1709, il assistait, sous le nom de *Perche,* à la bataille de Malplaquet.

De 1744 à 1766, sous le nom de *gardes lorraines*, il fait les campagnes d'Italie, de Hanovre et d'Allemagne.

En 1791, il est envoyé sur les côtes de Bretagne et de Normandie, et, en 1792, à l'armée des Ardennes.

En 1794, les deux bataillons de Lorraine entrent dans la composition des 93e et 94e demi-brigades; en 1796, la 93e entre dans la 49e nouvelle, qui se distingue à Bergen, Alkmaar et Castricum; la 94e est placée dans la 2e nouvelle, qui prend part à la bataille de Zurick en 1799.

En 1806, le 47e de ligne est à l'armée du Nord; en 1809, en Espagne; de 1810 à 1814, en Portugal; et, en 1815, en Vendée.

De 1835 à 1839, il prend part aux campagnes d'Algérie, et se distingue à la prise de Constantine (1837).

De 1855 à 1856, il est en Crimée et prend une part glorieuse au siège de Sébastopol.

Dans la guerre de 1870-71, il était à Woerth, à Reischoffen, à Beaumont et à Sedan.

Uniformes. — Le régiment de Perche avait l'habit gris blanc, aux parements rouges, aux poches en long, garnies de boutons blancs; en devenant le régiment des gardes de Lorraine, en 1744, il prend l'habit bleu orné d'agréments et de boutons blancs; en 1766, il quitte l'habit bleu galonné pour prendre l'uniforme blanc, avec le collet, les revers et les parements noirs; en 1776, les revers, parements et collet sont vert foncé.

Drapeaux. — Avant 1744, les enseignes étaient rouge et bleu dans chaque quartier, par triangles assemblés base à base sur les diagonales de l'étoffe; à cette époque, il reçoit de nouveaux drapeaux aux couleurs et aux armes des ducs de Lorraine, ayant deux quartiers jaunes et deux noirs opposés, une couronne ducale au centre de la croix et cinq alérions noirs dans chaque branche.

Parmi les nombreuses batailles auxquelles ce régiment a assisté, on a choisi, en 1879, pour inscrire sur son drapeau, les noms de Fleurus, 1794; la Corogne, 1809; Constantine, 1837; Sébastopol, 1855.

48e. *Origines.* — Ancien régiment d'Artois. Levé en vertu d'une commission du 24 avril 1610 par le comte de Beaumont, c'était un des plus anciens régiments de France, et l'un des plus glorieux; jusqu'en 1670, il était classé 6e des Petits-Vieux.

Il porta le nom de ses colonels jusqu'en 1673, époque où il reçut le nom d'*Artois*, que venait d'illustrer le régiment connu depuis sous le nom de *la Couronne*.

Campagnes. — Définitivement constitué le 9 septembre 1616, il fait partie, en 1617, de l'armée de Champagne, et, à partir de cette époque, il est presque constamment en campagne, en Piémont, en Picardie, en Catalogne, en Toscane, en Dauphiné, en Hollande, en Flandre, sur le Rhin, dans les Pyrénées ou dans les Alpes, se distinguant partout, et principalement : au siège de La Rochelle (1627); à la prise de Montmélian (1630); à Casal (29 avril 1640); devant Roses (10 mai 1645); au siège de Crémone et au combat de Civitale (28 décembre 1647), où il se couvre de gloire; au siège de Dôle (1668); à Utrecht (février 1673); à Senef (1674); à Staffarde (1690); à Nerwinde (1693); au siège de Kehl (1703); à Hochstedt (1704), où, après avoir combattu avec un courage héroïque, il lacère ses drapeaux pour ne pas les rendre; à Cette, où les grenadiers du régiment escaladent un fort occupé par 600 Anglais, s'en emparent et font un grand nombre de prisonniers; à Dettingen (1743); à Raucoux (1746), et au sanglant combat du Col-de-l'Assiette (19 juillet 1747).

De 1755 à 1759, le 2e bataillon d'Artois est envoyé au Canada et prend part à la défense de Québec.

Au 1er janvier 1791, d'Artois prend le no 48. Le 2e bataillon est envoyé à Saint-Domingue; le 1er quitte Rennes pour se rendre à l'armée du Rhin (24 avril 1792); il prend part à la conquête du Palatinat, puis au siège de Mayence.

Le 26 juin 1794, ce bataillon est versé dans la 95e demi-brigade.

La 48e demi-brigade, formée avec le 24e de ligne (Brie) et deux bataillons de volontaires, fait la campagne de Hollande (1794); elle y

retourne en 1799, et prend part aux batailles de Bergen, Alkmaar et Castricum. A Bergen, un de ses soldats, Jean-Marie, s'empare d'un canon servi par quatre Anglais, en tue deux et force les deux autres à traîner la pièce avec lui.

La 48e demi-brigade est la seule de l'armée qui ne changea pas de numéro à la deuxième formation. Elle devient, en 1803, le 48e régiment de ligne, qui prend une part glorieuse aux guerres de l'Empire. Ce régiment fait trente-six lieues en quarante-huit heures pour arriver sur le champ de bataille d'Austerlitz, où il se conduit vaillamment. Il est à Auerstædt, à Eylau, à Ratisbonne, à Wagram.

En 1809, son 4e bataillon se trouvait à Flessingue, où il fut fait prisonnier.

Le régiment prend part à la campagne de Russie, puis à la campagne de France, où il fait des prodiges de valeur.

Le 48e, reformé en 1820 avec la légion du Loiret, est envoyé en Afrique en 1830; il y retourne de 1837 à 1840, et prend part à toutes les luttes de cette campagne jusqu'à la bataille d'Isly.

En 1854, il fait la campagne de la Baltique et assiste au siège de Bomarsund.

En 1870, il était à Frœschwiller, et il est fait prisonnier à Sedan; son drapeau ne tomba pas entre les mains des Allemands; son colonel le fit enterrer dans le jardin d'un propriétaire de Sedan, où il fut retrouvé à la paix.

Le n° 48 reparaît dans l'armée de la Loire, où le 48e de marche prend part à plusieurs combats : Loigny, Cernay, Origny. Il fit ensuite partie de l'armée de Versailles.

Uniformes. — L'uniforme d'Artois était d'abord habit et culotte blancs, gilet rouge, boutons jaunes, pattes de poche en écusson, chapeau bordé d'or. De 1776 à 1779, il eut les revers et les parements gris de lin, avec le collet noir et les boutons jaunes.

Drapeaux. — Les drapeaux avaient deux quartiers jaunes et deux bleu de ciel.

Les noms de batailles choisis pour être inscrits sur le drapeau actuel sont : Hohenlinden, 1800; Austerlitz, 1805; Auerstædt, 1806; Isly, 1844.

61e. *Origines.* — Ancien régiment de Vermandois. Ce régiment avait été créé le 24 décembre 1669 sous le nom de l'*Admirauté*, qui fut changé peu après pour celui de l'*Admiral de France*, en l'honneur du comte de Vermandois, fils de Louis XIV et de Mlle de La Vallière, qui portait ce titre; il prit, en 1671, le nom de *Vermandois*.

Campagnes. — Créé pour le service de la marine du Levant, il fait partie, en 1670, d'une expédition aux Canaries et au Cap-Vert.

En 1671, il passe au service de terre et prend part à toutes les campagnes en Hollande, en Allemagne, en Espagne ; il se fait remarquer à Senef (1674) ; à Durckheim (5 janvier 1675); à Fleurus (1688) ; au siège d'Ath (1697); à la défense de Landau (1703). En mars 1748, chargé d'escorter un convoi de munitions destiné à Berg-op-Zoom, il est attaqué en route par des forces supérieures, et il se comporte si bien que le convoi arrive le lendemain presque intact à destination.

En avril 1756, il est envoyé dans l'île de Minorque avec le duc de Richelieu et se distingue, le 27 juin, à la prise d'assaut du fort Saint-Philippe-de-Mahon.

En 1762, il est affecté au service des ports et des colonies; en 1767, il s'embarque pour les Antilles et occupe successivement la Guadeloupe, la Martinique et Saint-Domingue.

En 1770, il est rendu au service de terre. Il se distingue, en 1793, à la conquête du comté de Nice, et en Corse en 1794.

Au mois d'octobre 1794, son 1er bataillon entre dans la 121e demi-brigade et le 2e dans la 122e.

La 61e demi-brigade de deuxième formation (24e et 138e anciennes) est à Héliopolis (20 mars 1800), où 10,000 Français battirent les 80,000 hommes d'Ibrahim bey.

Le régiment, redevenu 61e régiment de ligne en 1803, se distingue à Wagram (1809).

Licencié en 1815, après la campagne de France, il est reconstitué en 1820. En 1832, il concourt à la prise de la citadelle d'Anvers.

Il prend part aux campagnes d'Algérie de 1837 à 1846; d'Orient, 1854-1856 ; d'Italie en 1859, où il se trouve à Melegnano et Solférino.

Dans la guerre de 1870-71, il prend part à la bataille de Beaumont, où il perd 27 officiers et 800 hommes, et à Sedan. Le drapeau du 61e ne fut pas livré aux Allemands : la hampe fut brisée et enterrée, l'étoffe partagée entre les officiers.

Uniformes. — L'ancien uniforme de Vermandois se distinguait par la veste bleue, les parements et le collet rouges, les boutons et galon du chapeau jaunes ; l'habit avait deux poches en long, garnies de six boutons. En 1763, son uniforme était tout blanc avec le collet vert de Saxe et les boutons jaunes. En 1776, il eut les revers et parements rouge piqué de blanc, le collet aurore et les boutons jaunes.

Drapeaux. Ses drapeaux avaient leurs quartiers jaune, rouge, vert et violet (général Susane).

Le drapeau actuel porte les noms suivants : Héliopolis, 1800; Wagram, 1809; Sébastopol, 1854-55; Solférino, 1859.

Note 37, page 140 : « Un homme tué... »

Dans l'ouvrage du général Ducrot, *La défense de Paris*, le tableau des pertes, au combat de la Malmaison, porte, pour les francs-tireurs du 125e, 4 hommes tués.

De longues recherches ont été faites à ce sujet, et M. le commandant Belhomme, attaché à la section historique au ministère de la guerre, qui a bien voulu se charger de les renouveler, nous fait connaître (1er septembre 1890) que, d'après les archives administratives, le 125e a eu à la Malmaison un soldat tué, Lebourgeois (Adolphe), et deux disparus, Berland (Pierre-Marie-Léon), soldat de 1re classe, et Coursier (Louis-Paul), soldat de 2e classe.

QUATRIÈME PARTIE

Note 38, page 213 : « Lettre de M. Bordier. »

« Hammamet, le 26 novembre 1881.

« Mon Commandant,

« Il y a quelques jours, M. de Goyon, lieutenant de réserve au 101e, venant rejoindre à Hammamet la compagnie franche à laquelle il est attaché, m'a fait connaître qu'il avait visité, à son passage près du bordj Aghfaïd, la tombe de M. Jecker, que cette tombe avait été profanée, les ossements brûlés et dispersés.

« M. de Goyon, aidé de deux soldats qui l'accompagnaient, avait pieusement recueilli ces restes et les avait replacés dans la fosse, qu'il avait fait couvrir de pierres brutes.

« Il ne pouvait faire mieux avec les moyens dont il disposait.

« J'ai pensé, mes officiers et mes soldats ont pensé comme moi, qu'il était du devoir de la compagnie franche d'édifier à notre camarade Jecker une tombe digne de lui, et de mettre ce monument, autant que cela est possible, à l'abri d'une nouvelle violation.

« J'ai en conséquence, fait graver, sur une dalle prise à la Kasbah d'Hammamet, une épitaphe dont le fac-similé est ci-joint ; j'ai fait confectionner une croix, dont je vous envoie également un croquis, et qui porte, en arabe, écrit et signé de ma main, l'ordre de respecter à jamais, sous les peines les plus sévères, le monument élevé à la mémoire de M. Jecker.

« Aujourd'hui à midi et demi, la compagnie franche (Français et indigènes) s'est rendue au bordj Aghfaïd ; elle a placé la pierre tombale sur la fosse, a planté la croix, et a construit autour du tombeau un mur en pierres sèches. J'ai fait présenter les armes, sonner

aux champs, et fait, au nom de mes hommes et au mien, une courte mais fervente prière pour le repos de l'âme et des restes mortels de l'officier distingué que le 125e a perdu.

« Veuillez agréer, etc., etc.

« BORDIER. »

Voici la traduction littérale de l'inscription faite par M. Bordier : « Avis. — Quiconque (*tout celui qui*) détruira ce tombeau placé sur sa route, cet avis l'avertit du châtiment.

« Désiré Bordier, chef de la Compagnie franco-tunisienne. »

Nous avons été aidé dans cette traduction par un orientaliste distingué, M. Julien, sous-lieutenant au 76e, qui a rétabli le texte, dont nous n'avions qu'une copie très altérée.

Note 39, page 238 : « Mais si nos voisins... »

Ce paragraphe servait de conclusion à une conférence que nous avons faite en janvier 1888, devant un nombreux et sympathique auditoire, à l'époque même où les discours en question furent prononcés ; bien que ce soit maintenant presque de l'histoire ancienne, il rend trop bien notre pensée pour ne pas trouver place ici.

CINQUIÈME PARTIE

Note 40, page 244 : « Le 125e porta le costume de l'infanterie de ligne... »

Le shako avait été donné à toute l'infanterie par décision du 26 mars 1806, les compagnies de grenadiers conservaient le bonnet à poil à plaque. Le collet était rouge pour les grenadiers et fusiliers, jonquille pour les voltigeurs, les parements rouges à pattes blanches pour tout le monde.

Par décision du 12 janvier 1812, l'infanterie prend l'habit-veste à revers carrés blancs. Les compagnies de grenadiers et de carabiniers quittent le bonnet à poil et prennent le shako uniforme à chevrons écarlates pour la ligne, jonquilles pour la légère. Les guêtres sont diminuées de hauteur et n'emboitent plus le genou. Les officiers abandonnent les bottes à revers pour les bottes à la hussarde.

SIXIÈME PARTIE

Note 41, page 250 : « La couleur orange fut proscrite... »

La couleur orange du stathouder Guillaume V, prince d'Orange, se trouvait dans les cocardes, les écharpes, les dragonnes, et surtout dans le drapeau, dont le fond était orange. Cette couleur fut proscrite dans l'armée après le départ du stathouder.

Leurs Hautes Puissances les États-Généraux des Provinces Unies décrétèrent, le 2 mars 1795, que le drapeau national serait composé de trois bandes horizontales de même largeur, rouge, blanche et bleue.

Les Hollandais avaient déjà eu un drapeau semblable ; à la fin du règne de Henri IV, ils lui avaient demandé l'autorisation de prendre les couleurs françaises, et le drapeau que Henri IV envoya au stathouder, en signe de consentement, portait les trois couleurs, disposées comme nous venons de le dire, et comme elles le sont encore aujourd'hui dans le drapeau du royaume des Pays-Bas.

Au musée néerlandais d'Amsterdam se trouvent deux drapeaux identiques qui doivent dater de cette époque (1795). Ils sont en soie blanche ; les trois couleurs sont figurées par un nœud de ruban tricolore placé en haut du drapeau et portant le numéro du bataillon et de la demi-brigade ; de ce nœud, partent deux branches d'olivier, les tiges en haut, formant une couronne dans l'intérieur de laquelle on voit d'un côté, sur un fond d'azur, un lion passant au naturel sur une terrasse de sinople, et tenant de sa patte droite une épée d'argent à poignée d'or ; de l'autre, sur un fond rouge, l'inscription suivante :

VOOR HET VADERLAND EN DE WET.
(Pour la patrie et la loi.)

Ce drapeau dut être remplacé de bonne heure par le suivant :

Les branches d'olivier font place à des branches de chêne, et au lieu du lion, il y a un dextrochère armé, tenant une épée d'argent à poignée d'or ; le fond est entièrement blanc, et au-dessous de la couronne de chêne se trouve une banderole tricolore avec la devise : *VOOR VADERLAND EN VRYHEID (pour la patrie et la liberté)* ; un dessin de ce drapeau est annexé au texte d'un décret du 20 mai 1802, rendu sur la demande du Raad Van Oorlog (Conseil supérieur de la Guerre), pour l'adoption d'un troisième modèle.

Dans une gravure de Langendyk, représentant la descente des Anglais à Petten et Calandsoog, le 27 août 1799, figure le porte-drapeau du 2e bataillon de la 1re demi-brigade (I Halve brigade) ; le drapeau a beaucoup d'analogie avec le précédent ; il renferme le dextrochère, qui paraît avoir été le signe distinctif du drapeau hollandais de cette période jusqu'en 1802.

Le 20 juillet 1802, le Raad van Oorlog chargea le peintre Cuylenburgh de faire, pour le nouveau drapeau, un dessin qui fut envoyé au Gouvernement le 13 août, et déposé aux archives de la commission des affaires militaires le 20 août.

Le milieu du drapeau est occupé par un bouclier ovale de cuir fauve, garni de clous d'or et orné du lion des anciennes armes de la Hollande.

Le bouclier a une bordure d'argent ourlée d'or, avec la devise : *CONCORDIA RES PARVÆ CRESCUNT* ; il est entouré de branches de chêne et de laurier ; il est posé sur une épée et un bâton de commandement croisés, avec un faisceau de licteur surmonté d'un casque d'acier doublé de gueules ; le cimier du casque est orné de trois plumes d'autruche, rouge, blanche et bleue ; un ruban tricolore partant du sommet du faisceau porte à la partie inférieure le numéro du bataillon auquel le drapeau est affecté ; le numéro de la demi-brigade n'y figure pas.

Le 4 juillet 1806, le roi Louis décréta que le drapeau national serait composé de trois bandes, rouge, blanche et bleue.

« La bande rouge formera le quart supérieur du drapeau, dit l'article 1er du décret, la bande bleue, le quart inférieur ; de sorte que la bande blanche aura le double de largeur des deux autres ; les armes du royaume seront peintes sur la bande blanche. »

Suivant l'article IX du traité conclu entre S. M. Impériale et Royale et les représentants de la République batave, et signé à Paris le 24 mai 1806, les armes du Roi étaient les anciennes armes de la Hollande, écartelées de l'aigle impérial de France, et surmontées de la couronne royale.

Les anciennes armes de la Hollande étaient : de gueules au lion rampant d'or, couronné du même, tenant de la patte droite une épée d'argent à la poignée d'or, et de la patte gauche un faisceau de flèches d'argent.

(La description qui précède, ainsi que les planches hors texte, ont été faites d'après les dessins copiés sur les originaux, et communiqués par M. le baron Snouckaert.)

Des députations de tous les corps de l'armée se rendirent à La Haye le 17 février 1807, déposèrent les anciens drapeaux au palais du Roi, et reçurent les nouveaux à l'hôtel du Ministère de la Guerre ; puis ils assistèrent à une grande revue au Maliebaan.

Par décret du 7 mai 1808, le roi autorisa le ministre de la Guerre à accorder des cravates aux drapeaux des régiments revenus d'Allemagne. Les régiments cités dans ce décret sont les 2e, 3e, 4e et 5e de ligne, et le 3e régiment de chasseurs.

Les drapeaux hollandais furent remplacés à Paris en juillet 1811.

SEPTIÈME PARTIE

Note 42, page 255 : « États de services des chefs de corps... »

Les états de services sont tous établis d'après des documents officiels.

Nous avons reproduit tous les portraits des chefs de corps que nous avons pu nous procurer. Celui du colonel Abbema est fait d'après le portrait exécuté en 1802, qui se trouve au musée d'Amsterdam. Mme Abbema, mère de notre grande artiste, petite-nièce du colonel, a bien voulu nous en envoyer une photographie. Le colonel Abbema y porte le costume de lieutenant-colonel commandant le 1er bataillon de la 3e demi-brigade, costume qu'il conserva comme colonel commandant le 7e bataillon d'infanterie.

Celui du colonel Wagner a été fait au moyen de la photographie d'un portrait de famille fait en 1808, photographie que nous tenons de M. le baron Snouckaert van Schauburg, qui a bien voulu le demander pour nous à la famille. Le colonel y porte le costume de lieutenant-colonel de la garde royale.

HUITIÈME PARTIE

Note 43, page 269 : « Officiers du 125e tués à l'ennemi... »

D'après les notes prises au Ministère de la Guerre par M. le capitaine de la Jallet, sur 60 officiers, 58 auraient été tués, ou seraient morts des blessures reçues à la Bérézina, et ils sont cités nominativement. Cette liste est erronée à plusieurs points de vue. Plusieurs officiers qui y sont portés n'ont pas été blessés, comme le docteur Helmrich, dont le capitaine Wagevier raconte l'ingénieux stratagème; d'autres étaient encore vivants en 1813 et 1814, et beaucoup reprirent du service; d'autres appartenaient au 4e bataillon, et ne se trouvaient pas à Borizow, comme le lieutenant de Sausin, qui, en rentrant de captivité en 1814, a déclaré avoir été fait prisonnier en Prusse en 1813. (Stettin se rendit le 5 décembre 1813.)

Voici d'ailleurs un extrait d'une lettre de M. le baron Snouckaert, donnant le résultat des recherches faites à ce sujet au ministère de la guerre des Pays-Bas :

« La Haye, le 1er juin 1890.

« ... Hier, anniversaire de la journée de Stralsund (1809), j'ai reçu du Ministère de la Guerre quelques renseignements concernant les 105 officiers qui figurent sur la liste des officiers du 125e régiment.

« De 41 de ces personnes on a trouvé les états de service, remis par eux en rapatriant; les voici : Caron, de Favauge, van Groin, Tierlam, Lammerts, Plato, Janssen, van der Vooren, van Ooyen, Josenhans, Dressel, Weyland, Sierevelt, Mollinger, Keet, Wagevier, Techters, Detering, Kollenburg, Pheiffer, Pitcairn, Ledel, Ongerboer, Funnekotter, van Royen, Besier, d'Aubremé, Auffmorth, Ahlbach,

Hasselaar, de Sausin, Hendriks, van Dyk, Staats, Hoff, Ratelband, Buschman, Brasseur, Simons, Brender à Brandis et Krafft. »

16 seulement de ces officiers mentionnent, dans leur déclaration, le lieu ou la date où ils ont été faits prisonniers, comme le capitaine Tierlam, en Russie, et Kollenburg, le 28 novembre 1812; Auffmorth, Ahlbach et de Sausin, en Prusse en 1813; mais il paraît hors de doute que les 26 premiers appartenaient aux 3 premiers bataillons et se trouvaient à Borizow, ainsi que les deux derniers; les autres appartenaient au 4e bataillon et étaient à Stettin ou au Dépôt.

Le lieutenant Saalbach a été tué dans la défense de Stettin, à moins qu'il n'ait rejoint la portion principale du régiment en octobre ou novembre; ce fait n'a pu être vérifié.

Il reste ainsi en tout 33 officiers tués ou morts dans les prisons de l'ennemi. D'après la relation du capitaine Wagevier, 22 de ces derniers seraient morts à l'hôpital de Witebsk.

Des erreurs à ce sujet n'ont rien d'étonnant; les listes officielles ont été dressées sur des rapports nécessairement incomplets et faits de mémoire. Il était presque impossible de les contrôler.

Si l'on écrivait l'histoire de notre campagne de 1870-71 sur les documents officiels, on commettrait de même un grand nombre d'erreurs.

NEUVIÈME PARTIE

Note 14, page 279.

Le contrôle des officiers en octobre 1872 est la copie d'une liste existant dans les papiers personnels de M. le major Snouckaert; cette liste ne porte pas de date; mais il résulte de l'examen du grade qui y est attribué aux officiers dont on possède les états de services qu'elle a dû être dressée entre la fin de septembre et le commencement de novembre.

Nous avons porté avec soin dans ces contrôles toutes les initiales des prénoms que nous avons pu retrouver.

Cette indication, que l'on néglige souvent, est fréquemment indispensable : si l'on rencontre, par exemple, un nom commun comme Leroy, Lambert, Simon ou Martin, il est impossible, sans les prénoms, de savoir de qui il s'agit.

Nous ne les avons portés que par exception à partir de 1870, parce que la liste complète des officiers, avec tous leurs prénoms, permet de les retrouver facilement.

ONZIÈME PARTIE

Note 45, page 301 : « Liste par grades des officiers... »

La liste des officiers du 125e renferme quelques lacunes, principalement parmi les sous-lieutenants, dans la période de 1870-71. Il n'a pas été possible de les combler.

Les archives historiques du Ministère de la Guerre possèdent des trésors considérables, mais ils sont aussi bien gardés que ceux de la légende.

Nous n'avons eu qu'à nous louer de la courtoisie et de la correction parfaite du personnel civil chargé de ces archives, auquel nous étions d'ailleurs recommandé d'une façon particulière par notre excellent ami, le chef éminent de la section historique, le colonel Henderson. Mais ce personnel est peu nombreux; il est chargé de veiller sur une quantité énorme de documents inappréciables; aussi n'obtient-on que tout juste la pièce expressément demandée, quand, pour arriver à un résultat absolument complet, dans le temps que nous pouvons y consacrer, il faudrait puiser à pleines mains dans les archives.

L'auteur ne peut clore cet ouvrage sans dire qu'il a été l'objet d'une haute et flatteuse appréciation; c'était la plus belle récompense qu'il pût souhaiter.

Mais il ne dira pas les tiraillements, les ennuis, les déboires qu'il a éprouvés pour sa publication; le cœur armé d'un triple airain, il s'est élevé au-dessus de ces misères, et, heureux d'être utile en quelque chose, si peu que ce fût, il a poursuivi sa route, sans s'arrêter aux épines du chemin, ne voyant que le but qu'il voulait atteindre.

TABLE DES MATIÈRES

Troisième partie.

Quatrième partie.

Cinquième partie.

Sixième partie.

LISTE

des Officiers et des Sous-Officiers du 125e qui ont aidé par leur souscription à la publication de l'historique du régiment.

Officiers.

MM.

Cretin, colonel.
Croissandeau, lieutenant-colonel.
De Jacquelot, chef de bataillon.
Pinet, id.
Voyé, id.
Desjobert, id.
Lovisi, capitaine adjudant-major.
Olivieri, capitaine.

MM.

Millot, capitaine.
Léchelle, id.
Hélouis, id.
Marie, id.
Guth, id.
Castanier, lieutenant.
Bizard, id.
De Montréal, sous-lieutenant.

Sous-Officiers.

Lapayre, adjudant.
Andréani, sergent-major.
Mermillod, —
Fournier, sergent.
Guérin, —
Legrand, sergent.
Ledù, —
Chichery, —
Lucaud, —

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.